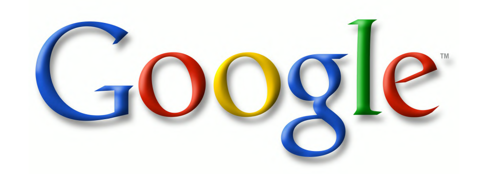
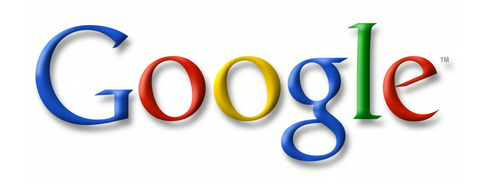





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
LIBRARIES



Dessiné d'après nature par ... gravé par ...

LOUIS ALEXANDRE ANDRAULT,

COMTE DE LANGERON,

Général d'Infanterie au service de sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, Grand Croix et Chevalier de plusieurs Ordres &.

Né le 28 Janvier 1763 à Paris, Dép.t de la Seine.

HÉLIOG DUJARDIN

à Paris, chez l'Auteur, rue de Touraine, N.o 6. Faub. S.t Germain.

L'INVASION

AUSTRO-PRUSSIENNE

(1792-1794)

DOCUMENTS

PUBLIÉS

POUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAR

LÉONCE PINGAUD



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Rue Bonaparte, 82

10. 1895

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

ART. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier et choisit les personnes auxquelles il en confiera le soin.

Il nomme pour chaque ouvrage un commissaire responsable chargé de surveiller la publication.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil et s'il n'est accompagné d'une déclaration du commissaire responsable, portant que le travail lui a paru digne d'être publié par la Société.

Le commissaire responsable soussigné déclare que l'ouvrage L'INVASION AUSTRO-PRUSSIENNE, *préparé par* M. Léonce PINGAUD, *lui a paru digne d'être publié par la* SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Fait à Paris, le 1er janvier 1895.

Signé : L. DE LABORIE.

Certifié :

Le Secrétaire de la Société d'histoire contemporaine,

E.-G. LEDOS.

INTRODUCTION

Les morceaux réunis dans ce volume appartiennent au même sujet et relèvent de la même inspiration, car ils concernent tous l'histoire de la première coalition européenne contre la France après 1789, et ils sont l'œuvre de Français engagés, par fidélité monarchique, au service des puissances étrangères.

Un premier groupe a été formé par les écrits de Langeron, relatifs aux événements politiques et militaires des années 1792-1794. Ces écrits sont conservés aux Archives des affaires étrangères de France, *Fonds France*, *Mémoires et documents*, n° 651, fol. 386-459.

Le récit qui les suit, anonyme, a trait à la campagne malheureuse des Austro-Prussiens en Alsace en 1793. Le manuscrit original fait partie des collections d'où sont déjà sorties pour le public les *Lettres de la marquise de Coigny* et la *Correspondance du comte de Vaudreuil*, et m'a été communiqué par son possesseur, aujourd'hui ministre des affaires étrangères de Russie. Qu'il me soit permis d'adresser ici au prince Lobanow, en retour de cette nouvelle marque d'intérêt pour les études historiques françaises, comme de sa haute bienveillance pour l'éditeur de ce livre, l'hommage de ma profonde et respectueuse gratitude.

I.

Langeron est assez connu comme homme de guerre, il ne l'est pas encore comme écrivain. Au point de vue strictement militaire, sa carrière a été longue et brillante. Ce gentilhomme

du Nivernais [1], sous-lieutenant dès l'âge de quinze ans, s'embarquait en 1782 pour prendre part à la guerre d'Amérique; en 1828, on le trouvera encore, à la tête des armées russes, combattant sur le Danube. Il a donc vécu près d'un demi-siècle sous les armes, mais presque toujours dans les rangs étrangers et plus d'une fois en face de ses compatriotes. Il est de la lignée de ces grands aventuriers, presque tous allemands, d'humeur errante et de conscience peu scrupuleuse, qui, durant le XVIII[e] siècle, avaient promené d'armée en armée leurs talents et leur courage, et se sont appelés entre autres Schulembourg, Maurice de Saxe, Lowendal, Nassau-Siegen. Par malheur pour sa renommée, Langeron parut trop tard sur la scène, alors que la Révolution française tendait à transformer et à épurer partout l'idée de patrie et que l'opinion se tournait, dans les camps comme dans les Académies, contre les « amis du genre humain. »

Langeron, déjà colonel, avait quitté son régiment et son pays à la veille de 1789, cherchant au loin un champ pour son ardeur belliqueuse ; il l'avait trouvé en Russie, et avait fait merveille sur terre et sur mer, contre la flotte suédoise et l'armée turque, quand les événements de France lui devinrent un prétexte pour continuer à faire sa fortune au service de Catherine II. Tout en croyant servir indirectement la cause des Bourbons, il devint, comme tant d'autres émigrés, l'ennemi de ses premiers compagnons d'armes. Les Turcs et les Français, tels furent désormais et alternativement ses adversaires.

Dans l'hiver de 1790, en compagnie du duc de Richelieu et de plusieurs autres volontaires de sa nation, il prenait part au célèbre assaut d'Ismaïl. Trois ans plus tard, on les retrouve l'un et l'autre sur les frontières françaises, suivant, avec une mission spéciale de l'impératrice, les opérations des armées coalisées. Sous le règne de Paul I[er], Langeron obtient les faveurs du capricieux monarque; il devient en deux ans brigadier, général-major, lieutenant général et inspecteur d'infanterie. Après le 18 brumaire il laissa solliciter et obtint sa

1. Né à Paris le 13 janvier 1763, mort à Saint-Pétersbourg le 4 juillet 1831.

radiation de la liste des émigrés, ce qui était pour lui un moyen de rentrer dans la possession de ses biens non vendus. Il ne s'en vit pas moins, peu de temps après, refuser la permission de faire un voyage dans sa patrie [1]. Depuis, Napoléon, à l'en croire, aurait à deux reprises fait appel à ses services; mais Langeron, plus heureux que tous les autres émigrés, était devenu un personnage en pays étranger, et il demeura irréconciliable avec ceux qu'il estimait les tyrans de sa patrie. Il épousa une princesse Troubetskoï et devint un des meilleurs lieutenants de l'empereur Alexandre Ier. On le trouve à Austerlitz, parmi les vaincus; on le retrouvera sur la Bérésina, parmi les vainqueurs. Entre ces deux campagnes, il s'était vraiment illustré sur le Danube, théâtre de ses premiers exploits, et avait vécu cinq ans, s'exposant témérairement et gaiement au feu des Turcs, comme les contemporains de Maurice de Saxe, ses devanciers et ses uniques modèles. En 1813 et 1814, il figura sur les principaux champs de bataille, de l'Oder à la Seine, et, la France vaincue, l'Empire tombé, il se dit à lui-même et il écrivit depuis avec une parfaite tranquillité d'âme : « Un militaire qui a été aux batailles de

1. Une lettre du prince Kourakine à l'ambassadeur Markov (9 octobre 1801) débute ainsi : « L'empereur ayant déjà témoigné lui-même son désir à M. Duroc que M. le comte de Langeron, lieutenant général à son service, pût obtenir sa radiation.... et voulant donner suite à la demande qui vient de lui en être réitérée par cet officier général, etc. » L'arrêté de radiation est du 2 novembre (*Arch. Nat.*, AFIV, 46, dossier 261).

Le baron de Damas, dans ses Mémoires inédits, donne la suite de l'histoire : « Au commencement de 1802, vers la fin de février, j'étais sous les armes, quand un lieutenant général venu de province me demanda. C'était le comte de Langeron : il allait faire un voyage en France et me proposa de l'accompagner. Je fus dans la joie : il sollicita pour moi un congé et nous partîmes. Nous traversâmes la Russie et bientôt nous arrivâmes à Varsovie, où se trouvaient Louis XVIII et sa cour.... Bientôt après j'arrivai à Vienne ; nous y passâmes trois mois. Grâce à M. de Langeron, je fus introduit dans la société la plus choisie de cette capitale.... Ceux qui ne voulaient pas se soumettre au nouveau gouvernement (français) ne pouvaient voyager en France qu'avec des permissions spéciales ; le duc de Richelieu en avait obtenu une, il en fallait une pour M. de Langeron ; de là la nécessité de voir M. de Champagny (ambassadeur à Vienne). M. de Langeron n'obtint pas cette permission.... »

Leipzig et de Paris n'a plus rien à désirer en fait de gloire. »

La restauration des Bourbons ne rendit pas à Langeron sa qualité de Français. Il avait la prétention, étrange et énorme à nos yeux, explicable pourtant si l'on considère le monde où il vivait, de ne revenir dans sa patrie qu'avec un bâton de maréchal accordé par Louis XVIII. Déçu dans ses espérances, il resta Russe par sa résidence et ses fonctions et, pendant sept ans, administra la Nouvelle-Russie et la ville d'Odessa, œuvre de son ami le duc de Richelieu. Il était considéré malgré tout comme un « maudit Français » par certains de ses compatriotes d'adoption. Non seulement il n'obtint pas de ses maîtres ces suprêmes honneurs militaires qu'il estimait devoir être la juste et stricte récompense de ses services, mais il acheva sa vie dans une sorte de demi-disgrâce. Il mourut prématurément, victime du choléra, en 1831 [1].

Son existence, si agitée et si laborieuse qu'elle eût été, ne l'avait pas empêché d'écrire, et d'écrire abondamment dans plus d'un genre. De ses œuvres littéraires il n'y a guère à dire, car elles n'ont eu qu'une publicité restreinte, fugitive, et sont justement oubliées. On a cité de lui une comédie, *le Duel supposé,* jouée en 1789, et on lui attribue une certaine part de collaboration à la célèbre feuille royaliste *les Actes des apôtres*. Plus tard il aurait envoyé des articles à l'*Ambigu* de Londres, journal de l'émigré Peltier. J'ai eu l'occasion de parcourir quelques pages de sa main, récits d'aventures galantes sous forme romanesque qui révèlent dans leur auteur un roué incorrigible et un admirateur fidèle de Crébillon fils. Enfin on connaissait de lui, dans les salons de la Restauration, plusieurs tragédies, un *Masaniello,* une *Marie Stuart,* où le souvenir des excès révolutionnaires avait dû, par voie d'allusion, laisser une trace.

Si varié qu'il soit, ce portefeuille de bel esprit amateur restera, comme les poésies de Lefranc de Pompignan, « sacré, »

1. Pour plus de détails sur la vie et le rôle de Langeron à l'étranger, voir mon livre *Les Français en Russie,* passim.

même pour les curieux; mais il est certains écrits de Langeron, plus sérieux, qui ont été et qui seront encore utilement consultés par les historiens. Ce sont d'abord les mémoires imprimés dans ce volume, les uns politiques, les autres, plus détaillés, consacrés au récit et à l'examen des opérations des armées austro-prussiennes aux Pays-Bas et en Alsace ; puis viennent six gros volumes, où l'auteur a présenté le tableau de sa longue vie militaire, de ses campagnes en Allemagne et en Orient [1]. Thiers, qui, lorsqu'il composait son *Histoire du Consulat et de l'Empire,* puisait à son gré dans les Archives des affaires étrangères alors inaccessibles, s'est beaucoup servi des mémoires de Langeron, sans oser cacher, mais sans avouer trop haut ce qu'il devait à l'émigré impénitent. Il a trouvé dans le même dépôt un mémoire qu'il déclare « le seul récit digne de foi qui existe peut-être sur la mort de Paul Ier. »

Si ces divers documents appartiennent à la France, c'est que l'auteur, craignant qu'après sa mort ils ne fussent confisqués, comme l'avaient été ses bulletins de 1793 (v. plus loin, p. 4), au nom de la raison d'État, a cru prudent de les confier à sa première patrie. Il les a sans doute apportés à Paris lors de ses voyages dans cette capitale et les a remis à son ami le baron de Damas, ministre des affaires étrangères de 1824 à 1828. Durant ces dernières années, ils ont été utilement consultés, notamment par MM. Forneron, Albert Sorel, Chuquet, et M. le vicomte de Grouchy en a publié quelques extraits en 1894 dans la *Revue rétrospective,* en attendant que la Société d'histoire de Russie les incorpore intégralement à ses collections, comme des pages également précieuses, à Saint-Pétersbourg, pour l'histoire nationale.

Langeron se montre déjà tout entier dans les pages qu'on lira plus loin, Français du vieux temps, avec ses préjugés et ses illusions, contre-partie complète des nôtres, demeurant de

1. Ils sont conservés à nos Archives des affaires étrangères, dans la série *Russie, Mémoires et Documents*, t. XX et suiv. Cette série contient également un travail apologétique de Langeron sur son administration comme gouverneur d'Odessa.

la chevalerie et volontaire ignorant du « patriotisme. » Comme politique, il est obstiné dans ses préventions contre la maison d'Autriche (p. 6-11) ; comme serviteur des Bourbons, il souhaite la défaite des Français républicains, il n'épargne, pour amener cette défaite, ni ses conseils ni ses démarches : et cependant, sous l'influence de ce sentiment irrésistible qui lui faisait défendre à l'occasion la valeur française devant ses amis de Russie [1], il sait rendre justice aux patriotes (p. 41, 44, 97) et, inspiré d'autre part par son antipathie contre les Allemands [2], il constate avec une réelle impartialité les fautes de leurs adversaires. C'est ce qui donne à ses récits, abstraction faite des considérations dictées par la passion politique, une réelle autorité.

II.

Langeron a embrassé d'un coup d'œil les campagnes des alliés en 1793 et 1794 ; un autre écrivain, celui-ci anonyme, l'a commenté sur un point spécial, en étudiant avec détail les opérations des Autrichiens dans la Basse-Alsace en 1793.

Ce dernier récit, disons-le d'abord, n'est pas une œuvre absolument impartiale. L'auteur, dès les premières lignes de sa préface, avoue le but auquel il tend ; il veut prouver que le général autrichien Wurmser a tout fait pour assurer le succès de la campagne et que le général prussien, le duc de Brunswick, n'a cessé de nuire à son collègue par son refus de le seconder efficacement et a amené en définitive l'échec des coalisés. Au lendemain des événements, une polémique s'était élevée en Allemagne, marquée par des écrits virulents de part et d'autre, les uns faisant retomber sur l'Autriche, les autres sur la Prusse, la responsabilité de la défaite. A Berlin surtout, on se préoccupa d'expliquer l'attitude équivoque de

1. V. le trait cité par Castéra, *Histoire de Catherine II,* t. III, p. 319.
2. Il conservera cette antipathie, tout en faisant campagne avec eux, en 1813 : « Blücher, Gneisenau, Müffling, etc., m'avaient vu arriver à leur armée avec une répugnance marquée, et uniquement parce que j'étais Français.... » Contre Gneisenau il ne tarit pas en accusations et en plaintes.

Brunswick ; de là, entre autres, la relation de Massenbach publiée sous le nom de Kamptz [1]. A Vienne, le général autrichien Hotzé écrivit un mémoire pour sa justification et se battit même en duel avec Massenbach, qui dut désavouer certaines de ses assertions [2].

Parmi les émigrés mêlés à ce débat, d'Ecquevilly, l'historien officiel du corps de Condé, a pris nettement parti pour les Prussiens [3]; l'anonyme dont nous publions la relation s'attache, au contraire, à justifier de tout point le vieux Wurmser. Il ne va pas jusqu'à affirmer, comme le bruit s'en était répandu sur les bords du Rhin, que Brunswick était resté immobile ou à peu près, parce qu'il espérait voir la monarchie restaurée prochainement en France au profit d'un de ses fils ; mais il le montre, suivant l'expression même de Langeron, « plus habile que loyal » (p. 40), et ayant obéi en tout cas à des instructions secrètes venues de Berlin. Il partage les sentiments qui faisaient alors écrire (12 septembre 1793), à propos des mêmes événements, par la marquise de Bombelles au marquis de Raigecourt : « Remarquez que partout où le duc de Brunswick est pour quelque chose, les opérations manquent [4]. »

1. L'ouvrage de Massenbach est intitulé *Kurze Uebersicht des Feldzuges im Jahre 1793 zwischen dem Rhein und der Sauer*, et a été reproduit par lui en appendice au tome I de ses *Mémoires*.

2. « Le duel entre le Suisse Hotzé, général de l'empereur, et l'officier prussien auteur de la relation des affaires de Werdt et de Geissberg, n'a fait qu'accroître l'aigreur qui existait entre les deux nations, parce que le Prussien, obligé de désavouer les faits contenus dans sa relation, a jeté aux yeux du public une défaveur sur l'armée qu'il servait, et que les Autrichiens s'en sont prévalus avec l'orgueil et la jactance qui les caractérisent. » (*Papiers de Barthélemy*, IV, p. 29-30. Cf. p. 233 et t. III, p. 529.)

La relation de Hotzé a paru à part à Zurich, dans les appendices de l'ouvrage de Wagner, *Der Feldzug der preussischen Armee am Rhein im Jahre 1793*, et dans Posselt, *Lexikon der französischen Revolution* (Nuremberg, 1802), I, 172 et suiv.

3. « .... Campagne dont les vues de la cour de Vienne, l'opiniâtreté du comte de Wurmser à conserver une mauvaise position et les perfides conseils qu'il avait eu la faiblesse d'écouter rendirent la fin si désastreuse.... » (*Campagnes de Condé*, t. I, p. 316.)

4. *Correspondance du marquis et de la marquise de Bombelles*, etc. (Éditée par la *Société d'histoire contemporaine*), p. 200.

Notre auteur est Français d'origine comme de langage, et c'est même par cette seule qualité, indirectement avouée dans la note de la page 173, qu'il trahit son incognito. On constatera en effet la complaisance avec laquelle il décrit les opérations du corps de Condé, la liberté de critique dont il use envers tel ou tel régiment autrichien, et surtout en lisant son introduction, on recueillera l'expression emphatique, mais sincère, de ses sentiments royalistes; mais, après ce court moment d'expansion, il redevient un narrateur impassible et jamais ne se met en scène. A-t-il, du milieu de l'état-major autrichien ou condéen, suivi les événements au jour le jour? Il ne laisse rien deviner à cet égard; en tout cas, il a pris la plume dès le lendemain de la lutte, peut-être dans les bureaux de la guerre à Vienne, ayant sous les yeux les rapports officiels, les états des effectifs entrés en ligne et des pertes subies. Sa narration, d'un style clair, sobre et serré, se distingue par une précision méticuleuse. Se laisse-t-il aller, chemin faisant, à tracer un portrait, à relever une anecdote, il les relègue dans ses notes, plus vivantes, plus colorées que son texte même, afin de ne pas troubler l'ordonnance de sa démonstration. Il expose les faits, sans s'arrêter, sauf une seule fois (p. 246), à plaider en forme pour son client. A chaque bataille ou escarmouche, les régiments engagés dans l'affaire sont nommés, leur conduite, bonne ou mauvaise, est caractérisée. Une particularité digne de remarque est l'abondance des détails topographiques. L'auteur connaît à fond toutes les collines, toutes les gorges, tous les ruisseaux du théâtre de la guerre. Pour qu'il les ait décrits avec une si minutieuse exactitude, et cela un mois à peine après la fin de la campagne, il faut que le terrain lui ait été familier de longue date, et je serais porté à croire qu'il était originaire de la région. La tournure tant soit peu germanique de certaines phrases vient à l'appui de cette opinion.

C'était peut-être un de ces officiers, Lorrains d'origine, qu'on trouvait alors en si grand nombre dans l'armée autrichienne, ceux-ci ayant suivi par loyalisme les représentants de leur

dynastie nationale, transformés en successeurs des Habsbourg, ceux-là émigrés de date plus récente, par fidélité à la monarchie des Bourbons.

D'après certains passages, on pourrait croire que notre anonyme a été en relations avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr, lorsque celui-ci préparait ses Mémoires, et qu'il lui a fourni les états de l'armée autrichienne indiqués à la fin du premier volume (addition n° 12), comme venant d'« un officier du corps de Condé. » On y retrouve notamment la même erreur que dans notre récit relativement aux numéros des colonnes autrichiennes employées à l'attaque des lignes de Wissembourg. Les deux auteurs se placent d'ailleurs au même point de vue, défavorable à Brunswick, pour apprécier l'issue de la campagne.

Quel que soit le rédacteur de cette relation, il est certain qu'elle porte en elle un double intérêt, suffisamment indiqué par la date et par le théâtre des événements. Nous sommes en 1793, c'est-à-dire à une époque où les armées républicaines s'essayaient à combattre leurs ennemis ; elles s'organisaient à peine, leurs illustres chefs ne s'étaient pas encore révélés. M. Chuquet, dans ses deux récents volumes, *Wissembourg* et *Hoche et la défense de l'Alsace*, nous a donné à cet égard, d'après les documents contemporains, français ou étrangers, beaucoup de curieux détails. On verra mieux encore, après avoir lu l'émigré anonyme, à qui les patriotes avaient affaire et quelle part il faut faire pour eux, dans le succès final, aux fautes de leurs adversaires. L'impéritie, les défaillances ou les calculs intéressés des vaincus ont, là comme en d'autres temps, décidé le dénouement, autant que les talents, le courage et l'enthousiasme des vainqueurs.

De plus nous sommes en Alsace, dans cette région située entre Landau et Strasbourg, où ont eu lieu, il y a vingt-cinq ans, les deux journées inoubliables de Wissembourg et de Frœschwiller. Au début des deux campagnes, la fortune est la même ; les Allemands l'emportent, forcent l'entrée de notre territoire, et Wurmser, l'ancien officier français de la guerre

de Sept ans, lance des proclamations où il dit aux habitants : Il n'est pas un de vous qui ne se réjouisse à la pensée de redevenir Allemand. Mais il s'arrête, il hésite, ne sentant point sa droite appuyée, comme le furent en 1870 les vainqueurs de Wissembourg par les vainqueurs de Forbach. Ses troupes se bornent à occuper derrière la Sauer les hauteurs qui dominent à l'est le bourg de Wœrth, et c'est là que Hoche, n'étant point, du jour au lendemain, forcé comme Mac-Mahon de livrer une bataille défensive, l'attaque à plusieurs reprises, avec une opiniâtreté enfin récompensée par le succès; le 22 décembre 1793, il emporte ces croupes boisées d'où déboucheront, le 6 août 1870, les Prussiens sous la protection d'une formidable artillerie ; il rejette Wurmser vers la Lauter, il le retrouve adossé au Geissberg, cette haute colline voisine de Wissembourg, où succombera Abel Douai, et l'en déloge (26 décembre); les vaincus se retirent en déroute vers le Palatinat, sans défendre même cette forêt du Bienwald qui protégea, soixante-sept ans plus tard, la première marche de l'armée d'invasion en France. Ces rapprochements douloureusement instructifs s'imposeront d'autant mieux à la pensée du lecteur, qu'il verra, dans cette suite de combats aujourd'hui plus que centenaires, les Prussiens l'arme au bras sur les pentes des Vosges ou se bornant à protéger la retraite, assurant ainsi cette fois, par leur inertie calculée, l'unité et l'indivisibilité de la France [1].

LÉONCE PINGAUD.

1. Un témoignage d'un autre ordre, sur l'esprit gallophile des Prussiens d'alors, est fourni par les documents diplomatiques. Lehrbach écrit à Thugut, de Berlin, le 7 décembre 1793 : « On devrait croire de traiter ici des affaires en France même ; je n'ai pas encore entendu une seule parole en allemand, ni dans les audiences, ni dans les entretiens avec les ministres ; et on le pousse avec une affectation qui partout ailleurs est presque regardée comme déplacée, surtout en Allemagne dans les circonstances présentes. » (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., III, 413.)

MÉMOIRES

SUR

LES GUERRES

DE LA PREMIÈRE COALITION

(1792-1794)

PAR LE COMTE DE LANGERON

AVANT-PROPOS

(1826)

Dès l'année 1790, j'étais au service de Russie, et j'avais déjà fait trois campagnes, avec les Russes, contre les Suédois et les Turcs.

En 1792, j'obtins de l'impératrice Catherine II la permission de venir rejoindre les princes et les émigrés français, à qui le duc de Brunswick fit faire la triste et désastreuse campagne de Champagne.

En 1793, nous fûmes envoyés par l'impératrice, M. le duc de Richelieu et moi, tous les deux alors colonels à son service, pour servir au quartier général des armées autrichiennes, dans les Pays-Bas, et nous y restâmes pendant les campagnes de 1793 et de 1794, jusqu'à la retraite de ces armées derrière le Rhin.

Nous y fûmes témoins de grands succès, de plus grandes fautes, de quelques événements heureux et de beaucoup de désastreux.

Nous avions été chargés par l'impératrice de lui rendre un compte exact et journalier des opérations des armées : nous faisions passer nos dépêches par le ministre de Russie en France, qui se trouvait alors à Bruxelles [1], et

1. Simoline. Feuillet de Conches, dans son *Louis XVI, Marie-Antoinette*, etc. (I, 221, 336; II, 24, 31 ; V, 165), a publié des fragments de sa correspondance sur les affaires de France. Cf. d'autres fragments dans l'*Archive Russe*, 1866, p. 800 et suiv. (Éd.)

nous les adressions à M. le comte Esterhazy, chargé, auprès de l'impératrice, des intérêts des princes français, Monsieur (depuis Louis XVIII) et M. le comte d'Artois (depuis Charles X).

Comme nous avions l'ordre de dire la vérité et que nous usions largement de cette permission, nous ne pouvions garder ni les copies ni même les brouillons de nos dépêches ; c'eût été imprudent ; elles auraient pu tomber dans les mains des Autrichiens ; mais j'espérais trouver à Pétersbourg tous ces bulletins, très minutieusement détaillés, et en former un corps d'ouvrage, qui eût pu offrir quelque intérêt.

Mais il m'a été impossible de les ravoir ; M. le comte Esterhazy m'a dit les avoir remis au prince Zoubov, celui-ci, au collège de guerre : le collège n'a pas jugé à propos de me les rendre, ou n'a pas voulu se donner la peine de les chercher : j'ai fait, pour les recouvrer, beaucoup de démarches inutiles, auxquelles j'ai enfin renoncé à la fin de 1796, que je me suis décidé à écrire ces campagnes de mémoire, et avec le seul secours des gazettes : mais ce travail m'effraya bientôt, et je vis qu'il ne pourrait jamais avoir l'exactitude que je voulais lui donner, ni l'attrait des réflexions faites au moment des affaires et tout de suite après chaque événement, et je me contentai d'écrire ce court précis des opérations des deux campagnes de 1793 et de 1794, que j'ai fait précéder par deux mémoires que je composai en 1792 et dans l'hiver de 1793 à 1794, et que j'envoyai aux princes français et à Pétersbourg, à M. le comte Esterhazy.

A l'égard de la campagne de 1792 en Champagne, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de l'oublier, si c'est possible.

On verra, en lisant cet ouvrage, que j'étais loin, lorsque

je l'écrivis, de ne pas partager encore beaucoup des erreurs et des préjugés des émigrés français, et que les opinions que j'ai manifestées sur plusieurs personnes (et entre autres sur le général Mack) n'étaient pas celles qu'elles méritaient qu'on eût d'elles ; mais alors ces opinions étaient partagées par plusieurs personnages distingués, sages, expérimentés, ainsi que par la tourbe des jeunes militaires dont je faisais partie.

I.

PREMIER MÉMOIRE

SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES

(Juin 1792)

L'expérience n'a que trop démontré combien les princes français ont été trompés par la cour de Vienne : dans ce moment-ci même, il paraît qu'on doit s'en défier plus que jamais.

Il est des puissances que leur position géographique, leur intérêt et leurs rapports mêmes doivent nécessairement rendre ennemies irréconciliables ; telles sont la France et l'Autriche.

Des alliances entre de telles puissances ne peuvent être qu'éphémères ou soumises aux moindres événements : telle l'Autriche en 1756, telle est celle *(sic)* plus monstrueuse encore par laquelle la cour de Vienne vient de se lier avec celle de Berlin.

Le système de la France, depuis François Ier, et particulièrement sous Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, et sous une partie du règne de Louis XV, a été constamment et devait être l'affaiblissement de la maison d'Autriche : la France y avait complètement réussi en lui enlevant

deux monarchies [1], un grand État indépendant [2] et huit provinces [3].

Le même système, mais moins heureux, a dirigé contre la France les efforts de la maison d'Autriche, depuis Charles-Quint : elle voit maintenant les faits et l'opinion s'élever en France contre l'alliance de 1756, et elle a senti que cette puissance deviendrait encore et bientôt ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, son ennemie directe et implacable.

L'Autriche doit, par intérêt, par politique et par calcul, chercher à affaiblir la puissance de la France, et pour y parvenir elle a dû employer deux moyens efficaces : le premier, d'y laisser subsister et même d'y propager le désordre et l'anarchie, pour l'épuiser entièrement; et c'est ce qu'elle a fait : le second, d'y établir un gouvernement contraire à l'esprit et au caractère de la nation, et qui en éternise la nullité ; et c'est ce qu'elle veut faire : peut-on, d'après cela, se fier à elle et croire qu'elle servira de bonne foi la cause des Bourbons ?

Elle n'ignore pas qu'avec les ressources de la France et le génie militaire de ses habitants, le retour de l'autorité royale lui rendrait bientôt et sa première puissance et son influence politique : elle veut donc y établir un système anarchique et destructeur de la félicité du pays.

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur les promesses de l'empereur Léopold; on sait que ce monarque a constamment trompé nos princes et n'a jamais eu l'intention de rien faire pour eux [4].

1. L'Espagne et les Indes et Naples. (A.)

2. Les Pays-Bas. (A.)

3. La Bourgogne, la Franche-Comté, le Hainaut, l'Artois, la Flandre, etc. (A.)

4. Lorsque Léopold fit à M. le comte d'Artois, à Padoue, les promesses les plus positives, M. de Gallo, ambassadeur de Naples à Vienne, lui té-

On ne doit pas avoir plus de confiance dans François II, mais les qualités honnêtes et solides qui le distinguent, et sa franchise, sont atténuées par une grande défiance de lui-même et par un abandon trop prononcé pour le conseil de son père.

De quoi est composé ce conseil ?

1° D'un premier ministre (le prince Kaunitz), autrefois habile et heureux, mais maintenant trop vieux pour que l'on puisse s'en rapporter à son opinion.

2° D'un vice-chancelier, fort au-dessous de sa place.

3° De quelques grands seigneurs nuls ou mal intentionnés pour la France.

4° D'un parvenu subalterne, qui fait tout, dirige tout et qui a apporté au ministère la bassesse de sentiments jointe à la petitesse des moyens [1].

Voilà la composition de ce conseil, dont les membres, divisés entre eux, ne s'accordent que sur un seul point, la haine contre la France, et le désir de la détruire entièrement ou en partie.

Dans ce moment-ci, le refus de laisser armer les émigrés, la mauvaise grâce qu'on met à tout ce qui peut les intéresser, le barbare acharnement avec lequel les traite le gouvernement de Bruxelles, les contrariétés, les avanies qu'on leur fait éprouver à Mons [2], tout sert à prouver qu'il

moigna son étonnement de la manière dont il s'engageait : l'empereur lui répondit : « Vous croyez donc à tout cela ? Je ne me mets à la tête de « votre prétendue coalition que pour empêcher un autre souverain, qui « aurait l'intention d'agir efficacement, de s'en rendre le chef. » (A.)

1. Le vice-chancelier était alors Philippe Cobenzl. Quant au « parvenu subalterne », c'était le baron Thugut, fils d'un batelier du Danube, qui allait devenir bientôt premier ministre. (Éd.)

2. Le général Beaulieu est tombé dans la disgrâce pour avoir employé les émigrés : dans les relations qu'il a faites de l'affaire de Mons, l'archiduchesse a fait supprimer les éloges qu'il faisait des officiers français, et ceux même qu'il donnait aux princes de Lorraine, qui précédemment servaient en France : tous les jours, à Mons, les sentinelles, les patrouilles chicanent

ne faut rien espérer d'heureux de la part de la cour de Vienne.

Il existe entre cette cour et M. Delessart [1] la plus dangereuse harmonie. Les réponses du ministère autrichien aux notes de M. Delessart étaient, dit-on, envoyées toutes faites de Paris.

L'Autriche n'a pris les armes que parce qu'elle a été attaquée; et elle ne l'a été que parce que les Jacobins ont triomphé des Feuillants; si ceux-ci reprennent le dessus et proposent un accommodement, la cour de Vienne l'acceptera sur-le-champ.

Les mêmes raisons qui doivent engager l'Autriche à consommer la ruine de la France doivent engager la Prusse à l'empêcher, puisque la Prusse, ennemie naturelle de l'Autriche, doit chercher à s'unir avec Louis XVI pour balancer la puissance de sa rivale qui a plus de ressources et de force intrinsèque qu'elle, et qui enfin (comme la France et la Russie) est une puissance de fait, tandis que la Prusse (comme l'Angleterre et la Hollande) n'est qu'une puissance factice et précaire dont le trésor et l'armée font toute la force.

Il est aisé de voir que le cabinet de Berlin est maintenant supérieur à celui de Vienne, que le premier a constamment déjoué, depuis trois ans, à Reichenbach, à la Haye, à Sistova, à Pillnitz, et dans le choix du duc de Brunswick [2].

ou même maltraitent le peu d'émigrés qui s'y trouvent encore, et M. d'Epinay, chargé des intérêts des princes, n'est occupé qu'à réclamer des effets ou à demander des satisfactions. (A.)

1. Lessart (Antoine de Valdec de) fut successivement ministre des finances, de l'intérieur, puis des affaires étrangères après la retraite de Montmorin (30 novembre 1791). Il fut décrété d'accusation par l'Assemblée législative au moment de la déclaration de guerre à l'Autriche (mars 1792). Il fut égorgé à Versailles le 9 septembre de la même année, avec les autres prévenus destinés à comparaître devant la Haute Cour d'Orléans. (ÉD.)

2. A la fin de 1789, le roi de Prusse menace l'Autriche de lui déclarer la

La cour de Berlin peut entraîner celle de Vienne dans tout ce qu'elle voudra, surtout ayant le duc de Brunswick pour chef des opérations militaires.

Si l'on pouvait avoir le consentement de Louis XVI, ou, si cela est impossible, agir en son nom, on pourrait proposer au roi de Prusse de rompre notre alliance avec l'Autriche, le lendemain de la contre-révolution, et de faire avec lui une alliance offensive et défensive, s'il veut rétablir en France la monarchie pleine et entière et y entraîner la cour de Vienne.

Le traité pourrait être proposé au roi de Prusse seul,

guerre, pour empêcher la ruine des Turcs : Joseph II fait marcher du Banat et des frontières de la Hongrie en Silésie 150,000 hommes avec une célérité prodigieuse; la Prusse n'avait fait aucun préparatif, et se trouve prise au dépourvu; en avril 1790, Laudon propose à Léopold d'entrer en Silésie, d'y prévenir les Prussiens, lui assure la conquête de Breslau, de Schweidnitz et répond de prendre ses quartiers d'hiver sur le territoire ennemi, quand même la fin de la campagne serait malheureuse.

Léopold rejette les propositions de Laudon et conclut la convention de Reichenbach, où M. Spielman laisse mettre cette phrase : « Le roi de Prusse entend que le roi de Hongrie, etc. » A la fin de 1790, les troupes de Léopold triomphent des rebelles brabançons; Léopold, après les avoir soumis, se laisse enchaîner au congrès de la Haye par trois puissances médiatrices qui lui dictent sa conduite et s'en rendent garants.

En 1791, au congrès de Sistova, les ministres de Léopold annoncent qu'il regarde la convention de Reichenbach comme nulle : les ministres prussiens, anglais et hollandais menacent; mais l'armée russe passait alors le Danube et les Turcs eussent consenti sans peine à tout ce qu'on exigeait d'eux : Léopold ordonne à ses plénipotentiaires de terminer au plus vite et cède plus que la Prusse n'avait exigé : il consent même à faire évacuer sur le champ la Valachie, ce qui eût permis aux Turcs de couper l'armée russe, et eût mis les armées de cette dernière puissance dans un danger éminent : cette démarche força les Russes à accélérer la paix, et éloigna le cabinet russe de celui de Léopold.

A Pillnitz, Léopold consent à laisser céder au roi de Prusse les margraviats d'Anspach et de Bayreuth, dont la possession permet aux armées prussiennes d'entrer sans obstacle en Bohême, et rend inutiles les forteresses de Pleiss et de Theresienstadt et l'excellente position de Kœniggratz. En 1792, Léopold consent à ce que ses troupes soient commandées par un général prussien.

Voilà comment, en trois années, le cabinet prussien a déjoué celui de Vienne en cinq occasions importantes. (A.)

ou à M. de Bischofswerder [1], tenu très secret, et convenu, pour nous et de notre côté, par un homme qu'on pourrait désavouer, dans le cas où la cour de Prusse s'y refuserait (ce qui n'est pas probable), ou si celle de Vienne venait à en avoir connaissance.

A Bruxelles, ce 2 juin 1792.

1. Bischofswerder (Hans-Rodolphe, baron de), Saxon au service de Prusse, fut, sous le titre d'aide de camp du roi Frédéric-Guillaume II, véritable premier ministre pendant tout le règne de ce prince (1786-1797). Il contribua en particulier à la réconciliation de l'Autriche et de la Prusse en 1790. Il mourut obscurément en 1803. (Éd.)

II.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA CAMPAGNE DE 1793, DANS LES PAYS-BAS

Après la retraite du duc de Brunswick au mois de septembre, et la perte de la bataille de Jemmapes au mois de novembre 1792, le général comte de Clerfayt [1] fit une très belle retraite, et quoique son armée fût réduite à 10 ou 12,000 hommes, il se maintint derrière la Roër, entre la Meuse et le Rhin, mais malgré ses talents, si Dumouriez n'avait pas été contrarié dans ses projets par le parti jacobin de la Convention, il eût forcé son ennemi de repasser le Rhin, il eût enlevé Maëstricht, envahi la Hollande et répandu la terreur en Allemagne.

Il ne put obtenir ni les secours ni les ordres qu'il désirait, et attaqua trop tard et trop légèrement la Hollande et Maëstricht.

Pendant l'hiver, un grand nombre de troupes autrichiennes marchèrent, pour renforcer l'armée de Clerfayt, dont le maréchal prince de Saxe-Cobourg [2] vint prendre le

1. Clerfayt (Joseph de Croix, comte de), né à Bruille (Hainaut) en 1733, avait déjà commandé un corps autrichien dans la campagne de 1792. Il devint feld-maréchal en 1795 et mourut à Vienne, le 18 juillet 1798. (Éd.)

2. Saxe-Cobourg (Frédéric-Josias, prince de), né en 1737, le principal point

commandement. Ce général demanda et obtint, pour quartier-maître général, le célèbre colonel Mack [1], dont les talents étaient universellement reconnus : il arriva à Cologne le 27 février 1793, y apprit le siège de Maëstricht, et calculant que la perte de cette ville entraînait celle du reste des Pays-Bas et de la Hollande, il passa la Roër le 1er de mars, surprit et dispersa les cantonnements des Français, occupa Aix-la-Chapelle, délivra Maëstricht, passa la Meuse et s'avança dans les Pays-Bas, quoique son armée ne fût encore que de 28,000 hommes.

Le prince de Hohenlohe [2], qui s'était aussi maintenu heureusement pendant l'hiver dans le pays de Trèves, s'avança alors dans le Luxembourg.

Dumouriez ayant abandonné précipitamment la Hollande, marcha avec 40,000 hommes contre le prince de Cobourg et l'attaqua à Nerwinde; cette bataille sanglante, et longtemps indécise, que les Autrichiens furent plusieurs fois au moment de perdre, et que tout autre chef moins habile et moins tenace que Mack eût certainement perdue, dura toute une journée (18 mars). Dumouriez, forcé enfin de se retirer, le fit avec lenteur et avec fermeté, et vint prendre une excellente position devant Louvain.

Le prince de Cobourg l'attaqua et le battit, le 22 mars, près de Bierbeek : alors Dumouriez, prévoyant le sort qui

de mire, avec Pitt, des accusations jacobines, disparut de la scène après 1794 et mourut oublié en 1815. (Éd.)

1. Mack (le baron Charles), né à Neuslingen (Franconie) en 1759, ne devait justifier sa réputation ni dans sa campagne de Naples en 1799 ni surtout en 1805 (capitulation d'Ulm). Condamné à mort, puis gracié, il mourut en 1828. (Éd.)

2. Hohenlohe-Kirchberg (le prince de), général d'artillerie, ne doit être confondu ni avec le prince de Hohenlohe-Ingelfingen, qui fut employé en Alsace la même année, ni avec le prince de Hohenlohe-Bartenstein, commandant d'un régiment de son nom à l'armée de Condé, plus tard maréchal de France. (Éd.)

l'attendait en France, traita avec le prince de Cobourg et lui proposa de lui livrer quelques places fortes de la frontière et de marcher avec lui à Paris : le prince lui donna toutes les assurances qu'il désira ; mais l'indiscrétion de Dumouriez, sa légèreté, et les intrigues des commissaires de la Convention firent échouer son projet : il ne put livrer au prince de Cobourg que sa personne, son successeur, quatre députés de la Convention et 2 à 3,000 soldats : la ville de Condé, qui était la seule qui ne fût pas aussi bien approvisionnée que les autres, et que sa petitesse permit de bloquer, le fut par un corps de 4,000 hommes, aux ordres du prince Ferdinand de Wurtemberg : on espérait qu'elle ne pourrait tenir que trois semaines ; elle tint trois mois, et ne se rendit que le 10 juillet, pendant le siège de Valenciennes.

Il se tint, sur ces entrefaites, des conférences à Anvers, pour le plan de campagne : les Anglais proposèrent dès lors le siège de Dunkerque : le colonel Mack les en détourna et obtint d'eux qu'ils se joindraient aux Autrichiens pour attaquer la frontière de France par le Hainaut, pour prendre Condé, Valenciennes, Maubeuge, le Quesnoy, Landrecies, Cambrai et Bouchain, et marcher ensuite sur Paris.

Le général Dampierre [1], ayant rassemblé l'armée française, vint occuper le camp de Famars, sa gauche à Valenciennes, sa droite à un ravin, à une demi-lieue de Famars ; son front fut couvert de redoutes, et était défendu par la Rhonelle ; il plaça un corps avancé en avant de la Rhonelle, derrière un fort retranchement dont la gauche était à Marly, et la droite à Saméon ; un corps détaché fut

1. Dampierre (Picot, comte de), né à Paris en 1756, investi du commandement après la trahison de Dumouriez, blessé mortellement le 8 mai 1793. (Éd.)

placé à Aubry et à Anzin, dont il fit fortifier les hauteurs.

Les Autrichiens toujours lents dans leurs opérations, et n'ayant pas pu, à la vérité, s'attendre à la rapidité des succès du prince de Cobourg au commencement de la campagne, n'avaient point pressé la marche des secours qu'il attendait : il ne put attaquer le camp retranché de Famars dès le mois d'avril, comme Mack l'eût désiré ; il fallut donc prendre une position, pour conserver le blocus de Condé et observer l'armée française ; le prince de Cobourg campa dans les plaines de Sebourg, avec 18 ou 20,000 hommes, sa droite à Onnaing, son quartier général à Rombies : le général Clerfayt, avec 18,000 hommes, occupa Bruay, Raismes et Vicogne, et le général prussien Knobelsdorf [1] occupa Saint-Amand.

Le 1er de mai, le général Dampierre attaqua le prince de Cobourg. Un mouvement habile et audacieux que le colonel Mack fit faire, par le général Wenzel-Colloredo [2] sur les colonnes françaises qui débouchaient par Curgies et Saultain, les força à la retraite.

Du 1er au 23 de mai, le général Clerfayt fut attaqué dix fois dans les bois de Raismes : ces combats sanglants coûtèrent la vie au général Dampierre, à près de 8,000 Français et à 6,000 Autrichiens : le général Clerfayt s'y couvrit de gloire.

Enfin les renforts autrichiens étant arrivés, et le duc d'York ayant rejoint le prince de Cobourg avec l'armée anglaise, l'on attaqua ce fameux camp de Famars, le 23 mai : le général Clerfayt fut chargé d'attaquer Anzin, le général Colloredo d'observer Valenciennes ; le

1. Knobelsdorf (François baron de), un des meilleurs lieutenants de Frédéric II, né en 1723, mort feld-maréchal en 1799. (Éd.)

2. Colloredo-Wenzel (François, comte de), né en 1738, feld-maréchal-lieutenant en 1783, feld-maréchal en 1808, mort en 1822. (Éd.)

général Ferraris [1] d'emporter le retranchement de Marly et de Saméon, et le duc d'York de tourner Famars par Artres, Querenaing et Monchaux : le général Clerfayt perdit beaucoup de monde à l'attaque d'Anzin ; le général Ferraris emporta le retranchement de Marly et les troupes légères du duc d'York parvinrent sur les derrières de l'armée française jusqu'à Fontenelle ; si l'on eût suivi ces avantages, on eût obtenu un succès complet dans la journée du 23, mais le colonel Mack ayant été blessé, le prince de Hohenlohe conseilla au prince de Cobourg de remettre l'attaque de Famars au lendemain, et, dans la nuit, les Français se retirèrent sur Bouchain.

Le colonel Mack quitta alors l'armée et elle perdit son âme et sa force : cet officier, blessé, malade, mécontent, n'ayant été ni avancé, ni récompensé, retourna à Vienne, et le prince de Hohenlohe, général d'infanterie, très bon officier pour commander un corps détaché, mais qui n'avait pas les talents nécessaires pour diriger les opérations d'une grande armée, remplaça Mack, et fut nommé quartier-maître général de l'armée pour diriger le prince de Cobourg qui est un homme absolument nul, qui ne donne jamais un ordre, qui ne dirige pas une seule opération, et même ne fait jamais un pas sans son directeur, et que cependant sa naissance, sa probité, sa vertu et sa docilité ont fait choisir, avec beaucoup de raison, pour ce commandement où il fallait un prince d'une maison souveraine, un honnête homme et qui se laissât mener. Tant que Mack l'a dirigé, on a vu les succès qu'il a obtenus ; il n'en fut plus de même lorsque cet officier le quitta, et l'on va en juger par les événements qui restent à décrire.

1. Ferraris (Joseph, comte de), né à Lunéville en 1726, d'une famille originaire du Piémont ; vice-président du conseil aulique de la guerre depuis le mois d'août 1793, feld-maréchal en 1808, mort le 1er avril 1814. (Éd.)

Après la prise du camp de Famars, Valenciennes fut investi, mais l'artillerie ni les munitions n'étant point encore arrivées, on ne put ouvrir la tranchée que le 11 juin : on fit un développement de tranchée de 1,200 toises : la droite appuyée à l'Escaut et au village de Saint-Sauve, la gauche à la Rhonelle et au village de Marly. Le duc d'York commandait les troupes du siège; il avait sous ses ordres le général autrichien comte Ferraris; le colonel du génie autrichien Froon dirigea les travaux, qui furent poussés avec beaucoup de lenteur; l'essai qu'on fit des globes de compression pour écraser les mines de l'ouvrage à corne du front attaqué n'eut aucun succès, et fit perdre quinze jours. Le 26 juillet on attaqua le chemin couvert, qui fut mal défendu, et l'ouvrage à corne ayant été abandonné [1], le lieutenant-colonel du génie autrichien comte François Dietrichstein [2], qui dirigeait l'attaque, s'y logea, et la ville capitula le lendemain. Le général Ferrand [3] et la garnison, qui s'étaient peu vigoureusement défendus et n'avaient pas fait une seule sortie, furent faits prisonniers de guerre, mais on les renvoya en France,

1. J'étais à cette attaque, et après la prise du chemin couvert, à laquelle on voulait se borner, pour y établir des logements, je descendis dans les fossés qui sont secs, et j'allai jusqu'au corps de la place : je ne remarquai personne ni dans l'ouvrage à corne, ni dans les contregardes, ni dans les demi-lunes : un officier anglais monta sur l'ouvrage à corne et nous revînmes ensemble prévenir Dietrichstein de cet abandon des ouvrages avancés : il avait déjà commencé le logement dans le chemin couvert, mais d'après ce que nous lui dîmes, il transporta à l'instant, sans attendre d'ordre, les travailleurs sur l'ouvrage à corne, y établit les logements, et la ville se rendit le lendemain, comme je l'ai dit; sans cet heureux incident, le siège eût encore duré huit jours. (A.)

2. C'est le même qui, devenu général-major, fut chargé, en 1796, d'aller complimenter l'empereur Paul Ier sur son avènement au trône. (Éd.)

3. Ferrand de la Caussade (1736-1805), ancien major de la place de Valenciennes, plus tard préfet de la Meuse-Inférieure, ne doit pas être confondu avec le général Jacques Ferrand, un des lieutenants de Pichegru en 1794, mort en 1804. (Éd.)

sans stipuler qu'ils ne seraient pas employés contre les royalistes, et ils allèrent détruire Lyon. Deux régicides [1], commissaires de la Convention, enfermés dans Valenciennes, eurent aussi leur liberté.

Pendant le siège, il arriva à l'armée alliée un grand nombre de nouvelles troupes autrichiennes, hanovriennes et hessoises ; le prince de Cobourg prit son quartier général à Hérin et son armée campa dans une plaine, près des villages de Trith-Saint-Léger et de Wavrechain ; les avant-postes étaient à Denain et à Lourches, un corps détaché campa à Querenaing, un autre à Jenlain et à Villers-Pol, devant le Quesnoy, et le général Latour [2], avec un gros détachement, à Bettignies, devant Maubeuge.

Après la prise de Valenciennes, on résolut, avant d'entreprendre un autre siège, de détruire l'armée ennemie, et j'ose assurer que ce n'était pas difficile si l'on s'y fût mieux pris. Elle n'avait fait aucun mouvement pour secourir Valenciennes et s'était fortifiée dans le camp de César : elle avait sa droite à Cambrai, sa gauche à Paillencourt, son front couvert par l'Escaut et fortifié par des redoutes et des redans : des postes occupaient Hem-Lenglet, Aubancheul, Aubigny et Palluel, le long de la rivière de la Sensée ; pour éviter d'être tournée par sa droite, elle avait des redoutes entre Cambrai et le bois de Bourlon, des abatis dans ce bois, des redoutes à Bourlon, à Marquion, et enfin sa retraite sur les chemins de Douai et d'Arras.

Pour détruire cette armée, qui n'était pas de 40,000 hommes, il fallait détacher de nos 80,000 la plus grande partie de la cavalerie et l'infanterie légère, faire marcher ce

1. Cochon de Lapparent (des Deux-Sèvres) et Briez (du Nord). (Éd.)

2. Latour (comte de Baillet-), Luxembourgeois, colonel d'un régiment de dragons demeuré célèbre sous son nom. Mort en 1806, président du conseil aulique de la guerre. (Éd.)

corps sur Solesmes et sur le Cateau, pour faire croire qu'on se dirigeait sur Landrecies ou sur le Quesnoy, et ensuite par des marches forcées, le porter rapidement sur la droite, derrière Cambrai, et le faire gagner le chemin d'Arras par Inchy, Ligny, Villers et Pronville, tandis que des têtes de colonnes menaceraient le front du camp français absolument inattaquable, et que la meilleure infanterie attaquerait et emporterait, à quelque prix que ce fût, le poste d'Aubancheul sur la Sensée : alors l'armée française était absolument entourée, détruite, si elle eût voulu se défendre, ou forcée de mettre bas les armes.

Les dispositions furent différentes, et nous n'obtînmes aucun succès important; on ne fit que de simples démonstrations sur Aubancheul : deux colonnes autrichiennes, très fortes, surtout en cavalerie qui là ne pouvait être d'aucune utilité, se présentèrent à Hordain et à Iwuy sur le front des Français, que les généraux Clerfayt et Colloredo virent bientôt qu'ils ne pouvaient attaquer, et enfin la colonne du duc d'York, à qui le prince de Hohenlohe ne voulut jamais donner, sur les autres colonnes, plus de 24 heures d'avance, quelque instance que lui en fît le général Clerfayt, tourna Cambrai avec 22,000 hommes d'infanterie, dont la moitié lui étaient inutiles, et avec très peu de cavalerie, seule arme dont il eût besoin.

Il marcha le 5 août, de Saultain à Préseau, Maresches, Sepmeries, Vendegies, Saulzoir et Saint-Aubert : le 6 à Saint-Hilaire, Boussières, Cattenières, Wambaix, Crèvecœur et Masnières. Ce jour-là même, les Français ayant aperçu la tête des colonnes du général Clerfayt et ayant eu connaissance de la marche du duc d'York, ne purent se méprendre sur l'objet de l'expédition et abandonnèrent leur position. Le 8, le duc d'York marchait sur Cantaing, Bourlon et Marquion; il passa avec difficulté

l'Agache (dont les ponts étaient rompus) à Sains et à Marquion, et trouva, sur le chemin d'Arras, une foule de fuyards, de canons, de caissons, de bagages, etc., mais protégés par deux lignes de cavalerie de 5 à 6,000 hommes, ayant 12 pièces d'artillerie légère en avant de leur front; si ces deux lignes eussent pu être enfoncées, tous les fuyards étaient sabrés, les canons, les caissons pris, etc., mais quoiqu'il y eût 21,000 cavaliers dans l'armée alliée, le duc d'York n'en avait pas 3,000 avec lui; il ne put attaquer la cavalerie ennemie et revint à Bourlon, où il eut une altercation très vive avec le prince de Hohenlohe, qu'il accusa, avec raison, du peu de succès de cette journée [1].

Après cette expédition, le prince de Cobourg retourna à Hérin, et le duc d'York, avec 24,000 Anglais, Hanovriens et Hessois et 15,000 Autrichiens, sous les ordres des généraux Alvinczy [2] et comte d'Alton [3], alla faire l'imprudente et désastreuse expédition de Dunkerque, quel-

1. Ce fut dans cette journée du 8 que j'eus le bonheur de sauver la vie au duc d'York.

Arrivé à l'Agache, il ordonna à la cavalerie hanovrienne de se porter sur la gauche, au pont du village de Sains-lez-Marquion, et lui-même voulut avec la cavalerie anglaise passer par Marquion, dont nous raccommodâmes le pont, tant bien que mal : le village était incendié; et nous y fûmes tellement rôtis, qu'il devint impossible de le traverser. La cavalerie s'arrêta. Le duc d'York, qui était en avant avec une seule ordonnance et moi, traversa cependant au grand galop le village enflammé, et à cent pas en avant, parvenus sur une petite hauteur nous vîmes, à vingt pas de nous, les deux lignes de cavalerie française : comme elle avait à peu près le même uniforme que la cavalerie hanovrienne, le duc, qui avait plus de bravoure personnelle que d'expérience de la guerre, s'écria : « Voilà mes Hanovriens, » il continua à s'avancer et touchait presque à la ligne des officiers ennemis, lorsque je lui criai : « Monseigneur, ce sont les Français, » et saisissant la bride de son cheval, je le retournai et le ramenai à Marquion : sans moi il eût été tué ou pris, ce qui eût été pour lui la même chose, car alors les conventionels ne faisaient grâce à aucun Anglais. (A.)

2. Alvinczy (Nicolas, baron d'), né en Transylvanie en 1726, mort à Ofen en 1810. C'est le vainqueur d'Arcole et de Rivoli. (Éd.)

3. C'est le frère du général du même nom, commandant aux Pays-Bas lors de l'insurrection de 1789. Il fut tué le 24 août, près de Dunkerque. (Éd.)

ques bonnes raisons qu'on pût lui donner pour l'engager à rester avec la grande armée autrichienne et à assiéger Cambrai, alors sans garnison et sans vivres.

Le duc d'York le désirait lui-même, mais le gouvernement anglais tenait extrêmement à la prise de Dunkerque pour populariser la guerre et plaire à la Cité de Londres, et le duc avait des ordres positifs d'y aller.

Le roi d'Angleterre avait promis à son fils que le 22 d'août la flottille, qui devait favoriser les opérations de son armée de terre, serait rendue à Nieuport avec l'artillerie de siège. Le duc le crut et marcha trop légèrement sur Dunkerque; s'il fût resté à Ypres, d'où il paraissait menacer Lille, les Français étaient si persuadés qu'on en voulait à cette place qu'ils auraient dégarni les places maritimes et surtout Dunkerque, et cette ville, n'ayant qu'une seule enceinte, en y marchant rapidement, on eût pu l'enlever d'emblée; mais le duc marcha sur Furnes, et les Français ramenèrent précipitamment leurs troupes vers Dunkerque.

Le duc d'York, avec environ 20,000 hommes, arriva le 21 août à Furnes, attaqua le 22 le camp de Ghyvelde, qui fut abandonné, emporta les redoutes le long du canal et campa, en vue de Dunkerque, près du faubourg de Rosendaël : ce faubourg, composé de maisons de campagne des négociants de Dunkerque et de cabarets, fut le théâtre d'un combat sanglant dans lequel on perdit le général d'Alton et beaucoup de monde; les Français furent repoussés dans la ville.

Le maréchal Freytag [1], avec les autres 20,000 hommes

1. Hanovrien, commandait les troupes de sa nation à l'armée des alliés. Un général du même nom, Strasbourgeois, est devenu général de brigade en France, et a laissé des mémoires curieux sur les déportations à Cayenne après le 18 fructidor. (ÉD.)

de l'armée du duc, se sépara de lui à Ypres, marcha par Poperingue vers Bergues, prit une position le long de l'Yser et plaça un corps détaché sur les hauteurs de Socx, pour observer Bergues.

La flottille et l'artillerie anglaise n'arrivèrent à Nieuport que le 28 août, et du 24 au 5 septembre, le duc d'York fut attaqué journellement dans le Rosendaël, et incommodé sur son flanc droit par une flottille ennemie : les Français pouvaient jeter ce qu'ils voulaient dans Dunkerque qui n'était pas investi.

Le général français Houchard, qui avait remplacé Custine, rassembla les débris de l'armée dispersée après l'affaire du camp de César, et vint attaquer le maréchal Freytag le long de l'Yser ; il y eut de longs et sanglants combats, et le maréchal fut forcé, le 5 septembre, de se replier sur Hondschoote.

Il y fut attaqué le 6, blessé et pris, et ensuite miraculeusement délivré par les siens, ainsi que le prince Adolphe, cinquième fils du roi d'Angleterre : les Hanovriens furent repoussés jusqu'auprès de Furnes. Alors le duc d'York, absolument tourné, se retira précipitamment sur Furnes, abandonnant son artillerie et ses bagages.

Cette malheureuse expédition lui coûta 50 pièces de canon, et 6 à 7,000 hommes ; il resta quelque temps près de Furnes et vint ensuite remplacer les Hollandais à Menin, à Courtray et à Tournay.

Le prince héréditaire d'Orange[1] était, depuis deux mois, avec 20,000 Hollandais, employé à défendre la Lys et à observer Lille. Cette mauvaise position ne lui offrait nulle gloire et d'éminents dangers ; ses postes avancés de Tour-

1. Fils du stathouder Guillaume V et gendre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, premier roi des Pays-Bas sous le nom de Guillaume Ier (1815-1840), mort à Berlin en 1843. (Éd.)

coing, Lannoy, Wervick, Linselles, etc., étaient journellement attaqués ; enfin, le 12 septembre, le général Houchard le fit attaquer à Menin avec 14,000 hommes tirés de son armée victorieuse de Dunkerque; les Hollandais furent trop facilement mis en déroute, abandonnèrent canons, tentes, bagages, et s'enfuirent jusqu'à Gand. Cette défaite aurait eu les suites les plus funestes, si le général Beaulieu [1], qui commandait 4,000 Autrichiens joints aux Hollandais, n'eût conservé son corps intact et n'eût surpris les vainqueurs, qu'il arrêta et qu'il força même de repasser la Lys et d'abandonner Menin.

L'armée de M. le prince de Cobourg, après être restée quelques jours dans le camp de Hérin, vint prendre une position près de Solesmes, le quartier général à Bermerain ; un corps détaché, sous les ordres du général comte de Bellegarde [2], attaqua, le 17 août, la forêt de Mormal. Les triples rangs d'abatis, que les Français avaient de Jolimetz à Berlaimont, et leurs retranchements de Villereau furent forcés en un instant ; les hussards de Barco sautèrent à cheval les premiers dans les abatis ; 500 Français furent sabrés dans la plaine de Locquignol ; le reste se sauva à Landrecies.

La forêt de Mormal occupée, on fit le siège du Quesnoy ; on le préféra à celui de Maubeuge, par une simple raison de convenance, celle de la proximité de l'artillerie et des munitions, qui étaient restées à Valenciennes ; si l'on ne se fût pas arrêté à cette faible raison, Maubeuge eût été pris, et la campagne aurait eu un résultat bien plus

1. Beaulieu (Jean-Pierre, baron de) (1725-1819), Brabançon, fit sa dernière campagne en Italie, où il fut vaincu à Lodi par Bonaparte. (Éd.)

2. Bellegarde (Henri, comte de), né à Chambéry en 1758, a joué un grand rôle en Autriche comme militaire et comme diplomate. Ce fut lui qui reprit l'Italie en 1814. Mort à Vérone en 1825. (Éd.)

avantageux : les Français occupés à Dunkerque n'auraient pu le secourir, et si le siège du Quesnoy eût suivi celui de Maubeuge, les Français, obligés de traverser des plaines immenses pour le secourir, y eussent été facilement défaits par la nombreuse cavalerie autrichienne, au lieu qu'ils parvinrent à Maubeuge par un pays couvert, favorable à l'infanterie, qui faisait la principale force de leurs armées.

Le général Clerfayt fut chargé du siège du Quesnoy; il paraîtra étonnant que ce ne soit que 29 jours après la prise de Valenciennes que le Quesnoy ait été assiégé; il a été investi le 17 août, et la tranchée n'a été ouverte que le 27. Cette place, sans système de mines, peu approvisionnée, n'ayant ni artillerie ni canonniers, et un front absolument découvert, a mérité cependant, d'après les principes du colonel Froon, l'honneur de trois parallèles (dont on aurait pu s'épargner au moins une) et d'un développement de tranchée de 1,200 toises. Elle a été ouverte du côté de Valenciennes, comme à l'attaque du maréchal de Villars en 1712. Il ne mit que quatorze jours pour prendre cette place; le prince Eugène l'avait prise, la même année, en neuf jours. M. de Clerfayt fit comme le maréchal de Villars : il prit la ville en quatorze jours; le feu de l'artillerie autrichienne fut si parfaitement servi qu'au bout de cinq jours de tranchée ouverte, toutes les défenses de la place étaient rasées. La capitulation eut lieu le 11 septembre; la garnison, consistant en 4,000 hommes, fut faite prisonnière de guerre.

Le lendemain de sa reddition, le 12 septembre, les Français, ignorant la capitulation du Quesnoy, firent des tentatives pour le délivrer; la garnison de Maubeuge fit une forte sortie ; elle fut repoussée. Celle de Landrecies attaqua Engle-Fontaine et la forêt de Mormal; elle fut éga-

lement repoussée. Enfin, les garnisons de Cambrai et de Bouchain se réunirent et pénétrèrent jusque dans la plaine de Solesmes, avec la témérité la plus folle; toute la cavalerie du corps de Solesmes, sous les ordres du comte de Bellegarde, les entoura; l'infanterie française, abandonnée par le peu de cavalerie qu'elle avait avec elle, qui se fit jour et se sauva au delà de Cambrai, forma, près d'Avesnes-le-Sec, un bataillon carré, fort de 4 à 5,000 hommes; ce bataillon fut enfoncé de tous côtés par les chevau-légers de Kinsky, commandés par le prince Jean Lichtenstein [1], les hussards de l'Empereur, le régiment de Royal-Allemand, et les cuirassiers de Nassau; 18 pièces de canon furent prises, 4,000 hommes sabrés, le reste fait prisonnier.

Si, tout de suite après cette affaire l'on fût marché à Cambrai, on eût pu enlever la ville; il n'y restait que 200 malades; mais cela n'entrait pas dans le plan de campagne, et le prince de Hohenlohe s'y refusa absolument.

Le 14 septembre, on savait la nouvelle de la déroute des Hollandais à Menin, et M. le prince de Cobourg marcha vers Tournay, avec toute son armée, pour sauver la West-Flandre; il trouva les Français rentrés dans leurs places, et il ramena son armée à Bavay, près de Maubeuge.

Le 28 septembre, il fit l'investissement de cette ville. Le général comte de Latour qui, avec un corps de 4,000 hommes retranchés à Bettignies, avait couvert Mons, et tenu en échec la garnison de Maubeuge pendant tout l'été, passa la Sambre à Boussois et à Assevent, attaqua et repoussa les avant-postes français, et vint se réu-

1. Lichtenstein (Jean-Joseph, prince de), né en 1760, mort en 1836. Ce fut lui qui négocia les armistices mettant fin aux guerres de 1805 et de 1809. (Éd.)

nir, auprès du bois de Beaufort, aux colonnes des généraux Colloredo et Hoditz, qui passèrent la Sambre près d'Haumont et de Boussières, et enlevèrent les camps français de Bachant et de Saint-Remy; le comte de Clerfayt passa la Sambre à Berlaimont, et observa les garnisons de Landrecies et d'Avesnes.

Cette journée, dont les opérations furent aussi bien dirigées que bien exécutées, coûta 11 canons et 600 hommes aux ennemis; les Hollandais, destinés à faire le siège de Maubeuge, arrivèrent le 5 octobre à Bettignies. On croyait qu'ils laisseraient 6,000 hommes sur la rive gauche de la Sambre et qu'ils viendraient, avec 10,000, se réunir aux 10,000 Autrichiens qui occupaient la rive droite de la rivière pour faire le siège du camp retranché de Maubeuge qui s'étend de Louvroil à Rousies.

Le prince d'Orange refusa de passer la Sambre; il voulait bien, disait-il, faire le siège de Maubeuge, mais non celui du camp retranché; il fallut faire de nouvelles dispositions pour rassembler plus de troupes autrichiennes; on fut incertain si l'on ferait un siège, un blocus ou une attaque de vive force. Il eût été plus court d'enlever ce camp retranché le jour de l'investissement de la ville, et rien n'eût été plus aisé: les Français, qui ne s'attendaient point à cette opération, avaient été saisis d'une terreur panique, qui avait fait abandonner le camp à une partie de la garnison, et rendu l'autre partie peu décidée à se défendre.

On sut, sur ces entrefaites, que les Français marchaient vers Avesnes, et l'on résolut d'attendre le succès de la bataille qu'on prévoyait devoir se donner, pour se décider sur ce qu'on entreprendrait contre Maubeuge.

Les Français, déterminés à tout risquer pour délivrer cette place, rassemblèrent leurs forces à Guise; l'armée

de la Moselle y vint de Thionville et de Longwy; l'armée du Nord y vint de la West-Flandre, et, pour éviter les plaines de Cambrai, vint passer à Péronne et à Saint-Quentin (détour de plus de 20 lieues); elle marcha sur plusieurs colonnes. Si l'on avait poussé notre cavalerie en avant du Cateau ou du Catelet sur une de ces colonnes, on eût pu la détruire; si même l'on eût rassemblé des forces considérables, qui étaient éparpillées, et qu'on eût attaqué l'ennemi, dans sa marche de Guise aux Hayes d'Avesnes, on l'eût encore facilement battu; l'on n'en fit rien et on l'attendit près de Maubeuge.

Le 14 octobre, les Français, au nombre de 60,000 hommes, vinrent occuper les Hayes d'Avesnes; ils n'avaient laissé en Flandre que de faibles garnisons, et M. le prince de Cobourg ne chercha point à rassembler les corps isolés et inutiles d'Engle-Fontaine, de Solesmes, de Douchy, de Denain, etc.; même ceux de Denain et d'Engle-Fontaine, fort nombreux, étaient seuls nécessaires; il les laissa en place. Il fit venir de Tournay à Engle-Fontaine le duc d'York, avec sa cavalerie et quatre à cinq bataillons, et ne l'employa pas; il laissa un cordon inutile devant Givet et Philippeville, et enfin ne put opposer que 18,000 hommes aux 60,000 ennemis.

M. de Clerfayt commandait ces 18,000 hommes, mais M. le prince de Cobourg, qui avait son quartier général à Pont-sur-Sambre, se trouva à la bataille.

La droite des Autrichiens, presque toute composée de cavalerie, sous les ordres du comte de Bellegarde, avait sa droite à Berlaimont et sa gauche au bois de Pot-de-vin; un bataillon de Croates occupait ce bois; le centre, composé de cinq bataillons de grenadiers et d'une faible ligne de cavalerie, était à cheval sur le grand chemin d'Avesnes, et avait sa droite derrière Dourlers et sa gauche

au bois du Prince ; un abatis fortifiait ce bois ; la gauche occupait Wattignies et Obrechies.

Le 15 octobre, les Français attaquèrent de tous côtés ; sept ou huit fortes colonnes, avec 60 pièces de canon, passèrent le ravin de Saint-Aubin et de Monchaux, et M. de Bellegarde chercha inutilement à les attirer dans la plaine de Bachant : la canonnade dura huit heures et n'aboutit à rien ; enfin, à quatre heures du soir, M. de Bellegarde chargea avec sa cavalerie, culbuta les colonnes ennemies dans le ravin de Saint-Aubin, les força de se retirer dans les Hayes d'Avesnes et prit cinq canons : alors, les Français abandonnèrent le village de Dourlers, qu'ils avaient pris : M. de Clerfayt fit marcher son centre vers sa gauche, reprit Wattignies, que les Français avaient aussi emporté, et la bataille fut gagnée le 15.

Le 16, les Français ne firent que des démonstrations sur notre droite, mais ils attaquèrent Dourlers et surtout Wattignies avec un acharnement indicible : ce dernier village fut pris et repris sept fois à la baïonnette, les Français y perdirent 6,000 de leurs meilleurs soldats : les régiments autrichiens de Bréchainville, de Klebeck, de Stein, et les émigrés de Dumouriez y furent écrasés : enfin, à quatre heures du soir, les Français, redoublant d'efforts et portant des troupes fraîches contre des troupes épuisées par 28 heures de combat en deux jours, forcèrent les Autrichiens à céder le terrain, et ayant occupé le bois du Prince et pénétré près de Beaufort, tournèrent le centre de M. de Clerfayt ; alors la retraite fut ordonnée et exécutée dans la nuit ; les troupes de l'armée d'observation repassèrent la Sambre à Pont-sur-Sambre et à Boussières, et celles du siège à Boussois et à Haumont.

Mais un événement particulier avait changé la face des choses : dès le 15, M. le prince de Cobourg avait ordonné

à M. de Latour, qui commandait le siège de Maubeuge sur la rive droite de la Sambre, de lui envoyer des secours : il envoya le colonel comte Haddik [1] avec les hussards de Blankenstein et 4 bataillons, pour se réunir à la gauche de l'armée d'observation : ce colonel, dirigé par le lieutenant-colonel marquis de Chasteler [2], fit une manœuvre indépendante, tourna la droite des Français, la culbuta près d'Aibes et de Berelles, et parvint jusqu'à Solrinnes. Le lieutenant général Benjowsky, qui commandait un corps à Beaumont, détacha aussi quelques troupes, qui se joignirent à M. de Haddik et pénétrèrent jusqu'à Solre-le-Château : ces forces sabrèrent cinq ou six bataillons français, prirent 30 canons et tournèrent absolument l'armée ennemie, qui abandonna précipitamment Wattignies et Dourlers, laissa 40 pièces de canon sur le champ de bataille et se sauva en désordre dans les Hayes d'Avesnes : M. de Chasteler, à qui l'on doit ce mouvement, fut blessé de huit coups de baïonnette.

La bataille était donc complètement gagnée, mais le prince de Cobourg la reperdit une seconde fois, en ne voulant point contremander l'ordre de retraite d'après ce succès, qu'il sut à dix heures du soir [3].

Les Français, étonnés de leur nouvelle victoire, ne revinrent le 17 sur le champ de bataille qu'avec beaucoup de précautions.

1. Hongrois, fils du feld-maréchal qui avait occupé Berlin pendant la guerre de Sept ans (Éd.)

2. Chasteler (Jean-Gabriel, marquis de) était Belge; depuis quartier-maître général de l'armée austro-russe en 1799, et organisateur de la résistance du Tyrol aux Français, en 1805 et en 1809. Mort à Venise en mai 1825. (Éd.)

3. Le grand art d'un général est d'opposer toujours plus de forces à l'ennemi sur le point d'attaque : ce ne fut pas le cas pour nous à la bataille de Maubeuge. M. le duc de Cobourg, qui avait 180,000 hommes dans ses armées, trouva le moyen de n'en opposer que 18,000 aux 60,000 Français, qui alors, en tout, n'en avaient pas 100,000 sous les armes. (A.)

Le prince de Cobourg retourna à Bavay ; le duc d'York qui, avec sa cavalerie, avait tourné Landrecies par le Cateau, Catillon et le Sars, et aurait achevé la déroute des ennemis en tombant sur leurs derrières, retourna dans la West-Flandre ; les Hollandais se retirèrent à Mons et ensuite à Namur, et les Français, connaissant leurs ennemis, et sachant bien qu'ils n'entreprendraient plus rien de cette année, portèrent toutes leurs forces en Alsace et dans la Vendée ; en effet, le prince de Cobourg, après quelques démonstrations insignifiantes et une marche à Bermerain et à Engle-Fontaine, prit ses quartiers d'hiver. Les garnisons françaises de la West-Flandre prirent Furnes et désolèrent tout le pays ; celle de Douai prit Marchiennes, que le général Ott [1] reprit trois jours après, et où 4,000 Français furent détruits par la baïonnette.

Il est aisé de voir, par cet exposé de la campagne de 1793, en Hainaut et en Flandre, combien de temps on a perdu [2] et combien de fautes l'on a faites depuis que Mack a quitté l'armée, et que le prince de Hohenlohe a dirigé les opérations du prince de Cobourg ; l'expédition de Dunkerque, qui a morcelé l'armée, la retraite de devant Maubeuge, la lenteur de tous les mouvements, et enfin ce système désastreux de cordon, qui fait qu'on est faible partout, ont empêché dans cette année les alliés de terminer

1. Ott (Pierre-Charles, baron d'), Hongrois, qui dirigea le blocus de Gênes en 1800 et fut battu à Montebello la même année. Mort à Pesth en mai 1809. (ÉD.)

2. Voici la note des jours que j'ai vu perdre depuis le mois de mai jusqu'à la fin de la campagne :

On a pris, le 23 mai, le camp de Famars : on pouvait ouvrir la tranchée devant Valenciennes le 1er de juin : ce siège ne pouvait durer, si on l'eût voulu, que 24 jours; celui de Maubeuge, 21; du Quesnoy, 12; de Landrecies, 9 : en ajoutant 8 jours d'intervalle entre les sièges, on arrive au 1er de septembre ; et si nous eussions pu continuer le siège de Maubeuge, il n'eût pas été pris avant le 1er de novembre et Landrecies avant le 15. C'est, en 5 mois et demi, 2 de perdus. (A.)

à Paris, ou au moins sur l'Oise, une campagne dont les commencements avaient été si brillants.

L'hiver a offert encore, s'il est possible, des fautes plus graves ; les Français n'ont pas laissé 20,000 hommes rassemblés dans le Hainaut et dans la Flandre ; ils n'ont pas eu 500 soldats dans le camp retranché de Maubeuge, la prise de ce camp donnait la ville ; une course à Guise ou à Saint-Quentin livrait les magasins ennemis et paralysait leurs armées pendant la campagne suivante ; le prince de Hohenlohe s'est refusé à toute entreprise, et a laissé battre Wurmser en Alsace, et les royalistes dans la Vendée, par les troupes qui l'avaient battu à Maubeuge.

La garnison de Mayence, rendue aussi libre, avait été dirigée contre la Vendée : quelle foule de tristes réflexions cette politique, aussi atroce qu'insensée, fait naître !

III.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA CAMPAGNE DE 1793, EN ALSACE ET SUR LE RHIN [1]

Après la retraite de Champagne et la prise de Mayence par les Français, le duc de Brunswick se retira par Luxembourg et Coblence et vint prendre une position derrière la Lahn, pour couvrir l'Allemagne ; à la fin de novembre, il marcha sur Francfort, et, le 2 de décembre, cette ville ayant été reprise par un détachement de son armée, il s'avança jusqu'à Höchst et bloqua la petite forteresse de Königstein, où 400 Français se maintinrent, pendant deux mois, au milieu de son armée.

Le 6 janvier 1793, pour rejeter les Français dans Mayence, il les attaqua à Hochheim. Ce combat fut fort vif : les Prussiens eurent l'avantage ; alors le duc de Brunswick détacha de son armée un corps considérable, sous les ordres du général Köhler ; ce corps tourna la gauche des Français, passa le Rhin à Saint-Goar, prit Kreuznach, fit tomber Bingen, marcha à Alzey et à Alsheim,

1. Le développement de ce précis se trouve plus loin, dans la relation anonyme qui forme la plus grande partie de ce volume. (Éd.)

battit partout les Français, les força de se retirer, moitié à Landau, moitié à Mayence, et coupa la communication de cette ville avec la France ; on ne saurait trop admirer ce mouvement du duc de Brunswick ; il fut décisif.

Lorsque le général Köhler eut marché à Kreuznach, le duc de Brunswick passa le Rhin sous Mayence et cerna cette ville ; le total des forces prussiennes était de 50,000 hommes ; le général Wurmser avait 25,000 Autrichiens à Heidelberg et, après les succès du général Köhler, il en détacha 12,000, qui passèrent le Rhin à Philisbourg et allèrent se joindre au corps prussien destiné à faire le siège de Mayence sous les ordres du général Kalkreuth [1] ; ce corps était de 25,000 hommes.

Ce siège de Mayence, attendu si longtemps, commencé si tard et si mal dirigé, ne dura cependant que trente-six jours ; la garnison se rendit le 24 juillet, avant l'attaque du chemin couvert ; pendant le siège, elle avait fait quelques sorties et, dans ces sorties comme dans le grand nombre de petits combats qu'elle avait soutenus autour de la ville avant l'ouverture de la tranchée, elle eut souvent l'avantage.

Pendant le siège, deux corps prussiens, sous les ordres du duc de Brunswick et du prince de Hohenlohe, Prussien, vinrent prendre une position le long de la Speyer, la droite à Kaiserslautern et la gauche au Rhin, pour observer Landau et l'armée qui était dans les lignes de Wissembourg.

A la fin de mai, le général Wurmser passa le Rhin et prit la position hasardée de Germersheim, le long de la

1. Kalkreuth (Adolphe-Frédéric, comte de), né en 1737, mort en 1818. Ce fut lui qui défendit Danzig en 1807 contre Lefebvre, et sa capitulation fut la même que celle qu'il avait accordée quatorze ans auparavant à la garnison de Mayence. (Éd.)

Queich, avec un coude contre Landau ; position où il se maintint longtemps, quoiqu'il fût très faible.

Après la prise de Mayence, le général Wurmser, renforcé de près de 20,000 hommes, et le duc de Brunswick ayant réuni les troupes de siège aux corps qu'il avait sur la Speyer, il fut question d'arrêter un plan de campagne pour pénétrer en Alsace ; il fallait d'abord forcer ou faire abandonner aux ennemis les lignes de Wissembourg; il y eut trois projets de discutés ; le duc de Brunswick proposa de marcher sur la Sarre, tandis que M. de Wurmser masquerait les lignes, de prendre Sarrelouis, de s'avancer en Lorraine jusqu'à Bouquenom, de bloquer Bitche, de se rabattre ensuite sur Phalsbourg et de prendre la haute Alsace à revers ; ce plan était parfait.

Un officier de l'état-major autrichien proposa de percer par les montagnes de Bundenthal, de Lembach et de Wörth, etc., et de tourner les lignes à trois lieues de leur gauche ; ce projet échoua, comme on le verra.

Celui de M. de Wurmser, qui parut ne pas vouloir s'en tenir au second rôle avec le duc de Brunswick, était l'attaque de vive force des lignes, secondée par des mouvements des corps détachés de son armée et de celle des Prussiens.

Le peu d'accord qui régnait entre les généraux et les cabinets, la haine et la méfiance qui existaient entre les Prussiens et les Autrichiens, la mésintelligence qui ne se faisait que trop voir entre le général Wurmser et le duc de Brunswick et peut-être le peu de bonne foi du cabinet prussien, causèrent une perte de temps aussi fatale, pour le succès général de la guerre, que fâcheuse pour la gloire des deux chefs.

L'empereur François, pour les concilier, fut obligé d'envoyer à l'armée prussienne trois ou quatre officiers géné-

raux et enfin le vice-président du conseil de guerre, le comte Ferraris (retourné à Vienne, après le siège de Valenciennes); le roi de Prusse, de son côté, envoya des agents à Vienne et, mécontent des réponses de l'empereur, quitta son armée, près de laquelle il était venu comme volontaire, laissant le commandement au duc de Brunswick : enfin, il fallut trois mois de courses et d'écritures avant qu'on fût convenu d'un plan : on s'arrêta définitivement à celui de M. de Wurmser, mais il était trop tard pour l'exécuter.

Si les lignes eussent été forcées dans le mois de juillet, comme il était facile de le faire, Phalsbourg, Bitche, le fort Louis et peut-être d'autres forteresses plus importantes fussent tombés avant la fin de la campagne, Lyon n'eût pas été détruit, Maubeuge n'eût pas été secouru et les résultats de la guerre eussent été bien différents.

Pendant les négociations prolongées pour l'attaque des lignes, M. de Wurmser, trop impatient de se battre, fit la très grande faute de quitter sa position sur la Queich et de s'avancer, le long du Rhin, à Bergzabern, Jockrim, Hagenbach, etc., jusqu'au Bienwald, forêt immense, qui borde en partie les lignes de Wissembourg : un corps prussien s'étant avancé à Annweiler, Landau fut bloqué, mais il l'aurait pu être également, quand même Wurmser ne se fût pas porté si en avant, et n'eût pas pris une mauvaise position en triangle dont la droite était à Bellheim, la gauche dans le Bienwald et la pointe à Diesbach. Cette position ne servit qu'à lui faire livrer une multitude de combats particuliers dans le Bienwald, où il perdit beaucoup de monde ; on peut comparer ces combats à ceux de Raismes près de Condé ; mais ils furent plus répétés.

Le 21 août, il détacha 3,500 hommes pour tourner les lignes par Bundenthal, Lembach et Fischbach : il prit le

premier poste ; le duc de Brunswick avait promis de le seconder, il n'en fit rien, et non seulement on manqua Lembach et Fischbach, mais on reperdit Bundenthal, que les Français reprirent ; alors on renonça au projet de tourner les lignes, projet qui eût pu réussir si Lembach eût été occupé le lendemain du jour où l'on prit Bundenthal.

Pendant ce temps, le duc de Brunswick rassembla la plus grande partie de ses forces à Kaiserslautern, et pour assurer la droite de la ligne d'opérations entre l'armée française et la Moselle, il entra dans le duché des Deux-Ponts, força Blieskastel et Hornbach et nettoya les bords de la Blies.

L'armée française de la Moselle, augmentée d'une partie de celle du Rhin, qui ne laissa dans ses lignes que ce qu'il fallait pour les garder, vint, dans le mois de septembre, attaquer les Prussiens, avec le projet de les rejeter derrière Landau et de débloquer cette place.

Le duc de Brunswick attendit les Français à Pirmasens et leur livra une bataille qu'il gagna complètement et dont il dut le succès à la supériorité de ses manœuvres (14 septembre).

Les Français y perdirent 5,000 hommes et furent rejetés derrière la Sarre, mais le duc de Brunswick ne put les poursuivre, étant obligé de revenir coopérer à l'attaque de vive force des lignes.

Le général Wurmser devait les attaquer de front, tandis que le duc de Brunswick s'avancerait à Wörth et vers Haguenau, et le prince de Waldeck, général autrichien, avec 12,000 hommes passerait le Rhin à Seltz et pénétrerait le long de la Moder pour couper les ennemis.

Le général Wurmser emporta les lignes : mais le prince de Waldeck, qui fut longtemps sans être instruit de ce succès, ne voulut pas se hasarder trop loin du Rhin, le re-

passa même, sur un faux avis que le général Wurmser était repoussé, et ne le repassa une seconde fois que trop tard : le duc de Brunswick manqua absolument à sa parole, et ne dépassa pas Wörth : l'armée française dispersée, mise en déroute et qui eût pu être détruite entièrement, ne perdit que 3 ou 4,000 hommes et se retira derrière Strasbourg.

Cette place importante était en insurrection, et si le général Wurmser s'en fût approché, il aurait peut-être pu s'en rendre maître, mais il perdit du temps (les Autrichiens en perdent toujours), ne s'avança que lentement à Soultz, le jour de la prise des lignes, ensuite à Haguenau derrière la Moder, et enfin sur la Zorn et à Brumpt ; il prétend que le duc de Brunswick le détourna de marcher en avant, aussitôt qu'il le voulait, en lui promettant de se porter dans la Basse Alsace et de tourner Strasbourg : ce qu'il ne fit pas.

Strasbourg manqué, on se trouva au milieu du pays des ennemis et entouré de cinq de leurs forteresses : Strasbourg en avant ; Landau (qu'il fallait avoir) derrière, Phalsbourg et Bitche à droite, et le fort Louis à gauche ; le général Wurmser se fortifia sur la Zorn, fit attaquer et prit le fort Louis. Le duc de Brunswick, pour se maintenir dans sa position de la Sarre et de la Blies, voulut avoir Bitche ; il y pratiqua des intelligences, crut pouvoir le surprendre, le manqua, y perdit 500 hommes, et le temps ne permettant plus de faire le siège de Phalsbourg, il fut forcé de se replier sur Kaiserslautern, où il attendit les Français, qui marchèrent à lui.

Ceux-ci, renforcés par des troupes des armées des Ardennes et du Nord arrivées de Maubeuge, passèrent la Sarre et vinrent avec 35,000 hommes attaquer Kaiserslautern. Les Prussiens n'avaient alors que 20,000 hommes

sous les armes : le duc de Brunswick ayant réussi par d'habiles manœuvres à attirer ses ennemis dans la position où il voulait leur livrer bataille, reçut leur attaque, et gagna cette bataille, une des plus belles que les Prussiens aient livrées : 9,000 Français y périrent ; le reste fut rejeté derrière la Sarre et le duc conserva sa position [1].

Depuis longtemps il pressait M. de Wurmser de se retirer derrière la Lauter pour rétrécir sa ligne d'opérations : ce général s'y refusa constamment. Son humanité, disait-il, ne lui permettait pas d'abandonner les villages qu'il avait occupés et où il avait été accueilli comme un libérateur par les habitants, que sa retraite dévouait à la mort, et peut-être son propre intérêt s'opposait-il aussi à ce qu'il abandonnât ses propres possessions, qu'il avait conquises (M. de Wurmser est Alsacien).

Pendant les quinze derniers jours de novembre, il fut attaqué sur tout son front, presque tous les jours, et quelquefois deux fois par jour, et quoique constamment vainqueur, il perdit tant de monde, et les maladies causées par les fatigues et le mauvais temps diminuèrent tellement son armée qu'il se trouva forcé, le 1er décembre, de prendre la position de Haguenau, qu'il fortifia : il aurait pu faire alors ce que le duc de Brunswick lui avait conseillé avec tant de raison de faire quinze jours plus tôt, un mouvement rétrograde et se retirer sur la Moder : il ne le voulut pas et fut attaqué vingt-deux jours de suite dans sa position de Haguenau. Ce fut dans ces différents combats, dans lesquels les troupes autrichiennes firent des prodiges de valeur, que le corps de Condé et ses illustres chefs se couvrirent aussi de gloire. Leurs exploits sont dignes des plus

1. Ce sont les batailles dites de Kaiserslautern, qui durèrent trois jours (27, 28 et 29 novembre). (Éd.)

beaux siècles militaires : les 2 et 8 décembre l'infanterie noble, commandée par M. le prince de Condé lui-même, enfonça à la baïonnette les républicains dans le village de Berstheim, qu'ils avaient pris ; M. le duc de Bourbon chargea et enfonça, avec la cavalerie noble, la ligne de cavalerie ennemie, et fut grièvement blessé d'un coup de sabre à la main droite : le duc d'Enghien fut entouré deux fois et se fit jour à coups de sabre ; la noblesse française eut, dans ces actions, près de 400 tués ou blessés.

Enfin le 22 décembre, les prédictions du duc de Brunswick se réalisèrent : la droite du général Wurmser, trop en l'air et trop éloignée des Prussiens, fut forcée : les Bavarois qui s'y trouvaient furent battus, les redoutes emportées et toute l'armée obligée de se replier sur la Lauter.

Alors le duc de Brunswick proposa au général Wurmser une attaque combinée pour le 25 et répondit du succès ; les dispositions en furent arrêtées : mais le temps et un changement de position des Français firent changer ce projet : cependant le contre-ordre n'étant pas arrivé à temps partout, les colonnes de cavalerie autrichienne déjà en marche attaquèrent seules et furent repoussées sur leur propre infanterie, qu'elles mirent en désordre.

Le 26 décembre, les Français, poursuivant leurs avantages, attaquèrent, avec une nouvelle fureur, les Autrichiens épuisés par quarante combats : ils furent enfoncés de tous les côtés et mis en pleine déroute : leur armée s'enfuit à près de six lieues, abandonnant la plus grande partie de ses canons et beaucoup de bagages : on ne peut comparer cette déroute qu'à celle de Rosbach. Elle repassa le Rhin à Philisbourg et à Manheim le 28 et s'étendit le long de ce fleuve.

Le duc de Brunswick, qui, le 26, avait sauvé l'armée autrichienne d'une entière destruction, en arrêtant les

vainqueurs avec la gauche de son armée et en les chargeant avec l'arrière-garde autrichienne, qui tenait encore, et qu'il conduisit au feu lui-même, le duc de Brunswick, dis-je, qui peut-être, dans le fond de son cœur, n'était pas très affligé des malheurs de ses alliés, se retira par Spire, Worms et Oppenheim, pas à pas, sauvant tous ses magasins, arrêtant et repoussant toujours les Français et ne se laissant jamais entamer.

Cette retraite fut un nouveau chef-d'œuvre de ce général, plus habile que loyal : il quitta son armée, dans le mois de janvier, et fut remplacé par le général Möllendorf; le général Wurmser fut rappelé à Vienne et remplacé par le comte de Browne [1].

Ainsi se termina cette sanglante et malheureuse campagne, dans laquelle le duc de Brunswick déploya constamment de grands talents, mais aussi marqua souvent une mauvaise volonté décidée ; le prince de Condé, une fermeté et une valeur digne du sang dont il sort, et le général Wurmser, une grande intrépidité, mais dans laquelle il fit une série de fautes et de faux mouvements qui rendirent inutiles ses premiers succès.

Les forces des alliés étaient de 100 à 110,000 hommes; celles des Français n'ont jamais été de plus de 80,000 rassemblés, mais souvent renouvelés : les Prussiens ont perdu, dans cette campagne, 15 à 18,000 hommes, les Autrichiens plus de 30,000, et les Français près de 50,000.

Les désastres de cette campagne et ceux de celle de Flandre ont eu pour principales causes la prodigieuse activité des Français, leur audace, leur ténacité et la lenteur et la circonspection des Autrichiens.

1. Browne (Jean-Georges, comte), fils du maréchal russe de ce nom, né à Moscou en 1741, fit toute sa carrière au service autrichien, et mourut à Vienne le 14 octobre 1794, membre du Conseil aulique de la guerre. (Éd.)

Il doit paraître étonnant de voir des généraux que leur naissance et leur éducation ne devaient pas porter au commandement des armées y parvenir, former des plans habilement calculés, et des paysans, à peine armés, et la plupart contraints de servir, exécuter ces plans avec autant de courage que de bonheur : il est possible d'expliquer cette énigme par le génie naturel militaire des Français et leur impulsion dans l'attaque, et plus que tout encore par la formation de leur comité dirigeant, composé d'officiers du corps du génie ou de l'artillerie, joignant à une connaissance parfaite du théâtre de la guerre celle de la collection des excellents mémoires faits par les généraux de Louis XIV et de Louis XV, et par leur état-major; ce comité, n'étant responsable de rien, dirige les opérations des généraux que les anarchistes élèvent ou précipitent à leur gré : ces généraux, en suivant les plans de ce comité, feront toujours une campagne savante si la composition de leur armée ne leur permet pas d'en faire une brillante [1].

D'ailleurs on ne doit point se lasser de répéter que le Français, quel qu'il soit, attaquant à nombre égal ou même inférieur, est souvent victorieux, et que, supérieur en nombre, il est souvent battu quand il est attaqué.

Les Français suivent, en attaquant, les dispositions savantes de leur comité ; ils choisissent leur terrain, cachent leurs masses derrière un rempart de canons et opèrent avec vigueur sur un seul point et avec toutes leurs trou-

1. Il serait curieux de comparer ces jugements avec ceux que Langeron, dans ses Mémoires proprement dits, formule sur les armées républicaines, avec ses appréciations sur l'artillerie française, qu'il estime la première de l'Europe : « Quel est, écrit-il, le général russe qui eût pu lutter alors avec Bonaparte ou Moreau ? Leurs officiers d'état-major sont-ils comparables à un Berthier ? Quelle est la batterie russe qui ne serait pas démontée à la seconde décharge d'une batterie française ? » (Archives des Affaires étrangères, *Russie*, Mém. et documents, t. XX, p. 134, 135, 139.) (Éd.)

pes : s'ils sont attaqués, ils ignorent le point sur lequel se dirigent les forces de leurs ennemis, ils sont par conséquent obligés d'entremêler leurs bonnes troupes avec leurs masses et nuisent aux unes par les autres ; ne sachant ni manœuvrer en détail ni changer de position, n'ayant que très peu de bons officiers subalternes, ils manquent d'ordre et de confiance, se défendent faiblement et sont facilement mis en déroute et jetés dans une confusion qui doit rendre leur défaite complète, si l'on profite de la victoire. Le colonel Mack est bien persuadé de cette vérité et bien décidé à profiter des avantages sûrs que lui offrent des mouvements offensifs.

A Bruxelles, le 1er de janvier 1794.

IV.

SECOND MÉMOIRE

SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES

(Écrit en janvier 1794)

Si les résultats de la dernière campagne des armées alliées ont été aussi nuls pour la bonne cause que tristes pour ceux qui en ont été les victimes, il semble qu'on ne doit pas espérer, dans celle qui va s'ouvrir, une fin plus satisfaisante si l'on n'emploie pas de nouveaux moyens et d'autres chefs.

Le succès d'une guerre ne peut être douteux, lorsqu'on voit, d'un côté, le génie supérieur et ardent qui dirige, l'activité et la ténacité qui exécutent, l'audace qui ose tout, la folie même, dont les écarts conduisent souvent aux succès, l'unité d'accord, le besoin de la guerre et enfin la nécessité de vaincre, et qu'on voit, de l'autre côté, la réflexion trop froide et trop tardive, la méthode trop lente et trop routinière, la didactivité trop timide, le défaut d'accord, et l'étonnement des mouvements de l'ennemi.

Les armées républicaines, fortes d'une multitude d'hommes naturellement braves, que la misère, la faim et la terreur de la guillotine rendent furieux, ne sont plus telles

qu'elles étaient au commencement de la guerre; d'abord inférieurs en nombre, en talents, en ressources, en habitude de la guerre à leurs ennemis, ils *(sic)* leur sont maintenant supérieurs en tout, excepté en courage.

Le comité dirigeant les opérations est aussi supérieur aux généraux des alliés que les Condé, les Turenne et les Luxembourg l'étaient aux Mellos, aux Juan d'Autriche et aux prince d'Orange.

Je ne récapitulerai point ici les fautes inconcevables et honteuses de la dernière campagne, le temps et les occasions qu'on a perdues, depuis que le colonel Mack a quitté l'armée et a été remplacé par le prince de Hohenlohe; je ne parlerai point de l'inconcevable retraite de Maubeuge; les républicains connaissant la docilité du prince de Cobourg et l'inactivité du prince de Hohenlohe ont été bien assurés qu'après cette retraite leurs ennemis n'entreprendraient plus rien; on a eu soin de les affermir dans cette croyance, en renvoyant la grosse artillerie à Malines et en annonçant qu'on allait prendre des quartiers d'hiver, qu'effectivement on a pris le plus tôt possible.

Alors les républicains ont porté toutes leurs forces contre les royalistes de la Vendée et contre le duc de Brunswick et le général Wurmser : bien sûrs que rien ne les troublerait dans ces expéditions, et que, s'ils parvenaient à débloquer Landau, ils menaceraient encore l'Allemagne, y pénétreraient peut-être, y retiendraient du moins en échec une grande partie des forces qui auraient dû agir dans la campagne suivante au milieu de la France et, ayant de ce côté diminué ou rendu inutiles pendant quelque temps les armées combinées, ils pourraient employer ces mêmes troupes victorieuses en Alsace ou dans d'autres parties de la France.

La Convention regarde avec raison la guerre d'Espa-

gne et celle de Savoie comme des épisodes peu intéressants, et, quoique inquiète de la Vendée, elle sait bien qu'en se contentant maintenant d'arrêter ses progrès, elle peut ensuite l'écraser, si elle force à la paix les puissances coalisées; elle n'ignore pas que l'armée de Wurmser a besoin de trois mois de repos, qu'après ces trois mois il en faudra peut-être encore autant avant que les cabinets de Vienne et de Berlin aient pu convenir d'un plan de campagne et que leurs généraux se soient entendus pour l'exécuter. C'est donc contre le maréchal prince de Cobourg que vont être dirigées les principales forces des républicains d'ici à deux mois. 200,000 combattants, une artillerie formidable, des généraux qui voient derrière eux la guillotine et devant eux des millions de gratifications, des soldats mourant de faim et qui voient, après la victoire, du pain et le pillage du plus riche pays de l'Europe, voilà ce que le prince de Cobourg va avoir à combattre avec 140,000 hommes, braves et expérimentés, on doit en convenir, mais par qui et comment dirigés?

Pendant deux mois, il n'est pas resté 20,000 Français sur la frontière[1] : une course de huit jours aurait livré au prince de Hohenlohe les magasins de Guise; une attaque plus régulière, et dont le succès était assuré, leur eût livré ceux de Saint-Quentin; la perte de ces magasins paralysait les opérations futures des ennemis; 12 bataillons bien commandés, soutenus par 20 escadrons, masquant Landrecies et Avesnes, eussent emporté, en une nuit, le camp retranché de Maubeuge : ce camp détruit, la ville n'offre plus aucune résistance, on peut la foudroyer ou l'affamer; rien de si aisé, rien de si brillant que cette expédition. Le gé-

1. J'ai déjà parlé de ces fautes et de ces projets, à la fin du précis historique de la campagne de 1793, dans le Hainaut et dans les Flandres. (A.)

nie militaire le plus rétréci l'eût imaginé sans peine, et les plus mauvaises troupes l'eussent exécuté sans danger : le prince de Hohenlohe n'a jamais voulu l'entreprendre : le prince de Cobourg n'a pas voulu se soustraire au joug de son directeur, quoiqu'il sentît la nécessité d'une expédition et que le duc d'York, M. le comte de Mercy et le ministre d'Angleterre cherchassent à l'y décider : enfin, le prince de Hohenlohe, après les malheurs de l'Alsace et ceux de la Vendée, et par conséquent trop tard, a voulu, dit-il lui-même, satisfaire les alliés et l'opinion; il est sorti de Mons avec 14,000 hommes, a enlevé une patrouille de 15 hommes, a trouvé des retranchements près de Guise et est revenu à Mons, sans avoir rien entrepris, mais disant qu'on avait voulu qu'il fît une diversion et qu'il en avait fait une.

Maintenant il va attendre paisiblement, dans ses quartiers, le rassemblement total des ennemis : leurs attaques le tireront de son assoupissement, et comme rien n'aura été prévu, rien ne sera fait à temps.

Les républicains ne chercheront vraisemblablement pas à repousser leurs ennemis dans le centre de leur ligne d'opérations, pour attaquer ensuite le Quesnoy, Valenciennes et Condé : ce projet demanderait trop de temps pour l'exécution, et ils n'aiment pas à en perdre : ils porteront leurs énormes masses dans la West-Flandre ou dans les Ardennes, bien assurés que ni les exemples ni les leçons ne peuvent corriger les Autrichiens de leur désastreux système de cordon; ils perceront ce cordon par ses flancs; repoussés peut-être vingt fois, ils attaqueront encore et réussiront à la vingt et unième attaque [1], comme en Alsace,

1. C'est précisément ce qui est arrivé, mais, lorsque je l'écrivais ou que je le disais à tout le monde à Bruxelles, on me traitait d'insensé. (A.)

et s'ils réussissent une fois, leurs hordes dévastatrices suivront leurs avantages avec autant de fureur et de célérité que leurs ennemis mettront d'empressement à se retirer après un revers, ou de lenteur après un succès : s'ils parviennent dans le centre des Pays-Bas, le pays est perdu pour les Autrichiens et les places fortes prises pendant la dernière campagne tombent d'elles-mêmes.

Cette cruelle perspective est celle qui s'offre à l'esprit de quelqu'un qui, né chez les Français, et ayant servi chez les Autrichiens, connaît les moyens et le génie des deux nations.

Je ne m'arrêterai point sur les fautes politiques des alliés, elles sont sans nombre et ont été encore plus funestes peut-être à leur cause que leurs fautes militaires ; mais je ne puis m'empêcher d'en remarquer une, qui a porté un coup mortel à la coalition; c'est le projet insensé et affiché de morceler la France. Lorsqu'on a vu, après la prise de Valenciennes, les armes d'Autriche arborées sur les portes, la guerre est devenue nationale pour les Français ; chaque Français, de quelque parti qu'il fût dans le fond de son cœur, s'est armé contre des spoliateurs : si l'on eût laissé les armes de France sur les portes des villes conquises, et qu'on eût annoncé qu'on ne les prenait que pour le roi de France et en dépôt, on eût peut-être vu opérer un soulèvement qui eût été bien utile dans les provinces du nord de la France, et beaucoup de royalistes venir se ranger sous le drapeau des coalisés.

Cependant il est possible que les événements ne soient pas tels que je les crains; des succès importants des royalistes de la Vendée empêcheraient ces malheurs en forçant les républicains de porter contre eux une grande partie de leurs forces; une bataille générale, et complètement gagnée, ferait le même effet; mais si même, sans

ces événements, le résultat de la campagne n'est pas désastreux, je puis attester que si l'on ne change point les généraux, cette campagne sera nulle et les opérations défensives, ce qui, pour le total de la guerre, est à peu près la même chose [1].

Quels seraient donc les moyens de prévenir ces malheurs? Si j'ose les indiquer ici, c'est parce qu'ils se présentent si naturellement à l'esprit que je ne fais qu'être l'écho du public.

1° Il faut, je l'affirme sans crainte d'être contredit, changer les généraux et les plans de campagne.

2° Renoncer à des entreprises sur l'Alsace, et puisque les Autrichiens ne peuvent s'accorder avec les Prussiens et que leur mésintelligence paralyse leurs forces respectives et nuit à tout succès, laisser aux Prussiens et aux troupes des cercles le soin de la défense de l'Empire; si l'on craint leurs intentions, lorsqu'il s'agit de servir les Autrichiens dans leurs conquêtes, on ne peut les redouter lorsqu'il s'agira de défendre l'Empire.

3° Amener, sans perdre de temps, l'armée de Wurmser dans le Namurois, et la confier ou au comte de Clerfayt ou au prince de Waldeck.

4° Laisser dans le Brisgau un corps de 12,000 hommes joint aux paysans du pays, qui sont déjà armés; on ne peut craindre que les républicains passent le Rhin et cherchent à pénétrer dans la Souabe, étant attaqués vivement sur une autre frontière et tenus en échec par les Prussiens.

5° Sortir des cantonnements dès le commencement de mars, et avec trois armées de 60,000 hommes chacune (on les a), entrer dans le pays des ennemis, prévenir leurs at-

1. Cette campagne a été la plus honteuse et la plus désastreuse de toutes celles que les Autrichiens ont faites, comme on le verra dans le précis historique. (A.)

taques et même leurs rassemblements, déconcerter leurs projets, investir et attaquer Landrecies, Avesnes, Maubeuge et Cambrai avec une des armées, tandis qu'une autre observerait celle de l'ennemi, et que la troisième pénétrerait par Stenay, Sedan et Montmédy et que 20,000 hommes, réunis aux paysans armés, garderaient la West-Flandre, enfin être au mois de juillet sur les rives de l'Oise et de la Somme, et marcher sur Paris, ou au moins y répandre la terreur, ce que l'on pouvait déjà faire l'année dernière.

6° Attaquer toujours, et ne jamais se laisser prévenir par les Français : c'est une vérité qu'on ne doit point se lasser de répéter, qu'à nombre égal ou inférieur, le Français attaquant doit avoir des succès, et que, supérieur en nombre, il est battu s'il est attaqué. Cette différence a toujours existé chez les Français, même dans les plus beaux temps de la monarchie, et plus que jamais à présent [1].

7° Rappeler un homme dont l'arrivée seule relèverait le courage, inspirerait la confiance et donnerait à l'armée une audace fondée, ce Mack si désiré, si estimé, si demandé enfin par tous les Autrichiens qui aiment véritablement leur patrie et s'intéressent à sa gloire.

Sans ces changements, l'Europe court les plus grands dangers, ou, au moins en supposant les choses au mieux, avec les moyens et les plans déjà employés, le résultat de la guerre est perdu pour l'empereur, et la république française consolidée jusqu'à ce que ses crimes ou des guerres civiles en sapent le fondement.

A Bruxelles, le 20 de janvier 1794.

1. J'ai déjà fait ces réflexions à la fin du précis historique de la campagne de 1793 en Alsace et sur le Rhin (p. 41-42). (A.)

V.

PRÉCIS HISTORIQUE

DES CAMPAGNES DE 1794, DANS LES PAYS-BAS EN HOLLANDE ET SUR LE RHIN

L'Europe espérait que dans le cours de cette campagne les forces régicides de la Convention seraient écrasées par les armées triomphantes des souverains coalisés ; on se flattait de voir terminer une révolution qui est la honte de l'humanité et sera l'horreur des siècles futurs. Il en est arrivé tout autrement. Les Français, victorieux sur tous les points, ont envahi le territoire de leurs ennemis, en Espagne, en Italie, et dans la Belgique, dans l'Empire, etc. Ce sont le précis et les causes de ces événements, aussi désastreux qu'imprévus, que je vais essayer de développer. L'impartialité la plus sévère présidera à mon travail.

Pour diriger une guerre pareille à celle qui fait maintenant gémir l'Europe, pour conduire des opérations aussi étendues et aussi compliquées que celles de plusieurs armées agissantes sur une frontière de cent lieues de France, pour résister à l'activité, aux moyens et aux avantages de localité que les Français ont sur leurs ennemis, il fallait un homme qui réunît un génie militaire

transcendant à un esprit juste, il fallait encore que cet homme fût un officier autrichien; j'ose avancer que l'Autriche possédait cet homme dans la personne du colonel Mack, mais l'Autriche ne voulait pas l'employer.

L'empereur François, dont les bonnes intentions égalent les vertus, avait malheureusement placé sa confiance dans le général Rollin. Cet homme, fils d'un procureur de la petite ville d'Étain, en Lorraine, a pris sur son souverain un grand ascendant, et l'a entouré de gens de son espèce et au moins fort douteux du côté des opinions et de la morale, tels qu'un Fischer [1], un Froissard, un Linken, etc. L'impératrice [2], femme de beaucoup d'esprit, mais intrigante et avide du pouvoir, cherche principalement à éloigner de sa personne tous ceux dont les talents et l'énergie pourraient lui porter ombrage, et agit de concert avec Rollin, qui a les mêmes intérêts qu'elle. Ainsi ils laissent dans la disgrâce, ou du moins dans une nullité absolue, le maréchal de Lascy, l'ami de Joseph II et le créateur de l'armée autrichienne; ainsi le vertueux prince de Rosenberg est aussi écarté; ainsi le colonel Mack, dont Rollin redoute le caractère ferme et la bouillante franchise, languissait sans crédit, sans récompense et sans emploi; sa superbe campagne de la Roër à Valenciennes, sa blessure à Famars, n'avaient été payées ni par un avancement ni par un bienfait.

La fin de la campagne de 1793 ayant prouvé l'insuffisance des talents du prince de Hohenlohe pour la place de quartier-maître général, les vœux de l'armée, les fortes

1. Fischer d'Ehrenbach, général-major, né à Vienne en 1753, mort à Alexandrie (Piémont), le 18 novembre 1795. Sur Linken, voir plus loin, p. 71. (Éd.)

2. Marie-Thérèse, seconde femme de l'empereur, fille aînée de Ferdinand IV, roi de Naples, née en 1772. (Éd.)

représentations de M. de Mercy et les demandes positives de l'Angleterre forcèrent enfin l'empereur de rappeler à la tête de son armée ce Mack, retiré dans une terre qu'il venait d'acheter en Bohême, par le moyen d'une souscription volontaire que les principaux officiers de l'armée autrichienne avaient faite pour lui.

Mack, avancé comme général-major, et ne devant son rappel ni à l'intrigue ni à la faveur, se crut en droit, pour l'intérêt de l'empereur et celui de l'Europe, et par la certitude de la réussite de ses plans, d'exiger de son souverain et sa présence à l'armée (désirée d'ailleurs universellement et à laquelle M. Rollin s'opposait constamment) et le nombre de forces nécessaire ; il n'ignorait pas combien les vieux généraux autrichiens avaient de peine de lui pardonner ses talents et son pouvoir, combien les partisans du prince de Hohenlohe, les protégés de M. Rollin, les ennemis du maréchal de Lascy (dont Mack était l'élève) lui offriraient d'obstacles à surmonter, s'il n'était pas soutenu par la présence de l'empereur et par ses ordres directs et positifs, le prince de Cobourg ayant une bonté et une douceur de caractère trop connues pour en imposer aux malveillants.

L'empereur promit à Mack de venir à l'armée et approuva ses plans ; ce général, également éloigné des exagérations de quelques personnes, qui voudraient encore persuader que les Français républicains n'ont ni bravoure ni talents, et des terreurs pusillanimes de quelques officiers autrichiens, qui exagèrent les moyens de leurs ennemis, demanda 340,000 hommes du Rhin à la mer : 50,000 Anglais, Hanovriens et Hessois ; 25,000 Hollandais, 60,000 Prussiens et le reste Autrichiens [1].

1. Le général Dumouriez a dit une grande vérité en avançant qu'il n'y avait rien de si difficile que de vaincre les soldats autrichiens, mais rien

La ligne d'opérations offensives était réduite, dans son plan, à un espace de 25 lieues qui sépare Philippeville de Lille; il y destinait 180,000 hommes [1]; 40,000, joints aux paysans armés, devaient défendre la Flandre, inondée de Furnes à Ypres et protégée par cette forteresse et par Menin et Courtray, remis en état de défense : 40,000 hommes défendaient la Sambre avec Namur et Charleroy fortifiés ; 40,000 couvraient Trèves et le Luxembourg et enfin 40,000 défendaient le Speyerbach. Avec ces forces, Mack répondait de prendre, dans cette campagne, Philippeville, Maubeuge, Bouchain, Avesnes, Landrecies, Cambrai, Arras et Douai, et d'aller prendre ses quartiers d'hiver sur l'Oise ou sur la Somme, pour marcher au printemps de l'année d'ensuite sur Paris, si les succès de son armée, la terreur, le mécontentement intérieur et le choc des différentes factions divergentes de la Convention n'en accéléraient pas la ruine.

On voit que, dans ce plan, Mack faisait entrer les Prussiens pour beaucoup ; ce projet lui fit un nouvel ennemi dans la personne de M. de Thugut, qui dirigeait alors le cabinet autrichien ; ce ministre ne lui pardonna pas d'avoir voulu se mêler de politique.

Mack croyait avec raison que dans la position délicate et dangereuse dans laquelle se trouvait alors l'Europe, les calculs didactiques d'une politique routinière et rétrécie étaient insuffisants contre les effets menaçants et puissants d'une opinion audacieuse favorable aux dernières classes de la société, et que les rivalités partielles et machiavé-

de si aisé que de battre leurs généraux : le général Jourdan a répété la même chose aux prisonniers de Valenciennes. (A.)

1. Les Français ont commencé la campagne avec 150,000 hommes, sans compter les garnisons : ils en ont eu depuis 180 à 200,000 en tout, et jamais plus de 50,000 hommes de la Moselle au Rhin. (A.)

liques des puissances devaient céder au grand intérêt d'une réunion loyale et nécessaire pour anéantir un système destructeur de toutes ces puissances; que, dans ce moment nouveau, il fallait avoir une nouvelle façon de penser et d'agir, et peut-être même être jeune, pour n'avoir pas à combattre les vieux préjugés de la politique européenne, et enfin être dans l'âge des passions, pour en calculer chez les autres les effets et les dangers. Mack, dis-je, chercha à persuader à l'empereur qu'il ne fallait point redouter le voisinage des forces de la Prusse, n'en point marchander les secours, qu'il fallait cependant lui donner une satisfaction sur les torts de M. de Wurmser envers le duc de Brunswick dans la dernière campagne d'Alsace, et enfin lui offrir assez d'avantages pour qu'elle agît de bonne foi. M. de Thugut, blanchi dans la poussière des cabinets, combattit cette idée et ne pardonna pas à Mack d'avoir eu, en politique, une opinion différente de la sienne ; Thugut s'unit à Rollin, ennemi de Lascy et par conséquent de Mack.

Cependant Mack, ayant obtenu sur toutes ses demandes l'approbation et les promesses de l'empereur, vint dans les Pays-Bas avec le titre de quartier-maître général des armées. Son arrivée y fut un triomphe ; le bon prince de Cobourg vint au-devant de lui jusqu'à Bruxelles ; l'armée crut voir arriver son vengeur, et le peuple son sauveur; il reçut en Angleterre, où il alla passer huit jours pour y faire adopter ses plans, les honneurs les plus extraordinaires; ses projets furent approuvés et il revint au quartier général de Mons pour en presser l'exécution.

Mais il s'en fallait de beaucoup que les moyens répondissent à ses projets ; il ne trouva, de Trèves à la mer, que 120,000 Autrichiens, 18,000 Hollandais et 25,000 Anglais ou Hanovriens (les 104 bataillons et les 145 esca-

drons autrichiens n'avaient pas reçu leurs recrues, les 12,000 recrues hanovriennes étaient réduites à 6,000, le reste, trop jeune, peuplait les hôpitaux; les bataillons hessois, qui étaient payés à 800 hommes, n'en avaient que 300 effectifs). Lorsqu'il voulut appuyer ses flancs à des forteresses, il éprouva de la part des États de Brabant les contrariétés les plus inattendues ; ces États, constamment ennemis de leur souverain, même à leur détriment, lui refusèrent les ouvriers, les charrois et les matériaux nécessaires ; il fallut en référer à M. de Metternich [1], protecteur peu éclairé et trop prononcé de ces États ; de M. de Metternich en écrire à Vienne, etc. Le temps se passa, et par l'effet inévitable d'un régime aussi monstrueux que celui des Pays-Bas, où le souverain n'est rien et où cinquante intrigants, despotes éphémères, sont tout, rien ne fut achevé ; les fortifications de Charleroy, de Menin et de Courtray ne furent pas perfectionnées, et Beaumont, la clef de la Sambre, ne fut pas même mis en état de défense; l'empereur, retenu par M. Rollin, n'arrivait pas ; les généraux autrichiens cabalaient contre Mack, le prince de Cobourg n'osait rien décider. Enfin, la fatalité, qui poursuivait partout les partisans de la bonne cause, semblait leur avoir porté ses plus rudes coups, en accablant les royalistes de la Vendée dans le moment où ils paraissaient devoir inspirer le plus de confiance et où l'on voulait enfin se servir d'eux et leur accorder des secours, tardifs à la vérité, mais qui eussent pu encore leur être utiles, sans les échecs qu'ils venaient de recevoir au Mans et à Savenay. Ces désastres leur avaient enlevé leurs meilleurs soldats ; leur courage, leur zèle, les bonnes intentions des Bretons

1. C'est le père du célèbre chancelier, né en 1746, mort en 1818. De 1791 à 1795, il remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire près le gouvernement des Pays-Bas. (Éd.)

leurs voisins pourront peut-être les soutenir, mais on ne doit plus se flatter de leur voir faire les progrès, heureux et décisifs pour la cause des alliés, qu'ils eussent faits s'ils eussent été secourus à temps, et surtout lorsqu'ils se sont approchés de la côte de Granville ; ces malheurs ne sont pas les moindres de ceux qui affligent les partisans des rois et les défenseurs de l'ordre et du régime de l'Europe.

Mack, au désespoir, convaincu qu'avec de tels obstacles ses talents seraient plus nuisibles qu'utiles au bien, puisqu'il serait obligé d'agir contre ses plans et contre ses opinions, annonça, à Ath, au duc d'York et à l'archiduc Charles, qu'il allait se retirer si l'empereur n'arrivait pas avant le commencement de la campagne ; le jeune archiduc, plein de zèle et de bonne volonté, se décida à l'instant à aller à Vienne ; il fit ce voyage en cinq jours et ramena l'empereur.

Cet estimable souverain obtint bientôt, par sa bonté et ses propos obligeants et consolateurs, l'amour de toutes les armées et de toutes les classes de ses sujets, mais l'on fut étonné de voir le général Rollin ne pas le quitter un instant [1] et, dans une guerre où l'on défendait les droits du trône et de la noblesse contre les dernières classes de la société, donner à son maître huit adjudants, dont aucun n'était tiré du corps de la noblesse et dont deux étaient Français et de la naissance la plus obscure, et par consé-

1. « .... L'on est peiné ici de voir M. Rollin conserver toujours la confiance de S. M. I. et l'accompagner sans cesse.... On accuse M. Rollin d'avoir des correspondances secrètes en France.... Notre ami commun feu M. le comte de Mercy.... pensait à peu près comme le ministre britannique (lord Grenville) sur le compte de M. Rollin et le regardait comme un bâton qui arrêtait la charrue que vous menez si bien. » (Stahremberg à Thugut, 24 mars 1795, dans VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., t. V, p. 144.) (ÉD.)

quent tous devant pencher pour les principes que l'on attaquait.

Le général Mack ne dissimula pas à l'empereur que les Prussiens n'étant point encore décidés à fournir des troupes, et que l'armée étant de 100,000 hommes moins forte qu'il ne l'avait demandée, il devait changer son plan, commencer par attaquer Maubeuge, dont la prise était indispensable pour la sûreté des Pays-Bas et, après cette expédition, se tenir sur une exacte défensive, jusqu'à l'arrivée des renforts et la décision des Prussiens.

Le roi de Prusse, ayant perdu l'espoir d'être le principal agent de la restauration de la monarchie en France, et par conséquent d'acquérir des droits incontestables à la reconnaissance et à l'alliance de Louis XVI, le roi de Prusse, qui avait peut-être aussi le tort de regarder cette guerre, non comme l'attaque du jacobinisme contre le royalisme, mais comme une querelle particulière de l'Autriche, ne voulait pas que cette puissance terminât la guerre avant d'être épuisée, ni que ses propres troupes servissent sa rivale. Il avait annoncé, dans l'hiver, qu'il retirerait son armée si on ne lui accordait pas les subsides qu'il exigeait ; on crut qu'il n'effectuerait pas cette menace, ou qu'on pouvait se passer de lui ; on jugea ensuite qu'il était nécessaire, on lui accorda ce qu'il voulait et on lui demanda 82,000 hommes ; on ignore les véritables raisons [1] qui se sont opposées à l'exécution de ce traité public et solennel conclu entre ce prince et l'Angleterre, mais il est certain que les Prussiens n'ont jamais fourni

1. Des commissaires de la Convention ont eu l'imprudence de dire à Valenciennes, aux officiers autrichiens prisonniers, que c'était l'argent de la Convention qui avait retenu et retiendrait encore le roi de Prusse, et que tous ses alentours étaient gagnés. Les faits semblent prouver cette assertion. (A.)

plus de 50,000 hommes et que ces forces n'ont jamais agi de bonne foi et ont nui à toutes les opérations.

L'empereur, trompé par ce traité, ayant assuré à Mack que 82,000 Prussiens seraient rendus à leur destination avant le 1er de mai, força son général de suivre son premier plan et de commencer la campagne.

Mack eut le tort d'obéir et de ne pas commencer cette campagne par le siège de Philippeville ou de Maubeuge; il voulut essayer, à force d'audace et d'activité, à suppléer au nombre de troupes qui lui manquaient.

Le 17 avril, il déploya 80,000 hommes dans les plaines du Cateau, attaqua sur huit colonnes et dans un espace de vingt-cinq lieues tous les cantonnements des Français et les rejeta partout à six lieues de ses points d'attaque.

Le 20 avril, Mack fit attaquer à neuf heures du matin le camp retranché qui dominait Landrecies et en défendait les approches; on croyait qu'il ne consistait qu'en trois redoutes, mal construites et mal liées entre elles; on trouva cinq redoutes fermées, palissadées et réunies par un fort retranchement dont les deux flancs étaient appuyés à la Sambre, avec chemin couvert, glacis, trous de loup, etc. Le camp était situé sur la hauteur des Etoquis.

Le comte de Latour, qui commandait l'attaque sous le prince d'Orange, n'a pas voulu se retirer, et a décidé le prince d'Orange à risquer l'assaut. Il a été exécuté par les Hollandais et le corps auxiliaire autrichien, avec une grande bravoure. Le camp a été emporté dans une demi-heure, et les républicains rejetés dans la ville; les alliés ont perdu 1,500 hommes. Si l'on eût mieux connu le camp, et qu'on l'eût attaqué dans la nuit, on n'aurait perdu que peu de monde; on pouvait y pénétrer facilement par les deux flancs; ce camp était plus fort que celui de Mau-

beuge, qu'on n'a pas osé attaquer, et qu'on eût pu prendre fort aisément au mois d'octobre de l'année dernière, ou dans l'hiver.

Après la prise de ce camp, on fit le siège de Landrecies. Mack força le corps du génie à renoncer à sa lente et didactique méthode, fit écraser la ville par 150 bouches à feu, disposées sur le camp retranché ; en trois jours elle fut détruite et forcée de se rendre.

Cependant, les Français, revenus de la terreur que leur avait inspirée l'attaque imprévue de leurs cantonnements le 17 avril, se rassemblèrent bientôt et vinrent attaquer l'armée d'observation qui couvrait le siège. Le 19, le 21, elle repoussa trois de leurs attaques partielles.

Le 24, les ennemis poussèrent des partis de Bouchain, jusqu'à Bermerain et Solesmes. Le général Ott marcha sur eux avec une partie de la cavalerie légère anglaise et les hussards d'Esterhazy ; il repoussa toutes les reconnaissances des républicains, et, ayant rencontré, entre Villers-en-Cauchie et Avesnes-le-Sec, un corps qui s'avançait pour les soutenir, l'attaqua et le tailla en pièces ; 1,300 Français ont péri dans ce lieu fatal à leurs armes ; 300 ont été pris, ainsi que 8 canons.

Le 26, les républicains ont attaqué l'armée d'observation sur tous les points.

Le général Chappuis, avec 28,000 hommes et 78 pièces de canon, est sorti du camp de César le 25 au soir, et a paru, le 26 au matin, sur deux colonnes, près de Troisvilles, vers la droite de l'armée anglaise ; nos avant-postes ont été repoussés ; le jeune prince Charles de Schwarzenberg, colonel du régiment de Czeswitz-cuirassiers, a attaqué une colonne française avec son régiment, celui des gardes bleues anglaises, et le 3e régiment anglais des gardes-dragons. L'attaque a été conduite avec tant de courage et

d'habileté, qu'en un instant cette colonne a été culbutée. Il a sabré 2 à 3,000 hommes, fait 800 prisonniers, et enlevé 22 canons [1].

Le général Chappuis, fait prisonnier lui-même, a donné les dispositions de l'attaque générale qui devait avoir lieu ce jour-là. On y a appris que le général Pichegru marchait à Courtray avec 50,000 hommes, que 30,000 devaient attaquer le Cateau (c'était le corps de Chappuis lui-même), que 10,000 tiendraient en échec la droite de l'armée impériale d'observation, et qu'enfin deux corps de 25,000 hommes chacun attaqueraient avec vigueur le centre et la gauche de cette armée. Les républicains avaient réuni toutes leurs forces ; ils avaient 150,000 hommes sous les armes.

D'après ces avis, on a renforcé la gauche et le centre ; effectivement, vers les neuf heures du matin, les ennemis ayant fait avancer quelques escadrons de cavalerie et quelques tirailleurs vis-à-vis de Catillon et de Favril, sont sortis en force de Maroilles, et ont attaqué notre gauche avec vigueur. Ils ont été repoussés avec peine.

A onze heures, une autre colonne a pénétré dans le village de Prisches ; on y a fait marcher trois bataillons hongrois, qui ont été obligés de se replier. Mais leur résistance a donné le temps nécessaire de faire les dispositions pour attaquer les flancs des ennemis, qui avaient eu l'imprudence de s'enfoncer dans le village qui est très fourré, et a près de 3/4 de lieue de long.

Le général Alvinczy ayant été blessé, l'archiduc Charles prit le commandement de la gauche, tourna la droite du village, tandis que le comte de Kinsky [2] le tournait par la

1. Ce fut ce combat qui fit la réputation du prince de Schwarzenberg (1771-1820), le futur généralissime de la coalition en 1813. (ÉD.)

2. Kinsky (Joseph, comte de) avait été surnommé le *faiseur* de Joseph II

gauche ; le comte de Bellegarde attaqua en front avec quatre lignes d'infanterie, qui y marchèrent dans un ordre parfait et au son de la musique militaire. Le village fut emporté et tout ce qui s'y trouvait tué ou pris.

On a poursuivi avec vigueur cet avantage ; le comte de Kinsky ayant passé les sources de la Sambre à la Louzy, a dissipé une colonne qui cherchait à se former le long du bois de Nouvion, a traversé ce bois et la ville, et poursuivi l'ennemi jusqu'à Leschelles.

L'archiduc Charles a éprouvé plus de résistance, et n'a pu que très tard déloger l'ennemi des haies de Cartignies. Le prince de Waldeck, avec trois bataillons hessois, a chassé les républicains du bois d'Arrouaise, et les a poursuivis avec la cavalerie jusqu'à Étreux et Venérolles.

Toutes les troupes sont rentrées dans leur camp pendant la nuit.

Cette journée mémorable a coûté à l'ennemi plus de 50 canons, 60 caissons, 1,300 prisonniers et 5 à 6,000 tués. Notre perte a été de 15 à 1,600 hommes.

On a fait partir, le soir même de la bataille, douze bataillons pour renforcer le général Clerfayt en Flandre, et on lui a donné l'ordre d'attaquer le général Pichegru pour sauver Menin.

Le général Pichegru ayant ordonné que l'on fît de nouveau des diversions sur la Sambre, l'ennemi s'est encore avancé le 29 à Prisches, d'où il a été repoussé vers le soir.

Sur tout le reste de la ligne, il s'est aussi présenté, mais il est resté à une grande distance.

Les troupes du camp de César ayant refusé de se ris

pour la cavalerie, comme Alvinczy son *faiseur* pour l'infanterie. Né à Prague le 22 février 1731, mort le 7 février 1805. Son frère cadet, le comte François (1739-1805), fut chambellan de l'empereur et directeur général de l'école des cadets. (Éd.)

quer encore une fois en plaine, on les a fait partir pour la Flandre.

La victoire du 26 est due aux savantes dispositions du général Mack et à la célérité avec laquelle il s'est retranché; il avait prévu cette bataille, et, sentant combien il était nécessaire de la gagner, il avait, pour réunir plus de forces, dégarni la Flandre et appelé M. de Clerfayt de Tournay à Denain, près de Valenciennes.

Mack fit là une faute que M. de Clerfayt sentit, car il n'obéit à cet ordre qu'avec beaucoup de répugnance. Mack lui représenta la nécessité dont il était à Denain, et chercha à lui prouver que son absence ne découvrait la Flandreque pendant vingt-quatre heures. Mack se trompa; ce fut pendant ces vingt-quatre heures que les Français y pénétrèrent.

Cette faute de Mack est cependant excusable : la quantité des places fortes qui bordent les frontières de la France donne aux Français le moyen, en en réunissant les garnisons, de rassembler en un instant des forces considérables et de les faire agir sur un point dégarni ; d'ailleurs, dans cette guerre nationale pour eux, leurs réquisitions forcées, et leurs masses levées et transportées rapidement sur des chariots, leur donnent un avantage incalculable ; nos généraux ne peuvent jamais connaître parfaitement ni le nombre ni la destination des forces ennemies. Voilà pourquoi Mack voulait resserrer sa ligne d'opérations et assurer ses points de défense par des inondations, que le pays ne voulut pas lui laisser faire, et par des forteresses qu'il n'eut ni le temps ni les moyens de construire.

M. de Clerfayt retourna de Denain à Tournay, et attaqua les Français le 29 avril à Mouscron, près de Courtray (dont ils étaient déjà en possession), sans attendre les ren-

forts qu'on lui envoyait à Landrecies, et qui arrivèrent deux heures après la bataille. Abandonné par les Hanovriens, qui se retirèrent jusqu'à Leuze, il fut battu, perdit 1,500 hommes et 24 canons. Menin fut pris par les Français. La garnison, composée de Hessois et du corps de La Châtre (émigrés) et commandée par le général hanovrien Hammerstein, passa la nuit (29-30 avril) à travers l'armée française, lui tua 500 hommes, encloua 20 canons et s'éloigna, sans être entamée ni poursuivie ; cette sortie est certainement l'action la plus étonnante et la plus éclatante de la guerre [1].

Après la perte de Menin, M. de Clerfayt courut dans la West-Flandre couvrir Gand et Ostende. Le duc d'York vint du Cateau le remplacer à Tournay, et l'empereur, obligé d'envoyer aussi des renforts à la Sambre, resta dans l'inaction au Cateau.

On a reproché, et avec raison, cette inaction au général Mack, qui aurait pu faire, soit en avant, soit sur le camp de César, une diversion qui eût été utile.

Il fut au moment d'aller cerner Bouchain, mais il en fut détourné par un ingénieur français qui servait alors au quartier général de l'armée autrichienne ; il s'appelait Frégeville ; il connaissait parfaitement toutes les places fortes de la frontière française du nord ; il dit à Mack que les nouveaux travaux faits au canal de l'Escaut et à la Sensée empêchaient qu'on pût assiéger Bouchain sans occuper le camp de César, comme le duc de Marlborough l'avait fait en 1711 ; d'ailleurs Mack attendait à chaque instant des nouvelles d'une victoire sur une des ailes, pour marcher à Avesnes et l'enlever aussi rapidement que

1. Sur le corps de La Châtre (Loyal-Émigrant) et sa conduite à Menin, v. MURET, *Histoire de l'armée de Condé*, t. I, p. 238-241. (ÉD.)

Landrecies. Déjà les dispositions étaient faites pour cerner cette ville et bloquer Maubeuge en même temps.

Dès le 27 avril, les Français avaient porté sur leur droite une partie de l'armée battue à Landrecies le 26. pour y renforcer le corps qui, ce même 26, avait occupé Beaumont; ce corps, très augmenté, passa la Sambre le 9 mai. Le comte de Kaunitz [1], qui commandait dans cette partie, y fit fautes sur fautes; il laissa les ennemis passer la rivière sans opposition. Cependant, renforcé lui-même, il les battit le 13, le 19 et enfin le 24 mai, leur occasionna des pertes considérables, fit 4,000 prisonniers, et prit 40 canons ; mais après chaque victoire, il ne rejeta jamais les Français entièrement de l'autre côté de la Sambre, ne la passa point lui-même, et ne reprit pas Beaumont.

Les Français, qui conservèrent toujours leurs ponts sur la Sambre, la repassèrent toujours le lendemain d'une défaite, et, considérablement renforcés, cernèrent Charleroy le 28 mai et en commencèrent le siège.

Dès le 27 avril, ils n'avaient pas laissé 15,000 hommes devant la grande armée impériale du centre, et avaient porté toutes leurs forces sur ses flancs, en Flandre et sur la Sambre. Ils destinèrent l'armée d'Italie, qui avait déjà enlevé des forteresses du Piémont regardées comme imprenables et fait trembler Turin et le Milanais, à venir en Alsace y remplacer l'armée qui, pendant l'hiver, avait débloqué Landau et inquiété le Palatinat, et qui vint ensuite se joindre à celle des Pays-Bas. L'infanterie de ces armées fut transportée sur des chariots ; la cavalerie et l'artillerie firent des marches incroyables et arrivèrent

1. Neveu du célèbre chancelier de ce nom. Wurmser, dans une lettre à Ferraris (19 janvier 1794), rend témoignage à son zèle et à son intelligence (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., t. IV, p. 47). (ÉD.)

à temps pour arrêter les progrès des alliés, si peu importants d'ailleurs pour le but général de la guerre dans toute la partie du Rhin, de la Sarre et même de la Moselle.

Pendant qu'on se battait sur la Sambre, on avait ordonné à M. de Clerfayt d'agir en Flandre ; il devait combiner ses opérations avec le duc d'York. Ce prince fut attaqué le 10 mai près de Tournay ; il repoussa les Français et leur prit 14 canons. Cette attaque, faite par la garnison de Lille, empêcha cependant, quoique peu heureuse, le duc d'York de marcher par Mouscron sur Courtray pour faire une diversion en faveur de M. de Clerfayt, qui avait passé la Deûle et s'était approché de Courtray. Les Français, n'étant point inquiétés sur leur droite, l'attaquèrent le 10 et le 11 mai avec de grandes forces. Il se trouva alors dans une position très dangereuse ; il ne pouvait espérer aucun succès, et il pouvait, s'il était repoussé, perdre son armée dans la Deûle ; il se maintint avec la plus grande fermeté pendant deux jours d'un combat acharné, dans lequel il perdit le général Wencheim et plus de 4,000 hommes. Les Français, fatigués de combattre sans succès décisif, rentrèrent dans Courtray, et M. de Clerfayt repassa la Deûle et vint reprendre sa position de Dadizeele.

Enfin, le général Mack fut forcé d'abandonner le Cateau, qu'il aurait dû peut-être quitter plus tôt, pour se porter en Flandre ou sur la Sambre. Il choisit la Flandre et forma le projet d'envelopper l'armée de Pichegru à Courtray.

Ce projet et les dispositions qu'il fit pour l'exécuter sont peut-être le chef-d'œuvre de cet habile général, mais une légère faute qu'il fit [1], en donnant trop de chemin à

1. Mon admiration pour les talents du général Mack ne va pas jusqu'à dissimuler ses fautes dont il convient lui-même : il en a fait dans le commencement de cette campagne quatre bien funestes : 1° le siège de Landre-

parcourir à la colonne de l'archiduc Charles, les lenteurs du général Kinsky qui commandait aussi une colonne et qui ne suivit pas ses instructions et força l'archiduc de faire ce qu'il aurait dû faire lui-même, et enfin l'inconcevable sang-froid de M. de Warensdorf, le gouverneur et le Rollin de l'archiduc, qui ne permit pas qu'on réveillât le prince, ce qui fut cause que l'ordre de marcher le 18, qu'on lui envoya à une heure du matin, ne lui fut remis qu'à six [1], tous ces contretemps et la fatalité constante qui nous poursuit dans cette guerre empêchèrent le duc d'York, qui était parvenu au point désigné [2] dans les dispositions, d'être soutenu par les colonnes de l'archiduc et de Kinsky : il fut enveloppé, et sans qu'il y eût de sa faute, il perdit, dans la journée du 18, la moitié de sa colonne et 62 canons [3]. Cet échec rendit inutiles et les savantes disposi-

cies, au lieu de celui de Maubeuge ; 2° la course de M. de Clerfayt à Denain ; 3° sa trop longue inaction au Cateau, et 4° l'attaque inutile du poste de Pont-à-Marcq par la colonne de l'archiduc. (A.)

1. L'archiduc Charles, qui malheureusement est sujet à de fortes attaques d'épilepsie, en eut une le soir du 17 ; l'adjudant qui lui porta les ordres le trouva dans cet état; il s'était assoupi après cette attaque : M. de Warensdorf ne voulut ni le réveiller ni faire ouvrir le paquet par le général le plus ancien après lui. (A.)

2. A Mouveaux et près de Bondues : là, il était au moment de se rejoindre au comte de Clerfayt, qui avait tourné la gauche de Pichegru : l'armée entière de ce général était séparée de Lille; la confusion y était extrême, et Pichegru n'avait aucun autre moyen d'échapper à une destruction totale que celui qu'il tenta, de se jeter sur la colonne du duc d'York; ce qu'il n'eût pu faire si les autres fussent arrivées à sa hauteur. (A.)

3. Le duc d'York envoya le 17, à neuf heures du soir, et le 18, à six et à neuf heures du matin, demander à l'empereur la permission d'abandonner Mouveaux et Tourcoing, puisque les colonnes de gauche n'avaient pas paru : il voulait se replier à Lannoy, et trouvait, avec raison, que sa position était trop dangereuse, dès que ses deux flancs n'étaient pas appuyés : Mack, qui ne pouvait calculer les fautes de M. de Kinsky, et qui avait voulu réparer celle qu'il avait faite lui-même de faire perdre du temps, le 17, à l'archiduc Charles, à l'attaque inutile de Pont-à-Marcq, en le faisant marcher dans la nuit, ne put non plus prévoir le funeste contretemps qui résulta de l'attaque d'épilepsie de l'archiduc; il assura le duc d'York qu'il serait soutenu à temps, et le fit rester où il était. (A.)

tions de Mack et les succès de M. de Clerfayt qui, après avoir passé la Lys, avait emporté Linselles et Roncq et était parvenu au mont Halluin, à une demi-lieue derrière Menin ; ce général avait battu tout ce qu'il avait trouvé de troupes ennemies, fait beaucoup de prisonniers, pris 8 canons, et avait exécuté les ordres qu'il avait reçus avec autant d'habileté que de bonheur.

La conduite de Pichegru, dans cette journée fatale pour nous, est au-dessus de tout éloge : entouré par des forces triples des siennes, et dont les marches rapides lui avaient été dérobées, prêt à succomber, se croyant lui-même sans espoir d'éviter une destruction totale, il s'aperçoit d'une faute de son ennemi et du peu d'accord de ses opérations, il en profite avec habileté, attaque au moment et au point qu'il fallait, et remporte une victoire brillante, au lieu de la défaite dont il était menacé.

On a cru que dans la nuit du 17 au 18, il a été averti de nos mouvements par des traîtres que le duc d'York avait auprès de lui et qui ont été arrêtés depuis : j'ignore ce qu'ils sont devenus.

Le 23 mai, les Français vinrent attaquer l'empereur près de Tournay ; cette bataille, qui se donna dans un espace très resserré, depuis le village de Blandain jusqu'à l'Escaut, entre 30 à 35,000 Français et 25,000 Autrichiens, fut très sanglante : elle coûta 12 à 15,000 hommes aux deux armées, dont l'une ne put jamais, pendant seize heures d'un feu épouvantable, gagner 50 toises de terrain sur l'autre. Les Français se retirèrent enfin à la nuit, sans avoir rempli leur but, qui paraissait être de rejeter derrière Tournay l'armée de l'empereur, qui lui-même était présent à cette affaire [1].

1. Cette bataille porte dans les relations françaises le nom de combat de Pont-Achin. (Éd.)

Personne, de notre côté, n'imagina de faire traverser l'Escaut, à Tournay, à 20 pièces de canon, et de les porter rapidement le long de la rive droite de cette rivière, entre Constantin et Bellerive. Là, en les établissant en batterie sur une petite hauteur, au bord même de la rivière, que les ennemis ne pouvaient passer, on eût écrasé et forcé à une retraite précipitée leurs masses qui bordaient la rive gauche et alimentaient leurs tiraillleurs.

De leur côté, si les Français avaient jeté avec célérité un pont de pontons sur l'Escaut dans ce même endroit, et qu'ils eussent dirigé une forte colonne sur Tournay, où il n'était resté personne, ils eussent pu enlever cette ville, ou du moins forcé les Autrichiens de diviser leurs forces, et alors ils eussent pu les repousser de Blandain et de Froyennes, et même les rejeter vers Leuze. Tournay était encombré d'équipages, de blessés, de malades, et des inutiles suivant l'armée.

Les Français, après cette bataille, cessèrent d'inquiéter Tournay, ils portèrent leurs forces du côté de la Flandre maritime et assiégèrent Ypres.

Pendant ces événements, l'armée impériale du Rhin, commandée par le duc de Saxe-Teschen et par les généraux comte Browne et prince de Hohenlohe, passa le fleuve à Manheim et, après différents combats, repoussa les Français vers Landau et s'arrêta.

Le général prussien Möllendorf, qui avait remplacé le duc de Brunswick, débuta brillamment par la prise de Kaiserslautern (mai) et de Tripstadt (13 juillet) et s'arrêta.

Les Français laissèrent peu de monde contre ces deux généraux, et cherchèrent à pénétrer dans le Luxembourg par les Ardennes. L'intrépide général Beaulieu, avec un faible corps de 6.000 hommes, les harcela tellement, et

se conduisit avec tant d'adresse et d'activité, qu'il reprit Arlon, les battit à Mersch, les rejeta jusqu'à Longwy, et s'il eût reçu les renforts que le général Blankenstein [1] (qui comptait sur des secours des Prussiens) lui avait promis, il eût eu de grands succès; mais les Prussiens, effrayés ou satisfaits de ceux qu'ils avaient déjà eus, manquèrent de parole au général Blankenstein, et Beaulieu ne put être renforcé : quelque temps après, cependant, il pénétra jusqu'à Bouillon et y eut un succès.

Après le désastre du 18 mai, M. Rollin décida l'empereur à quitter l'armée; le prétexte en était les troubles survenus en Pologne, et la véritable raison, les désirs de l'impératrice, les intrigues et peut-être les trahisons de Rollin; on pouvait en soupçonner le fils d'un procureur français.

Mack, qui ne s'était engagé à rester qu'avec l'empereur, demanda et obtint de se retirer; ses ennemis ont avancé que ce général, prévoyant la fin malheureuse de la campagne, n'avait pas voulu se charger de la responsabilité qui eût pesé sur sa tête; ses partisans prétendent qu'il croyait sa présence à l'armée plus nuisible qu'utile, n'étant plus soutenu par les ordres directs de son souverain, et restant en butte à toutes les intrigues des vieux généraux; il est certain que l'empereur désirait qu'il restât, et si c'est l'égoïsme qui le porta à s'éloigner, comme on peut le présumer d'après ce mot imprudent qu'il adressa à un de ses amis : « Il est temps que je parte, » alors il est coupable envers sa patrie; quoi qu'il en soit, l'armée, en le perdant, se vit privée du seul homme qui pouvait encore la tirer, sinon avec bonheur, du moins avec égalité de

1. Blankenstein (Ernest, comte de), général de cavalerie, né en 1733, mort en 1816. (Éd.)

succès, de la position cruelle dans laquelle elle se trouvait; avec Mack, la confiance, l'ordre, la discipline disparurent de cette armée, qui ne connut plus que des revers.

Le départ de l'empereur jeta les Pays-Bas dans la désolation la plus profonde, et dans l'armée le découragement le plus complet; il doubla l'audace des Français, et au moins accéléra, s'il ne causa pas, la perte de la Belgique.

Le prince de Waldeck fut nommé quartier-maître général à la place de Mack. MM. de Thugut et Rollin le destinaient depuis longtemps à cet emploi : ils le choisirent parce qu'ils sentirent eux-mêmes qu'en perdant Mack, il fallait le remplacer par un général dont la réputation de bravoure et de talents fût bien établie : le prince de Waldeck avait usurpé la seconde partie de cette réputation ; de sa personne, il était brave même jusqu'à la témérité. Ce général, bon officier de cavalerie, bon chef de division, avait, quoique bègue, un babil qu'on prenait pour de l'instruction, une loquacité qui passait pour de l'éloquence, un mouvement perpétuel qu'on croyait de l'activité, une jactance qu'on regardait comme de l'audace, et un vernis de politesse qu'on disait être de la loyauté. Il devait aller commander l'armée d'Italie, à la place de ce général Devins, qui depuis deux ans y faisait la guerre sans sortir de Turin, y dépensait tranquillement les forts appointements de généralissime des troupes du roi de Sardaigne, et avait laissé perdre Nice, la Savoie et une partie du Piémont.

M. de Thugut arrêta le prince de Waldeck prêt à partir pour l'Italie; il lui en dit la raison : celui-ci fut flatté de l'idée de remplacer Mack et de terminer la guerre, en supplantant même le prince de Cobourg, ce qu'il se promit bien de faire le plus tôt possible ; il vint rejoindre l'em-

pereur au Cateau, et ne cessa de contrarier Mack et de cabaler contre lui avec Rollin [1]. Il fit la folie d'accepter cette place de quartier-maître qui, avec le prince de Cobourg, était dans le fait celle de commandant en chef : il en fit encore une plus grande, celle de la désirer : il en fut accablé ; cette place éminente mit au jour la faiblesse de ses moyens ; il perdit bientôt la tête, chacun des ordres qu'il donna fut une erreur, chacun de ses pas, une faute ; il ne conserva pas longtemps l'estime et la considération de l'armée, dont il était l'idole tant qu'il ne fut pas placé au premier rang, et qui, maintenant, le traite avec trop d'injustice, et lui refuse même les qualités qu'il possède.

La première démarche qu'il fit lui aliéna tous les cœurs ; il accorda toute sa confiance à un général Linken. Cet officier, très médiocre, sortait à peine d'un procès diffamant, dont la faveur de M. Rollin l'avait tiré, et qui lui avait été intenté par le brave régiment de Czeswitz-cuirassiers, qui n'a cessé de se couvrir de gloire depuis que le jeune prince Charles de Schwarzenberg en est colonel ; le général Linken le commandait avant lui et se conduisit avec peu de résolution, près de Curgies, le 1er de mai 1793.

Il est cependant vrai de dire que lorsque le prince de Waldeck fit la sottise de se charger du commandement de l'armée, sa position était très critique et qu'il était presque impossible que la campagne finît sans l'abandon d'une partie des Pays-Bas ; mais un général instruit, un officier même doué d'un talent ordinaire, enfin un homme sans talent, mais qui eût conservé sa tête, eût retardé le mo-

1. Ce fut au Cateau, dans un conseil de guerre, que Mack, indigné des contrariétés qu'il éprouvait, se laissa aller, devant l'empereur, à la violence de son caractère, et conseilla de demander la paix plutôt que de mal faire la guerre ; il s'oublia même au point d'appeler M. de Thugut un traître : on empoisonna ces propos, mais ceux qui les jugèrent dignes d'un Jacobin penseront-ils toujours de même ? (A.)

ment de la retraite, chicané l'ennemi dans toutes ses entreprises, pris de bonne heure le parti d'abandonner la Flandre et de défendre la ligne de l'Escaut, sauvé Charleroy, agi offensivement de l'autre côté de la Sambre, et en gagnant du temps, on fût peut-être parvenu à ne perdre que la Flandre ou, au moins, avec les chances les plus malheureuses, retardé assez longtems la perte des Pays-Bas et du Namurois pour pouvoir : 1° en enlever les richesses et surtout la moisson, qu'on a laissée aux Français ; 2° faire sauter les quatre places prises (Valenciennes, Condé, Le Quesnoy et Landrecies) ou en augmenter les moyens de défense, et 3° avoir le temps de lever une armée wallonne qui eût rendu de grands services et peut-être même changé la face de la guerre ; les Wallons sont des soldats admirables, et ceux qui sont le plus en état de lutter individuellement par leur activité et leur intelligence contre les soldats français, au lieu que le soldat allemand, quoique fort brave passivement, a un grand désavantage, dès que l'immobilité et la discipline ne sont plus si utiles par la manière actuelle de faire la guerre.

On avait reconnu, depuis longtemps, que l'armement du Brabant était une mesure utile et même indispensable ; c'était la seule que les Français redoutassent ; mais les divisions du gouvernement et des États en empêchèrent l'exécution ; les deux partis s'en accusent réciproquement, et tous les deux ont eu des torts ; les États ont eu certainement les plus grands ; plus fidèles à leur haine contre l'Autriche que prévoyants pour leurs propres intérêts, qu'ils n'ont pas cru d'ailleurs être attaqués si positivement, ils ont d'abord mis à cette levée en masse des conditions insolentes ou ridicules qu'on ne pouvait accepter, et le gouvernement a trop calculé que cette masse pourrait un jour se tourner contre lui et former l'armée des États ;

crainte chimérique, surtout dans ce moment-ci et dans un pays où l'horreur des Français est universelle ; d'ailleurs le peuple brabançon était très dévoué aux princes de la maison de Lorraine-Autriche, et n'eût jamais été éloigné de ce dévouement sans les folies de Joseph II, qui avait attaqué ses intérêts les plus chers.

Enfin le danger pressant réunit les opinions, mais trop tard ; huit jours avant l'abandon forcé des Pays-Bas, on y proclama la levée d'un corps nombreux, sous le nom de légion de l'archiduc Charles ; en huit jours, elle comptait déjà 4,000 hommes, mais le pays fut envahi, et le recrutement cessa. On aurait pu avoir 40,000 hommes en un mois, si l'on eût adopté plus tôt cette mesure, et ces 40,000 excellents soldats eussent pu nous donner une supériorité décisive.

La fatalité qui poursuit les partisans de la bonne cause, ou l'aveuglement qui les perd, ne permet jamais qu'on se serve à temps des mesures nécessaires, et l'Europe périt à côté des moyens qu'elle n'emploie pas, ou qu'elle n'emploie que trop tard depuis trois ans ; elle est toujours en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée.

Avant de quitter les Pays-Bas, l'empereur voulut délivrer Charleroy, que les Français bombardaient avec fureur depuis le 29 mai ; il vint le 1er juin à Nivelles et se fit accompagner par Mack, quoiqu'il eût déjà cessé d'exercer ses fonctions.

Le 3 juin, le prince héréditaire d'Orange et le général Alvinczy (qui avait remplacé le comte de Kaunitz, qu'on avait enfin rappelé au quartier général) attaquèrent l'armée française d'observation qui couvrait le siège de Charleroy et qui était portée à Ransart et à Gosselies. M. de Latour fut chargé de l'attaque de Marchiennes-au-Pont ; les Français furent rejetés de l'autre côté de la

Sambre, après une faible résistance; l'empereur entra à Charleroy, qu'il venait de délivrer, et partit pour Vienne quelques jours après; à son départ, il combla de grâces tous ceux qui l'avaient entouré. Le seul Mack fut excepté de cette pluie de bienfaits.

Cependant M. de Clerfayt avait marché au secours d'Ypres et s'était posté près de Roulers et d'Hooglede; il avait eu plusieurs affaires indécises avec le corps français d'observation: enfin, le 13, il l'attaqua généralement. Il eut dans la matinée de grands succès; il eût même pu réussir à battre complètement les ennemis et à dégager Ypres, si le prince de Waldeck eût fait, de Tournay, la moindre démonstration sur Courtray (comme on assure qu'il en était convenu), mais il ne bougea pas, et M. de Clerfayt ayant voulu, à cause de la grande chaleur, donner quelques heures de repos à ses troupes, pour recommencer l'attaque le soir, les Français, renforcés par le corps de Courtray, profitèrent de ce repos et d'un pays très couvert pour se glisser entre les colonnes autrichiennes; ils en défirent deux et rejetèrent derrière Hooglede M. de Clerfayt, qui perdit 4,000 hommes : c'était la troisième bataille que ce général perdait depuis six semaines, et toutes les trois pour avoir été ou trompé ou abandonné.

Les Français, battus le 3 juin à Charleroy, repassèrent la Sambre de nouveau, deux ou trois jours après, et recommencèrent le siège de cette ville. Le prince d'Orange et le général Alvinczy reçurent l'ordre de les rattaquer encore le 14; ils ne purent le faire que le 16. Ils gagnèrent à Fleurus une victoire complète, délivrèrent encore Charleroy, et forcèrent les ennemis de repasser cette éternelle Sambre, leur prirent 22 canons et leur firent éprouver une perte de 5 à 6,000 hommes, mais ils en perdirent près de 4,000 et ne purent poursuivre leurs avantages, étant

obligés de faire partir, le soir même de la bataille, 12,000 hommes pour la Flandre. Cependant le 17, soir, ils furent obligés d'envoyer un contre-ordre à ces 12,000 hommes, les Français ayant encore, avec un acharnement que rien ne peut expliquer, et dont cette nation n'avait jamais donné d'exemple, repassé la Sambre, le 17, vingt heures après leur défaite, surpris et repoussé les alliés, bloqué Charleroy, séparé les deux ailes de l'armée du prince d'Orange et envoyé des partis jusqu'aux Quatre-Bras, et à cinq lieues de Bruxelles, où la terreur fut extrême.

Le prince de Waldeck, comptant être remplacé à Tournay par ces 12,000 hommes venant de la Sambre, résolut de faire, le 19 juin, un mouvement pour délivrer Ypres, qui s'était rendu le 18. Il marcha à Escanaffles, entre Tournay et Oudenarde (ce qu'il aurait dû faire le 13 juin, jour de la bataille d'Hooglede), pour menacer Courtray et forcer les Français d'y rassembler leurs forces, tandis que M. de Clerfayt chercherait à dégager Ypres, par le côté de Roulers; il apprit à Escanaffles et la reddition d'Ypres et le nouveau siège de Charleroy. La position était triste, et il fallait un génie transcendant pour se tirer d'un aussi mauvais pas; il ne restait alors qu'un seul parti à prendre : il fallait 1° décider les Anglais, par l'impérieuse loi de la nécessité, à consentir à l'abandon d'Ostende (ils y avaient assez de bâtiments pour embarquer tous les magasins); 2° évacuer promptement la Flandre et ordonner à M. de Clerfayt de se retirer derrière l'Escaut; enfin 3° marcher droit d'Escanaffles à Fleurus, où l'on pouvait arriver le 22, attaquer les Français le 23, les rejeter encore une fois derrière la Sambre, la passer après eux, réoccuper Beaumont et assiéger Philippeville.

Le prince de Waldeck ne prit aucun de ces partis hardis et nécessaires ; il revint à Tournay, y séjourna un jour,

céda aux opinions mal calculées des Anglais, qui exigèrent qu'il ne restât que six jours dans l'expédition de la Sambre, et n'arriva que le 24 juin près de Nivelles; ce retard donna le temps aux républicains de fortifier leur position, mais malgré leurs retranchements, ils eussent été battus, si le prince de Waldeck les eût attaqués le 25; il remit, sans raison suffisante [1], cette attaque au 26, et Charleroy se rendit le 25 au soir. Cette perte de 24 heures causa tous nos malheurs.

M. de Reignac [2], qui commandait à Charleroy et qui le défendait pour la troisième fois, ne paraît pas excusable aux yeux du public; il l'est cependant si, comme on l'assure, il manquait de munitions. On devait lui en fournir le 17, mais les Français empêchèrent le ravitaillement de la place par la célérité de leurs manœuvres; il paraît toutefois que M. de Reignac, même sans munitions, pouvait encore tenir 24 heures.

Les forces des Français sur la Sambre consistaient en cinq divisions, dont le complet doit être de 15,000 hommes, mais qui ne sont guère que de 8 à 10,000 présents sous les armes; cinq de ces divisions formaient l'armée d'observation; une faisait le siège, et une campait derrière la Sambre pour protéger la retraite des autres en cas de malheur. Si nous eussions attaqué le 25, nous n'eussions eu que trois di-

1. Le prince de Waldeck a dit qu'il avait voulu attendre les traîneurs; il y en avait beaucoup; ces marches forcées, sans cesse renouvelées, avaient fatigué les troupes; le soldat allemand et surtout l'autrichien est aussi mou physiquement qu'il est lent moralement. Le soldat français a les jambes aussi légères que son caractère; l'Autrichien les a aussi lourdes que son esprit : les chaleurs, en 1794, ont été excessives; l'économie et les États de Brabant ne permettaient pas qu'on prît des chariots; tout était mal et allait mal. (A.)

2. Ce nom est orthographié Reynak dans le recueil de Vivenot et Zeissberg, qui contient (IV, 319) une lettre du prince de Waldeck à l'empereur confirmant les accusations de Langeron. (Éd.)

visions à combattre, nous en eûmes cinq le 26, et nos ennemis eurent le temps de perfectionner leurs retranchements et de les garnir du gros canon de leurs tranchées.

Cependant cette fameuse et décisive bataille de Fleurus fut gagnée par nos troupes, et perdue par notre général. Nous attaquâmes, avec 52,000 hommes, 60,000 Français retranchés sur tous les points. Leur armée formait un demi-cercle, appuyé par les deux bouts à la Sambre; il fallait presser ces deux points et n'attaquer que faiblement le centre, et c'est ce que l'on fit en partie, mais on distribua trop également les forces.

Le général comte de Latour, chargé de l'attaque de la droite avec le prince d'Orange, eut un plein succès. Il enleva Fontaine-l'Évêque, Marchiennes-au-Pont, passa la Sambre et porta quatre bataillons à quelque distance de l'autre côté de la rivière; ces quatre bataillons devaient marcher derrière Charleroy, que les Français étaient au moment d'évacuer, et ce qu'ils eussent fait, si le prince d'Orange eût pu pousser ses avantages.

Le général Quasdanovich eut aussi des succès, en avant de Gosselies, dont les Français se retirèrent, lorsque ce général fut forcé de se retirer lui-même. Le comte de Kaunitz, après avoir été longtemps sans agir, commençait enfin à s'avancer sur Heppignies; mais le général Beaulieu, après avoir beaucoup perdu en attaquant les avant-postes français, se joignit, vers midi, à la colonne de l'archiduc Charles, et ces deux colonnes attaquèrent sans succès les retranchements de Lambusart, qui furent vaillamment défendus [1].

1. Les Français, dans cette bataille, se sont utilement servis de ballons, retenus et dirigés à volonté : ils en ont successivement élevé et baissé plusieurs, et ont changé plusieurs fois et très remarquablement leurs dispositions, d'après ce qu'ils découvraient en planant sur nos têtes, et ce que

Le prince de Waldeck, qui ne s'attendait ni à une pareille résistance ni à la prise de Charleroy, qui lui fut annoncée au milieu de la bataille par des prisonniers ennemis, et dont on s'était déjà douté la veille par la cessation du feu de la tranchée, le prince de Waldeck, dis-je, perdit la tête; il fit charger les régiments de cavalerie et ceux d'infanterie les uns après les autres; Royal-Allemand et Gyulay seuls parvinrent jusqu'aux ennemis, les autres plièrent et le prince de Waldeck fut enfin forcé de s'éloigner. Cet échec cependant eût été de peu de conséquence, s'il se fût contenté de se retirer à portée de canon et qu'il eût laissé agir les autres colonnes qui avaient gagné la bataille; mais sans en attendre des nouvelles, ignorant ce qui s'y passait, effrayé de la grande perte des deux colonnes dont il avait conduit les attaques, au désespoir de la reddition de Charleroy et croyant que de nouveaux efforts seraient inutiles, il ordonna la retraite de toutes les colonnes, vint bivouaquer à une lieue et demie du champ de bataille, sur le chemin de Nivelles à Namur, et le soir même, malgré la fatigue des troupes, il se retira encore à trois lieues en arrière et vint camper à Braine-l'Alleud et ensuite à Waterloo, à trois lieues de Bruxelles.

Cette seconde retraite se fit en désordre; si la cavalerie française nous eût poursuivis, elle nous eût mis dans une déroute complète, et alors les différents petits corps placés à Mons-au-Rœulx et à Tournay eussent été coupés; mais les Français qui, contre leur ordinaire, ont agi dans notre retraite du Hainaut au Rhin avec trop de prudence et peut-être même de circonspection, ne nous suivirent jamais que très lentement.

la hauteur des blés et les ravins ne leur permettaient pas de voir. Je ne conçois pas pourquoi l'on a renoncé à cette mesure dont les avantages me paraissent sûrs et qui peut être employée facilement. (A.)

Après trois jours de repos, le prince de Waldeck reprit un peu courage; il résolut de tenir derrière Nivelles et de garder Mons et Tournay, mais M. de Latour, quoique attaqué faiblement près de Rœulx, ne crut pas la position tenable et se retira à Soignies; par cette retraite, Mons fut coupé, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et parce que les Français ne pressèrent pas leurs opérations que le corps du général Davidovich [1], qui était en avant de Mons, put échapper à une destruction totale.

Les Anglais se retirèrent à Renaix : M. de Clerfayt s'était déjà retiré de Deynse (où il fut attaqué le 23 juin) à Gand, où il fut encore attaqué le 24, mais à cette dernière affaire, il repoussa les ennemis.

Le prince de Waldeck résolut alors d'abandonner les quatre places conquises; les Anglais s'opposèrent à cette impardonnable folie; on fit entrer des munitions et des vivres dans trois de ces villes (Landrecies resta dégarni), mais on ne mit que 3,500 hommes à Valenciennes, dont la défense en exigeait 15,000, et, par une négligence aussi incroyable qu'impardonnable, ni le prince de Waldeck ni personne du grand quartier général ne songèrent à en retirer la grosse artillerie de siège autrichienne et hollandaise, à l'exception d'une quarantaine de canons, qu'on avait envoyés précédemment de Malines à Rotterdam.

Le prince de Waldeck, après la perte de Mons, voulut alors essayer, en sacrifiant Bruxelles, de défendre le reste des Pays-Bas, d'Anvers à Namur, en gardant une partie de l'Escaut, le canal de Malines, la Dyle, une partie de la Méhaigne et de la Meuse et Namur; mais avec des troupes rebutées et intimidées, avec des généraux peu en

1. Davidovich (le baron Paul), né en Serbie vers 1750, mort à Comorn vers 1820, feld-maréchal-lieutenant en 1796, un des lieutenants de Wurmser et d'Alvinczy contre Bonaparte. (Éd.)

état de prévoir les mouvements de l'ennemi et de s'y opposer, de pareilles lignes de défense trop étendues finissent toujours par être forcées ; l'ennemi menace ou masque les différents corps de troupes disposés, d'espace en espace, sur une étendue trop considérable, et portant ensuite rapidement ses forces sur un point, attaque ce point avec une supériorité considérable, le force, et la ligne de défense n'est plus tenable. La seule défensive avantageuse dans un grand pays est celle qui est mêlée d'offensive et où, sans chercher à gagner du terrain, on fait agir cependant offensivement quelques corps, qui dérangent les projets et les entreprises de l'ennemi, le tiennent dans l'inquiétude et réussissent au moins à faire gagner du temps ; c'était la seule manière de conduire une guerre défensive que les Autrichiens devaient alors employer dans le Brabant, et c'est la seule dont ils ne se sont jamais servis.

Le prince de Waldeck, ayant fait marcher successivement les différents corps : 1° du comte de Clerfayt, de Gand à Alost et à Bruxelles ; 2° du duc d'York, de Renaix à Alost et à Anvers ; 3° du prince d'Orange, de Rœulx à Soignies, à Braine-le-Comte et à Waterloo ; 4° du général Kray [1], d'Orchies à Ath et à Braine-le-Comte, etc., ne perdit aucun magasin ; les dispositions pour les marches de ces différents corps furent faites avec habileté ; il destina le duc d'York, renforcé par 4,000 recrues et par les 8,000 hommes du corps du comte de Moira [2], arrivés depuis peu d'Angleterre, à former la droite de la ligne de défense à

1. Kray de Kraywa (Pierre, baron de), né en 1735 en Hongrie, mort à Vienne en 1804. S'est distingué surtout en 1799 en Italie, aux côtés de Souvorov. (Éd.)

2. Moira (Fr. Rawdon, comte de), plus tard marquis d'Hastings, né en Irlande en 1754, mort en 1829 dans la baie de Naples. Il fut bientôt remplacé par Abercrombie. C'est le même qui, l'année suivante, devait soutenir les expéditions des émigrés à Quiberon et à l'île d'Yeu. (Éd.)

Anvers ; le prince d'Orange et M. de Latour furent chargés de la défense du canal de Malines, M. de Clerfayt de celle de Louvain, M. de Beaulieu de la Méhaigne et de Namur, et la grande armée de la Dyle ; mais ces dispositions furent décidées trop tard ; le 6 juillet, le prince d'Orange fut attaqué à Waterloo et ne s'y maintint qu'avec beaucoup de peine. M. de Beaulieu fut aussi attaqué de nouveau le lendemain 7 juillet et, n'étant pas soutenu par la grande armée, il se retira à Hottomont, à cinq lieues de Gembloux. Le prince de Waldeck l'accuse de ne l'en avoir pas prévenu et d'avoir, par cette retraite précipitée, exposé la grande armée à être tournée ; M. de Beaulieu prétend qu'il ne pouvait plus tenir sans s'exposer à une perte certaine et qu'il a prévenu à temps ; il me paraît qu'il n'a pas eu entièrement raison ; par cette retraite, la nouvelle ligne de défense fut forcée et on abandonna tout le Brabant.

Les Anglais et les Hollandais se séparèrent des Autrichiens et cessèrent toute correspondance avec eux ; les Anglais prirent une bonne position derrière la Nèthe, la droite à l'Escaut ; ils y restèrent quinze jours avec 45,000 hommes, n'en ayant que 9,000 contre eux ; mais il ne régnait plus ni accord ni ensemble dans les opérations des alliés ; les Français, bien sûrs que le duc d'York n'entreprendrait rien pour faire une diversion en faveur du prince de Cobourg, portèrent toutes leurs forces contre lui.

Les Anglais se plaignaient hautement des Autrichiens et n'avaient pas tort de s'en plaindre ; le prince de Waldeck cherchait à faire retomber sur eux une partie de ses fautes ; l'aigreur s'en mêla et la mésintelligence devint extrême entre les armées et les cours alliées.

Les Hollandais couvrirent Bois-le-Duc et songèrent à approvisionner leurs places fortes et à étendre les inondations, mais la sécheresse s'y opposa longtemps.

Le prince de Waldeck, ayant réuni toutes les forces des Autrichiens à Tirlemont, à l'exception du corps de M. de Beaulieu, qu'il envoya couvrir Liège, acheva de perdre la tête ; il donna en huit jours quatre ordres différents au sujet de Namur, le fit tour à tour évacuer, ravitailler, fortifier et enfin abandonner. M. de Beaulieu, chargé de l'exécution de ces différents ordres, tonna contre l'abandon impardonnable de cette forteresse intéressante [1] ; il fut rappelé au quartier général et M. de Latour prit le commandement de son corps.

L'honneur des troupes autrichiennes exigeait peut-être que l'armée ne quittât pas les Pays-Bas sans risquer une

1. Cette mesure peut prouver à quel point le prince de Waldeck avait perdu la tête et, pour le prouver, j'entrerai dans quelques détails. Dans la position où nous étions alors, Namur était de la plus grande utilité : il fallait aux Français 80,000 hommes pour cerner cette place et pour observer notre armée, qui aurait pu se placer entre la Méhaigne et la Meuse. Si nous n'avions pu prendre cette position, le siège des châteaux de Namur exigeait au moins quinze jours : c'était autant de gagné et, pendant ces quinze jours, l'ennemi ne pouvait transporter ses magasins par la Sambre ni par la Meuse pour son armée qui était opposée à la nôtre : il fallait être ou un traître ou un fou pour ne pas sentir les avantages de garder Namur : le prince de Waldeck n'était point un traître, et n'avait jamais été un fou jusqu'à cette campagne ; mais il l'était devenu par le chagrin des revers qu'il avait éprouvés et par la rage où il était de voir sa réputation compromise et son ambition arrêtée. Il donna au général Beaulieu trois ordres d'évacuer Namur, sans en prévenir le prince de Cobourg ; Beaulieu n'obéit qu'au troisième et s'en plaignit au général Froon, qui commandait le génie : celui-ci courut chez le prince de Cobourg, à qui le prince de Waldeck venait de surprendre une signature relative à cet objet. Froon décida les deux princes à réoccuper Namur : le marquis de Chasteler, lieutenant-colonel du génie, y courut : les Français, ayant ignoré que la place était évacuée, n'avaient fait aucun mouvement pour s'en approcher. La garnison y rentra : trois jours après, le prince de Waldeck l'en fit encore sortir : le lieutenant-colonel Devaux, officier du génie, vint lui en parler vivement de la part du général Froon, et lui fit sentir de nouveau l'importance de cette place : le prince de Waldeck lui répondit en pleurant, et en lui montrant la place du bras qu'il a perdu au siège de Thionville et son corps couvert d'ulcères (fruit de ses débauches) : « Ah ! mon ami, je ne suis plus que l'ombre d'un homme ! » Alors pourquoi tant d'intrigues, de menées pour parvenir à une place qu'il se sentait lui-même hors d'état de remplir ? Il envoya un nouveau contre-ordre à Namur, mais il n'était plus temps. (A.)

bataille, mais la prudence le défendait; la donner avec l'armée telle qu'elle était alors, c'était s'exposer à une déroute inévitable. Ce n'était plus la même armée qu'au commencement de la guerre; le soldat, excédé de ses marches continuelles de la Sambre en Flandre et de Tournay à Charleroy, par des chaleurs accablantes, ennuyé de se battre toujours à la même place et avec un ennemi sans cesse renaissant, n'avait plus ni élan ni fermeté dans le combat et aucune confiance dans ses chefs. L'infanterie n'attaquait plus avec vigueur et se défendait mollement. On ne pouvait plus compter sur les hussards; les plus braves avaient été tués et les autres s'étaient trop enrichis pour s'exposer inconsidérément; la grosse cavalerie était encore bonne, l'artillerie meilleure que jamais; mais toutes ces troupes, en général, n'observaient plus aucune discipline, et le passage de l'armée était marqué par des pillages que personne ne réprimait; les officiers étaient encore plus dégoûtés et plus découragés que les soldats; dans cette armée autrichienne, purement mercenaire, où rien n'est national, les officiers, souvent pris dans les dernières classes, ne servent que pour vivre, et beaucoup ignorent s'ils se battent pour ou contre le roi de France et ce que c'est que la Convention [1]; l'ennui et la cherté de cette guerre leur font désirer la paix, que tous demandent à grands cris; ils quittaient l'armée par bandes pour aller à Aix-la-Chapelle ou à Cologne; on a été obligé d'envoyer

1. Ce que je dis ici convient plus aux officiers de l'infanterie autrichienne qu'à ceux de la cavalerie, en général très bien composée, ni aux officiers des régiments wallons, les meilleurs de toute l'armée. Pour donner une preuve des connaissances et de l'élévation des sentiments de quelques-uns de ces messieurs, je citerai ce que me dit un jour un d'eux : « Monsieur, me « dit-il, expliquez-moi donc ce que c'est que les émigrés, et pourquoi vous « avez quitté vos régiments ? Est-ce qu'on ne vous payait pas vos kaches « (gages) ? » Beaucoup étaient de cette force. (A.)

un escadron les ramasser à vingt lieues derrière l'armée et, ce moyen ne réussissant pas, on a déclaré qu'on ne paierait pas les gages de ceux qui seraient absents, à moins que leur absence ne fût légitimée par des blessures ou par de fortes maladies; ils sont tous revenus. Je doute qu'il y ait dans l'histoire militaire d'une nation une anecdote plus honteuse.

Mais si le prince de Waldeck voulait obéir aux lois de la prudence en ne livrant point de bataille générale, il ne devait point annoncer publiquement qu'il se battrait à Nerwinde, où il avait réuni 50,000 hommes, après être resté quelques jours à Tirlemont, dont il avait décampé le 16 juillet (jour de la prise de Louvain par les Français, après une affaire assez vive); malheureusement pour lui, il annonça ce projet de bataille deux heures avant qu'une légère canonnade d'avant-postes lui eût appris l'approche de l'ennemi; il était alors sept heures du soir; il décampa à l'instant avec assez de désordre, et ne s'arrêta que derrière la Meuse : cette rivière n'eût pas été même le terme de sa course, si un ordre positif de l'empereur, arrivé fort à propos, ne l'eût forcé de s'y fixer, au moins pour quelque temps.

Les Français se contentèrent alors de pousser quelques corps à la vue de Maëstricht; ils furent forcés de diviser leurs troupes, pour faire les sièges des quatre places du Hainaut et pour dépouiller méthodiquement le Brabant.

On avait été au moment d'abandonner Maëstricht à ses propres forces ; le prince de Hesse [1], général au service de Hollande, se trouva dans une affreuse position : il n'avait

1. Hesse-Philippsthal (le prince de). A distinguer du prince de Hesse-Cassel, alors feld-maréchal au service prussien, et du prince Charles de Hesse-Rheinfeld-Rotembourg, général au service des républicains français. (Éd.)

pas 2,000 hommes de garnison, peu de canons en état de tirer et presque point de munitions; il déclara au prince de Waldeck que si on ne lui donnait pas les moyens de se défendre, il abandonnerait la ville et servirait d'arrière-garde à notre armée. Malgré cette menace et le danger de perdre une forteresse qui était la clef de la Hollande et le boulevard des Électorats, les têtes étaient tellement perdues à notre quartier général, que si les Français nous eussent poursuivis avec vigueur, ou que les ordres ne fussent pas arrivés à temps, on se retirait au Rhin et Maëstricht était perdu.

Les Français attaquèrent le 28 juillet Liège, autour duquel était posté le corps de M. de Latour, et secondés par ses habitants, la plus immonde populace de l'Europe, ils forcèrent les Autrichiens de repasser la Meuse et de se retrancher sur la rive droite, à la Chartreuse, comme eux le firent sur la rive gauche; ils se partagèrent ainsi la ville. M. de Latour fut considérablement renforcé et prit son quartier général à Robermont derrière la Chartreuse; le faubourg de la rive droite de la Meuse fut retranché : l'aile gauche de M. de Latour, sous les ordres des généraux Lilien, Ott et Riezé, fut étendue sur la rive droite de l'Ourthe depuis le point où elle reçoit l'Ayvaille jusqu'à son embouchure dans la Meuse, et continua de s'étendre le long de l'Ayvaille; plus loin, les corps des généraux Haddick et Nauendorf allaient, par Stavelot et les Ardennes, communiquer à celui de M. de Blankenstein, qui communiquait lui-même avec les Prussiens; tous ces corps faisaient plus de 40,000 hommes.

Ce qu'on appelait la grande armée, et qui n'était plus que de 20,000 hommes, campa le long de la Meuse entre Liège et Maëstricht, et principalement près de Foron-le-Comte, où le quartier général fut établi, et resta longtemps : elle

communiquait avec le général Latour par une chaîne de postes placés derrière la Meuse.

Le général Werneck [1] fut placé à Sittard, aussi derrière la Meuse, entre Maëstricht et Ruremonde, pour être à portée de secourir une de ces deux villes. Le général Kerpen [2] occupa Ruremonde; enfin on destina huit bataillons à former la garnison de Maëstricht; ils étaient sous les ordres du général Kray; ce corps, joint aux vingt escadrons qui campaient en avant de la ville, eut de fréquents engagements avec l'avant-garde française, qui était postée entre Hasselt et Tongres : on fit aussi marcher à Maëstricht 12 à 15,000 hommes, qui campèrent en avant de la ville sous les ordres du général Alvinczy; il ne resta à Foron-le-Comte que cinq bataillons. L'armée reçut plus de 5,000 recrues ou convalescents, pendant son séjour derrière la Meuse.

Après la retraite de la grande armée sur la rive droite de la Meuse, les Anglais abandonnèrent Anvers et se retirèrent vers Berg-op-Zoom, ensuite vers Bois-le-Duc, et enfin entre cette ville et Venloo, et les Hollandais dans leurs places fortes, et entre autres dans Bréda et dans Bois-le-Duc.

Les Français cherchèrent à enlever les quatre places hollandaises de la West-Flandre, pour rejeter tous leurs ennemis au delà de l'Escaut, mais la longue défense de l'Écluse et l'épidémie qui leur avait déjà enlevé 5 ou 6,000 hommes rendirent très lents leurs progrès dans cette partie.

Les Français, voyant l'armée impériale dans une bonne

1. Werneck (le baron de), Wurtembergeois, né en 1748 à Louisbourg, mort en 1806. Feld-maréchal-lieutenant en 1794, fut depuis malheureux dans presque toutes ses opérations. (Éd.)

2. Kerpen (Georges, baron de), né en 1741, feld-maréchal-lieutenant en 1797, et, comme le précédent, enveloppé dans la désastreuse capitulation d'Ulm en 1805. Mort en 1823. (Éd.)

position derrière la Meuse, et protégée par Maëstricht, ne cherchèrent plus à l'inquiéter pour le moment, et portèrent des forces entre la Sarre et la Moselle, où ils avaient déjà fait filer beaucoup de troupes, pour attaquer Trèves, menacer Coblence et forcer par là le prince de Cobourg de repasser le Rhin.

Tous ces mouvements se firent sans que le prince de Waldeck imaginât d'envoyer un seul bataillon au secours de M. de Blankenstein.

Trois semaines avant, l'armée française de la Moselle avait attaqué les Prussiens à Trippstadt et à Kaiserslautern où, malgré leurs retranchements, leur résistance opiniâtre et les bonnes dispositions de leurs généraux, ils furent battus, perdirent 2,000 hommes et beaucoup de canons; un général fut tué, un autre blessé [1]; toutes leurs redoutes, quoique regardées comme inexpugnables par leur position sur des hauteurs presque inaccessibles, furent emportées à la baïonnette et le gros de l'armée rejeté à Worms; les Français les y inquiétèrent pendant quelque temps, et ensuite se rabattirent sur Trèves. M. de Blankenstein, obligé de laisser une forte garnison à Luxembourg, ne put défendre Trèves avec 4,000 hommes qui lui restaient; les Prussiens, comme à l'ordinaire, arrivèrent trop tard pour le secourir, et il se retira sur le chemin de Coblence, où cette retraite répandit la terreur. La grande armée autrichienne, dont le chef était trop heureux d'avoir un prétexte plausible de repasser le Rhin, fut au moment d'y courir ; mais les difficultés qu'offrait aux Français le

1. Le jour où l'on apprit cette nouvelle au quartier général autrichien fut un jour de fête : le prince de Waldeck courait dans toutes les rues de Landen, annonçant complaisamment à tout le monde que les Prussiens avaient été aussi battus, et qu'eux, Autrichiens, n'étaient pas les seuls qui l'eussent été. (A.)

pays où ils avaient pénétré, pour le transport des magasins, arrêtèrent leurs progrès et donnèrent le temps à M. de Blankenstein de recevoir des renforts, et aux Prussiens de venir le joindre pour réattaquer Trèves, qu'il était facile de ne pas perdre.

Les Prussiens ont prétendu que l'armée française qui les avait forcés était de 100,000 hommes. M. de Blankenstein a annoncé qu'il en avait eu 60,000 contre lui ; on sait maintenant que les Français n'ont pas eu, du Rhin à la Moselle, plus de 40 à 45,000 hommes. Ils avaient contre eux près du triple de ces forces, en comptant l'armée impériale du Rhin, mais elles étaient toujours disséminées et les Français toujours rassemblés.

L'armée autrichienne du Rhin, privée de M. le comte de Browne, qu'une maladie grave a forcé de retourner à Vienne, et du prince de Hohenlohe, qui a quitté le service, est restée sous les ordres du duc de Saxe-Teschen seul, qui n'a fait que peu de mouvements offensifs, et a repassé le Rhin dès que les Prussiens ont été battus.

Les Anglais, indignés de la manière dont les armées alliées étaient commandées, avaient envoyé à Vienne les lords Spencer et Grenville pour décider l'empereur à la continuation de la guerre, et à confier à des généraux plus capables le commandement de la grande armée ; on sait qu'ils ont demandé le maréchal de Lascy et Mack pour son quartier-maître. Il est certain que le maréchal était peut-être le seul homme qui, dans ce moment critique, eût pu rendre à l'armée son énergie et son ancienne discipline, en imposer à ses officiers particuliers, et rétablir l'ordre et la subordination qui en sont bannies ; sa présence eût pu faire encore espérer des succès, ou au moins prévenir des revers.

Le prince de Cobourg, n'ignorant pas l'objet de la négo-

ciation des deux envoyés anglais, et las du triste rôle qu'on lui faisait jouer depuis trop longtemps, demanda son rappel d'une manière positive ; il l'obtint le 29 août. Le même courrier délivra aussi l'armée du prince de Waldeck. Le prince de Cobourg partit le 1er septembre, emportant l'estime générale qu'on ne peut refuser à ses vertus, à sa probité et à la droiture de ses intentions.

Mais l'attente de l'armée et les désirs des Anglais n'ont point été remplis. MM. de Thugut et Rollin sont parvenus à éloigner, encore une fois, le maréchal de Lascy et Mack. M. de Clerfayt a été nommé commandant en chef, et M. de Beaulieu quartier-maître général.

M. de Clerfayt est certainement un homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais on s'accorde à dire que ce talent est insuffisant pour diriger l'ensemble des grandes opérations; sa sévérité outrée et sa froideur sèche et rebutante ont éloigné de lui les officiers et les soldats. Téméraire pour sa personne, il est trop circonspect pour les autres; craignant toujours de se compromettre et de perdre sa réputation, il est souvent indécis et trop prudent. Cette crainte et son amour-propre lui font perdre la tête lorsque le succès ne répond pas à son attente. Alors, comme à Raismes, à Maubeuge, à Mouscron, à Hooglede, il ne donne plus aucun ordre et se précipite au milieu des ennemis pour y chercher la mort; son existence est un miracle. A Mouscron, un jeune Turc, qui ne le quitte jamais, l'a arraché des mains des Français et en a tué deux qui l'avaient déjà saisi.

M. de Beaulieu, à qui d'ailleurs M. de Clerfayt ne laissa rien à faire, est un brave grenadier, plein d'honneur et de probité. Franc et loyal royaliste, ayant un excellent coup d'œil et pouvant parfaitement diriger un corps, dès qu'il peut en apercevoir et en saisir tous les mouvements;

mais on ne le croyait pas capable de faire de grandes dispositions. Très bon lorsqu'il est seul, il est ombrageux, soupçonneux et mécontent de tout le monde lorsqu'il est dans un quartier général, quelquefois injuste et souvent subordonné ; c'est l'inquiet Feuquière [1]. Il était fort mal avec M. de Clerfayt, qui voulait le faire mettre en jugement dans la retraite de 1792 ; il s'était brouillé avec le prince d'Orange, pour l'affaire de Menin ; de son côté, M. de Clerfayt était fort mal avec le duc d'York. Nous avions d'abord cru, à l'armée, que M. de Clerfayt ne voudrait pas de M. de Beaulieu pour quartier-maître, et que même il n'accepterait pas le commandement en chef dans les circonstances dans lesquelles se trouvait l'armée ; on avait cru à Vienne qu'on lui substituerait M. de Ferraris, mais ce général est vieux, infirme et peu entreprenant.

Les vœux de l'armée appelaient M. de Lascy et Mack ou l'archiduc Charles, et toujours Mack avec lui. C'était le désir de tous les gens sensés et voulant le bien ; mais l'archiduc, lorsqu'on nomma M. de Clerfayt commandant en chef, reçut l'ordre de se rendre à l'armée du Rhin, ce qui nous prouva qu'on était loin à Vienne de vouloir lui confier le commandement de l'armée, et que MM. de Thugut et Rollin n'avaient rien perdu de leur faveur.

Nous fûmes étonnés de ne pas voir M. de Clerfayt changer les dispositions du prince de Waldeck ; elles étaient très défectueuses, dès que l'on n'avait pas le projet de se porter en avant et de rentrer dans les Pays-Bas.

La seule partie de notre position que les Français pouvaient et devaient attaquer était notre gauche, le long de l'Ourthe ; c'était celle où un succès devait leur faire obtenir

1. Allusion au lieutenant général marquis de Feuquière (1648-1711), l'auteur des fameux *Mémoires sur la guerre*. (ÉD.)

les plus grands avantages, en leur donnant la possibilité de nous couper de Bonn et même de Cologne; c'était aussi le point le plus rapproché de leurs magasins ; c'était enfin un pays de montagnes, couvert, boisé, propre à leur infanterie, infiniment supérieure à l'infanterie autrichienne, surtout dans ce genre de guerre où les tirailleurs sont employés de préférence. Tout annonçait donc que ce serait sur cette partie que les Français se dirigeraient, et l'on se contenta d'y laisser trois ou quatre corps isolés, formant à peine un total de 10,000 hommes. Il est vrai que la nature du pays est telle que ces 10,000 hommes devaient y arrêter un corps quatre fois plus fort.

L'Ourthe roule dans un fond de rochers et y est encaissée; ses rives sont des montagnes très élevées ou d'immenses rochers à pic, qui ne laissent entre eux que des passages très étroits et des précipices où il est difficile de s'engager sans s'exposer à une perte énorme. Mais pourquoi ne pas assurer davantage encore cette position, déjà si forte par elle-même, en renforçant ces 10,000 hommes qui la défendaient de quelques nouvelles troupes tirées des 18,000 hommes que M. de Latour avait à la Chartreuse de Liège (où 10,000 suffisaient), et d'autres bataillons tirés des corps de Kray et de Werneck, trop considérables dans une partie de la ligne défensive où Maëstricht et la Meuse offraient des barrières presque insurmontables? Une ville fortifiée suffit à sa défense ; pourquoi se croire obligé de laisser encore près d'elle une armée?

MM. de Clerfayt et de Beaulieu étant Brabançons, on avait formé des espérances sur le choix de ces deux généraux pour la rentrée dans les Pays-Bas, mais ils parvinrent trop tard au commandement.

Cette rentrée, fort désirée par tous les gens bien intentionnés, était peut-être facile pendant les quinze premiers

jours que nous avons été à Foron. Si le prince de Waldeck eût secouru Trèves; si cette ville n'eût pas été prise et par conséquent Coblence menacé; si les pluies n'eussent pas rendu les chemins impraticables (et nous n'en eûmes que très peu); si l'on n'eût pas donné aux Français le temps de reprendre les quatre places conquises; si l'on ne leur eût pas laissé celui de se fortifier par deux lignes de redoutes et par des retranchements de huit lieues de long, allant de Hasselt, par Tongres, à Liège (retranchements qui furent achevés en moins de huit jours), on aurait pu passer la Meuse à Maëstricht et marcher sur Tongres, tandis que les Anglais, renforcés par le corps de Werneck, auraient marché sur Diest. On aurait pu risquer une bataille dans l'intérieur du Brabant et, si on la gagnait, on eût été bientôt sur la Sambre ou sur l'Escaut, et près des quatre places; et là, selon les circonstances, on aurait pu ou les faire sauter ou en augmenter les moyens de défense; mais dès que cette expédition n'avait pas été tentée dans le mois de juillet ou dans les premiers jours d'août, elle n'avait plus aucun but. Je crois même qu'elle était impossible à exécuter à l'époque où nous étions : 1° les lignes des Français n'auraient pu être forcées qu'avec une grande perte ; 2° on aurait été obligé de détacher du côté de Trèves au moins 10,000 hommes, et ce détachement eût trop affaibli l'armée; 3° la gauche de cette nouvelle ligne d'opérations était toujours en l'air, dès que Trèves n'était pas repris et les Français rentrés dans leurs frontières; 4° enfin, les quatre places du Hainaut étant déjà reprises par les ennemis, il n'y avait plus de raisons de tant risquer pour n'obtenir que de faibles résultats, même avec des succès qui, du reste, étaient très incertains.

En supposant cependant que nous eussions gagné une

bataille qui nous eût conduits à la Sambre et à l'Escaut, nous aurions trouvé : 1° Mons, qui peut se défendre si on y eût ajouté quelques fortifications en terre, que les Français n'eussent pas manqué d'y construire ; 2° Tournay, dont ils avaient relevé et réparé l'enceinte ; 3° Audenarde, qu'ils avaient mis en état de défense ; 4° enfin, la citadelle d'Anvers. Aurait-on voulu faire des sièges? On n'avait plus de grosse artillerie. Aurait-on voulu essayer d'enlever ces postes d'un coup de main? Le succès était au moins douteux. Il fallait aussi forcer les positions de la Haisne et de la Trouille ; enfin, même en accordant toutes ces chances heureuses, où aurait-on pris les quartiers d'hiver ? Où étaient les points d'appui pour les assurer ? Un quartier enlevé ou le moindre échec nous eût rejetés encore, pendant l'hiver, derrière la Meuse, avec une perte possible de notre artillerie et très assurée de nos magasins ; on ne pouvait donc, à l'époque où nous étions arrivés, tenter raisonnablement de rentrer dans les Pays-Bas, à moins d'y espérer un soulèvement général ou de compter sur une levée en masse, pour se servir des mêmes armes et des mêmes moyens que les Français. Mais ces mesures étaient loin d'être même prévues, et pouvait-on s'en flatter lorsqu'on connaît le peu d'énergie et le peu de bonne volonté des autorités du pays ?

Mais, si une expédition générale était impossible, il était facile d'en faire de partielles ; elles eussent été utiles pour déconcerter les projets des ennemis, à qui on a laissé faire tous leurs préparatifs sans les déranger. On pouvait passer l'Ourthe et les inquiéter pour Huy ; on pouvait passer la Meuse à Mayseck ou à Ruremonde ; on pouvait renforcer les Anglais et les faire menacer la Campine. On ne fit rien. On resta sur une défensive absolue, et l'on fut enfin forcé à une retraite précipitée, comme cela

devait arriver, et comme cela arrivera toujours quand on prendra de pareilles mesures.

Les Français ont fait, au contraire, tout ce qu'ils devaient faire. Ils ont d'abord laissé peu de monde vis-à-vis de nous, et ont employé leurs principales forces : 1° à prendre les quatre places du Hainaut ; 2° à dépouiller le Brabant ; 3° à effrayer la Hollande, qu'ils n'avaient pas le projet d'attaquer réellement dans ce moment (il fallait vouloir être dupe pour le croire) ; 4° à s'avancer par le pays de Trèves derrière notre gauche, et c'était là la plus intéressante, pour eux, de leurs opérations. Ils ne pouvaient risquer de s'avancer contre la Hollande avant de nous avoir forcés de repasser le Rhin. En nous laissant à la Meuse, leurs conquêtes en Hollande ne pouvaient être que précaires ; nous pouvions passer la Meuse et, si nous fussions parvenus à battre l'armée qui nous était opposée, nous pouvions séparer ces conquêtes de la France, comme le prince de Cobourg l'avait fait en 1793, et leur faire perdre leurs garnisons.

Toutes les démonstrations des Français sur la Hollande furent donc des feintes, mais leur attaque des quatre places n'en fut pas une.

La perte trop prompte de ces places est due, comme une grande partie des malheurs de cette campagne, au prince de Waldeck. Comme il n'adoptait jamais un plan général, comme il ne vivait qu'au jour la journée (expression triviale qui peint parfaitement le décousu de sa conduite), il fut pris au dépourvu lorsque sa rapide retraite de Fleurus eut exposé les quatre places à être cernées, ce qu'elles furent effectivement avant qu'il ait pu les ravitailler. Il avait d'abord formé le projet de les abandonner. Les Anglais s'y opposèrent ; alors il les garnit de tout ce qui pouvait être utile et même superflu en munitions et en vivres ;

il n'oublia qu'une seule chose, ce fut d'y mettre des troupes. Le corps de Davidovich qui, dans sa retraite, passa par Quiévrain, aurait pu en fournir suffisamment, mais il n'en reçut pas l'ordre ; et, par le plus bizarre arrangement, on mit dans Landrecies 2,400 hommes, 3,000 dans le Quesnoy, 3,000 dans Condé, et seulement 3,500 dans Valenciennes, qui en exigeait 15,000, comme je l'ai déjà remarqué. Après la retraite de Waterloo, le prince de Waldeck envoya l'ordre aux quatre commandants de chercher à faire une capitulation avantageuse ; cet ordre ne put parvenir qu'à ceux de Valenciennes et de Condé. Quand on fut à Foron-le-Comte, dans une des matinées où il était engoué d'un des quarante projets qu'il forma de passer la Meuse [1], projet qu'il n'exécuta jamais, il envoya un cadet du régiment de Latour porter l'ordre à Valenciennes et à Condé de se défendre jusqu'à l'extrémité ; ce cadet n'arriva pas, l'on ne sait ce qu'il est devenu.

Landrecies, où commandait le général Foulon, se rendit presque sans soutenir de siège. Le commandant du Quesnoy [2], arrivé deux mois auparavant de Transylvanie, où il servait dans les garnisons, fit une fort belle résistance : il soutint vingt-quatre jours de tranchée ouverte et vingt et un de feu. Que pouvait faire à Valenciennes le général Cammeler, avec si peu de garnison et 20,000 bourgeois qui ne voulaient plus être bombardés ? Il se rendit prisonnier de guerre, mais il eut la permission de revenir

1. Sept fois il convint avec le prince de Hesse, gouverneur de Maëstricht, de passer la Meuse : sept fois il lui donna sa parole que ce projet serait exécuté le lendemain et sept fois il y renonça. (A.)

2. Il se nommait Planck. Quand on lui fit connaître le décret de la Convention prescrivant de passer au fil de l'épée les garnisons autrichiennes des villes françaises occupées, si elles ne se rendaient pas vingt-quatre heures après la première sommation : « Une nation, répondit-il, n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre nation. » (Éd.)

joindre l'armée, sous la condition de ne pas servir de treize mois. Le général Mikovitch, qui commandait à Condé, ne se défendit pas et suivit le sort de Valenciennes [1].

Ces quatre places prises, les Français portèrent les 12 ou 15,000 hommes qui en avaient fait les sièges dans les Pays-Bas, où ils se réunirent aux 54,000 de l'armée du Nord commandée par Pichegru, et aux 27,000 de l'armée de Sambre-et-Meuse. C'était le total de leurs forces agissantes dans cette partie ; elles ont été augmentées depuis par les masses venues après la moisson. L'armée de la Flandre maritime, celle qui se promenait devant Berg-op-Zoom et Bréda, et enfin celle destinée au dépouillement intérieur du pays, ne formaient pas 30,000 hommes à elles trois. Ces 30,000 hommes n'agissant point contre nous, il ne restait aux Français qu'environ 100,000 hommes à employer vers la Meuse, et nous y avions encore 70.000 Autrichiens et 30 à 40,000 Anglais, Hanovriens, Hessois, etc. Nous étions donc en nombre au moins égal, mais les talents des généraux n'étaient point en égalité.

Les Français, décidés à nous chasser de la Meuse, commencèrent à nous inquiéter dès le 10 de septembre. Le 14, Pichegru enleva aux Anglais, postés près de Bois-le-Duc, le poste de Boxtel. Les Anglais voulurent le reprendre et y échouèrent; le 16, Pichegru marcha à eux avec toutes ses forces, qui n'étaient pas sur ce point de plus de 25,000 hommes. Les Anglais en virent davantage et se retirèrent derrière la Meuse ; ils vinrent prendre une position entre Grave et Nimègue.

Le général Jourdan, le même qui nous avait battus à

1. Par la plus cruelle insouciance, on avait laissé dans les bataillons, qui étaient renfermés dans les quatre places, quelques émigrés français, qui y servaient les uns comme officiers, les autres comme soldats : tous ceux qui furent reconnus furent massacrés sur les glacis par les républicains. (A.)

Fleurus, manœuvra par sa droite, pour forcer notre gauche. Cette manœuvre, comme je l'ai déjà remarqué, était tellement prévue, que tout le monde l'annonçait plus de trois semaines avant qu'elle fût exécutée; cependant l'on ne renforça pas d'un seul bataillon cette partie menacée. M. de Clerfayt, cependant, offrit des renforts à M. de Latour, qui répondit qu'il avait assez de monde, et que sa position était sûre.

Le 14 septembre, Jourdan, avec 14,000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse et 12,000 hommes du corps des sièges, marcha sur l'Ourthe et, le 16, en occupa la rive gauche, d'où il canonna la rive droite avec un grand nombre de canons de position; il se fit joindre, le 17 au soir, par les 12,000 hommes de son armée, qu'il avait laissés à Liège, où il ne resta peut-être pas 500 hommes.

Le même jour 17, pour partager l'attention des Autrichiens, il fit faire des démonstrations le long de la Meuse ; la principale se fit devant Maëstricht et fut même poussée plus loin qu'il ne voulait, car la canonnade y fut très vive et dura toute la journée; il y eut des charges de cavalerie et plusieurs villages pris et repris.

Le 18, Jourdan passa de force l'Ourthe et l'Ayvaille avec 40,000 hommes. Cette action est celle de toute la guerre où les Français ont montré le plus d'audace et le plus d'énergie. Elle ne peut être comparée qu'aux trois combats de Fribourg du grand Condé ; ils forcèrent le pont étroit de l'Ayvaille sur lequel les Autrichiens avaient placé deux pièces de canon de 12, qui les mitraillaient; ils le passèrent en jetant dans la rivière leurs morts et leurs blessés qui obstruaient le passage. Ayant leurs généraux en avant, ils descendirent la rive escarpée du torrent de l'Ourthe et le traversèrent partie au gué, partie à la nage, sous un feu affreux de balles et de mitraille qui enlevait

des rangs entiers [1]. Ni ce feu, ni les difficultés de l'entreprise, ni les cadavres amoncelés dans la rivière, ni l'escarpement à pic de la rive droite, ni les retranchements des ennemis ne purent les empêcher de gravir au sommet des montagnes et de forcer tous les passages. On ne peut concevoir comment ils ont pu traîner leurs canons, et faire passer leur cavalerie dans ces rochers ; mais il est certain qu'elle a suivi l'infanterie ainsi que l'artillerie.

Dans quelques endroits les Autrichiens ont opposé une résistance égale à celle de l'attaque ; sur d'autres points ils ont faibli, ce qui a été cause que les détachements qui ont tenu le plus longtemps ont été entourés et très maltraités. Les hussards de l'archiduc Léopold se sont enfuis jusqu'à Aix-la-Chapelle, au premier coup de fusil ; plusieurs bataillons se sont dispersés dès qu'ils ont été attaqués. Notre perte a été de 2,000 hommes tués, de 1,500 prisonniers et de 35 canons.

Le général de Latour, qui était venu de sa personne au fort de l'action, vers Sprimont, avait laissé à la Chartreuse de Liège quatorze bataillons, sous les ordres du général Quasdanovich, qui n'imagina pas d'en envoyer un seul au secours des troupes qui se battaient sur l'Ourthe, et reçut l'ordre de se retirer le soir à Herve.

Dès le 19, les Français poursuivirent les Autrichiens sans leur laisser un moment de repos et, refusant toujours leur aile gauche, marchèrent par leur droite, et cherchèrent à gagner Aix-la-Chapelle avant nous ; mais ils ne purent y réussir. M. de Latour se retira le 20 à Henri-Chapelle ; il mit ses avant-postes à Clermont, et il y soutint, depuis midi jusqu'à sept heures du soir, une attaque

1. M. de Latour m'a dit qu'il avait été battu par sa faute, mais qu'il n'avait pas cru des hommes capables de ce qu'il avait vu faire aux Français ce jour-là. (A.)

terrible des Français, dans laquelle eux et les Autrichiens montrèrent un égal acharnement. Les Croates même se battirent dans les bois à coups de baïonnette et de crosse de fusil [1] : les Français rebutés enfin se retirèrent vers la nuit, assez en désordre, à une lieue en arrière du champ de bataille. Il était devenu facile alors de réparer l'échec de l'Ourthe, en rattaquant les Français près de Herve et de Verviers et en front avec 30,000 hommes qui n'avaient pas combattu ; il était probable qu'on les étonnerait par cette attaque audacieuse, qu'on obtiendrait des succès et qu'on reprendrait la position de l'Ourthe et de la Meuse qu'on pourrait ensuite garder plus facilement. C'était l'opinion du marquis de Chasteler, officier aussi brave qu'instruit et entreprenant ; il proposa cette attaque et en fit les dispositions, mais M. de Clerfayt était trop circonspect pour adopter un pareil projet.

Le 21 septembre, M. de Latour vint à Aix-la-Chapelle ; le 23, il continua sa retraite par Eschweiler, et le 24, il vint à Düren former la gauche de la grande armée qui, sur la nouvelle du combat de l'Ourthe, avait quitté précipitamment Foron le 19, et avait marché droit à Gulpen, entre Aix-la-Chapelle et Maëstricht, où elle séjourna le 20 ; le 21, elle marcha à Rolduc, et le 22, derrière la Roër, à Juliers.

Le général Werneck resta encore 2 jours à Sittard et vint ensuite prendre une position derrière la Roër, à Wassenberg ; le général Kerpen continua d'occuper Ruremonde avec quatre bataillons et quatre escadrons.

Dès le 23, le général Clerfayt s'occupa de rassembler son armée ; il la fit camper derrière la Roër, entre Ham-

1. Ce combat et celui de l'Ourthe ont coûté aux Français, de leur aveu, plus de 8,000 hommes. (A.)

bach et Düren ; elle était forte de soixante bataillons et de cent escadrons ; excepté le 17 avril, les Autrichiens n'avaient pas eu autant de monde sur un point. Le général Kray resta avec un petit corps devant Juliers ; les généraux Haddick et Nauendorf avaient des corps détachés sur la gauche et communiquaient avec le général Mélas, et celui-ci avec les Prussiens.

Ceux-ci venaient d'avoir un avantage signalé, mais inutile, le 20 septembre. Tandis qu'on nous battait sur l'Ourthe, ils marchaient enfin pour rattaquer Trèves et, pour assurer le succès de l'entreprise, le prince de Hohenlohe, prussien, réuni au général autrichien Benjowsky, se porta vers Kaiserslautern, et y surprit un camp français de 7 à 8,000 hommes, dont la totalité fut tuée ou prise ; ce succès n'aboutit à rien ; il fallut se retirer, et de Kaiserslautern et des environs de Trèves.

Le 26 septembre, M. de Clerfayt reçut la patente de vice-gouverneur général par intérim des Pays-Bas. C'était annoncer que, dans le cas où l'on y rentrerait, on n'y verrait plus, au moins dans les premiers moments, qu'un gouvernement militaire ; il eût été bien utile que l'on adoptât plus tôt cette mesure ; du reste, cette nomination de M. de Clerfayt était un dégoût que l'on faisait éprouver à l'archiduc Charles.

Quelque temps auparavant, on avait cassé tout le gouvernement du Brabant, et le courrier qui arriva le 26 à Niederzier avait été prévenu qu'il trouverait M. de Clerfayt à Bruxelles. Preuve que la cour de Vienne voulait la rentrée dans les Pays-Bas et qu'elle y comptait.

Les Français nous laissèrent tranquilles sur la Roër pendant quelques jours, qu'ils employèrent à nous reconnaître avec de fortes patrouilles, et par le moyen de leurs ballons. Enfin le 2 octobre, ils nous attaquèrent sur tous

les points, depuis Linnich jusqu'à Düren; ils repoussèrent tous les avant-postes que nous avions encore de l'autre côté de la Roër, et les forcèrent de repasser cette rivière; se contentant ensuite d'occuper notre ligne dans toute son étendue par une chaîne de troupes légères, ils portèrent rapidement, par un mouvement aussi bien exécuté qu'audacieux et brillant, la plus grande partie de leurs forces sur leur droite, et attaquèrent vivement le poste de Düren. Ils passèrent la Roër sur le pont de cette ville, qu'ils forcèrent, malgré la résistance des deux bataillons qui le défendaient et des quatre lignes d'infanterie et d'une batterie formidable qui les soutenaient pendant cette attaque. Le reste de leurs troupes continua à marcher par leur droite, et ayant passé sans obstacle la Roër à Creutzenau, vint, le soir, se mettre en bataille sur notre flanc gauche; tous ces mouvements se firent à notre vue. Ils durèrent sept à huit heures, et dès le premier moment l'on put deviner leurs projets. Si on ne voulait pas les attaquer dans leur marche, pendant laquelle ils prêtaient le flanc, en repassant nous-mêmes la Roër, entre Hambach et Düren (et cette attaque pouvait renouveler la bataille de Rosbach), au moins l'on pouvait dégarnir toute la droite et le centre pour prolonger la gauche et se mettre en bataille vis-à-vis des Français, leur offrir une ligne parallèle à la leur, et là, ou attendre la bataille, ou plutôt les attaquer le lendemain au point du jour; les ennemis étaient très fatigués de la marche de la veille. On ne fit rien de ce qu'il y avait à faire. Le général Alvinczy, qui commandait notre gauche, laissa défiler les Français devant lui, sans faire un seul mouvement; le général Clerfayt prit le change deux fois dans la journée et vint se faire canonner devant Juliers, où l'attaque des ennemis n'était et ne pouvait être qu'une feinte. Enfin, à neuf heures du soir, M. de Clerfayt fit dé-

camper les 65,000 hommes et vint prendre derrière l'Erft une position momentanée [1].

On évacua Juliers; cette ville pouvait tenir quinze à vingt jours; mais elle n'eût pas gêné les Français, ils l'eussent bloquée et dépassée, et c'était y sacrifier une garnison autrichienne, les Palatins l'ayant abandonnée.

Les Français qui avaient poursuivi et canonné, le 3 octobre, dans la matinée, l'arrière-garde commandée par M. de Latour, ne firent aucun mouvement le 4.

M. de Clerfayt, remonté par leur inaction, voulut attendre dans la position où il se trouvait, et qui était fort bonne, une nouvelle attaque générale des Français et risquer une bataille. M. de Beaulieu l'en détourna; il lui représenta que, s'il avait voulu se battre, il eût fallu le faire le 2 octobre derrière la Roër, ou le 3 à Düren, avec des troupes fraîches, et non le lendemain d'une retraite de nuit, avec des troupes fatiguées et décontenancées, et à quatre lieues d'un grand fleuve qui, dans le cas d'une déroute, offrirait beaucoup de dangers ou au moins d'embarras pour le passer; ces représentations motivées purent avoir de l'influence sur la conduite de M. de Clerfayt, mais ce qui le décida, ce fut l'échec que reçut, le 4, le général Werneck, qui devait se retirer à Düsseldorf, et qui, talonné par un corps nombreux de cavalerie, dans sa marche de Wassenberg à Grevenbroich, ne put gagner Düsseldorf, et vint, assez en désordre, rejoindre la grande armée, avec laquelle il passa le Rhin dans la nuit du 5 au 6 octobre.

Le général Kerpen, avec la garnison de Ruremonde, arriva miraculeusement le 4 au soir à Düsseldorf et passa

1. Cette affaire est appelée, dans les relations françaises, la bataille d'Aldenhoven. (Éd.

le Rhin sur le pont volant; on n'avait point eu la précaution de faire construire un pont devant cette ville où devaient se retirer les deux corps de Werneck et de Kerpen (plus de 15,000 hommes); si les Français eussent su la marche de M. de Kerpen, et qu'ils l'eussent attaqué en force au lieu de poursuivre le général Werneck, ils eussent détruit en entier les quatre bataillons et les quatre escadrons qui composaient le détachement de Kerpen ; mais ils ignorèrent le point de retraite de ce général et il ne fut suivi que par 5 ou 600 hommes de troupes légères, qu'il repoussa facilement à Neuss.

Dès que les Autrichiens eurent repassé le Rhin, les Français en garnirent la rive gauche et engagèrent près de Mülheim une canonnade qui cessa bientôt; on les menaça de brûler Cologne avant qu'ils l'eussent dépouillée, et l'on convint d'une trêve pour les bords du fleuve.

Le 6 octobre, à dix heures du soir, les Français jetèrent des obus dans Düsseldorf, et ne cessèrent le feu que lorsque le palais et les écuries de l'électeur eurent été réduits en cendres; la garnison palatine se sauva dans la nuit hors de la ville ; toutes les têtes étaient perdues, la population entière courut dans les jardins qui entourent la place, hors de portée du canon, et si le général Kerpen n'eût pas occupé tous les postes, les portes et les remparts avec ses troupes, je crois que les 4,000 Palatins et la régence auraient été, dans des bateaux, chercher les 600 Français qui les bombardaient, et les prier de venir prendre possession de la ville.

Les généraux Mélas et Nauendorf s'étaient retirés à Coblence, où ils paraissaient devoir tenir longtemps; c'était facile et important, mais ces deux généraux et le général Beaulieu lui-même, qui vint reconnaître la position, en jugèrent autrement, et à la première vue des Français, ils

repassèrent le Rhin et occupèrent la forteresse d'Ehrenbreitstein sur la rive droite de ce fleuve.

Les Prussiens ne se maintinrent en avant du Rhin que peu de temps après la retraite des Autrichiens; ils le repassèrent à Mayence, et toujours fidèles à leur système peu loyal, ils refusèrent de défendre cette ville, dont ils retirèrent toutes leurs troupes et même tous les magasins.

Une trahison ou un coup de main pouvaient alors la livrer aux Français si le duc de Saxe-Teschen n'y eût fait entrer précipitamment 15 à 18,000 hommes de troupes autrichiennes et de l'Empire, et n'y eût mis des munitions et des vivres.

Le duc de Saxe-Teschen, qui pendant tout l'été n'était pas sorti de Schwetzingen, avait fait, avec ses 70,000 hommes, la campagne la plus nulle que jamais général ait pu faire.

Il accuse les Prussiens de lui avoir manqué de parole, d'avoir entravé toutes ses opérations, d'avoir laissé prendre Trèves et empêché l'attaque de l'Alsace; ce prince a en partie raison, ces faits sont vrais; rien ne peut être comparé à la mauvaise foi avec laquelle a agi M. de Möllendorf, dirigé par sa cour; mais ceux à qui les calculs de la politique sont étrangers pourront-ils croire que, lorsque les alliés perdaient les Pays-Bas, les trois Électorats du Rhin et la Hollande, faute d'avoir 50,000 hommes de plus dans cette partie, il y avait sur le Rhin 70,000 Autrichiens et 40,000 Prussiens qui n'avaient pas 20,000 Français contre eux ? Ces 110,000 hommes d'excellentes troupes restèrent tout l'été inutiles et oisifs. Qu'on s'étonne, après cela, des désastres de cette campagne, et qu'on en accuse la trahison ! On n'avait pas besoin de son secours pour tout perdre en faisant de pareilles fautes militaires.

Les Français, avec leur activité ordinaire, s'occupèrent

à faire de nouvelles conquêtes, dès que notre passage du Rhin les eut délivrés de 190,000 hommes effectifs; le corps du Brisgau, le corps de M. le prince de Condé, l'armée du duc de Saxe-Teschen, l'armée prussienne, celle de M. de Clerfayt, faisaient ensemble au moins ce nombre de soldats; si on y ajoute les 35,000 Anglais, les 15,000 Hollandais, les garnisons de Luxembourg, de Maëstricht, de Bois-le-Duc, de Venloo, de Mayence, de Grave, de Bréda, de Berg-op-Zoom, etc., qui faisaient plus de 60,000 hommes, on aura un total de plus de 300,000 hommes sous les armes; je doute que les républicains en eussent la moitié présents aux drapeaux.

Les Français assiégèrent Maëstricht, et peu après attaquèrent le fort de Stevensweert sur la Meuse, dont la prise ne leur coûta ni peine ni temps; deux obus suffirent aussi pour avoir le fort intéressant de Crèvecœur, la clef des inondations de la Meuse, et de celles nécessaires à Bois-le-Duc; ils espéraient saigner celles de cette dernière place et en faire le siège; les pluies les empêchèrent d'exécuter ce projet, mais ils n'en eurent pas besoin; quoiqu'ils fussent sans artillerie de siège, quoique la ville ne fût accessible que par une chaussée étroite, défendue par un fort et par deux batteries, quoiqu'il ne fallût pas plus de 100 hommes pour la défendre pendant tout l'hiver; après quelques jours d'un feu de quelques canons de campagne et de quelques obusiers établis presque hors de portée, et qui ne tuèrent ou blessèrent que six hommes dans la place, un prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur, la rendit et y livra la légion de Béon, composée d'émigrés français [1], dont l'humanité seule de Pichegru en sauva

1. Les généraux alliés (excepté les Anglais) détestaient tellement tout ce qui portait le nom de Français et étaient d'une si criminelle indifférence pour le sort des émigrés, qu'ils ne stipulèrent jamais rien pour les

une partie ; le prince de Hesse se déroba par la fuite au jugement que sa conduite méritait.

Après la prise de Bois-le-Duc, les Français bloquèrent Grave, et attaquèrent, le 17 octobre, les Anglais, qui tenaient toujours entre cette ville et Nimègue ; ils les mirent facilement en désordre et leur firent repasser le Wahal ; leur quartier général passa encore un autre bras du Rhin (le Lech) et vint à Arnheim ; les républicains bombardèrent Thielt et assiégèrent Nimègue, mais sans passer le Wahal.

Venloo se rendit aux Français le 27 octobre, après quatre jours de résistance.

M. le comte d'Artois eut le chagrin d'être témoin de tous ces désastres ; ce prince si infortuné était depuis quelque temps à l'armée anglaise ; les Anglais, à qui l'on doit tous les malheurs de la France, la révolution, la mort du roi, la perte de Toulon, celle de la Vendée, les Anglais qui avaient arrêté le roi de Prusse en Champagne et le prince de Cobourg à Cambrai, par leur désastreuse expédition de Dunkerque, avaient donné naissance à ce monstre révolutionnaire à qui ils avaient laissé prendre assez de forces pour qu'ils crussent enfin indispensable pour eux-mêmes de chercher à l'étouffer, afin de n'en pas devenir les victimes ; ils sentirent trop tard, mais plus tôt encore que les autres puissances, que, dans une guerre pareille à celle-ci, il fallait attaquer l'opinion par l'opinion, et surtout les Français par les Français, si on voulait les

sauver, lorsqu'ils tombaient dans les mains de leurs bourreaux ; lorsque l'on résolut de laisser des troupes autrichiennes dans Maëstricht, qui devait bientôt être cerné, assiégé et pris, on joignit à ces troupes le petit régiment de Hohenlohe allemand, composé d'émigrés français des provinces allemandes. Je courus chez le prince de Cobourg dès que j'appris cette disposition : il me remercia de l'en avoir averti et retira le régiment. Ne pouvait-il y penser, sans que je le lui rappelasse ? (A.)

vaincre ; que les trois quarts de ceux que l'horreur des étrangers et surtout des Allemands, et l'orgueil national, font combattre avec acharnement dans les rangs des républicains, seraient venus joindre les fleurs de lis et leurs princes, si on les eût mis en avant; mais dans cette guerre de l'ambition stupide et des sots calculs d'une politique perfide et intempestive des coalisés contre les crimes audacieux de la Convention, on a voulu être conquérant avant que d'être juste, et on a été vaincu.

Si, à la fin de 1793, on eût levé l'armée royaliste que les Anglais cherchèrent à organiser, mais dont ils furent toujours détournés par les Autrichiens, on aurait eu, dans l'hiver, 40,000 excellents soldats, de ces soldats qui ont battu et chassé partout devant eux les armées alliées et qui se seraient, au moins en partie, réunis sous un drapeau blanc, s'ils avaient vu de notre côté autre chose que des conquérants de leur patrie, des spoliateurs de leur roi et les ennemis naturels de la nation. Une mesure différente eût sauvé la France et l'Europe au mois de décembre 1793; maintenant, elle n'est plus possible même à tenter.

Le 2 novembre, les Français prirent Saint-Goar et Rheinfeld, sur la rive gauche du Rhin, et s'approchèrent de Mayence ; le landgrave de Hesse-Cassel vint lui-même avec 18,000 hommes de troupes réglées et son excellente milice pour sauver Rheinfeld; il arriva trop tard et fit mettre le commandant en prison.

Au commencement de novembre, les Prussiens, soit gagnés par l'adresse des Français, soit décidés par l'espoir d'obtenir de nouveaux subsides ou le désir d'exposer les troupes autrichiennes, firent partir de Francfort 17,000 hommes pour la Pologne, afin d'y réparer la honte du siège de Varsovie et arrêter l'insurrection de leurs nouvelles possessions ; ce ne pouvait être qu'un prétexte,

car la Russie n'avait pas besoin de ces 17,000 hommes ni même de toute l'armée prussienne pour triompher, et pour elle et pour la Prusse, de toutes les forces des Polonais.

Dès le 8 octobre, le général Werneck, avec 25,000 hommes, avait occupé Düsseldorf et la rive droite du Rhin depuis cette ville jusqu'à Emmerich, où il communiquait avec l'armée anglaise ; il mit une garnison dans Wesel, où il n'y avait que 300 invalides prussiens. Si cette place n'avait pas été si importante pour l'objet général de la guerre, les Prussiens méritaient bien que les Autrichiens la laissassent prendre aux Français.

Ce corps de Werneck fut destiné à opérer avec les Anglais, de qui les Autrichiens se rapprochèrent politiquement.

Le 2 novembre, M. de Clerfayt fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver le long du Rhin et près de Wetzlar, de Giessen, etc. Presque tous les régiments étaient complets et plusieurs au-dessus du complet; l'organisation intérieure de l'armée autrichienne, qu'on doit à M. de Lascy, est aussi parfaite que son système de guerre est désastreux.

A cette époque, j'ai cessé d'être attaché à l'armée autrichienne et j'ai reçu l'ordre de me rendre en Russie et à mon régiment, ainsi que M. de Richelieu. En deux campagnes, j'avais été témoin de beaucoup d'événements dont j'ai donné ici un précis très abrégé, mais où cependant j'ai relaté les principaux événements.

Après chaque relation de bataille ou d'affaires, j'ai joint quelques réflexions sur la manière dont cette guerre était menée ; ces réflexions ne seront pas du goût de tout le monde, mais je puis assurer qu'elles ont été dictées par la vérité et par la plus exacte impartialité. Je ne m'en per-

mettrai plus ici ; je termine cet ouvrage en répétant que dans ces deux désastreuses campagnes les alliés n'ont pas fait un pas qui ne fût une faute politique ou militaire [1].

A Vienne, ce 10 janvier 1795.

1. La meilleure carte pour suivre les opérations militaires aux Pays-Bas en 1793 et 1794 a été dressée par un des généraux autrichiens ayant pris part à cette guerre, Ferraris. Terminée en 1777, elle est en 25 feuilles grand aigle, à la même échelle que celle de Cassini et lui faisant suite. On recourra également avec profit au récent ouvrage de MM. Paul Foucart et Jules Finot, *La défense nationale dans le Nord, de 1792 à 1802*, 2 vol. (Éd.)

CAMPAGNE DU COMTE WURMSER

EN ALSACE (1793)

AVANT-PROPOS

La manière brillante dont le comte Wurmser avait exécuté les premières opérations de la campagne semblait devoir en maîtriser le succès. L'attaque du Bienwald, la prise des lignes, étaient garantes de la conquête entière de l'Alsace. On devait peu s'attendre sans doute aux désastres qui les ont suivies. Cependant ceux qui ne regardent dans cette guerre la discipline des armées, le talent des généraux que comme accessoires, qui attribuent aux cabinets les événements heureux ou malheureux qui depuis un an viennent tour à tour rassurer ou effrayer l'Europe, depuis longtemps auraient pu les prévoir.

Cet écrit, dicté par l'impartialité, pourra jeter quelque lumière sur les ténèbres qui depuis le mois d'octobre ont enveloppé les opérations des armées du Rhin. Autrichiens ou Prussiens, patriotes ou émigrés indistinctement y sont loués ou blâmés avec courage. On a essayé de porter le flambeau de la vérité sur la conduite incertaine d'un personnage [1] qui, après avoir entraîné l'Europe à deux doigts de sa ruine, a écrasé du poids de sa réputation le cri général qui voulait s'élever contre lui; qui, fascinant les yeux de ceux qui aiment mieux suivre

1. Le duc de Brunswick. (Éd.)

l'ornière de l'habitude que de tracer une route nouvelle, est parvenu à faire oublier ses revers pour ne laisser aux regards du public que ses anciens succès.

Au reste, il serait injuste de rejeter entièrement sur lui les fautes qui, en 92, ont presque ouvert aux Français les portes de l'univers et qui, en 93, les ont fait lutter sans un trop grand désavantage contre l'Europe réunie. En lisant avec attention ce journal aride, mais fidèle, on verra, sans qu'il soit nécessaire de les faire remarquer ici, les causes, les raisons qui ont fait perdre le fruit de la campagne ; on devinera facilement ce qui a pu enfler si fort le courage des patriotes, ce qui a pu leur donner l'énergie indispensable pour attaquer pendant un mois de suite, quoique battus chaque jour. Ils avoueront sans effort, ceux qu'une partialité outrée n'aveuglera pas, que ces revers mêmes sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de la discipline, de la subordination, de la bravoure du soldat autrichien, et que ce n'est ni dans la valeur des patriotes ni dans les talents de leurs chefs qu'on doit chercher à en découvrir l'origine, mais dans la politique des cabinets.

En vain une ligue formidable, phénomène politique, s'est-elle formée contre la France ; en vain menace-t-elle de l'inonder de ses soldats, ce qui devait seul en assurer le succès, l'unité d'opinions, si rare parmi les particuliers, impossible chez les souverains, lui manque et annule, avant qu'ils soient réalisés, les efforts que dans des éclairs de bonne foi la sécurité oppose à la scélératesse. Étonnés du nœud qui les rassemble, les différents potentats ne voient qu'en tremblant leurs drapeaux réunis. Du sein de la victoire, la jalousie fait sortir des obstacles qui viennent aussitôt en détruire l'effet. La marche des opérations, froissant dans son cours quelques

intérêts particuliers, est arrêtée à chaque pas; les généraux sont obligés d'attendre des décisions aussi tardives qu'illusoires et, le moment étant échappé, il faut faire couler des flots de sang pour pouvoir se ressaisir.

Cependant les rapides conquêtes de Dumouriez ayant pour un instant détruit toute dissension, on eût dit au mois de mars que, sentant la nécessité d'éteindre dès sa naissance un volcan dangereux dont les canaux se prolongent sous tous les trônes, les rois avaient résolu de faire un effort puissant pour étouffer cette hydre sans cesse renaissante. L'évacuation précipitée de la Belgique, la prise de Condé, de Valenciennes, semblaient annoncer l'instant prochain de la victoire. L'échec devant Dunkerque est venu rehausser l'espoir de la Convention, et la levée du siège de Maubeuge, en étonnant l'univers, lui a fait voir ses forces et l'énergie de ses armées sur les rives du Rhin. Longtemps retenu par le siège éternel de Mayence, le général Wurmser, obligé de consumer dans l'oisiveté un temps précieux, attend impatiemment le moment de faire flotter en Alsace comme en Flandre l'aigle vainqueur de l'Autriche. Il arrive enfin sans perdre un instant et marche à l'ennemi, et soudain il disparaît devant lui. Mais bientôt la politique parvient une seconde fois par ses intrigues sourdes à le replonger dans l'inaction. L'arrivée du général Ferraris lève momentanément cet obstacle et bientôt ces lignes si fameuses, si redoutées, tombent sans effort; la Lauter, la Moder, la Zorn, sont teintes du sang impur des Jacobins. En huit jours, le fort Louis ouvre ses portes. Voulant assurer à son souverain un pays revenu de ses erreurs et qui ne demandait qu'à les expier par son obéissance, il oublie les lois de la prudence, donne quelque chose au hasard. S'il eût été secondé, la prise de Landau aurait couronné

ses démarches; mais les mêmes raisons qui l'avaient arrêté six semaines à Freckenfeld l'empêchèrent de conserver ses conquêtes. Harassé par une campagne pénible et fatigante, le soldat autrichien s'arrête un instant; il fuit devant un ennemi accoutumé à être vaincu, et Landau est délivré, le Palatinat perdu.

La même imprévoyance, la même mésintelligence, se font voir partout.

Dans l'intérieur, un parti puissant secoue enfin le joug. Sorti du néant, sa naissance est un miracle, son existence un prodige, plus dangereux à lui seul pour la Convention que le reste des ennemis. Pendant neuf mois il lutte contre toutes les forces qu'elle lui oppose. Manquant de vivres, de munitions, il appelle à grands cris le secours de l'étranger et ne veut que l'ancienne monarchie et le rétablissement de la religion. Pendant longtemps on hésite, on retarde; on ne se décide enfin à venir à son aide qu'au moment où, épuisé par les pertes, affaibli par ses victoires, il est anéanti et dispersé.

Au midi de la France, une ville intéressante par sa population, importante par ses richesses, se détache aussi de la faction scélérate qui a plongé au tombeau le meilleur des rois. Sa manière de penser n'est pas aussi prononcée; mais l'exacte probité des chefs qui la gouvernent ne peut faire douter des principes qu'ils cherchent à inspirer à leur armée. On voit qu'obligés de flatter toutes les passions, ils ne suivent l'opinion qui, dans la France, compte encore le plus de partisans que pour consolider plus sûrement leur parti. Une puissance voisine fait quelques efforts pour les soutenir; mais bientôt, fatiguée d'un moment de réveil, elle se retire dans ses montagnes et abandonne ces malheureuses victimes au fer du bourreau. La houle jacobite pénètre dans ces murs; la soif des ri-

chesses, le meurtre, le désespoir, la vengeance, y entrent avec elle. La capitulation est rompue; l'âge, le sexe, rien n'est respecté. Trouvant trop lents les apprêts du supplice, le canon foudroyant sert leur barbare rage. Lyon n'est bientôt qu'un désert affreux où le sang ruisselle en abondance. Cette ville, l'émule de Paris, est abattue. Ses riches habitants sont ou massacrés ou bannis, et une bande de scélérats ne respirant que le crime et le pillage reste seule dans son enceinte.

Une autre ville, moins fameuse par son opulence, par sa population, mais tout aussi prépondérante par sa position avantageuse, ouvre ses portes à l'Anglais et à l'Espagnol. D'abord attachée à la constitution pour qui la France a pris les armes, pendant quelque temps elle conserve encore au haut de ses forts l'étendard de la révolte. Bientôt un plus noble sentiment électrise tous les cœurs. Le souvenir de leur roi vient frapper leurs esprits. Ils sentent qu'ils sont nés Français. Le cri de Vive Louis XVII ! retentit sur la plage; l'oriflamme tricolore devient la proie des flammes et l'étendard des lis flotte dans les airs. Ils demandent à appeler au milieu d'eux l'auguste personnage qui pour tous les Français fidèles tient la place de ce malheureux enfant qui de la vie n'a encore connu que les douleurs. L'Anglais les refuse, leur rappelle avec dureté les conditions qu'en apportant chez eux l'abondance il leur a imposées; mais voyant qu'appuyés de l'Espagnol, plus généreux peut-être malgré lui, il se verra forcé d'y consentir, il aime mieux abandonner à son ennemi la clef de la Méditerranée que de la conserver à Louis XVII qu'il semble vouloir défendre; il fuit, et le salpêtre embrasé fait voler en éclats cet objet de sa jalousie. Un monceau de ruines est là, où naguère cent vaisseaux trouvaient un abri assuré, un port contre les orages.

Dans les Pyrénées, de bonne foi, mais trop faible, l'Espagnol ne fait qu'aguerrir un ennemi qui sent sa supériorité et, heureux de conserver ses domaines, ne peut pousser plus loin ses conquêtes.

Voilà le tableau fidèle des opérations qui ont eu lieu à cette campagne. Puisse-t-il servir de leçon aux souverains et leur faire connaître enfin que, s'ils ne relèvent le trône de Louis XVI abattu par des mains scélérates, ils doivent s'apprêter à descendre des leurs !

1er février 1794.

CAMPAGNE DU COMTE WURMSER

EN ALSACE (1793)

Dès le commencement de février 1793, les troupes autrichiennes commencèrent à déboucher dans les plaines du Rhin. M. de Colloredo, avec un corps de 15,000 hommes, resta pendant quelque temps aux environs de Manheim. Mais la Hollande, qui penchait vers sa ruine, ayant demandé du secours, le prince de Cobourg fut obligé d'appeler ces troupes à lui et bientôt après les conduisit à la victoire dans les plaines d'Aldenhoven [1]. Les opérations sur Mayence en furent nécessairement retardées. Cependant S. M. Prussienne ayant désiré ouvrir la campagne, le général comte de Wurmser, accoutumé depuis longtemps à ne connaître aucune difficulté, consentit à la seconder avec le peu de forces

1. Aldenhoven, dans la circonscription d'Aix-la-Chapelle. Les Autrichiens y entrèrent le 1er mars 1793. « Le prince de Cobourg, qui était arrivé à Cologne, connaissant le désordre et la désunion des chefs et la mauvaise disposition des troupes françaises, rassembla son armée et marcha sur Aldenhoven, par où il pénétra sans obstacle. Tous les quartiers se replièrent sur Liège dans la plus grande confusion et sans combat. » (Dumouriez, *Mémoires*, éd. de Hambourg, 1794. 1re partie, p. 197.) Aldenhoven a donné son nom à une victoire française remportée l'année suivante (V. p. 101). (Éd.)

dont il pouvait disposer. Le 30 mars fut fixé pour l'attaque générale. Il fut convenu que les troupes saxonnes et prussiennes se porteraient sur l'ennemi dans les environs de Bingen et de Kreuznach, et que, quand le succès paraîtrait à peu près certain, le général Wurmser passerait le Rhin entre Spire et Manheim pour leur couper, s'il était possible, la retraite sur Landau. La chose réussit comme on l'avait désiré. Le succès même surpassa l'attente générale et par cela précisément ne fut pas aussi complet. La déroute se mit aux premières décharges dans l'armée patriote; à l'exception d'un petit corps qui fit résistance près de Dalsheim, le reste chercha son salut dans la fuite. Une partie, coupée par le corps aux ordres de S. A. S. M. le prince héréditaire de Hohenlohe [1], qui s'était portée sur Worms, fut obligée de rentrer dans Mayence. 15 à 1,800 hommes furent pris dans les bois aux environs de cette première ville, et de tous côtés le carnage fut considérable.

Averti seulement par les fuyards, le général Wurmser ne perdit pas un moment et fit embarquer les 7 à 8,000 hommes préparés pour le passage, et atteignit un corps qui se retirait, dans les environs de Waltheim. Ses dragons sabrèrent une centaine d'hommes et firent 200 prisonniers. Le même jour, il entra dans Spire et, malgré le peu de troupes qu'il avait, poussa ses avant-postes jusqu'auprès de Rheinzabern. A Hördt, 200 hommes du régiment de Monsieur, qui voulurent faire résistance, furent tous massacrés.

M. le duc de Brunswick arriva presque en même

1. Hohenlohe-Ingelfingen (Frédéric-Louis, prince héréditaire de), né en 1746, général d'infanterie au service de Prusse, chevalier de l'Aigle-Noir, mort en 1818. Il succéda à son père, le prince Henri-Auguste, en 1796. (Éd.)

temps et s'établit avec un corps de 10,000 hommes sur les hauteurs d'Edenkoben, étendant sa gauche vers Klosterhambach. Le général Wurmser garnit les villages le long de la Queich, et Zeiskam et Ober-Lustadt furent les points de communication avec les troupes prussiennes. Il prit son quartier général à Spire. Cinq bataillons et six divisions de cavalerie [1] composaient toute son armée, dont M. le général-major de Neu était le quartier-maître [2]. En même temps le prince héréditaire de Hohenlohe se porta sur les Deux-Ponts avec 15,000 Prussiens et prit poste à Kaiserslautern : il poussa ses avant-postes à Trippstadt pour communiquer avec Neustadt sur la Hardt, à Landsthal, et donna la main par Kassel au général Blankenstein, chargé de défendre la route de Trèves. Le général de Kalkreuth eut la direction du siège de Mayence et conserva sous ses ordres à peu près 15,000 Prussiens,

1. Deux bataillons de Gyulai hongrois, le régiment de Preiss, le 2e bataillon du régiment de Lascy, les dragons de Waldeck, les cuirassiers de Jacquemin, qui peu de temps après furent donnés à M. de Mack. De tous les régiments de l'armée, Gyulai est sans contredit celui qui s'est acquis le plus de réputation pendant cette campagne. Il est impossible d'aller au feu avec plus de calme et de gaieté. Extrêmement heureux, c'est lui qui eut toutes les actions brillantes, l'attaque du Bienwald, la prise des lignes, etc. Le régiment de Preiss, au contraire, était plus que médiocre. Il avait beaucoup perdu dans la guerre des Turcs et était presque entièrement formé de recrues peu accoutumées au feu : c'est un des régiments qui désertaient le plus. Les dragons de Waldeck étaient les Gyulai de la cavalerie ; ce sont eux aussi qui ont fait les charges les plus brillantes. Ce régiment est très bien composé en officiers, extrêmement mordant, grave, aguerri, expérimenté. Les cuirassiers de Mack se sont aussi acquis à juste titre une grande réputation qu'ils ont laissée échapper à la retraite ; jusque-là ils avaient été sans tache, et le trait d'intrépidité le plus saillant a été fait par un piquet de ce régiment le 15 décembre devant Haguenau. (A.)

2. M. de Neu était peu connu jusqu'à cette époque, et sa place l'a peu mis à même de se distinguer. On assure cependant que c'est lui qui a tracé le plan de l'attaque des lignes. (A). — Neu (André, baron de), né en 1734, général-major en 1789, feld-maréchal-lieutenant en 1796, mort en 1803. (Éd.)

15 à 20,000 Saxons et Hessois, et 10,000 Autrichiens [1]. La position que le général Wurmser avait à maintenir était très mauvaise, puisque avec une poignée d'hommes il était obligé de garder plus de quatre lieues de pays et de contenir une place forte qui à chaque instant pouvait vomir contre lui une garnison plus forte que son armée; mais la déroute qu'avaient éprouvée les patriotes avait été si forte, la confusion, l'ineptie des chefs si grandes, qu'ils ne songèrent à former aucune entreprise et tout le mois d'avril fut tranquille. Pendant le courant de ce mois, le général fut renforcé d'un bataillon de corps francs, de trois bataillons de ligne, d'une division de hussards [2]

1. De toutes les troupes qui étaient devant Mayence, les Autrichiens seuls se sont battus deux fois; ils ont sauvé le général Kalkreuth et le prince royal, aux tentes desquels les patriotes avaient pénétré. C'est eux que le prince Louis choisissait toujours pour l'attaque des différents ouvrages défendant les approches dc la place. Les hussards de Wurmser, Gemmningen, Mittrowsky, Bender, Bréchainville, Manfredini, Pellegrini, y étaient. Ce dernier régiment vint ensuite rejoindre l'armée de Wurmser et en fut le plus sûr appui. Ce régiment en garnison à Vienne était aussi très bien composé en officiers et contribua beaucoup à la prise des lignes, où il fut écrasé. Il arriva à l'armée le 31 juillet.

2. Le corps servien (30 avril), ramassis d'Italiens, Croates, Illyriens, etc. Quoique en général fort mauvaise troupe, ce bataillon cependant se battit quelquefois assez bien, principalement quand il fut placé dans des bois. Il fut constamment au bivouac jusqu'au 25 décembre, toujours aux avant-postes, sans jamais se laisser surprendre. — Le 2e bataillon du régiment de Kaiser (20 avril). Ce régiment fut toujours extrêmement malheureux et ne commença à voir le feu qu'au passage des lignes. Il se battit dans toutes les occasions fort bien, sans jamais cependant avoir des faits saillants par-devers lui. — Le 1er bataillon du régiment de Huff (30 avril). Ce régiment est sans doute celui de tous qui a vu le plus le feu et qui s'y est le mieux conduit, sans excepter Gyulai. Il s'est trouvé à toutes les affaires les plus chaudes de la campagne, a constamment eu l'avantage, et, s'il n'a pas une réputation aussi étendue que ce régiment, c'est que les occasions lui ont manqué. Il a perdu plus de moitié. — Le 2e bataillon du régiment d'Olivier Wallis (23 avril). Ce régiment s'appelle Laudon et n'a pas répondu à l'attente qu'un si beau nom promettait, sans cependant avoir contre lui aucune tache, excepté à la retraite. Quoiqu'étant toujours avec Gyulai lorsque ce régiment se couvrait de gloire, il a attendu le mois de novembre pour sortir de l'obscurité. — 1re division des hussards de l'archiduc Léopold (5 avril). Ce régiment est composé en partie de Transylvains. Il est assez

et du corps de Condé [1]. Ces différentes troupes furent réparties dans les villages ci-dessus mentionnés.

Le 6 mai se livra le premier combat de la campagne, si cependant on peut donner ce nom à une escarmouche qui eut lieu à Herxheim, entre Rheinzabern et Landau. Le corps franc servien qui y était cantonné fut attaqué par un détachement assez fort qui sortit du bois pendant qu'une colonne tournait par sa droite le village, qui de ce côté n'était nullement appuyé. L'affaire fut assez chaude, les Serviens obligés d'évacuer Herxheim; mais 800 Hongrois étant arrivés, les patriotes furent repoussés après avoir perdu 2 à 300 hommes et les Autrichiens la moitié. Craignant une attaque pour le lendemain, le général fit bivaquer son armée. Cette nuit, elle fut augmentée d'un bataillon d'infanterie et de trois divisions de cavalerie [2], ce qui porta la totalité de ses troupes à 20,000 hommes.

vilain en hommes et en chevaux. Il s'était on ne peut plus mal conduit dans la guerre des Turcs; mais un très bon colonel, M. Ott, dans cette campagne, rétablit sa réputation en plusieurs circonstances; il s'est très bien montré le 22 juillet, le 12 et le 19 septembre, etc. (A.)

1. Le corps de Condé était composé de :

Infanterie	2 bataillons nobles, chacun de 1,200 hommes. . .	2,400
	l'infanterie de la légion Mirabeau.	800
	le régiment de Hohenlohe.	300
	le régiment de Rohan.	300
		3,800
Cavalerie	5 escadrons de gentilshommes.	600
	les chevaliers de la Couronne	300
	le régiment Dauphin.	100
	la légion de Mirabeau.	300
	les hussards de Salm.	200
		1,500

Après l'affaire du 17 mai, le régiment de Rohan passa à la solde de l'Empereur. Le corps de Condé a passé le Rhin le 14 avril et l'a repassé le 25 décembre. (A.)

2. Le 2e bataillon du régiment de Lattermann. Ce bataillon jusqu'après le passage des lignes s'est trouvé aux affaires les plus meurtrières, le 24 et

Le 15 mai, le général fit camper une partie de son armée et laissa cependant cantonner à Kuhardt et à Hördt les corps soldés du corps de Condé, et à Rülzheim sous les ordres du général-major de Hotzé [1], les Serviens, Gyulai, les hussards et Kaiser. Le camp, composé de six bataillons et de six divisions, s'étendit depuis Ober-Lustadt jusqu'à Freimersheim, où les Prussiens eurent leur gauche. Le reste des troupes cantonna dans les villages bordant la forêt de Germersheim, et des grand'gardes de communication furent poussées jusqu'à Offenbach. La position de l'avant-garde était fort hasardée; de Rülzheim à Offenbach il y a plus de deux lieues, et sur ce point quelques piquets en assuraient seuls le flanc. Les patriotes, en faisant sortir de Landau un corps de quelques mille hommes et en le poussant sur Offenbach, se seraient facilement emparés des trois débouchés traversant la forêt; le grand camp alors, pour donner du secours à M. de Hotzé, aurait été obligé de passer par Germersheim et ce dernier aurait pu facilement auparavant être enlevé. Le roi de Prusse, que l'activité du général Wurmser fait déjà trembler dès lors, vint entraver sa marche, mais pour cette fois, en contrecarrant ses projets, le servit utilement. Il lui donna l'ordre exprès de se retirer derrière la Queich; le général, qui était entièrement subordonné à ses volontés, fut obligé d'obéir.

le 25 août, le 12 et le 19 septembre. Il s'est toujours très bien montré et est un de ceux de l'armée qui ont le plus souffert. Il y avait beaucoup de Français dans ce bataillon, qui la plupart désertèrent. — 1re division des dragons de Kaiser. Ce régiment est un des plus vilains et sans contredit le plus mauvais de l'armée autrichienne. Il a constamment fui devant l'ennemi, le 17 mai, le 18 octobre, le 9 décembre, sans jamais racheter cette lâcheté par quelque trait de bravoure. Les officiers en étaient très mal composés. — 2 divisions de l'archiduc Léopold. (A.)

1. Hotzé (Jean-Conrad), né à Richterswyl (Suisse) en 1739, feld-maréchal-lieutenant en 1795, tué à la bataille de Zurich le 25 septembre 1799. (ÉD

Le 17, à la pointe du jour, l'ordre fut donné au général Hotzé et à M. de Vioménil de se replier sur Germersheim; mais les patriotes ne les laissèrent pas effectuer tranquillement leur retraite et cette journée pensa coûter à l'armée ses meilleures troupes. Comme on allait se mettre en marche au nombre d'à peu près 15,000 hommes, ils attaquèrent sur tous les points. Une colonne, après avoir forçé les Serviens à la chapelle de Rheinzabern, marcha sur Rülzheim. Une autre, qui venait par Herxheimweiher, se dirigea sur la droite de ce village, et une troisième, venant de Herxheim, s'avança sur Ottersheim et Bellheim. D'abord le succès couronna leur entreprise. Le régiment de Gyulai, ayant été surpris, fut chassé de Rülzheim, et ne pouvant résister à des forces si supérieures, à l'aide d'une division de hussards, se replia sur Bellheim. Il y arriva un moment avant la 3e colonne ennemie et eut le temps d'en défendre les approches jusqu'à l'arrivée du secours envoyé par le général. Le lieutenant-colonel comte de Klénau [1], des dragons de Kaiser, étant accouru avec sa division pour le soutenir, voulut charger l'ennemi; mais ses dragons lâchèrent pied et il fut fait prisonnier.

Maîtres alors de toute la plaine, sans perdre un moment, les patriotes marchèrent sur Hördt, et ils étaient déjà à la porte de ce village que M. de Vioménil n'avait seulement pas songé à faire prendre les armes à ses troupes. Gardé sur sa droite par le général Hotzé, il attendait que ce général le fît avertir; mais les ordonnances avaient été enlevées et il était encore dans la plus grande sécurité, quand des coups de pistolet tirés à l'en-

1. Klénau (comte Jean de), né en 1758, général-major en 1797, feld-maréchal-lieutenant en 1800, général de cavalerie en 1813, mort en 1819. (Éd.)

trée du village vinrent l'avertir de l'approche de l'ennemi; les pièces de la légion sortirent aussitôt et l'instant d'après furent enlevées. Tout était perdu, quand le régiment de Rohan, par sa belle contenance, sauva l'avant-garde et peut-être toute l'armée. Conduit par le général de Béthisy [1], il s'avança dans la plaine avec autant de sang-froid qu'à l'exercice. La terreur panique qui se met si souvent dans les armées les mieux exercées se glissa encore cette fois parmi les patriotes; ils abandonnèrent une victoire assurée et prirent honteusement la fuite. Alors les hussards, qui s'étaient ralliés, voyant arriver les chevaliers de la Couronne, fondirent dessus, reprirent l'artillerie de Mirabeau, M. de Klénau [2] et les poursuivirent jusqu'à l'entrée du bois. Gyulai, soutenu par les cuirassiers qui, par la négligence du général Custine à s'emparer des ponts de la Queich, avaient pu percer jusqu'à Bellheim, marcha aussi dessus et de tous côtés ils furent culbutés. Le désordre, la confusion fut si grande, que des bataillons se fusillèrent et qu'un régiment de

1. Béthisy (Eugène-Eustache, comte de), né en 1739, mort en 1823. Maréchal de camp du 5 décembre 1781. Fit la campagne de 1793 à l'avant-garde de l'armée de Condé comme commandant en second sous les ordres du comte de Vioménil. — Son fils Richard-Henri-Charles, né en 1770, reçut quatre blessures au corps de Condé. Pair de France sous la Restauration. Mort en 1827. (Éd.)

2. M. de Klénau gagnait, sur sa parole, les derrières de l'armée ennemie, quand il fut rencontré par les hussards, avec qui il revint. Cette circonstance l'obligea à aller deux ou trois fois à Landau pour savoir s'il était véritablement délivré. Le conseil de guerre patriote décida en sa faveur. Peu d'officiers réunissent comme lui les qualités nécessaires pour électriser une troupe et la conduire au feu. Il est incroyable qu'avec un chef pareil, son régiment fût aussi mauvais. Il est extrêmement brave, entreprenant, dévoré du désir de la gloire ; a de plus des formes infiniment agréables. Il a dans le cours de cette campagne montré les plus grands talents et développé les plus heureuses dispositions. Il était fort aimé du général Wurmser, qui finit par lui donner un commandement en chef. Sa défense d'Uhlweiler et sa retraite le 9 décembre doivent lui faire le plus grand honneur. (A.)

chasseurs chargea une colonne qui s'avançait au secours des fuyards. On prétend même que plus de vingt pièces de canon restèrent abandonnées dans les bois de Rheinzabern et qu'on aurait pu facilement s'en emparer.

Pendant que dans Hördt, M. de Vioménil était sur le point d'être enlevé, le détachement qui était à Kuhardt était aussi attaqué; mais, quoique entouré de tous côtés, il parvint à se faire jour à travers l'ennemi et regagna son corps. On évalua la perte de l'ennemi à près de 1,000 hommes, celle des Autrichiens va à 250 [1].

Le général comte de Wurmser, voyant bien que jusqu'à la prise de Mayence il lui serait impossible d'agir d'après ses idées et que, forcé d'obéir aux ordres de S. M. Prussienne, il serait toujours contrecarré dans ses desseins, laissa le commandement de l'armée au lieutenant feld-maréchal baron de Splényi et se rendit dans le Brisgau. Avant de partir, il traça la ligne de défense que l'on devait occuper, désigna les cantonnements des troupes qui ne devaient pas camper, et le 19 repassa le Rhin avec un bataillon et deux divisions de cavalerie [2].

1. De Gyulai, 5 officiers et 108 hommes; de Kaiser, 2 officiers et 50 hommes; autant de hussards; 20 de Mirabeau, dont M. de Charbonnel, lieutenant d'artillerie, qui se fit massacrer sur ses pièces sans vouloir les abandonner. La ressemblance des habillements occasionna dans cette journée plusieurs méprises qui furent très utiles pour les deux parties. Les dragons de Kaiser ayant culbuté en se retirant le régiment des chasseurs de Hohenlohe, qui gardait un moulin entre Bellheim et Hördt, ces derniers restèrent pendant très longtemps au milieu d'une colonne ennemie qui les prit pour les chasseurs de Biron. Dans le moment de la déroute des patriotes, au contraire, deux escadrons de Dauphin-cavalerie, égarés dans la plaine, passèrent devant Gyulai qui furent sur le point de faire feu dessus, mais qui, les prenant pour un détachement du corps de Condé, s'ouvrirent pour les laisser passer. Ce régiment, les chasseurs des Évêchés, fut, parmi les patriotes, celui qui perdit le plus. (A.) — Charbonnel-Jussac (Benoît-Michel, comte de), né en 1749. Il s'était distingué dans les guerres d'Amérique (Éd.)

2. Le bataillon de Kaiser, 1 division de Léopold, 1 division des dragons de Kaiser.

Quelques jours après, les redoutes ayant été achevées, les troupes entrèrent dans les différentes positions qui leur avaient été assignées. Le poste de Germersheim fut défendu par dix redoutes ou redans. Celle la plus à droite, appelée le n° 10, était la plus forte et pouvait même être regardée comme imprenable. Sur la droite un abatis, en face un bras de la Queich, à gauche un marais en rendaient les approches presque impossibles, et en général ce point était extrêmement fort. Le général-major baron de Kospoth [1] fut chargé de le défendre; il eut sous ses ordres un bataillon noble, un de Gyulai, une division de hussards et les corps francs qui furent portés en avant sur les routes de Lauterbourg et de Landau. De là jusqu'au Lochmühl on fit des abatis sur les deux rives de la Queich, dont avec des écluses on augmenta le lit. La légion de Mirabeau baraqua dans les bois. Devant le Lochmühl est une plaine qui peut avoir une petite demilieue de profondeur sur autant de large; elle est coupée par deux bras de la Queich que l'on fit déborder, et l'on éleva en outre sur ce point deux redoutes très belles et un redan dont la garde fut confiée aux régiments de Hohenlohe et à des détachements de troupes autrichiennes. On continua ensuite les abattis jusqu'au moulin de Zeiskam, qui fut également protégé par une redoute. En avant-poste, derrière le village de Bellheim, à la lisière du bois, on construisit un redan qui fut lié à cette redoute par un abatis s'étendant le long du chemin de Zeiskam à Bellheim. Ce redan fut gardé par des gentilshommes;

1. M. de Kospoth est un des généraux dans lesquels le général Wurmser avait le plus de confiance, et il avait raison. Il joignait à beaucoup d'audace du sang-froid, une grande prudence et un coup d'œil très juste. Toujours employé dans la campagne, il est peut-être le seul qui n'ait jamais été forcé et auquel on ne puisse reprocher aucune faute. (A.)

de droite et de gauche furent placées des grand'gardes, également du corps de Condé, et des corps francs baraquant derrière l'abatis. A Zeiskam cantonna un bataillon noble; à Lingenfeld, Westheim, Nieder et Ober-Lustadt, la cavalerie du corps de Condé. Le général-major de Meszaros [1] eut le commandement de l'avant-garde depuis Germersheim jusqu'à Zeiskam. Entre Nieder et Ober-Lustadt campèrent, sous les ordres du général-major prince de Fürstemberg [2], un bataillon de Gyulai, une division de hussards comme corps de réserve. D'Ober-Lustadt, se continuant sur les hauteurs de Klosterhambach jusqu'à Freimersheim, furent placés six bataillons et six divisions de cavalerie. Le front du camp fut défendu par un redan et quatre redoutes; les avant-postes allèrent jusqu'à Nieder-Hochstadt, se longeant sur la droite jusqu'à Klein-Fischlingen. Le général-major de Hotzé fut chargé de l'avant-garde de cette partie, et le lieutenant feld-maréchal comte de Kavanagh [3], de toute

1. Meszaros a été soldat et est déjà d'un certain âge. Il est fort estimé du Conseil aulique, ce qui lui a valu un régiment de hussards, faveur très rare pour un général-major. Il est extrêmement brave, entreprenant, très expérimenté. Personne ne conçoit un plan plus vite que lui; mais se méfiant trop de ses lumières, quelquefois il hésite à le mettre à exécution. Excellent chef d'avant-garde, personne n'est plus actif. Il est extrêmement aimé de l'officier et des soldats, qui ne l'appellent que leur père. (A.) — Meszaros (Jean), né en Hongrie en 1737, général-major en 1789, feld-maréchal-lieutenant en 1796, mort en 1801. (ÉD.)

2. M. de Fürstemberg est cousin du prince régnant. Sa naissance seule l'a porté à ce grade, car il est impossible d'être plus inepte et plus nul. Il n'a jamais été employé qu'en sous-ordre et dans les colonnes commandées par un plus ancien général que lui. (A.) — Fürstemberg (Charles-Joseph-Aloysius, prince de), général-major autrichien, né en 1760, feld-maréchal-lieutenant en 1796, tué à la bataille de Stokach le 25 mars 1799. (ÉD.)

3. M. de Kavanagh est le pendant de M. de Fürstemberg, à l'exception cependant que ce dernier est brave et que lui est absolument l'opposé. Son grade le mettant dans le cas de commander une colonne, le général lui donnait toujours soit M. de Hotzé, soit M. de Kospoth pour le guider, avec ordre positif de les laisser agir. Ce fut lui qui, le 26 décembre, donna l'exemple de la fuite à l'armée autrichienne, ce qui, joint à sa con-

l'aile droite. Le quartier général de M. de Splényi [1] fut à Weingarten. A Freimersheim cantonnèrent les hussards d'Eben, Prussiens. Le terrain depuis ce village jusqu'à Nieder-Altdorf, naturellement marécageux, fut encore inondé par des écluses et batardeaux et n'eut pas besoin d'autre défense. De là jusqu'à Edenkoben, S. A. S. M. le duc de Brunswick fit creuser un large fossé de dix pieds de large sur douze de profondeur qui, par le moyen d'un petit ruisseau qu'on détourna, fut bientôt rempli. Son armée campa derrière, sur les collines dominant Venningen. Six redoutes assurèrent sa position. Autour d'Edenkoben il en fit élever quatre autres, destinées à battre les différents chemins qui viennent y aboutir. Ses avant-postes furent établis à Gross-Fischlingen, Edesheim, Hainfeld et Rhodt. Des détachements gardèrent les différents passages des gorges et, par Spamberg, communiquèrent avec Trippstadt, occupé par le prince de Hohenlohe.

Voilà la position que le général fit prendre à son ar-

duite pendant le reste de la campagne, l'a fait disgracier et exiler dans une ville de Hongrie. (A.) — Kavanagh (comte Maurice), feld-maréchal-lieutenant, mort en 1802. Famille d'origine irlandaise, actuellement éteinte. (Éd.)

1. M. de Splényi est Hongrois d'origine. Une armée turque qu'il tint en observation pendant plusieurs mois avec des forces infiniment inférieures lui avait donné assez de réputation. Très timide, peu entreprenant, la guerre de position est celle qu'il entendait le mieux ; mais une grande nonchalance, peu d'activité, surtout un mariage plus que disproportionné et dont il s'occupait plus que de son armée, lui avaient enlevé l'amour et la confiance de l'officier et du soldat. Ennemi déclaré du général Wurmser, il ne cessa pendant toute la campagne de cabaler contre lui et de le dénigrer à chaque instant ; il le calomniait auprès de la cour de Vienne. Ses intrigues ont eu la récompense qu'elles méritaient; le courrier qui a apporté au général Wurmser l'ordre de quitter l'armée lui a signifié son rappel. L'Empereur même a su distinguer l'honnête homme trompé du traître qui, par esprit de vengeance, cherchait à nuire à son service. Le général Wurmser a été maintenu dans toutes ses dignités; M. de Splényi, privé des siennes, ses appointements mis sur le pied de paix, et lui relégué dans un village de Galicie. (A.) — Splényi (baron Gabriel de), né en Hongrie en 1734, général-major en 1773, mort en 1818 avec le grade de feld-maréchal-lieutenant. (Éd.)

mée, et il était difficile sans doute de lui en donner une meilleure. Les points les plus faibles étaient ceux aussi où les moyens de défense étaient le plus rassemblés. Le pays en avant de Klosterhambach étant extrêmement coupé, mais dominé par le camp autrichien, le général avait peu de chose à craindre de ce côté. Le Lochmühl seul pouvait lui donner des inquiétudes; aussi avait-il apporté tous ses soins pour tirer parti de la nature du terrain. Le corps de M. de Fürstemberg, la cavalerie de Condé pouvaient s'y porter à la moindre insulte ou bien marcher sur Germersheim ou Zeiskam, selon que l'ennemi paraîtrait diriger son attaque sur l'un ou l'autre de ces points. Le grand camp étant à portée, ils pouvaient facilement être remplacés, si la droite n'était pas inquiétée. Quant aux deux lieues confiées aux troupes prussiennes, le pays est de ce côté si coupé, si embarrassé de vignes, les chemins si étroits et si faciles à intercepter, que la lâcheté ou la mauvaise foi seule aurait pu y être forcée.

Tandis que M. de Splényi était occupé à la construction de ces différents ouvrages, le général Custine cherchait à rétablir la discipline dans son armée et à lui faire oublier l'échec qu'elle avait essuyé le 17. Le 30, jour de la Fête-Dieu, il inquiéta l'armée autrichienne par des escarmouches assez vives. Les Prussiens dans la montagne furent attaqués avec chaleur et se maintinrent dans leurs postes. Toute la matinée, les corps francs tiraillèrent avec l'ennemi dans la plaine de Bellheim; mais un corps considérable s'étant emparé de ce village, ils furent obligés de se replier dans le bois. Le général, qui crut à une affaire sérieuse, fit prendre les armes à son armée et la fit bivaquer, Tout était prêt pour la plus vigoureuse résistance. Cependant, voyant ses troupes mal disposées,

le général ennemi n'osa pas tenter une attaque et, pendant la nuit, se retira dans le camp retranché de Minfeld, position qu'il avait prise depuis les premiers jours d'avril. Son avant-garde seulement occupait Rheinzabern, Jockgrim, Billigheim, qui entretenait toujours sa communication avec Landau. Peu de jours après cette escarmouche, M. de Custine quitta le commandement de l'armée et le remit à M. de Beauharnais, qui pendant longtemps ne fut pas plus actif que lui, à l'exception des fusillades perpétuelles que la reconnaissance du matin occasionnait dans la plaine de Bellheim [1].

Tout le mois de juin fut très tranquille [2]. Les patriotes

1. Après le départ de Custine, le général Dietmann commanda pendant un mois l'armée du Rhin, et fut remplacé au milieu de juin par Beauharnais.

Le 31 mai, l'empereur expédia à Wurmser l'ordre formel de rejoindre son corps d'armée, de faire tout ce qui dépendrait de lui pour être agréable au roi de Prusse et au duc de Brunswick, et de se soumettre à toutes leurs dispositions (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., III, 84, n° 42). (ÉD.)

2. Dès la pointe du jour, les différentes grand'gardes établies le long de la forêt de Germersheim marchaient en avant toutes ensemble et se portaient dans la plaine de Bellheim en se soutenant mutuellement. Ordinairement, on rencontrait l'ennemi auprès de Rülzheim ou bien sur la droite vers Ottersheim, alors la fusillade commençait et se prolongeait pendant deux ou trois heures. Ensuite, après avoir avancé et reculé tour à tour, à plusieurs reprises, chacun rentrait à son poste. Plusieurs fois cependant on ne voyait pas les patriotes dans la plaine : alors, après avoir fouillé Rülzheim et Ottersheim, les Autrichiens se retiraient, mais les piquets du corps de Condé et particulièrement ceux des chevaliers de la Couronne, commandés par M. d'Anville, poussaient jusqu'à la chapelle Sainte-Anne, Rheinzabern, ou bien vers Herxheim ou Offenbach. Quelquefois aussi, on tendait des embuscades à l'ennemi, soit dans Bellheim, soit dans Knittelsheim, et souvent on est venu à bout de l'y attirer. A cinq ou six reprises, les hussards de la Liberté et les chasseurs de Biron voulurent prendre leur revanche et pour cela s'embusquèrent à la sortie de ces villages, l'infanterie dans le cimetière, la cavalerie à côté pour la soutenir ; mais ces tentatives ont toujours tourné à leur désavantage, car les paysans, étant très bons, venaient aussitôt avertir. Alors au lieu de pousser, selon l'usage, des éclaireurs dans ces villages, la cavalerie les tournait des deux côtés et, les prenant à l'improviste, en sabrait une partie et mettait le reste en fuite. Et c'est ce qui peut faire voir la différence d'instruction qui existait entre les officiers patriotes et ceux de l'armée combinée, car pendant le siège de Mayence on leur a

semblaient regarder avec indifférence le siège éternel de Mayence; mais la même lenteur était mise dans l'attaque, et c'était vraisemblablement ce qui excitait la leur.

Le 18 juin, le comte de Wurmser revint du Brisgau, et l'armée de réserve qui était en Bavière ayant toute marché sur le Rhin, il mena avec lui un bataillon de corps francs, deux bataillons de troupes légères, six bataillons d'infanterie et sept divisions de cavalerie, ce qui porta la totalité de ses troupes à 30,000 hommes [1].

enlevé de la sorte sept ou huit détachements, et jamais ils n'ont pu seulement surprendre une vedette. Au reste ces reconnaissances du matin étaient si peu dangereuses que pendant deux mois les mille coups de carabine que les ennemis tiraient chaque jour blessèrent au plus 8 ou 10 dragons. (A.)

1. Le bataillon du corps franc de Wurmser, le 26 juin. Ce corps franc est composé d'habitants de Temeswar et des environs de Belgrade qui, ayant manifesté leur penchant pour la domination de l'empereur, ont été obligés d'abandonner leur pays quand Léopold II le rendit à la paix. Ils sont habillés à la turque et nullement policés; du reste, pillards, indisciplinés, cruels, on ne peut les mener à l'ennemi que par l'espoir de la rapine; mais ils se gardent à merveille. — 2 bataillons d'Esclavons, le 9 juillet. Ces bataillons sont composés des régiments de Peterwardein, Broder et Gradiska. Ce sont des hommes superbes; mais, étant mal exercés, ayant de mauvais officiers, ils n'étaient nullement aguerris. Ce sont cependant les meilleures des troupes légères. Ils n'ont jamais reculé trop honteusement et se sont quelquefois fort bien battus, notamment le 27 octobre et le 16 décembre. — Le 1er bataillon du régiment de Terzy, le 8 juin. Dès le commencement de la campagne ce bataillon a perdu 300 hommes, ce qui, l'ayant beaucoup affaibli, l'a mis hors d'état de se distinguer, comme il l'aurait sûrement fait sans cela. Aucun bataillon ne s'est trouvé à des affaires aussi sanglantes; toujours abandonné à lui-même, deux fois il a été sur le point d'être entièrement haché, et partout il s'est conduit avec bravoure et distinction. Il était réduit au quart à la fin de la campagne. — Le 2e bataillon de Huff, le 1er bataillon d'Olivier Wallis, le 1er bataillon de Lascy, le 20 juin. Ce régiment est sans nulle comparaison le plus brave de l'armée autrichienne, excepté les Hongrois. Toujours de brigade avec Kaiser, il a partagé son repos et ses fatigues sans partager son triste sort à la retraite. Les généraux avaient ordre de le ménager. Sans pouvoir être comparé à Huff, Gyulai, Terzy, etc., il s'est toujours assez bien conduit, il a quelques actions glorieuses par-devers lui, notamment le 18 décembre. — Le régiment de Kaiser, le 23 juin. 2 divisions de hussards d'Erdödy, les 19 et 23 juin. Les hussards d'Erdödy, qui avaient la plus grande réputation, n'ont pas répondu à la grande idée qu'on s'était formée d'eux, sans cependant avoir aucune tache. Ils ont été tout aussi bien que Léopold, mais n'ont guère été mieux. On les a vus tour

A cette époque, l'armée de la Moselle, commandée par Houchard, ayant fait quelques mouvements sur Kaiserslautern, S. A. S. le duc de Brunswick, qui craignait pour ce poste, marcha avec une partie du corps qu'il commandait. Il laissa seulement, pour soutenir M. de Wurmser, le duc de Wurtemberg avec quatre bataillons et dix escadrons de cavalerie ou hussards. Ce corps n'étant pas suffisant pour garder le pays confié précédemment au duc de Brunswick, le général se chargea de la défense de la plaine et ne laissa au duc de Wurtemberg que la garde des montagnes et de leurs défilés.

Il ne changea rien aux dispositions de la gauche et d'une partie du centre. Seulement son armée étant augmentée, il renforça Germersheim et Nieder-Lustadt de deux bataillons et d'une division de dragons [1]. Il fit faire un à gauche au grand camp et le porta depuis Ober-Lustadt jusqu'à Nieder-Hochstadt, s'étendant ensuite, en formant l'angle droit, derrière Klein-Fischlingen. Depuis Ober-Lustadt jusqu'à Nieder-Hochstadt furent construites six redans ou redoutes, dont la dernière, n° 19, fut située

à tour charger avec intrépidité et fuir honteusement, le 27 septembre, le 18 octobre. Ils ont cependant de plus que ceux de Léopold de s'être conduits parfaitement à la retraite. — Les carabiniers de Kaiser, le 19 juin. Il est impossible de voir une troupe plus belle en chevaux et en hommes, plus brave et plus intrépide ; mais, peu accoutumés à faire la guerre, ils étaient très maladroits, surtout au commencement de la campagne, et leurs moyens ne répondaient pas à leur bonne volonté. Ils sont un des corps qui ont le plus chargé, souvent malheureusement, mais toujours avec un courage au-dessus de tout éloge. Enfin, pour tout dire en un mot, Waldeck l'emportait peut-être sur eux du côté de l'expérience et de l'instruction, mais leur cédait en sang-froid et en intrépidité. — 1 division des dragons de Kaiser, le 7 juin. — 1 division de Léopold, le 21 juin. (A.)

1. Le bataillon de Gyulai, campé près de Nieder-Lustadt, vint se poster à Lingenfeld. Là il était à même de se porter soit à Germersheim, soit aux abatis, soit enfin au Lochmühl. 1 division de Kaiser, 1 division d'Erdödy relevèrent à Germersheim les hussards de Léopold. Le régiment de Wallis, 1 division de Waldeck, campèrent entre Nieder et Ober-Lustadt. (A.)

de l'autre côté de ce village pour battre d'un côté la forêt de Germersheim et de l'autre la route de Landau. Il y eut de campés dans cette partie quatre bataillons et neuf divisions [1]. De ce village jusqu'à Klein-Fischlingen, le pays étant extrêmement collineux et ne permettant aucun développement, le général crut suffisant de le défendre par le régiment de Kaiser occupant quatre redoutes. Cependant, comme plus à droite une petite plaine pouvait permettre à la cavalerie de manœuvrer, il y plaça cinq divisions [2]. A Klosterhambach fut laissé un bataillon de hussards comme corps de réserve. Venningen, Klein et Gross-Fischlingen, Edenkoben, Hainfeld, Edesheim, furent occupés par cinq bataillons et une division du régiment de Rohan. Le général de Hotzé commanda en chef dans cette partie [3]. Les corps francs furent répandus sur toute la ligne. Les Prussiens furent placés plus à droite ; mais, pour pouvoir comprendre leur position, il est nécessaire de faire connaître d'abord le pays qu'ils avaient à défendre.

Weiher est à trois quarts de lieue en avant d'Edenkoben ; il est situé au pied de la montagne, mais dominant cependant tout le pays ; il est à l'entrée d'une gorge qui se prolonge dans l'intérieur des monts et dont il défend absolument l'issue. Un chemin pénètre dans cette gorge et va ensuite aboutir à la chapelle Sainte-Anne, placée vis-à-vis de Weiher de l'autre côté du vallon, mais infiniment plus haut et hors de la portée du canon. Cette chapelle, par conséquent, plonge sur tout le pays, et le village

1. Les cuirassiers de Mack, Preiss, 2 divisions de Waldeck, Lascy, 2 divisions de Léopold. (A.)

2. 1 division de Léopold, 1 division d'Erdödy, les carabiniers. (A.)

3. 2 bataillons esclavons, 1 bataillon Terzy, 1 bataillon Lattermann, 1 bataillon Huff. (A.)

de Burrweiler, qui est situé beaucoup plus bas qu'elle, le balaie également. La chaîne des montagnes commence à appuyer un peu à droite pour former l'anse dans laquelle est situé Landau et où la vallée d'Annweiler vient aboutir. Gleisweiler, Frankweiler, Kirrweiler, sont situés au bas de la côte. A Frankweiler est une gorge étroite, presque impraticable, qui s'enfonce dans l'intérieur comme celle de Weiher, à deux lieues de Landau, en pénétrant dans la vallée d'Annweiler. Plus loin qu'Albersweiler est un autre vallon beaucoup plus large et moins difficile qui gagne Trippstadt en communiquant avec celui de Weiher. La gorge de Frankweiler vient aussi y aboutir. Ramberg est situé presque à l'entrée.

Afin d'affermir son flanc droit, le général Wurmser, après avoir consulté le duc de Brunswick et avoir eu son approbation, fit placer dans ce village un bataillon prussien; deux autres campèrent au bas de la chapelle et gardèrent deux redoutes; le quatrième occupa Weiher, et pour affermir davantage l'issue de la vallée, on construisit sur un petit mamelon, qui paraissait fait exprès pour cela, une superbe redoute flanquée de deux épaulements. La cavalerie prussienne cantonna à Edesheim et à Hainfeld. Le général de Hotzé poussa ses grand'gardes jusqu'à Frankweiler. Kirrweiler communiquant par Walsheim avec celles du général Meszaros, qui furent établies à Knöringen et Bornheim, la forêt de Germersheim fut remplie presque entièrement de corps francs.

Cette nouvelle position était encore meilleure que l'autre, puisqu'elle était plus resserrée et que le général avait plus de monde pour la défendre. La gauche, par le moyen des corps de réserve placés en arrière de Germersheim et de Nieder-Lustadt, était presque inforçable. Les redoutes élevées aux environs de Nieder-Hochstadt

balayant tout le pays et les bords de la forêt assuraient le centre. De là, jusqu'à Klein-Fischlingen, deux bataillons arrêteraient une armée entière. La droite étant protégée par les retranchements de la chapelle Sainte-Anne et de Weiher, il était impossible que l'ennemi songeât à pénétrer par Venningen et Edesheim, le pays de ce côté étant d'ailleurs très coupé, couvert de vignes, et les chemins extrêmement étroits. Les cinq bataillons confiés au général Hotzé étaient donc plus que suffisants pour le garder.

Le 3 juillet, M. de Beauharnais quitta sa position de Minfeld et vint s'établir sur les hauteurs de Rülzheim et de Hirxheim; ce qui rendit les escarmouches dans la plaine de Bellheim de plus en plus vives et les reconnaissances du matin beaucoup moins étendues. Cependant, jusqu'au 19, il n'y eut que des affaires de postes insignifiantes.

Ce jour, quelques mille hommes sortirent de Landau, et, après avoir balayé les postes de Walsheim et de Frankweiler, se portèrent sur Venningen ; mais le général Hotzé, qui en avait garni les hauteurs, fit dessus un feu si vif que sur les midi il les força à la retraite. La cavalerie prussienne marcha à leur poursuite et les reconduisit jusque sous le canon de Landau. Ce mouvement n'était que pour masquer l'expédition plus sérieuse qu'ils méditaient dans les montagnes. En effet, sur les dix heures, ils attaquèrent le poste de Ramberg avec beaucoup de vivacité, et, n'ayant éprouvé qu'une assez molle résistance, ils parvinrent à s'en emparer. Après deux ou trois heures de combat, le bataillon prussien qui le défendait se replia jusqu'à un endroit où la vallée, se resserrant beaucoup, est plus aisée à garder ; mais par ce moyen, la gorge de Frankweiler tomba dans les mains

de l'ennemi et le général Hotzé dut retirer ses avant-postes de ce village.

Pour détourner l'attention du général, M. de Beauharnais fit en même temps différentes fausses attaques sur les autres points de la ligne. Un corps venu de Rülzheim délogea les corps francs de la partie de la forêt en avant de Germersheim et chercha à se développer dans la plaine : mais, les redoutes ayant fait feu, il se retira après avoir perdu quelques hommes et une quinzaine de chevaux d'artillerie. M. de Kospoth envoya des hussards à la poursuite jusqu'au pont du Miroir.

Sur les neuf heures, quatre bataillons et trois escadrons s'emparèrent de Bellheim et établirent une batterie sur le redan gardé par les gentilshommes. Suivant les ordres donnés, M. de Salgues [1], qui commandait le poste, après avoir reçu une soixantaine de boulets, l'évacua et se replia avec les grand'gardes de cavalerie derrière une petite prairie en avant du moulin de Zeiskam. Les patriotes s'y logèrent aussitôt; mais, sur les une heure, la garde montante étant venue le rejoindre, il divisa sa petite troupe en trois corps et s'avança sur le redan, qui était gardé par deux bataillons de grenadiers [2]; malgré l'infériorité du nombre, il s'élança dessus à la baïonnette, et cela avec tant de vigueur qu'il les culbuta et s'en rendit maître. Les piquets de Mirabeau et de Salm, qui le soutenaient, ayant en même temps débouché du bois par la gauche, les poursuivirent jusqu'aux portes de Bellheim et en sabrèrent une cinquantaine. On fit en outre douze prisonniers. Il n'y eut que quelques gentilshommes de

1. La Parra de Salgues, maréchal de camp du 1er janvier 1784, ci-devant colonel du régiment de Condé-infanterie, né en 1728. Au siège de Cassel il avait reçu un coup de feu. (ÉD.)

2. Du Gard et de la Gironde. (A.)

blessés, un officier, deux volontaires de Mirabeau tués, huit à dix blessés et deux ou trois de Salm.

La perte de l'ennemi sur toute la ligne peut aller à 400, celle des Autrichiens à 150.

Le lendemain, le duc de Brunswick accourut de Neustadt et se rendit à Burrweiler. Il examina lui-même la gorge de Ramberg, le sommet de la montagne à mi-côte de laquelle la chapelle Sainte-Anne est située, et, jugeant le pays impraticable, il crut inutile d'y établir des postes de communication. Sur son assurance, le camp prussien resta dans la plus grande sécurité; mais pendant ce temps, les patriotes ne s'endormaient pas. Avec une inconcevable activité, ils travaillèrent à frayer un chemin sur la montagne, partant de l'endroit où la gorge de Frankweiler se joint à celle de Ramberg et venant aboutir à la chapelle Sainte-Anne. Le 20 et le 21 furent consacrés à ce travail [1], et, pour amuser le général Wurmser, M. de Beauharnais harcela sur toute la ligne.

Le 22, à la tête de 10,000 hommes ou à peu près, il s'avança de Walsheim sur Venningen. Le général de Hotzé, comme le 19, y accourut aussitôt. Deux colonnes cherchèrent à pénétrer dans ce village à la faveur d'une artillerie considérable; mais les chemins étant rompus et les vignes garnies d'infanterie, elles furent obligées de se retirer, et l'avantage était entièrement de son côté, quand un corps de 2 à 3,000 hommes, traînant à bras deux pièces de canon, parut au haut de la côte dominant la chapelle

1. La montagne étant très élevée et la gorge de Ramberg très profonde, on peut se faire une idée des difficultés sans nombre que les patriotes ont eu à surmonter, d'autant plus que le terrain est extrêmement pierreux et couvert d'une épaisse forêt. Au reste on ne sait ce que l'on doit plus admirer, de la promptitude avec laquelle les patriotes ont achevé leur ouvrage, ou de la négligence et du peu de vigilance des Prussiens, qui le leur ont laissé faire sans s'en apercevoir. (A.)

Sainte-Anne. Les deux bataillons prussiens, saisis à cette vue d'une frayeur panique, s'enfuirent en désordre, abandonnèrent et leur camp et Burrweiler, et par ce moyen laissèrent entièrement à découvert l'aile droite des Autrichiens. Le général Hotzé, ne pouvant plus alors conserver Venningen, détacha deux bataillons pour assurer sa gauche, et avec le reste de son corps repassa le ruisseau et chercha à se retirer sous le canon de la redoute de Weiher, qui lui présentait un point de défense imposant, et dont la prise de la chapelle Sainte-Anne ne diminuait en rien la force. Comme il se mettait en marche, il apprit qu'elle était abandonnée; le bataillon de grenadiers qui la défendait, frappé de la même terreur, l'avait évacuée précipitamment, et la cavalerie prussienne, ayant suivi cet exemple, l'abandonna également et disparut dans un instant [1]. Étant ainsi presque enveloppé de tous côtés, sans cavalerie pour protéger son arrière-garde, le général fut obligé de se retirer sur Rhodt, afin de pouvoir défendre les hauteurs de Hainfeld et d'Edesheim; mais, comme il était à craindre que l'ennemi n'y arrivât avant lui, il y fit filer, dans la plus grande diligence, le bataillon de Terzy, qui, quoique vivement inquiété dans sa marche, parvint à y prendre poste. Lui, avec le reste de son corps, il se dirigea sur Hainfeld et y arriva sans perdre un seul canon, et en laissant peu de blessés en arrière.

Les patriotes, ayant réuni toutes leurs forces, ne tar-

1. Les patriotes n'eurent pas plus tôt paru au-dessus de la côte que le désordre se mit à un tel point dans les troupes prussiennes qu'en moins d'un quart d'heure infanterie, grenadiers, hussards, dragons, tout se débanda et disparut. Le général Wurtemberg, les officiers donnèrent eux-mêmes l'exemple, et la frayeur fut si grande que plusieurs hussards de Goltz vinrent s'enfoncer avec leurs chevaux dans les marais de Dudenhofen, à quatre lieues de là. (A.)

dèrent pas à l'y attaquer. Ce fut sur Rhodt principalement qu'ils dirigèrent leurs efforts. A plusieurs reprises, ils cherchèrent à s'emparer d'une chapelle établissant la communication avec Hainfeld; chaque fois ils furent repoussés par un bataillon de Huff, qui la gardait. Cependant, après avoir soutenu pendant plus de six heures un combat aussi inégal, le général fut obligé de battre en retraite; il chargea le bataillon de la réserve que M. de Wurmser lui avait envoyé et la division de Rohan de l'arrière-garde, et se dirigea sur Edenkoben, où il n'arriva que la nuit. Il comptait y occuper les redoutes qu'anciennement le duc de Brunswick y avait fait élever ; mais les détachements prussiens chargés d'établir la correspondance avec le prince de Hohenlohe par Spannberg ayant également pris la fuite, il ne put s'y arrêter, et vint bivaquer sur l'emplacement de l'ancien camp prussien.

Pour protéger le flanc droit de la colonne qu'il commandait en personne, et pour être à même de profiter de ses avantages, M. de Beauharnais détacha, sous les ordres du général Laubadère [1], 16 bataillons et 2,000 chevaux qui, après avoir balayé toute la forêt, se réunirent entre le bois et Ober-Hochthal, et s'avancèrent sur le n° 19. Le général y envoya aussitôt deux bataillons, et comme la cavalerie ennemie [2] parut avoir l'intention de les attaquer par leur droite, il la fit charger par la division colonelle de Léopold et une des carabiniers ; l'avantage fut ainsi à peu près égal. Les patriotes même reculèrent de quelques pas; mais, s'étant avancés de nouveau, le général ordonna une nouvelle charge. Cette fois, l'ennemi n'attendit pas le choc et démasqua une batterie

1. Laubadère était commandant à Landau. (Éd.)
2. Artois, Dauphin, Royal-Navarre-cavalerie, Schomberg. (A.)

qui fit beaucoup de mal aux Autrichiens. Cependant la nuit étant survenue, ils n'en retirèrent aucun avantage, et l'on bivaqua en présence, le champ de bataille restant entre les deux armées. Cette journée coûta à peu près 1,000 hommes à l'ennemi, et 850 aux Autrichiens [1].

Le poste d'Edenkoben ayant été forcé, la position du général Wurmser devint très critique. Sa droite n'était plus appuyée, la communication difficile. Le conseil de guerre fut donc assemblé. M. de Wallis [2] et quelques autres généraux étaient d'avis de se retirer dans les plaines de Spire et d'y livrer bataille à l'ennemi. M. de Meszaros conseilla avec outrance de défendre la position que l'on occupait avant le 18 juin, et M. de Wurmser, qui était du même sentiment, accepta cette proposition. Déjà plusieurs divisions et quelques bataillons marchaient de la gauche pour renforcer la droite, quand on apprit la reddition de Mayence. Les patriotes, qui la surent en même

1. Les troupes autrichiennes en général se sont parfaitement conduites dans cette journée, particulièrement les carabiniers, Terzy, Huff et Rohan. M. de Maffre, capitaine des chasseurs à prix *(sic)* de ce régiment, y commença sa réputation par la belle résistance qu'il fit dans les vignes entre Burrweiler et Venningen, au moment où les patriotes eurent occupé le premier de ces villages.

Esclavons,	75	Rohan,	30	
Terzy,	300	Les carabiniers,	42	
Lattermann,	30	Léopold,	60	
Huff,	250	etc.		(A.)

Le chevalier de Maffre de Ponsac, capitaine en 2e dans Rohan. Tué en 1795. (Éd.)

2. Le feld-maréchal-lieutenant comte de Wallis est du corps d'artillerie. Il était premier adjudant du général Wurmser, toujours admis au conseil, mais n'ayant jamais eu un commandement. C'est un homme dur, emporté, maltraitant l'officier et le soldat, dont il est déteste. On n'est nullement d'accord sur son talent militaire. Cette campagne a peu mis à même d'en juger. Cependant son opinion sur les lignes de Haguenau, qu'il regardait comme inforçables, doit donner une très faible idée de son génie. (A.)

Wallis (le comte Olivier-Remigius), né en 1742, mort en 1799. Il était le frère du feld-maréchal comte Michel Wallis, président du conseil aulique de la guerre. (Éd.)

temps, suspendirent leur attaque déjà ordonnée, et par là le 23 juillet ne fut pas fameux dans l'histoire. La reddition subite de cette place surprit d'abord tout le monde ; mais bientôt on sut qu'on n'en devait hommage ni au génie du comte de Kalkreuth, ni encore moins à la bravoure des troupes prussiennes, mais bien aux frédérics d'or.

Le 23, le général de Beauharnais, ne voulant point hasarder le sort d'une bataille dont le gain même ne lui aurait été nullement avantageux, commença à effectuer sa retraite par sa gauche. Il évacua Edenkoben, mais se maintint toujours dans Rhodt, s'étendant par Hainfeld, Edesheim vers Nieder-Essingen et Bornheim. Le général Meszaros, à la tête de quelques divisions de hussards, escarmoucha toute la journée.

Le 27, le général Wurmser, voulant déloger les patriotes de la plaine de Bellheim et faciliter à M. de Hotzé les moyens de reprendre Burrweiler et Ramberg, que l'ennemi occupait encore, rassembla sous les redoutes de Germersheim le corps de Condé, quatre bataillons de troupes autrichiennes, quatre divisions de cavalerie, et les distribua en colonnes. Le général-major de Kospoth, à la tête de celle de gauche [1], fut chargé d'attaquer Hördt et Kuhardt ; le prince de Condé, avec la 2e [2], dut suivre la route de Landau et balayer Bellheim, Rülzheim et Hirxheim ; le général Meszaros, avec quelques bataillons, occupa la garnison de Landau vers Offenbach. Tout réussit selon les désirs du général. Après quelques coups de canon, partout l'ennemi se retira. Voulant finir la journée par s'emparer de quelques magasins qui étaient

1. 1 division d'Erdödy, 1 de Kaiser, 1 de Waldeck, les chevaliers de la Couronne, le régiment de Gyulai, le 2e bataillon noble. (A.)

2. Mirabeau, Hohenlohe, Salm, 1 division de Mack, les divisions nobles, 1 bataillon de Preiss, 1 de Wallis, le 1er bataillon noble. (A.)

à Insheim, le général prit avec lui la cavalerie du corps de Condé, la fit soutenir par les dragons autrichiens, et s'avança sur ce village. De l'autre côté, la cavalerie ennemie rangée en bataille semblait présenter le combat. On s'ébranla pour la charger ; mais un ravin très profond que l'on n'avait pas fait éclairer força de battre en retraite. Une batterie qui se démasqua fit feu aussitôt sur les escadrons nobles. L'artillerie volante autrichienne accourut, ce qui occasionna une canonnade assez vive, à la suite de laquelle les patriotes se retirèrent après avoir incendié leurs magasins. Le général, sans qu'on puisse trop savoir pourquoi, se retira de son côté, en ne laissant que quelques corps francs dans le pays conquis, et vint reprendre sa position. Le général Hotzé s'était emparé sans résistance des postes que, le 22, les troupes prussiennes avaient perdus ; mais, corrigé par l'expérience, il confia le poste de Ramberg à une division du régiment de hussards.

Immédiatement après la prise de Mayence, le comte de Wurmser fit part au duc de Brunswick de ses desseins et l'invita à attaquer au plus tôt le Bienwald, pour cerner Landau et se mettre par là en état de faire tomber cette forteresse avant la fin de la campagne ; mais ce général, alléguant la lassitude des troupes prussiennes, répondit qu'avant quinze jours il lui était impossible de coopérer en rien à ses opérations. Le comte de Wurmser, qui ne pouvait à la fois s'emparer de la plaine et occuper les défilés des Vosges, par où l'ennemi aurait pu à chaque instant inquiéter son flanc droit, fut contraint de rester dans l'inaction.

Cependant, voulant gêner les communications de l'armée patriote avec Landau, le 30, il plaça le général-major de Kospoth avec quatre bataillons et quatre divisions de

cavalerie sur les hauteurs de Rülzheim s'étendant vers Herxheim, et fit occuper la forêt par le corps franc Servien. Le corps de Condé cantonna dans les villages de Leimersheim, Hördt, Kuhardt, Sondernheim et Bellheim [1]. Cette position présentait les mêmes inconvénients que celle que le général Hotzé occupait le 17 : Offenbach n'étant garni que par des troupes légères, la communication de ce corps, qui n'était au plus que de 9 à 10,000 hommes, avec le reste de l'armée, pouvait être facilement interceptée, rien ne protégeant son flanc droit. Cependant, Bellheim étant gardé, le général restait maître de deux des passages de la Queich, et les troupes étant en partie sous la toile étaient moins sujettes à être surprises. Malgré cela, il sentit bientôt ce que cette ligne avait de défectueux, et ne tarda pas à y faire des changements.

Le 31, l'armée ayant été augmentée de deux bataillons de troupes légères, du régiment de Pellegrini, de trois bataillons bavarois et de deux escadrons de chevau-légers palatins [2], le général posta deux bataillons et une

1. Gyulai, Willis, 1 division d'Erdödy, 1 Kaiser, 1 Waldeck, 1 Mack, Hohenlohe et Dauphin à Leimersheim, Mirabeau et Salm campés entre Kuhardt et la chapelle. Le 2e bataillon noble à Kuhardt, le 1er à Hördt. Les divisions nobles à Bellheim. Les chevaliers de la Couronne à Sondernheim. Leimersheim étant situé au bout d'une presqu'île, ancien lit du Rhin, entouré de tous côtés par ce fleuve ou ses relaisses, le détachement qui le gardait était fort exposé. Si l'ennemi s'était emparé de Kuhardt, toute retraite lui était ôtée ; en outre de cela, en laissant le village sur la gauche, il aurait été assez facile de l'enlever, et il ne fallut pas moins que les sages précautions du général Béthisy pour déconcerter toutes les entreprises de l'ennemi. (A.)

2. Le bataillon du 1er régiment valaque, le 30. Il est impossible de trouver une troupe plus lâche et moins aguerrie. Ils ne se sont jamais montrés au feu sans fuir honteusement, à l'exception du 21 novembre. Il aurait été beaucoup plus avantageux pour le général Wurmser de ne pas les avoir, car ils lui ont fait manquer plusieurs expéditions importantes. — 1 bataillon du 2e régiment Székler, le 30. Il était un peu moins mauvais que l'autre, particulièrement une division vêtue de noir qui s'est assez bien battue. Il était aussi plus beau et moins pillard. — Les 3 bataillons bavarois composaient

division de Léopold à la pointe de la forêt de Germersheim, en arrière de Bornheim, afin d'empêcher la garnison de Landau de se porter sur Offenbach [1] : sur les hauteurs en arrière de Nussdorf, quatre bataillons autrichiens, les Bavarois et les Palatins [2]: et dans les villages, à l'entrée de la vallée d'Annweiler, un bataillon et une division de Léopold avec le bataillon turc pour les avant-postes [3]. Malgré cela, la gauche de l'armée ne lui paraissant pas assez liée avec la droite, le.... août, il fit avancer le centre et plaça sur un léger tertre se continuant depuis Hirxheim jusqu'à Offenbach quatre bataillons et six divisions de cavalerie [4].

Ayant de plus appris que les patriotes se disposaient à faire entrer un convoi dans Landau, il fit venir encore du Brisgau trois divisions de cavalerie, 1,000 chasseurs et 400 hussards hessois [5], et envoya le lieutenant-feld-maréchal Splényi avec quatre bataillons, trois divisions,

2,000 hommes et par conséquent à peu près la valeur de 3 bataillons autrichiens. Ils peuvent être comparés aux Valaques et ce sont eux qui sont cause de la défaite du 22 décembre. Les chevau-légers étaient un peu meilleurs; ils étaient 400, par conséquent la valeur d'une division de cavalerie. (A.)

1. 1 bataillon Esclavons, Lattermann. (A.)

2. Nussdorf est un village français sur une hauteur dominant Landau et hors de la portée du canon. Elle va se joindre à la hauteur des Vosges entre Frankweiler et Keweiler. Le régiment de Huff était un peu à gauche, pour entretenir la communication avec Bornheim. Le bataillon valaque et le bataillon Székler campaient sur la hauteur. (A.)

3. Les Turcs furent à Godramstein, à un petit quart d'heure de Landau. 1 bataillon Esclavons à Siebeldingen. Terzy à Albersweiler, afin de garder une ramification allant rejoindre Klingenmünster. Le régiment de Rohan, qui était bien alors à 1,000 hommes, fut à Birckweiler, village situé sur une avance des montagnes, à la même distance de Landau que Nussdorf. Les hussards furent répartis dans ces différents endroits. (A.)

4. Par la gauche Preiss, 1 division d'Erdödy, 2 de Mack, les carabiniers Pellegrini. (A.)

5. 2 divisions de Kaiser le 5, 1 division de Léopold le 18. Les Hessois en général se sont fort mal battus ; ils n'ont pas eu une action remarquable et beaucoup de déshonorantes; malgré cela, ils valaient mieux que les Bavarois le 13. (A.)

10 pièces de gros calibre [1], camper sur les hauteurs d'Insheim pour couper la chaussée de Wissembourg, et renforça le camp d'Offenbach de trois divisions de cavalerie et des Hessois [2], et celui de Bornheim d'une division de Léopold. Par ces différents renforts son armée se monta à 37,000 hommes. Le lieutenant-feld-maréchal Kavanagh eut le commandement de la gauche, ayant sous lui M. de Kospoth, le général-major Meszaros, du centre, et le général-major Hotzé, de la droite. Cette dernière disposition était très bonne; par là, Landau était entièrement cerné et les différents corps de troupes à portée de se soutenir mutuellement. Pendant ce temps les troupes hessoises employées au siège de Mayence retournèrent dans leurs foyers. Les Saxons et les Prussiens marchèrent sur les Deux-Ponts et s'emparèrent, sans coup férir, de Hombourg et de Karlsberg et s'établirent à Landsberg, Fischbach et Annweiller. Un autre corps resta cantonné à Walsheim et Venningen, mais sans faire aucun service.

Le 12, le général Beauharnais essaya de faire entrer dans Landau un convoi de poudre et de boulets. Dès la pointe du jour il fit deux fausses attaques sur la gauche qui portèrent toutes deux sur le corps de Condé, qui y perdit quelques hommes, et avec 12 à 15,000 hommes il s'avança lui-même sur M. de Splényi. La canonnade fut extrêmement vive, mais peu meurtrière. Inquiété en même temps par une sortie de la place, ce général ne put

1. Lascy, Kaiser, Waldeck. M. de Splényi, ayant à craindre l'ennemi de trois côtés, par Bellheim, par la Bergstrasse et par Landau, fit camper son corps en bataillon carré. Il se lia par ses grand'gardes à Herxheim et à Birckweiler par Vollmersheim et Arzheim. (A.)

2. Les 2 divisions de Kaiser furent rejoindre M. de Kospoth. Celle de Mack alla rejoindre son régiment, ainsi que celle de Waldeck. Les hussards d'Erdödy et 1 division de ceux de Léopold campèrent à gauche d'Offenbach ou cantonnèrent à Mühlenheim ainsi que les Hessois. (A.)

garder la Bergstrasse [1], et il était à craindre que le convoi n'entrât par là dans la ville, quand M. de Hotzé parut sur les hauteurs de Burrweiler et l'empêcha de pénétrer plus avant [2]. Le général commandant ayant en même temps détaché deux bataillons et trois divisions contre les troupes sorties de la place et envoyé deux bataillons au secours de M. de Splényi, ce dernier, après une légère résistance, força l'ennemi à la retraite. La perte des Autrichiens fut peu considérable; il y eut un capitaine de Waldeck de tué.

Quelques jours après, le comte Wurmser s'étant abouché avec le duc de Brunswick, il fut convenu qu'on attaquerait le Bienwald. Le général voulait que l'on se portât en même temps sur Wissembourg; mais le duc de Brunswick ayant refusé absolument de s'enfoncer dans les Vosges, il fut obligé de renoncer à cette entreprise, qui sûrement lui aurait alors très peu coûté. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que le duc de Brunswick se décida à cette attaque, car il ne voulut jamais se charger du blocus entier de Landau, quoiqu'il laissât autour de cette place un nombre de troupes plus que suffisant, et c'est ce qui a fait penser à quelques personnes que le général Wurmser avait levé son camp d'Offenbach sans s'être concerté avec lui, chose peu vraisemblable, puisque

1. La Bergstrasse, en allemand, signifie la route de la montagne. Ce n'est pas un nom propre géographique. (Éd.)

2. Deux voitures cependant entrèrent dans la ville, ainsi que la femme du commandant (Mme de Laubadère), qui, vêtue en amazone, passa au milieu d'une grêle de boulets entre Vollmersheim et Arzheim; elle fut rencontrée par 50 hussards de Léopold: mais 200 cavaliers de Royal-Navarre qui l'escortaient les culbutèrent et entrèrent avec elle dans la place, dont ils ne purent plus ressortir. (A.) — Mme de Laubadère. Dans la séance du 11 août 1793, on lit à la Convention une lettre du général Laubadère, nommé depuis peu, en remplacement de Gilot, au commandement de Landau; il y déclare qu'il s'ensevelira sous les ruines de la place plutôt que de parler de capitulation. (*Moniteur* du 13 août 1793, n° 225.) (Éd.)

les Prussiens firent en même temps un mouvement dans les Vosges.

A peu près à cette époque, le général de Beauharnais quitta le commandement de l'armée et le laissa au général Laubadère [1], qui, comme son prédécesseur, conserva toujours son camp de Minfeld, position occupée par M. de Turenne, en 1675. Sa droite était appuyée à une très belle redoute élevée en avant de Jockgrim et balayant les marais de Leimersheim. Une île, formée par quelques vieux bras du Rhin, qui était à sa portée, était aussi défendue par quelques ouvrages. De là partait un abatis qui venait aboutir à Langenkandel. Ce village est situé dans une petite plaine ayant derrière le Bienwald et devant elle la partie de cette forêt que l'on appelle le bois de Hirxheim. Il était protégé par trois redoutes : venait ensuite le camp retranché de Minfeld, dont la gauche s'appuie à Winden. Sur les hauteurs de Barbelroth campait un corps peu considérable, et la gorge qui va d'Albersweiler à Klingenmünster était défendue par des retranchements et un détachement de 2 à 3,000 hommes. S'attendant à être attaqués depuis longtemps, les officiers du génie patriotes avaient préparé une seconde ligne de dé-

1. C'est Landremont, et non Laubadère, qui prit le commandement de l'armée du Rhin après le départ de Beauharnais. Le Clerc de Landremont, né en 1739, était en 1790 chef d'escadron dans les dragons de Schomberg. A l'armée du Rhin, il commandait l'avant-garde. Beauharnais, malade à Strasbourg, lui avait remis le commandement de l'armée et avait envoyé sa démission à la Convention. Celle-ci l'accepta dans sa séance du 21 août 1793. Le lendemain le ministre de la guerre Bouchotte vint annoncer à la Convention que le comité exécutif avait fait choix du général Gilot, ci-devant commandant de Landau, pour remplacer Beauharnais; mais il ne fut pas donné suite à cette nomination, et Landremont conserva le commandement en chef jusque vers le milieu de septembre.

Joseph-Marie Tenet de Laubadère, ancien officier du génie, né en 1745, mort en 1809, fut incarcéré après le déblocus de Landau, et ne fut plus employé d'une manière active à partir de 1795. V. CHUQUET, *Hoche et la défense de l'Alsace*, p. 199. (ÉD.)

fense ; ils garnirent le devant de Rechtenbach, Hartel, Steinfeld, d'ouvrages dont, dans la suite, on aura occasion de parler, traversèrent le Bienwald par un abatis tournant autour de Schaidt, passant derrière le Büchelberg et venant aboutir à Hagenbach. En cas de défaite, ils cherchèrent encore à assurer leur position, et pour cela, tirèrent un autre abatis partant également de Schaidt et aboutissant près de Lauterbourg, enfin un troisième venant de Steinfeld et se joignant aux lignes de Wissembourg, près du moulin du Bienwald [1].

Le 19 au soir, le général fit ses dispositions d'attaque et divisa ses troupes en cinq colonnes. S. A. S. M. le prince de Condé avec la première, composée de son corps, à l'exception des deux divisions nobles et des chevaliers de la Couronne, fut chargé de balayer les bords du Rhin et de prendre la redoute de Jockgrim à revers. Le feld-maréchal comte de Kavanagh, ou plutôt M. de Kospoth, eut le commandement de la 2e et dut attaquer la redoute de Jockgrim et s'avancer sur Lauterbourg le plus qu'il lui serait possible ; il avait sous ses ordres six bataillons et trois divisions de cavalerie [2]. Le général-major baron de Meszaros avec la 3e, composée de quatre bataillons, quatre divisions, la cavalerie noble et les chevaliers de la Cou-

1. La redoute de Jockgrim était à une demi-lieue de ce village, dans une position fort avantageuse, protégée sur sa droite et en face par des marais impraticables et à gauche par un ravin qui l'entourait presque entièrement; mais l'abatis qui la joignait à celle de Langenkandel était peu ferme et facile à percer. En général, les patriotes n'avaient pas tiré de la nature du terrain tout le parti possible. Le camp de Minfeld, à la vérité, était très fort, mais les hauteurs de Barbelroth n'étaient pas défendues. Il tombait de lui-même, s'il n'avait pas été également tourné par sa droite. Les deux premiers abatis traversant le Bienwald étaient peu soignés, sans épaulement pour les soutenir. Un seul, dirigé sur le Büchelberg (éminence dominant toute la forêt), aurait été beaucoup plus facile à défendre. (A.)

2. Turcs et Serviens 1 bataillon, les Hessois, Gyulai, Wallis, 2 divisions de Kaiser. (A.)

ronne, eut ordre d'emporter le bois de Herxheim, le camp retranché de Minfeld et de pousser sur Wissembourg le plus loin possible [1]. Le prince de Waldeck, arrivé depuis peu de Vienne, eut le commandement de la 4e et fut chargé de se rendre maître de Barbelroth et de protéger l'opération de la 5e; comme il devait en même temps contenir la garnison de Landau et servir comme de corps de réserve, sa colonne fut très considérable ; il eut sous ses ordres huit bataillons et huit divisions [2]. Le général Hotzé eut la 5e; il dut partir d'Albersweiler, balayer les ramifications des montagnes et venir déboucher par la gorge de Klingenmünster [3]. De plus, il fut convenu que le duc de Brunswick se porterait en avant de Trippstadt, prendrait poste à Pirmasens et pousserait ses avant-postes jusqu'à Dahn, mouvement qui le rendit maître de la gorge d'Annweiler, en partie de celle de Klingenmünster ou de Silz; mais celles de Bergzabern et de Rumbach restèrent toujours dans les mains de l'ennemi. Le général-major de

1. Turcs et Serviens 1 bataillon, Esclavons 1 bataillon; Preiss, 2 divisions de Léopold, 1 Erdödy, 1 Kaiser. (A.)

2. Valaques, Székler, Huff, Lascy, Kaiser, 1 division Léopold, 1 Erdödy, Mack, Waldeck. — Le prince de Waldeck était extrêmement brave, actif, entreprenant. Un passage de rivière qu'il avait exécuté en Turquie devant une armée considérable avait commencé sa réputation militaire. La campagne de 93 ne peut qu'infiniment y ajouter. Excellent officier de cavalerie, il sut à plusieurs reprises en tirer un très grand parti. Contre l'usage des Autrichiens, il a constamment cherché à dégager les généraux à portée desquels il s'est trouvé. Quant à sa manière de penser, elle ne peut être équivoque. Cependant plusieurs personnes l'accusent d'avoir sourdement cabalé contre le général Wurmser, afin de le remplacer. On prétend qu'il a été le premier à relâcher la discipline, soit par ses propos, soit par son exemple, et que, sans avoir été gagné par les patriotes, son esprit remuant, son ambition, les ont plus servis que s'il avait été acheté. (A.)

Le prince de Waldeck (Chrétien), né le 6 décembre 1744. Il avait eu le bras gauche emporté à l'attaque de Thionville (6 sept. 1792). Il passa depuis au service du Portugal avec le grade de maréchal-général, et mourut à Cintra en 1798. (Éd.)

3. 1 bataillon Esclavons, Terzy, Rohan, Lattermann, 1 division de Léopold. (A.)

Splényi resta à Offenbach pour entourer Landau, que, comme on l'a dit plus haut, les Prussiens se refusaient à cerner du côté de l'Alsace; il eut sous ses ordres les généraux Fürstemberg et Vaudémont, quatre bataillons et quatre divisions [1].

Le 20, à quatre heures et demie du matin, le général Kospoth, après avoir traversé Rheinzabern et assuré son flanc droit du côté de Langenkandel et Hatzenbühl, fit commencer l'attaque par les Serviens et les hussards hessois. Ses premières tentatives furent infructueuses. L'ennemi, qui était sur ses gardes, les repoussa avec perte, et les hussards mêmes prirent honteusement la fuite. Le général alors fit avancer un bataillon de Gyulai pour soutenir les Serviens. Ayant trouvé une inégalité de terrain qui les mettait un peu à l'abri, ils en profitèrent et, ayant marché en deux colonnes sur l'abatis, le forcèrent, prirent la redoute en queue et égorgèrent tout ce qui était dedans. Le général Ihler [2] s'avança aussitôt à la tête de sa cavalerie; mais, ayant été tué par un chasseur hessois, elle se débanda, et la redoute et quatre canons restèrent entre les mains du général. Pendant ce temps,

1. Pellegrini, les Bavarois, les carabiniers, les Palatins. Quant à ce qui concerne M. de Vaudémont, il faut voir la note sur M. de Fürstemberg (p. 129). Le plan d'attaque du général Wurmser était sans doute on ne peut mieux combiné : pour peu qu'une des quatre premières colonnes réussît, le succès était assuré. Le prince de Condé, en prenant la redoute de Jockgrim à dos, forçait l'ennemi à l'évacuer. M. de Kospoth, en s'en emparant, faisait tomber le camp de Minfeld. S'il n'avait pas réussi, le général Meszaros, en le forçant, remplissait le même but du général. Et enfin, s'ils avaient échoué tous les deux, le prince de Waldeck, en parvenant sur les hauteurs dominant Barbelroth, forçait l'ennemi à abandonner et le camp et la redoute. (A.)

Vaudémont (Joseph de Lorraine, prince de), frère cadet du prince de Lambesc, ancien colonel-propriétaire en France du régiment des dragons de Lorraine; né en 1759, mort en 1812. (Éd.)

2. Jean-Théobald Ihler, né à Thann (Alsace) en 1756. Il tua de sa main le lieutenant Winzingerode et fut tué par un certain Engel, ordonnance de ce dernier. V. Chuquet, *Wissembourg*, p. 107. (Éd.)

le prince de Condé avait marché sur les ouvrages élevés le long des relaisses du Rhin et en avait chassé l'ennemi après lui avoir pris un canon. Il arriva dans ce moment dans la plaine de Jockgrim et, s'étant réuni avec M. de Kospoth, conjointement ils marchèrent à la poursuite des fuyards. Une autre redoute, qui barrait la chaussée de Rheinzabern, servit à les rallier; mais, après avoir fait reposer ses troupes un moment, le général Kospoth ayant fait avancer une batterie de 12, après une canonnade d'une demi-heure, l'ennemi l'évacua, en y laissant une bouche à feu. Cette dernière barrière surmontée, on pénétra de plus en plus dans le Bienwald sans éprouver aucune résistance. Cependant, le succès de la droite n'étant pas aussi complet, le général ne crut pas devoir s'avancer davantage et s'arrêta à Wörth [1]. Le prince de Condé alla jusqu'à Pfortz, et des grand'gardes de communication furent établies avec Langenkandel. La redoute de Jockgrim ayant été emportée ainsi que l'abatis, l'ennemi ne pouvait plus rester dans le camp retranché. Aussi le général Meszaros y entra-t-il sans coup férir et vint bivouaquer entre Minfeld et Langenkandel [2]. Il en fut de même du

1. Ne pas confondre cette localité, située sur le territoire allemand, près du Rhin, avec Wœrth-sur-Sauer, située en Alsace, au sud-ouest de Wissembourg et théâtre de la bataille du 6 août 1870. (Éd.)

2. Après avoir fait nettoyer le bois de Herxheim, le général Meszaros vint se développer dans la petite plaine de Langenkandel et s'avançait en bataille sur les redoutes, quand les éclaireurs vinrent rendre compte qu'elles étaient évacuées. Les habitants de ce village, le plus grand du monde peut-être, connu en outre par sa démocratie, ayant fait feu sur les Turcs, il fut livré au pillage. Il en fut de même de Minfeld, qui n'avait pas partagé ses torts; dans le premier moment on ne put arrêter la fureur du soldat, mais cependant il fut beaucoup moins maltraité que le premier. Dans le moment que le général avec tout son corps était en avant de Minfeld où l'artillerie volante escarmouchait avec l'ennemi, des fuyards échappés de Jockgrim sortirent du bois de Herxheim et entrèrent dans Langenkandel, où ils firent quelques prisonniers; les corps francs, soutenus par deux pelotons de la cavalerie noble, y coururent aussitôt et les en chassèrent. (A.)

prince de Waldeck qui, après une assez faible résistance, entra dans Billigheim. Il aurait bien pu même pousser jusqu'à Barbelroth ; mais M. de Hotzé n'ayant pu, à cause de la position avantageuse des patriotes, s'avancer dans les montagnes, il fut obligé de s'arrêter sur les hauteurs de l'autre côté de cette ville [1].

Le 21, avant le jour, les patriotes, au nombre de 15,000 hommes, s'avancèrent sur Pfortz dans l'intention de séparer le comte de Kavanagh du prince de Condé et de culbuter ce dernier dans le Rhin. Les avant-postes ayant été surpris, ils parvinrent à s'emparer du bois qui pointe entre les deux villages, et ils allaient déboucher dans la plaine, quand M. de Rison [2] avec les canons des bataillons nobles arrêta leur marche. Deux pièces qu'ils mirent en batterie furent démontées et quelques coups à cartouche ayant mis du désordre dans leurs rangs, les hussards de Salm en profitèrent, fondirent dessus et, comme le 17, ils abandonnèrent une victoire presque assurée et prirent honteusement la fuite. Sur les bords du Rhin, quatre bataillons s'efforçaient de tourner le village de Pfortz ; mais M. de Godefroi, officier de la légion de Mirabeau, à la tête de 50 volontaires, parvint à arrêter leurs

1. Billigheim est une petite ville, située sur une éminence dominant toute la plaine. A ses pieds, du côté de Barbelroth, coule un petit ruisseau venant de la gorge de Klingemünster et allant se perdre auprès de Rohrbach et d'Insheim, dont il rend les approches très marécageuses. Klingenmünster, Klingen et Ingenheim sont situés dessus. De l'autre côté sont des collines couvertes de vignes qui le séparent du vallon de Bergzabern, mais qui ne passent pas la hauteur de Billigheim. La gorge de Klingenmünster a plusieurs issues : l'une va gagner la vallée d'Annweiler et c'est celle que suivit M. de Hotzé : l'autre, par Dahn, va à Pirmasens ; la troisième par Bobenthal à Wissembourg, et la quatrième aboutit au-dessus de Bergzabern. (A.)

2. Sur M. de Rison, voir (ROMAIN) *Souvenirs d'un officier royaliste*, II, 446. — « Cette colonne s'enfuit dans le plus grand désordre, en criant : Sauve qui peut ! C'est l'artillerie royale ! » (MURET, *Hist. de l'armée de Condé*, I, 131.) (ÉD.)

efforts jusqu'au moment où tout le corps, ayant pris les armes, vint à son secours. Comme l'ennemi se retirait, il fut atteint d'une balle, et l'armée eut à pleurer ce brave officier.

Les avant-postes autrichiens avaient été également surpris, et là le désordre fut encore plus grand qu'à la gauche. Comme la veille, les troupes hessoises prirent la fuite; mais Gyulai, ayant aussitôt marché et ayant été rejoint par les hussards de Salm, conjointement ils chassèrent l'ennemi, et sa terreur fut si grande, qu'il laissa quatre pièces de canon, abandonnant sans coup férir Hagenbach, le Büchelberg et l'abatis. On le poursuivit jusqu'aux portes de Lauterbourg. Le général même aurait peut-être pu y entrer; mais, n'ayant pas sa droite assurée, il n'aurait retiré aucun fruit de sa conquête, et ce n'est pas la seule fois que le manque d'appui du duc de Brunswick l'empêcha de profiter de sa victoire. Ce qui prouve bien lequel de ces deux généraux désirait le plus marcher en avant, ce sont les différentes positions de l'armée autrichienne : constamment la gauche a été de deux lieues plus avancée que la droite, ce qui fait bien voir que l'inaction des troupes prussiennes l'a toujours retenue en arrière.

Du corps de Condé le régiment des hussards de Salm est celui qui s'est le plus distingué; les troupes qu'ils ont culbutées étaient cinq ou six fois plus nombreuses qu'eux. Comme la veille, Gyulai fut aussi celui des Autrichiens qui a développé le plus de courage; ce sont ceux qui ont le plus perdu [1].

1. Ce fut un officier des dragons de Kaiser, adjudant du général Kospoth, déserté la veille de l'attaque avec tous les plans, qui conduisit cette expédition. Comme on croyait l'ennemi fort effrayé du revers qu'il avait éprouvé le 20, les grand'gardes avaient été posées très négligemment et se gardaient de même. Les Hessois, qui, au premier coup de carabine, prirent la fuite, mirent du désordre parmi les troupes qui ne savaient où

Le général Meszaros fit un léger mouvement pour appuyer l'aile droite du comte de Kavanagh. Le prince de Waldeck ne bougea pas.

Le général Hotzé, voyant qu'il perdrait beaucoup de monde en attaquant les patriotes de front, essaya de les tourner ; pour cela, il détacha par un petit sentier conduisant à dos de leur position Lattermann et Rohan ; l'ennemi, ayant été instruit de cette marche, dirigea toutes ses forces sur ce détachement, qui eut beaucoup à souffrir ; cependant, malgré le désavantage du terrain, non seulement ils vinrent à bout, par leur bravoure, de se maintenir, mais même ils continuèrent à gagner le sommet de la côte, et le général Hotzé, ayant profité de ce moment, attaqua l'abatis, le força et s'empara de deux pièces de canon, mais sa victoire lui coûta cher.

Le 22, le général Hotzé, s'étant concerté avec le prince de Waldeck, attaqua un deuxième abatis barrant la gorge du Klingenmünster. Le prince de Waldeck, pour seconder son opération, marcha sur trois colonnes, composées chacune d'un bataillon, sur le corps ennemi, passa vers les hauteurs s'étendant le long de Klingen et d'Ingenheim ; il était déjà parvenu à mi-côte quand, les Valaques ayant lâché pied, la colonne du centre se trouva prise par son flanc gauche et obligée de battre en retraite. Les patriotes, voulant lui couper la retraite sur Ingenheim, sortirent des vignes et se formèrent dans une petite prairie, aux bords du ruisseau. Leur droite, par ce mouvement, étant

s'assembler, et les chariots d'équipages, en obstruant les chemins, l'achevèrent. Avec un peu plus d'audace les patriotes auraient réussi, et le bonheur, plus que tout le reste, sauva l'armée. Ce fut M. de Fiard qui pointa les pièces qui mirent tant de désordre dans la colonne ennemie. Le régiment de Monsieur y fut écharpé. (A.)

M. de Fiard, Franc-Comtois, commandant en second de la première division d'artillerie du corps de Condé. (Éd.)

elle-même en écharpe, les dragons de Waldeck, qui soutenaient les troupes attaquantes, culbutèrent quelques escadrons de chasseurs qui la couvraient, les prirent en flanc, et, après leur avoir pris quatre pièces de canon, les poursuivirent jusqu'à Nieder-Horbach. Par ce moyen, l'entrée de la gorge de Klingenmünster se trouva libre, et le général Hotzé, qui avait forcé l'abatis, déboucha dans la plaine et prit poste à ce village, après avoir laissé le colonel Schlegelhofer, de Terzy, dans la montagne avec deux bataillons.

Le prince de Waldeck entra dans Barbelroth sans coup férir, et s'établit sur les hauteurs [1]. Le général Meszaros harcela l'ennemi toute la journée pour faciliter son opération, et vint le soir bivouaquer en avant de Freckenfeld [2].

L'instruction donnée à M. de Hotzé portait qu'il s'emparerait de Bergzabern, et qu'il s'établirait sur la prolongation des hauteurs occupées déjà par le prince de Waldeck. Le 23, il marcha sur la ville pendant que le colonel

1. Valaque, Székler, 1 bataillon de Lascy, les Waldeck. — A quelque distance de Klingenmünster le chemin de Pirmasens s'élève et franchit une légère côte, où viennent aboutir les quatre vallons dont on a parlé ; c'est là qu'était cet abatis. Gleishorbach et Nieder-Horbach sont situés sur la colline qui sépare le vallon de Klingen de celui de Bergzabern, mais qui ne va pas plus loin que Barbelroth. (A.)

2. Bergzabern, Kapellen, Oberhausen, Barbelroth, Hergelsweiler, Winden sont situés aux bords d'un ruisseau marécageux qui va se jeter dans le Rhin au-dessous de Jockgrim. Le vallon dans lequel il coule est encaissé du côté de Wissembourg par des collines étroites qui vont mourir dans la plaine de Langenkandel. C'est à leur sommet qu'est située la redoute de Dörrenbach. Vient ensuite un ravin pareil, au fond duquel sont situés Dörrenbach et Dierbach. Plus loin sont encore de légères hauteurs s'abaissant également dans la plaine de Langenkandel ; ensuite le ravin où sont situés Ober et Nieder-Otterbach et Volmersweiler, se continuant entre Freckenfeld et le Bienwald. Par conséquent on peut aller de plain-pied de Freckenfeld à la colline qui la sépare de Dierbach et c'est là que fut assis le camp du général Meszaros, faisant face aux montagnes et s'appuyant au corps du prince de Waldeck, dont il n'était séparé que par ce ravin, dans lequel on établit plusieurs chemins de communication. (A.)

Schlegelhofer balayait les différents défilés y aboutissant. Ayant fait sa jonction avec lui, il s'avança par la Bergstrasse et par la fausse route de Kapellen à Dörrenbach. Sur la redoute élevée au-dessus et en avant de ce village, déjà le régiment de Rohan, avec son courage ordinaire, avait emporté une flèche qui en défendait les approches, quand, comme la veille, le bataillon valaque lâcha pied et laissa sa gauche à découvert. Comme il avait été posté en arrière pour garder une petite prairie se continuant entre deux vignes et que les troupes étaient déjà très avancées, le général fut obligé de battre en retraite en se dirigeant le long des montagnes, ce qui lui coûta assez de monde. Cependant, il arriva à Gleishorbach sans avoir perdu un canon, et laissa ses vedettes à la porte de Bergzabern [1].

Comme il en était convenu, le duc de Brunswick s'était emparé de Pirmasens et avait poussé ses avant-gardes

1. Perte de l'armée autrichienne et celle des ennemis :

Le 20.			
Kavanagh	Gyulai	100	Patriotes.
	Hessois	100	450
	Cavalerie	100	
	Condé	10	150
	Meszaros	25	100
	Waldeck	100	200
Général Hotzé dans les quatre jours.			
	Rohan	125	
	Lattermann	150	
	Turcs	160	
	Esclavons	140	
	Léopold	25	
Le 21.			
Condé	Kavanagh	200	
	Mirabeau	13	900
	Hohenlohe	5	
	Salm	16	
Le 22.			
	Waldeck	200	400

Total	Autrichiens	1,500
	Patriotes	3,000 (A.)

jusqu'à Dahn; le centre de son armée, qui était commandé par le prince de Hohenlohe, était campé sur le Karlsberg, avait des postes aux Deux-Ponts, et sa droite s'étendait vers Saint-Wendel, qui était occupé par le général Blankenstein. A cette époque, le général Knobelsdorf partit des Pays-Bas avec 10,000 hommes pour venir le joindre.

Aussitôt après l'heureux succès de l'attaque combinée, le comte de Wurmser le sollicita vivement de marcher sur Wissembourg; mais, par des motifs qu'il est inutile d'approfondir, il s'y refusa toujours. Le général fut donc obligé alors de se tenir sur la défensive, car, quand bien même il se serait emparé de Wissembourg, il n'aurait jamais pu s'y maintenir; n'étant pas maître des gorges de Bergzabern et de la Lauter, et surtout de Fischbach, principale clef des Vosges, son flanc droit aurait été sans cesse exposé à toutes les attaques de l'ennemi [1]. Deux choses lui étaient nécessaires pour affermir sa position : l'abatis qui s'étendait de Schaidt à Lauterbourg, et d'où les patriotes pouvaient à chaque instant gêner la communication du centre avec l'aile gauche, et les hauteurs de Bergzabern, qui auraient solidement établi sa droite, séparée sans cela du reste de l'armée par le ravin de Barbelroth.

Voulant donc les emporter, le 26, il fit venir du Brisgau le général-major Jellachich, avec trois bataillons et trois di-

1. Bobenthal est à la réunion des trois défilés des Vosges : la gorge de Klingenmünster, celle de Bergzabern et celle de Wissembourg. Dahn est situé sur le chemin de Bobenthal à Pirmasens. Les patriotes, maîtres du premier de ces endroits, auraient donc pu arriver dans la plaine par Klingenmünster ; mais, ce défilé étant fort étroit, ils n'ont jamais osé s'y hasarder à cause du corps d'avant-garde placé à Dahn. La gorge de Bergzabern a deux ramifications : l'une qui gagne, et l'autre qui aboutit à celle de Wissembourg. Cette dernière en a deux : une, qui également va à Pirmasens, et la principale, qui gagne Bitche par Fischbach. (A).

visions autrichiennes, un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie du cercle de Souabe [1], fit prier le prince de Condé de venir dans la nuit avec deux bataillons nobles renforcer le général Meszaros, donna ordre au général Hotzé de se porter sur Bergzabern, et chargea M. de Kospoth d'emporter l'abatis. Au moment où, à la tête du régiment de Gyulai, ce général se mettait en marche, il est attaqué lui-même par un corps de 7 à 8,000 hommes, composé presque entièrement de la masse qui, pour la première fois, paraissait dans l'armée. Il s'engage alors une fusillade, l'une des plus vives de la campagne, et qui

1. Le général Jellachich est Hongrois. Jusque-là il avait été fort estimé et extrêmement aimé du soldat. Les journées du 12 et du 19 septembre dans le Bienwald lui font beaucoup d'honneur et laissent apercevoir beaucoup de talent. D'après cela, sa conduite le 13 octobre serait incompréhensible, si l'on n'avait pas déjà vu plusieurs grandes réputations venir s'anéantir devant un ennemi dont l'or est plus dangereux que les armes. — Le corps franc de Gyulai est composé, comme les Mikalievich, de Serviens, Italiens, etc., et s'est, dans le cours de cette campagne, toujours très bien battu, soit dans le Bienwald, soit au bois d'Eben. — Le 3e bataillon du régiment de Thurn, employé au siège du fort Louis, a été longtemps ensuite dans l'inaction; le 9 décembre est le jour où il s'est le mieux montré, et, s'il n'avait pas abandonné, le 22 du même mois, les redoutes de Fröschweiler, on n'aurait aucun reproche à lui faire, sans pouvoir en même temps lui donner beaucoup d'éloges. — Le 3e bataillon du régiment de Manfredini a été encore moins employé que lui; à l'exception des deux affaires du Bienwald, où il s'est assez bien montré, et quelques escarmouches sur la Zorn, il est toujours resté dans l'inaction. — 2 divisions du corps franc à cheval de Wurmser. Elles étaient montées sur des chevaux hauts comme des chèvres; mal armées, mal équipées, mal instruites, elles n'ont paru que deux fois devant l'ennemi, et cela pour se faire très malmener; c'était sans contredit ce qu'il y avait de plus mauvais dans l'armée. — 1 division de Léopold. — Le régiment de Fürstemberg du cercle de Souabe est le plus beau et le meilleur de ce cercle : les officiers en pensaient très bien, et la seule fois qu'ils se sont battus, le 19 septembre, ils se sont fait beaucoup d'honneur : ce régiment allait bien à 1,200 hommes. — Les dragons de Wurtemberg étaient plus de 400; montés sur de très grands chevaux lourds et pesants, ils n'ont rien pu faire dans le Bienwald et ont été ensuite occupés à garder les équipages. (A.)

Jellachich (Jean), propriétaire du régiment d'infanterie croate actuellement n° 53, mort en 1814, avec le grade de feld-maréchal-lieutenant. Battu par Masséna en 1799 et pris par Augereau en 1805. (Éd.)

dura pendant près de trois heures. Un bataillon esclavon qui était avec le régiment de Gyulai marcha sur ses traces. Le combat fut long et sanglant, la victoire quelque temps incertaine. Enfin, commençant à manquer de cartouches, M. de Kospoth se mit à la tête de Gyulai, fonça sur l'ennemi, la baïonnette en avant, et emporta enfin l'abatis.

Quand le succès parut assuré sur ce point, le général commandant, pour détourner l'attention de l'ennemi, fit chauffer, avec 20 pièces de gros calibre, la grande redoute de Steinfeld [1]. Les patriotes ripostèrent avec courage. Les chevaliers de la Couronne, qui escortaient une batterie, perdirent quelques hommes et plusieurs chevaux; deux pièces de 18 autrichiennes furent endommagées, la perte de part et d'autre à peu près égale, quand le général, ayant appris le peu de succès de l'attaque du général Hotzé, fit cesser le feu et se retira.

Sur les neuf heures, ce général, avec les troupes qu'il avait amenées d'Albersweiler et le bataillon valaque, s'était porté sur Bergzabern pendant que le prince de Wal-

1. De l'autre côté du ravin de Vollmersweiler est une colline communiquant à Schaidt et gagnant la montagne. C'est là que sont situés Steinfeld et le château de Hatzfeld. En avant de Steinfeld les patriotes avaient construit une redoute, un des plus beaux ouvrages de fortification de campagne qui aient sans doute jamais existé. Elle était à deux faces, regardant Schaidt et Vollmersweiler, capable de contenir dix-sept bouches à feu, et avait deux issues fermées par des demi-lunes. Deux redoutes en flanquaient les faces et le ravin en défendait les approches. Une autre redoute, barrant la chaussée de Wissembourg, la liait à l'abatis qui traversait le Bienwald, et elle communiquait par un des ouvrages à ceux élevés en avant de Hatzfeld. Deux officiers de fortune du régiment du Roi avaient présidé à sa construction. Les batteries autrichiennes qui, ce jour, tirèrent inutilement pendant deux heures contre, étaient placées sur le rideau séparant le ravin de Vollmersweiler de celui de Dierbach et en avant de Schaidt. Quelques personnes croient que l'intention du comte Wurmser avait été de faire une reconnaissance; d'autres ont pensé qu'il avait effectivement le projet de l'emporter. Mais il est bien plus simple de regarder cette canonnade comme une fausse attaque qu'il fit sur ce point. (A.)

deck faisait une diversion sur le flanc droit de l'ennemi, vers Dörrenbach. D'abord il eut les mêmes succès que le 23, et la même raison vint encore lui enlever la victoire; il traversa la ville, et au moment où il allait attaquer la redoute à la baïonnette, les Valaques et les Esclavons qui couvraient sa gauche ayant lâché pied, il se vit au moment d'être entouré et forcé de faire sa retraite précipitamment. L'ennemi était même déjà parvenu à se rendre maître de la Bergstrasse, et le régiment de Rohan eut beaucoup de peine à se remparer de la chaussée, en quoi il fut puissamment aidé par les hussards de Léopold, qui chargèrent au milieu des vignes. Cependant le prince de Waldeck ayant montré à temps une tête de colonne le long de la crête de la colline, le corps qui gênait sa retraite se retira, et il vint se replacer en avant de Nieder-Horbach. Quoique ayant été forcés dans l'abatis, l'avantage de la journée n'en fut pas moins pour les patriotes, puisque le général échoua dans le point le plus important de son attaque [1].

Le lendemain de cette tentative, le général changea les différentes brigades de son armée, et lui fit prendre la po-

1. Il est extraordinaire que le général ait donné si peu de troupes à M. de Hotzé pour une opération aussi importante. Le régiment de Rohan fit des prodiges de valeur, et M. de Maffre surtout s'y distingua de nouveau, ainsi que M. de Kermadec; ayant vu un capitaine valaque donner l'exemple de la fuite, il le prit par le collet, le ramena sur la redoute et une balle vint le percer dans ses bras; sa mort acheva la déroute de son bataillon.

Gyulai.	100	Patriotes
Esclavons	25	900
Chevaliers de la Couronne et artilleurs.	25	
Lattermann.	110	
Terzy	50	
Rohan	95	100
Valaques, Esclavons et hussards. . .	45	

Les Prussiens entouraient si mal Landau, que pendant le combat une patrouille de cavalerie vint jusqu'à Nieder-Horbach. (A.)

sition qu'elle garda, ou à peu près, pendant cinq semaines. Il fit servir à sa défense l'abatis fait pour l'ennemi et emporté le 21. En outre de cela, il en fit faire un autre au bord de la forêt pour mettre les avant-postes à l'abri d'un coup de main; pour barrer la chaussée de Langenkandel, on éleva un épaulement pour sept canons, et plus sur la droite, au bas du Büchelberg, un autre pour trois bouches à feu. Le général-major Jellachich commanda depuis la gauche jusqu'à cette chaussée. Il fit défendre le premier abatis par un bataillon de corps francs et deux divisions à cheval de Wurmser. Il fit camper le régiment Fürstemberg en avant de Neubourg, et plaça Manfredini, Thurn et les dragons de Wurtemberg derrière le deuxième abatis. Le général Hotzé fut chargé de la défense du Bienwald, depuis la chaussée de Langenkandel jusqu'à l'abatis 1 : dès le 27, il avait sous ses ordres un bataillon de corps francs, Rohan, Terzy, deux divisions de Léopold et les Hessois. Il fit les mêmes dispositions que le général Jellachich : derrière l'abatis correspondant, avec les Hessois furent placés un bataillon de corps francs, les Esclavons et Lattermann; ensuite, à la droite de Freckenfeld, s'étendaient, sur les hauteurs jusqu'au ravin de Dierbach, deux bataillons et six divisions de cavalerie [1], le tout sous les ordres de Meszaros. Formant l'angle droit avec cette brigade, c'est-à-dire faisant face aux lignes, derrière ce ravin, viennent quatre bataillons et douze divisions de Léopold, sous les ordres de MM. de Kavanagh et de Kospoth [2]. Sur la même colline, mais en s'approchant de Barbelroth,

1. 1 division de Kaiser, 2 divisions de Léopold, Preiss, 1 division Erdödy; 2 divisions Kaiser. (A.)

2. Gyulai, Waldeck. Ils furent d'abord campés aux environs de Dierbach; mais à l'affaire du 12 septembre, des boulets étant venus jusqu'à eux, ils vinrent se placer en arrière, sur le rideau de Barbelroth. (A.)

campèrent quatre bataillons, dont un en potence faisant face aux montagnes, et six divisions de cavalerie [1]. Ensuite, à la droite de ce village, un peu en avant et dans la même direction que ce bataillon, l'infanterie et la cavalerie nobles; de droite et de gauche de Kapellen, les Valaques et les Széklers: puis en avant de Nieder-Horbach, fermant l'aile droite, les corps soldés du corps de Condé. Enfin, sur les hauteurs entre Barbelroth et Billigheim, pour observer la garnison de Landau et assurer les derrières de l'armée contre une sortie de la gorge de Klingenmünster, campèrent Huff et une division de Mack. Le prince de Waldeck commanda tous les différents corps. Le comte de Splényi resta toujours devant Landau avec 4 à 6,000 hommes, et le reste de l'armée pouvait se monter à 36,000 hommes.

Cette position, qui était fort étendue, était assez difficile à garder. D'abord étant sur tous les points à une demi-lieue des ouvrages de l'ennemi, on était exposé à être à

1. Lascy, Kaiser, 1 division Erdödy, à moitié chemin de Barbelroth à Bergzabern. Waldeck et 2 divisions Mack, à mi-côte. Vu la proximité de l'ennemi, il y eut sur toute la ligne deux rangs de vedettes, elles furent établies à droite de Schaidt traversant Volmersweiler, remontant le coteau, se prolongeant dessus jusqu'à la chaussée de Wissembourg, redescendant ensuite dans le ravin de Dierbach, faisant la diagonale jusqu'à Kapellen, autrement appelé Druchsweiler. Les Széklers, qui étaient campés à gauche, n'étaient pas à un demi-quart de lieue de l'ennemi. La chaussée de Landau à Wissembourg passe par Insheim, Rohrbach, Barbelroth, Nieder-Otterbach, et va se rejoindre à celle de Germersheim auprès de Schweighausen. Celle de Landau à Lauterbourg d'Insheim gagne Steinweiler, Winden, Langenkandel. La Bergstrasse traverse Arzheim, Klingenmünster, Bergzabern auprès de Dörrenbach, Ober-Otterbach, Rechtenbach et Schweigen. Une autre route mène de Bergzabern à Billigheim par Nieder-Horbach. La chaussée de Germersheim à Wissembourg passe par Rülzheim, Rheinzabern, Langenkandel, Minfeld, Freckenfeld, Schaidt, Steinfeld, Kapsweyer, Schweighofen. Celle de Lauterbourg traverse également Rheinzabern, et de là gagne directement cette ville. La route de Langenkandel à Bergzabern va de Winden à Hergersweiler, Barbelroth et Kapellen. Toutes ces chaussées sont superbes. (A.)

chaque instant attaqué sans pouvoir profiter de ses avantages ni poursuivre les fuyards. Puis la grande quantité de ravins marécageux, sur lesquels, à la vérité, on avait jeté des ponts, rendait les communications très difficiles. La fin de l'aile droite surtout, n'étant appuyée à rien, était fort facile à inquiéter, et il ne fallait pas moins que l'activité et les talents de M. de Vioménil [1] pour déconcerter toutes les tentatives que l'ennemi aurait pu faire. Cependant ce général avait su en tirer tout le parti possible. Les abatis avaient été reconstruits, soignés et appuyés sur quelques épaulements. La gauche n'aurait pu être que très difficilement forcée. En avant de Freckenfeld seulement la cavalerie pouvait se développer et ce poste en était suffisamment fourni. Les hauteurs s'étendant derrière Diesbach et en avant de Barbelroth étaient inattaquables. Les quatre bataillons aux ordres du comte Kavanagh, placés presque au centre, pouvaient par conséquent être considérés comme un corps de réserve, et plusieurs fois le général s'en est servi pour cet usage. Il eut son quartier général à Freckenfeld.

La position de l'armée patriote était sous tous les rapports infiniment meilleure. Depuis Lauterbourg jusqu'au moulin du Bienwald elle défendait les lignes de la Lauter. De là partait un abatis, appuyé de trois redans, qui venait aboutir à la grande redoute de Steinfeld. Deux autres redans liaient cet ouvrage aux trois redoutes construites en avant de Hastel et dont l'une battait la chaussée de Landau. Toutes dominaient le ravin de Vollmersweiler. D'autres ouvrages protégeaient Rechtenbach, occupaient la Bergstrasse et plongeaient absolument sur le bois d'Ober-

1. Vioménil (Charles-Joseph-Hyacinthe du Houx de), né en 1734, à Ruppes (Lorraine), maréchal de camp le 4 mars 1780, lieutenant général en Russie, maréchal-général en Portugal, maréchal de France (1816), mort en 1827. (Éd.)

Otterbach. En outre de cela, un corps de 2 à 3,000 hommes défendait la redoute de Dörrenbach, que M. de Hotzé avait tenté deux fois d'emporter. De forts détachements protégeaient son flanc droit, et il avait sa retraite assurée par la Bergstrasse. L'armée de la Moselle, commandée par le général Schauenbourg [1], était campée en avant de Sarrelouis derrière la Blies, sur les hauteurs de Neunkirchen, Würzbach, Blieskastel. Elle occupait toujours le fameux camp de Hornbach, autrement dit de Schweyen, et appuyait à droite à Bitche. Un corps de 4,000 hommes était chargé d'entretenir la communication entre les deux armées et de couper la chaussée de Pirmasens à Wissembourg; il occupait un camp dans une position très forte aux environs de Bobenthal. Ce camp était situé au haut d'une colline qui fait le demi-cercle et que la chaussée traverse. Regardant Pirmasens à gauche, est un petit mamelon plus élevé que le reste; au bas est Rumbach; à droite, également dans la vallée, Bobenthal. Derrière cette colline, du côté de Wissembourg est un vallon très profond, mais très étroit, qui la sépare d'un autre amphithéâtre le dominant et qui est à la portée du mousquet. Ce vallon communique à la gorge de Wissembourg, tourne autour du mamelon et vient aboutir à Bobenthal, qui en est la clef. Bobenthal est à l'entrée de la gorge de Silz qui communique à celle de Klingenmünster. Rumbach est de l'autre côté.

Dans les premiers jours de septembre, le général envoya quelques détachements vers Tann pour reconnaître le camp retranché de Bobenthal. Les rapports lui ayant été faits, il résolut de s'en emparer afin de faire voir au duc de Brunswick la facilité que l'on aurait à forcer les

1. Schauenbourg (Balthasar, baron de), né à Hellimer (Moselle) en 1748, connu surtout par son expédition en Suisse (1798), mort en 1831. (Éd.)

lignes de Wissembourg, et prouver du moins que l'on ne devait pas l'accuser de l'inaction dans laquelle les armées étaient plongées.

En conséquence, le 7, il fit partir pour Tann le général major Péjacsévich avec un corps de 4 à 5,000 hommes. MM. de Vioménil et de Béthisy furent également de cette expédition [1].

Le 11, d'après les ordres qu'il en avait reçus, M. de Péjacsévich, ayant partagé sa petite troupe en trois colonnes, s'avança sur les redoutes qui défendaient le camp. Malgré l'avantage du terrain, la presque supériorité du nombre, l'ennemi n'y fit qu'une faible résistance et prit presque aussitôt la fuite, en abandonnant cinq bouches à feu et tous les équipages. Le général Vioménil, qui commandait la 3e colonne, avait été chargé de pénétrer dans la vallée par Rumbach et de prendre par conséquent les ennemis en dos; mais ayant été égaré par son guide, il ne put arriver à temps, ce qui leur donna le temps de s'échapper [2]. Après avoir fait poursuivre les fuyards par les

1. Le général Péjacsévich n'avait pas encore été employé de la campagne et ne l'a pas été depuis. Cette expédition ne peut cependant que lui faire beaucoup d'honneur, mais il a été sacrifié pour conserver la réputation du général Wurmser. Il est Esclavon d'origine, puissamment riche et un des plus grands seigneurs de ce pays. Il est impossible de montrer plus de bravoure et de sang-froid qu'il n'en a déployé dans les journées du 12 et du 14, les plus chaudes sans contredit de la campagne. Il avait avec lui mille Valaques, autant de Széklers, quatorze à quinze cents hommes du régiment de Huff; sept cent cinquante de la légion de Mirabeau; deux cent cinquante de Hohenlohe et cent hussards. (A.)

Péjacsévich (le comte Antoine), né à Essek en 1750; général-major en 1793; mort feld-maréchal-lieutenant en 1802. (Éd.)

2. M. de Beaumont, adjudant de M. de Wurmser et qui était à la colonne où marchait le général Péjacsévich, se distingua particulièrement dans cette attaque. Comme il n'avait avec lui que des troupes allemandes, en s'élançant dans la redoute, où il entra le premier, il s'écria en français : « Sauve qui peut ! Nous sommes tournés ! » Ces paroles redoublèrent le désordre des patriotes, et ils s'enfuirent. Cette action lui avait fait avoir la croix de Marie-Thérèse. (A.)

chasseurs à prix *(sic)*, le général Péjacsévich plaça Huff et les Széklers sur la crête de la colline, M. de Béthisy avec les Hohenlohe et les Valaques sur le mamelon, et chargea M. de Vioménil avec la légion de Mirabeau de garder l'entrée de la vallée de Rumbach.

Le 12, les patriotes, au nombre d'à peu près 12,000 hommes, dès la pointe du jour, s'avancèrent sur lui, et après avoir manœuvré quelque temps s'emparèrent des collines dominant la position et que, faute de monde, il n'avait pu occuper. Sur les deux heures, ils commencèrent l'attaque et firent bientôt pleuvoir sur lui une grêle de balles et de boulets. A la troisième décharge les Széklers et les Valaques, à l'exception de deux ou trois compagnies, lâchèrent pied, ce qui ne découragea pas le reste de ses troupes. Pendant plus de trois heures elles restèrent exposées au feu le plus vif, les armes basses, sans pouvoir essayer même de riposter. M. Durand [1] seul, avec une pièce de canon de Hohenlohe menée à bras, allait sur les pointes de rocher et avec la mitraille en foudroyait quelques-uns. Le reste, caché derrière les rochers, assassinait sans danger Huff et Hohenlohe, sans que pour cela le moindre désordre parût dans les rangs. Le général Béthisy, voyant qu'il lui était impossible de résister plus longtemps et sachant que M. de Vioménil n'était pas aussi vivement attaqué que lui, lui envoya demander 300 volontaires. M. de Pélissier [2] les lui amena aussitôt. Alors il forma ses troupes en colonne, donna la queue à la légion de Mirabeau, et s'étant mis à la tête des Hohen-

1. Durand (Jean-Baptiste-Vincent), chevalier puis baron, née en 1753, colonel commandant le régiment de Hohenlohe, mort avec le titre de lieutenant général honoraire en 1829. (Éd.)

2. Pélissier (Henri-Félix de), né en 1763, mort en 1844. En 1793, colonel dans la légion de Mirabeau. A la prise des lignes de Wissembourg, grièvement blessé par une balle qui lui traversa le ventre. Au combat d'Ober-

lohe, il descendit du mamelon dans le vallon, et soutenu par son fils, un grenadier et un Valaque, il remonta la côte opposée. Malgré le feu de huit pièces qui tiraient à cartouches, il attaqua à la baïonnette les huit bataillons qui lui étaient opposés et les culbuta de l'autre côté. Au moment où il s'était ébranlé, le régiment de Huff avait suivi son exemple et de trois côtés l'ennemi lâcha pied. On le poursuivit avec chaleur et sa perte fut considérable. Officiers et soldats, tous dans cette journée ont développé le plus de courage; mais MM. de Péjacsévich, Béthisy, Vioménil, Francault et.... du régiment de Huff, Béthisy le jeune, Montbelliard, Durand de Hohenlohe, Pélissier, Achille de Laval de la légion de Mirabeau, s'y sont particulièrement distingués [1]. Les patriotes ne s'en tinrent pas à cette seule attaque; elle fut générale depuis Bâle jusqu'à Sarrelouis; ils brûlèrent Kehl et le Vieux-Brisach, firent des simulacres de descente le long du Rhin, se montrèrent sur toute la ligne et inquiétèrent le duc de Brunswick [2].

Kamlach (13 août 1794) eut le bras cassé. Commandant d'une compagnie de gentilshommes à pied en 1798. Resta à l'armée de Condé jusqu'à son licenciement (1814) et passait pour le meilleur officier de cette armée. Maréchal de camp le 23 août 1814. (Éd.)

1. Francault, major du régiment d'infanterie de Huff (actuellement n° 8). V. plus loin, p. 221.

De Potot de Montbelliard, deuxième lieutenant-colonel des chasseurs de Hohenlohe.

Achille de Laval, né en 1772, mourut à Manheim le 20 septembre 1793. Il avait eu les deux jambes fracassées. (Éd.)

2. Ce fut M. de Béthisy qui eut sans doute tout l'honneur de cette journée, puisque ce fut lui qui conseilla et exécuta le mouvement qui dégagea M. de Péjacsévich. Quoique n'ayant rien d'aussi saillant, la conduite de M. de Vioménil n'en est pas moins belle, car, attaqué par des troupes infiniment supérieures, il sut néanmoins par ses sages dispositions empêcher l'ennemi de pénétrer dans Rumbach, de quoi dépendait le salut de tout le détachement. Le major Francault, pendant toute l'attaque, se promena à cheval devant le front de son régiment; il en eut un de tué et un de blessé sous lui, et onze balles dans son chapeau et dans ses habits. M.... arriva le premier sur la colline où était l'ennemi; il tua deux grenadiers de sa main et fut tué par le troisième. M. de Laval fut tué. (A.)

A la pointe du jour, un corps très considérable se porta sur M. de Hotzé et ayant, malgré la bravoure d'une division du corps franc de Gyulai, qui se battit à merveille, forcé le premier abatis, s'avancèrent sur le deuxième, et par la supériorité du nombre parvinrent à le percer sur la droite de la chaussée de Langenkandel. Une division de Terzy qui gardait l'épaulement allait être faite prisonnière, quand les hussards vinrent à son secours et la délivrèrent. En même temps sur la droite Rohan était vivement pressé et le général fut enfin obligé de se retirer sur le Büchelberg. L'ennemi ne tarda pas à l'y suivre et il était même sur le point d'y être forcé, quand un bataillon de Preiss et Gyulai avec trois pièces de gros calibre arrivèrent à son secours. Ayant alors détaché le colonel Kemps de ce régiment avec environ 1,500 hommes sur la droite afin d'inquiéter l'ennemi sur son flanc gauche, il s'avança lui-même le long de la chaussée et commença l'attaque. Les patriotes, qui avaient eu le temps de se renforcer en hommes et en artillerie, firent une vigoureuse résistance, et l'issue de la journée était encore incertaine quand le général Jellachich, ayant forcé le corps qui masquait son aile droite, fit un mouvement sur le flanc de l'ennemi, ce qui décida la victoire. De tous côtés ils furent culbutés, et on les poursuivit jusqu'aux portes de Lauterbourg. Terzy et Rohan, qui depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit furent constamment aux prises avec l'ennemi, maintinrent dans cette journée sanglante leur réputation antérieure [1].

Le général de Meszaros fut aussi vivement attaqué. A plusieurs reprises un corps de 6,000 hommes se porta sur

1. M. de Mauny, du corps de Condé, étant malade à Rastadt et ayant entendu la canonnade, accourut aussitôt. Il se mit dans les rangs du régiment de Rohan, fut blessé à la jambe, et, n'ayant pas été remarqué, fut

l'abatis, mais Lattermann parvint toutes les fois à le repousser. Sur la droite de Schaidt une colonne, presque toute de cavalerie, s'avança du côté de Vollmersweiler; mais trois divisions [1] que le général y envoya ayant chargé son avant-garde, elle se replia sous le canon de la redoute de Steinfeld. L'ennemi fit même plusieurs tentatives pour percer sur ce point, mais le général, par l'habileté de ses manœuvres, sut les déjouer toutes.

La droite fut aussi assez vivement harcelée. Sur les deux heures, 2,000 hommes à peu près traversèrent Bergzabern, et ayant établi une batterie en avant de cette ville, canonnèrent assez vivement le corps de Condé posté dans les vignes de Nieder-Horbach, et blessèrent quelques gentilshommes; ils osèrent même pousser leurs tirailleurs jusque dans ce village. L'intention du prince de Condé était de les y laisser entrer pour ensuite, en marchant sur Bergzabern, leur couper la retraite; mais M. de Waldeck, qui ignorait ses desseins, ayant fait tirer du gros calibre de dessus les hauteurs entre Barbelroth et Billigheim où il avait envoyé un bataillon de Lascy, ils se retirèrent aussitôt. Le prince détacha alors sa cavalerie à leur poursuite, qui ne put leur sabrer que quelques hommes. L'ennemi de l'autre côté de Bergzabern fit incontinent jouer ses batteries sur elle, ce qui la força à la retraite, et le reste de la journée se passa en vives escarmouches. Un corps de tirailleurs s'étant cependant encore une fois

abandonné et fait prisonnier. Trois jours après il eut la tête cassée à Wissembourg. Lors de la prise de cette ville, le général Wurmser l'imposa à quinze cents livres de rente pour sa veuve. (A.)

Le chevalier de Mauny, ancien capitaine au régiment de Bourbonnais, servait en qualité de chef de section dans la 6e compagnie des Chasseurs nobles du corps de Condé. D'après Muret (I, 147), c'est le 17 septembre qu'il aurait été fait prisonnier, mais le 17 il n'y eut aucune affaire. V. Chuquet, *Wissembourg*, p. 157. (Éd.)

1. 1 division Erdödy, 2 divisions Kaiser. (A.)

avancé, les hussards de Salm mirent pied à terre, se jetèrent dans la tête de camp du camp de Mirabeau et y tinrent jusqu'à ce que les piquets d'infanterie fussent arrivés à leur secours.

Landau fit deux sorties. Le général Splényi repoussa la première, qui fut dirigée sur Offenbach. Dans la seconde, un corps de cavalerie ayant paru sur les hauteurs de l'autre côté de Klingenmünster, le prince de Waldeck détacha contre deux divisions de ses dragons qui le firent rentrer dans la place [1].

Le 12 au soir, le duc de Brunswick envoya son adjudant à M. de Vioménil pour lui offrir, en cas qu'il en eût besoin, les trois bataillons et les six escadrons de troupes prussiennes qui étaient à Dahn, ajoutant que c'était à sa considération seule qu'il se décidait à soutenir le général Péjacsévich. Ce dernier envoya aussi, de son côté, demander du renfort au comte de Wurmser. Comme ce général savait l'offre que le duc de Brunswick avait faite au général Vioménil et qu'il crut avoir lui-même besoin de ses

1. Perte des armées :

			Patriotes.
Péjacsévich	Hohenlohe.	110 hommes.	
	—	15 officiers.	
	Huff	350 hommes.	2,000
	—	11 officiers.	
	Valaques et Széklers.	100 hommes.	
	Mirabeau	50 —	
	—	3 officiers.	
	Jellachich	40 hommes.	
Hotzé	Rohan	75 hommes.	
	Gyulai	30	
	Preiss	20	1,000
	Terzy.	100	
	Hessois	20	
Meszaros	Léopold.	20	300
	Lattermann	65	
	Esclavons	50	50
	Condé	10	
	Escarmouches . . .	20	50 (A.)

troupes, il se contenta de lui envoyer 400 hommes du régiment de Huff, et de ce côté il n'est sûrement pas excusable; il aurait dû ne regarder que comme accessoires les promesses du duc de Brunswick [1] et, puisqu'il s'était décidé à faire attaquer le camp de Bobenthal, il fallait mettre le général Péjacsévich en état de tirer parti de sa conquête ou du moins de s'y maintenir, et en même temps faire différentes fausses attaques dans la plaine pour amuser l'ennemi. Il se fit rien de tout cela; il vit, le 13, toutes les forces des patriotes se porter dans la montagne, sans chercher à faire diversion et sans songer à renforcer de son côté le général Péjacsévich.

Le 14, dès la pointe du jour, au nombre d'à peu près 25,000 hommes, comme la troisième fois, les patriotes s'emparèrent des hauteurs dominant la position du général Péjacsévich, et commencèrent l'attaque par une vive canonnade. M. de Vioménil envoya aussitôt prier le major prussien qui était à Dahn de marcher à son secours. Il fit répondre qu'il n'avait point d'ordres et qu'il allait envoyer en demander. Pendant ce temps l'affaire devenait plus sérieuse. Les patriotes essayèrent la manœuvre qui, le 12, avait si bien réussi au général Béthisy; mais ils furent repoussés avec perte. M. de Vioménil, qui était aussi très vivement pressé, fit partir de nouveau son aide de camp pour Dahn. Le major prussien dit qu'il allait faire sa reconnaissance; pendant qu'il cherchait à gagner du temps, les patriotes revinrent à la charge et furent reçus de la même manière. Cet échec ne les découragea pas, et pour la troisième fois ils cherchèrent à esca-

1. Cette anecdote n'a pas passé le cercle étroit du corps de Condé; elle n'en est pas moins de toute authenticité. Elle sert à faire connaître la division qui régnait entre les généraux et les moyens que le duc de Brunswick employait pour traverser les projets du comte de Wurmser. (A.)

lader la colline et furent derechef culbutés dans le vallon. M. de Vioménil avait encore envoyé à Dahn; mais le major prussien ayant fait répondre qu'il fallait qu'il fît donner l'avoine à sa cavalerie, on vit bien qu'on n'avait aucun secours à espérer de lui, et le général Péjacsévich ordonna la retraite. Elle fut extrêmement dangereuse. A peine la colline fut-elle évacuée que les patriotes s'en rendirent maîtres et de là foudroyaient le détachement des troupes légères, et quelques escadrons de uhlans descendirent dans la vallée et le harcelèrent vivement; mais Huff et Mirabeau, qui firent alternativement l'arrière-garde, ne se laissèrent pas entamer un moment, et le général Péjacsévich gagna la gorge d'Annweiler en emmenant tous ses canons et laissant très peu de blessés en arrière. L'adjudant Beaumont fut blessé à mort [1].

Ce jour, le duc de Brunswick remporta aux environs de Pirmasens une célèbre victoire, où il prit 27 pièces de canon, fit 2,000 prisonniers et tua 1,500 hommes; mais cela ne peut l'excuser de n'avoir pas secouru M. de Péjacsévich, puisque le détachement qui était à Dahn ne brûla pas une amorce.

Quelques jours après, le général Ferraris [2] arriva à

1. Huff	250	hommes	7	officiers.	
Mirabeau	60	—	3	—	
Valaques et Széklers.	25	—			Patriotes.
Hohenlohe.	15	—	1	—	1,500 (A.)

2. Ferraris écrivait à Thugut, en date de Maikammer (près d'Edenkoben, quartier général prussien), le 16 septembre 1793 : « J'ai été aujourd'hui à Freckenfeld, quartier général du comte de Wurmser, à qui j'ai ordonné positivement, sous peine d'encourir la disgrâce de l'Empereur, d'avoir la plus grande déférence pour le roi (de Prusse) et défendu de faire faire le moindre mouvement, à quelle petite partie ce pût être de son armée, sans en avoir eu l'ordre ou l'agrément de S. M. Prussienne.

« .... Mais, si le comte de Wurmser, d'après les ordres que je lui ai donnés, d'après les prières que mon amitié lui a faites, et d'après sa parole engagée d'être conciliant avec nos alliés, se permettait encore de heurter en quoi que ce fût la sensibilité du Roi, mon devoir m'oblige à dire à V. E. qu'au-

l'armée chargé de pleins pouvoirs pour terminer les discussions élevées entre le duc de Brunswick et le comte Wurmser, ou plutôt entre le roi de Prusse et S. M. l'empereur. On s'aperçut bientôt des heureux effets de son voyage, et les troupes qui étaient autour de Landau rejoignirent l'armée, qui, par là, se trouva forte de 42,000 hommes environ. Le général, d'après cela, voyant son centre assuré, envoya un bataillon au général Jellachich et un à M. de Hotzé [1].

Le 18, après avoir escarmouché toute la journée vers la gauche et sur le centre, les patriotes, sur les neuf heures du soir, tentèrent un coup de main sur la légion de Mirabeau; mais les grand'gardes ayant averti, on prit les armes et ils furent repoussés; ce qui fit cependant bivouaquer toute l'aile droite.

Le rapport des espions et des déserteurs s'accordant à dire que le lendemain le général ennemi tenterait une affaire générale afin de délivrer Landau, l'armée se tint prête pour la pointe du jour. Effectivement, le 19, 19,000 hommes s'avancèrent sur la position du général Jellachich et, après un combat assez long, s'emparèrent du premier abatis et marchèrent sur le deuxième. Le général alla à leur rencontre avec Preiss et Thurn. Il fut bientôt attaqué avec un courage tenant de la férocité ; quinze coups à mitraille qu'il fit tirer dessus eux à bout portant ne purent les arrêter, et il était sur le point d'être forcé, quand, ayant

cune considération ne doit plus retenir l'Empereur de le rappeler sur-le-champ. » (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., III, 272-273.)

Sur Beaumont, v. la note 2 de la p. 167. (ÉD.)

1. Le 1er bataillon de Preiss au général Jellachich; le 2e, au général Hotzé. Ils furent remplacés par le régiment d'Olivier Wallis, qui passa sous les ordres de Meszaros. Les troupes venant de Landau campèrent en avant de Hergersweiler, sur la prolongation du rideau de Barbelroth. M. de Splényi alla à Vienne remercier S. M. l'Empereur, qui venait de lui donner la garde noble hongroise. (A.)

remarqué que leur aile gauche, qu'ils étendaient pour le tourner, flottait et se désunissait, il la fit attaquer sur-le-champ par à peu près 1,000 hommes de ces deux bataillons, et avec celui de Manfredini s'avança en même temps sur eux : une triple décharge faite avec intelligence mit du désordre dans leurs rangs ; il fondit dessus à la baïonnette et les poursuivit jusqu'auprès de Bergen. Le régiment de Fürstemberg avait été aussi inquiété très vivement vers Neubourg et était également victorieux ; mais le général Hotzé ayant été repoussé, il fut forcé de battre en retraite ; il conserva cependant une partie du deuxième abatis et recula seulement son aile droite, qu'il appuya vers le Büchelberg. Toute sa brigade se battit à merveille.

20,000 hommes à peu près s'avancèrent aussi, à la pointe du jour, le long de la chaussée de Langenkandel et forcèrent le général Hotzé, toujours malheureux, d'abandonner le premier abatis. Ils mirent aussitôt en batterie huit pièces de 16, deux obusiers et canonnèrent l'épaulement, et cela avec tant de succès qu'ils tuèrent tous les artilleurs et démontèrent plusieurs pièces. Ayant de plus fait marcher huit bataillons, ils foncèrent dessus à la baïonnette, culbutèrent 600 hommes de Terzy et de Preiss qui le gardaient, et s'emparèrent de trois bouches à feu. Les deux divisions de Léopold, qui étaient derrière pour les soutenir, accoururent aussitôt, chargèrent au milieu de la forêt, reprirent les canons, et, aidés par 1,000 hommes de Gyulai et de Wallis, que le général envoyait au secours de M. Hotzé et qui se portèrent sur le flanc gauche de l'ennemi, ils le chassèrent de l'abatis et le poursuivirent jusqu'au premier ; mais, les troupes battues par le général Jellachich s'étant ralliées et ayant marché de nouveau, le général Hotzé, après avoir disputé le terrain pas à pas,

abandonna décidément les abatis et vint bivouaquer au pied de Büchelberg. De sa brigade ce sont les hussards qui se sont le mieux conduits.

Au centre, le général ne fut pas plus heureux. 6 à 7,000 hommes, dès la pointe du jour, s'avancent sur Schaidt et l'abatis. Lattermann, qui était placé en avant, fut un moment entouré ; mais ayant fait feu à mitraille de ses trois pièces et ayant forcé à la baïonnette, il parvint à regagner l'abatis. Les Esclavons et 400 hommes de Wallis l'aidèrent à le défendre, et jusqu'à quatre heures, les efforts de l'ennemi furent vains. Pendant ce temps, douze escadrons de cavalerie avaient débouché du côté de Vollmersweiler et paraissaient vouloir prendre Schaidt à revers. Ayant par ce mouvement un peu découvert leur flanc gauche, le colonel Ott profita de ce moment, se lança dessus à la tête de ses trois divisions de hussards, culbuta quatre escadrons de dragons et poursuivit le reste jusqu'auprès de Steinfeld. Sur les trois heures, les Bavarois vinrent renforcer l'abatis ; mais les patriotes, ayant reçu de leur côté des troupes fraîches, marchèrent avec tant de fureur sur les pièces de canon qui le défendaient que, craignant qu'elles ne fussent enlevées et voyant son infanterie fatiguée, le général Meszaros ordonna la retraite, abandonna l'abatis et se retira dans une prairie derrière Schaidt, qu'il garnit de cavalerie. Les patriotes s'avancèrent jusqu'à la lisière du bois, mais, voyant 2,000 chevaux en bataille et la nuit étant déjà arrivée, ils s'arrêtèrent, et les deux armées bivouaquèrent dans leurs positions respectives. De la brigade de Meszaros, c'est Lattermann qui s'est le mieux conduit.

Sur tous les points de la ligne les patriotes ont combattu avec le plus grand courage, mais n'ont pas su profiter de leurs avantages, car, s'ils avaient continué à pous-

ser sur le Büchelberg et Freckenfeld, ils auraient peut-être forcé M. de Wurmser à la retraite [1].

Craignant l'issue de la journée du lendemain, le général fit rompre le pont établi sur le Rhin à Wörth et le fit descendre plus bas; il renvoya aussi sur les derrières la chancellerie et les gros équipages de l'armée. Voulant cependant reprendre la position qu'il avait perdue, il envoya quatre bataillons au général Hotzé, deux au général Meszaros avec ordre d'attaquer le lendemain l'ennemi. Chacun de ces généraux, ayant partagé sa troupe en deux colonnes, marcha dessus. Les patriotes, qui la veille s'étaient conduits avec tant de valeur, se voyant prévenus, lâchèrent pied honteusement et se sauvèrent derrière leurs ouvrages; on leur prit plusieurs caissons, beaucoup de chariots de vivres, et on leur tua 500 hommes. Les Autrichiens reprirent leurs postes et ne perdirent que 150 hommes.

Le général, désirant faire reposer les troupes fatiguées, fit passer à la droite Preiss, Terzy et Rohan. Il donna le

1. Perte de l'armée :

			Patriotes.
Jellachich	Preiss	80	
	Thurn	70	1,200
	Manfredini	30	
	Fürstenberg	20	
Hotzé	Gyulai	50	600
	Preiss	80	
	Terzy	50	
	Wallis	25	
	Rohan	25	
	Les Hessois	20	
	Archiduc-Léopold	40	500
Meszaros	Esclavons	60	
	Lattermann	80	
	Wallis	10	
	Bavarois	10	
	Hussards	20	
Escarmouches sur les autres points de la ligne		20	100

Le général Hotzé fut blessé, son adjudant tué à côté de lui. (A.)

deuxième bataillon de Lascy au général Jellachich, un autre et Kaiser au général Hotzé. Les Hessois passèrent sous le commandement de Meszaros. Lattermann alla à la droite et fut remplacé par Pellegrini. En outre de cela, chaque jour une division de Bavarois vint bivouaquer derrière l'abatis de Schaidt [1].

Dégoûtés par ces pertes réitérées, les patriotes cessèrent leurs attaques et, à l'exception de quelques escarmouches [2], la fin de ce mois et le commencement de l'autre furent très tranquilles. La désertion était considérable dans leur armée; mais les réquisitions qui arrivaient de toutes les provinces de l'intérieur remplissaient facilement ce vide.

1. Voici comment campèrent les troupes de la droite. En avant de Hergersweiler, les chevau-légers Palatins, les Bavarois, les carabiniers, Gyulai. Près de Dierbach, la division colonelle de Léopold, sous les ordres de M. de Kavanagh; puis Preiss, Lattermann, Huff, dont un bataillon en potence. A mi-côte Terzy. Derrière Barbelroth, sur les hauteurs, Rohan. Le reste comme auparavant. (A.)

2. Depuis la prise de Mayence la légion de Mirabeau était sans cesse à escarmoucher avec l'ennemi, et il en fut de même jusqu'au 25 décembre. Ces affaires de postes, quoique insignifiantes, ne laissaient pas que de coûter chaque jour quelques hommes, et c'est ce qui fait que, sans avoir essuyé, à l'exception du 2 ou 3 juin, des pertes considérables, de huit cents hommes qui avaient passé le Rhin, à peine s'en trouva-t-il, après la déroute du Geissberg, trois cents sous les armes, sans parler de la quantité de déserteurs que l'on y fit entrer et dont beaucoup n'allèrent pas jusqu'à la fin de la campagne, entre autres cinq grenadiers du régiment de Condé qui arrivèrent à Barbelroth, et trente-sept paysans franc-comtois dont il ne restait, après les affaires de Berstheim, que onze sains et saufs. Il en fut de même du régiment de Hohenlohe et des hussards de Salm ; mais tous les chasseurs déserteurs voulant servir dans ce corps, il était plus nombreux en entrant dans les quartiers d'hiver qu'en en sortant. A plusieurs reprises les Erdödy, Gyulai, Salm ou Mirabeau enlevèrent plusieurs grand'gardes, soit en avant de Steinfeld, soit dans le Bienwald ou vers Bergzabern. (A.) — Les paysans franc-comtois venus à l'armée de Condé avaient fui leur pays après l'insurrection très vite réprimée dite de la *Petite Vendée* dans les montagnes du Doubs (septembre). « Ils annonçaient, dit Muret (I, 175), qu'ils seraient suivis de beaucoup d'autres. En tout, il en vint une centaine. Ces braves gens allèrent au feu dès leur arrivée, encore vêtus de leurs habits champêtres. » (Éd.)

Pendant ce temps le général Ferraris allait continuellement de Freckenfeld à Pirmasens, pour tâcher d'accorder ensemble le duc de Brunswick et le comte de Wurmser. Ce dernier, désirant profiter du reste de la saison, voulut fixer l'attaque générale au 2 octobre; mais le duc de Brunswick demanda un délai plus considérable afin de laisser reposer les troupes qui, sous les ordres du général Knobelsdorf, étaient arrivées des Pays-Bas.

Alors le général Wurmser, voulant occuper le soldat, mettre sa position à l'abri des insultes de l'ennemi et se ménager une retraite en cas qu'il voulût attaquer lui-même, fit élever différentes redoutes le long de la ligne depuis Schaidt jusqu'à la montagne [1]. Les patriotes, pour gêner ses opérations, en commencèrent une en avant du Hastel, sur la prolongation de la colline séparant les ravins de Vollmersweiler et de Dierbach. Comme elle aurait pu battre le camp de Barbelroth, le général voulut la

1. Le nº 1 pour six canons fut construit à gauche de Schaidt, au coin de la petite prairie, près de la lisière du Bienwald. Le nº 2 pour dix canons était entre ce village et Volmersweiler; un ravin (ou chemin creux) que l'on avait fait servir à sa défense en y pratiquant une banquette et sa position naturelle le rendaient très difficile à emporter; il était à portée de la redoute de Steinfeld. Le nº 3, redoute pour quatre bouches à feu, était à droite de Volmersweiler; il pouvait battre le ravin jusqu'à Nieder-Otterbach; il joignait les nºs 2 et 4. Ce dernier était en avant, et un peu à droite de Dierbach, sur le même rideau; il était pour sept canons et également à portée du canon de Steinfeld. En approchant de la montagne fut construit le nº 5, redoute à deux faces, balayant jusqu'au Hastel et vers Dörrenbach; il était pour sept canons. L'ouvrage patriote dont il est parlé plus bas, détruit le 26, en était très près et sur le même coteau. Le nº 6 fut élevé au dessus d'Oberhausen; il était également à deux faces, l'une enfilant la chaussée de Wissembourg, et l'autre défendant les approches par Bergzabern; il était pour quatre canons. Les patriotes ne gênèrent en rien la construction de ces différents ouvrages. (A.)

Vers le milieu de septembre, Landremont fut destitué, et, après un court intérim du général Meunier, le commandement en chef de l'armée du Rhin fut donné à un chef d'escadron de dragons improvisé général de division, Carlenc, qui l'exerça jusqu'à la nomination de Pichegru (fin octobre). GOUVION-SAINT-CYR, *Mémoires*, I, 110-111. (ÉD.)

faire démolir, et il chargea le prince de Waldeck de cette expédition.

Le 26, sur les deux heures du matin, ce général plaça un bataillon vers Bergzabern, un autre dans le ravin de Dierbach, vers Dörrenbach, pour assurer son flanc droit, en posta un autre à mi-côte sur la chaussée de Wissembourg, et à la tête de quelques détachements de cavalerie s'avança dessus dans le plus grand silence. Les patriotes, ne s'attendant pas à cette attaque, se sauvèrent en désordre. Si les dispositions prises avaient été exécutées, aucun ne se serait échappé ; mais sur la gauche les hussards d'Erdödy, qui étaient chargés de tourner l'ouvrage, ayant, contre l'ordinaire de ce régiment, refusé de charger, et sur la droite les dragons de Waldeck s'étant culbutés dans un ravin, un grand nombre put gagner le Hastel, et on n'en sabra guère que 150. Le bataillon laissé sur la chaussée s'étant avancé, démolit entièrement les travaux commencés. On prit en outre deux canons [1].

Le 28, l'armée prussienne attaqua sur quatre colonnes l'armée de la Moselle, et presque sans coup férir parvint à passer la Blies et à s'emparer du camp de Hornbach. Le prince héréditaire de Hohenlohe [2] eut beaucoup de part à cette opération.

Le 1er octobre, les patriotes attaquèrent la droite des Prussiens, eurent un moment l'avantage, mais enfin furent battus si complètement qu'on les poursuivit jusqu'au delà de la Sarre. On prétend même que, s'il l'avait

1. Deux bataillons du régiment d'Enghien défendaient cet ouvrage, qui fut attaqué par un escadron d'Erdödy, une division de Waldeck, une division de Mack, un bataillon de Huff. Le régiment de Preiss resta en observation. La terreur fut si grande dans l'armée ennemie que l'on assure que les redoutes de Hatzfeld furent un moment abandonnées. (A.)

2. V. la note de la p. 120 et la note 2 de la p. 13. Un autre prince de Hohenlohe-Ingelfingen était général au service d'Autriche. (Éd.)

voulu, le duc de Brunswick pouvait s'emparer de Sarrebrück, ce qui le rendait maître du cours de cette rivière, le mettait dans le cas d'entrer dans Sarreguemines ou de faire le siège de Sarrelouis ; mais, n'ayant personne auprès de lui qui pût examiner d'aussi près ses opérations, ses fautes n'ont jamais été relevées, et au contraire, toutes celles qu'il a fait commettre au comte Wurmser ont passé sur le compte de ce dernier. Quoi qu'il en soit, l'armée prussienne s'étendit depuis Saint-Jean, faubourg de Sarrebrück, jusqu'à la hauteur de Blies-Rohrbach, de là par Lemberg, Siersthal vint gagner Haspelscheidt et Stürzelbronn, ce qui rendit le duc de Brunswick maître de l'issue des gorges de Fischbach et de Lembach, et le mit par conséquent en état de tourner les lignes de Wissembourg [1].

Quelques jours après, le prince de Waldeck repassa le Rhin et emmena avec lui deux divisions de ses dragons.

Outre les différents ouvrages s'étendant depuis Rechtenbach, Hastel, Steinfeld jusqu'au moulin du Bienwald, et dont a parlé plus haut, les patriotes en avaient construit d'autres : du Hastel partait une suite de redans et de redoutes en forme de contregarde qui, aboutissant à Kapsweyer, se liait aux lignes par un abatis. L'armée était campée derrière. Ensuite, entre Schweigen et Schweighofen, sur la colline était une autre redoute,

1. La gorge de Fischbach, qui vient se jeter dans celle formée par la Lauter à Rumbach, a une branche qui rejoint le vallon de Lembach. Elle vient déboucher des Vosges au-dessous de Bitche. Fischbach est par conséquent le point de communication naturel entre l'armée chargée de défendre les lignes de Wissembourg et celle destinée à protéger le revers des Vosges. La gorge de Lembach vient aboutir dans celle-là et se subdivise en plusieurs ramifications dont on aura occasion de parler. La plus considérable débouche dans la plaine du Rhin, à Wörth ; la Sauer coule au milieu. (A.)

presque aussi forte que celle de Steinfeld, appuyée à gauche à un ouvrage situé à mi-côte et à droite par *(sic)* un redan. Ce dernier était lui-même flanqué par une redoute dont le feu croisait avec celui d'Altenstadt, autrement dit le village des Picards. Cette dernière barrière remportée, les lignes tombent d'elles-mêmes, puisque la colline de Schweighofen les domine entièrement et qu'elle n'est qu'à la bonne portée du canon. Sur le Geissberg étaient encore quelques ouvrages présentant un autre point de défense [1].

Le duc de Brunswick ayant enfin consenti à l'attaque des lignes de Wissembourg, le 13 fut choisi pour cette grande opération. Avec sept bataillons et deux divisions de hussards que le comte Wurmser tira du Brisgau, son armée pouvait être de 49,000 hommes à peu près [2]. Il la divisa en sept colonnes.

1. Ober et Nieder-Otterbach et Vollmersweiler sont, comme on l'a déjà dit, dans un ravin marécageux qui se continue entre Schaidt et Freckenfeld. Il est dominé par un rideau qui vient de plain-pied se perdre dans la plaine, vers Freckenfeld. C'est là qu'étaient situés les ouvrages défendant Steinfeld, Hatzfeld, etc. Vient ensuite un autre ravin, également marécageux, d'où part un petit ruisseau qui longe le Bienwald, se prolonge vers Langenkandel et se jette dans le Rhin au-dessus de Jockgrim. La grande redoute de Schweighofen était construite derrière, et il lui servait par conséquent comme de fossé naturel. Elle était garnie de neuf bouches à feu et était liée étroitement à d'autres ouvrages. Cette position peut être regardée comme meilleure que celle de Steinfeld, puisqu'elle est plus resserrée. Le Geissberg est une avance des Vosges, en forme de dôme, qui domine Wissembourg et toute la plaine. (A.)

2. 1 bataillon du corps franc de Wurmser. — Le régiment hongrois de l'Archiduc Ferdinand, de trois bataillons. A l'exception de deux ou trois affaires devant la Wantzenau où il s'est couvert de gloire, ce régiment, étant toujours resté à la gauche de l'armée qui, depuis le passage des lignes, ne fut pas attaquée aussi constamment que le centre et la droite, a peu souffert, mais en même temps a trouvé peu d'occasions de se distinguer. Toutes les fois qu'il a vu le feu, il s'y est conduit avec la plus grande bravoure, et, s'il était arrivé à l'armée en même temps que Huff et Gyulai, il est hors de doute qu'il eût acquis leur juste réputation; c'est un des régiments hongrois les moins élevés.

Le régiment de William Schröder. — Après avoir été employé au siège

Le prince de Waldeck eut le commandement de la 1re. Il eut ordre de passer le Rhin entre Seltz et Beinheim, d'observer la route du fort Louis, de s'avancer vers Lauterbourg, et, se réunissant avec la 3e colonne, de couper, s'il était possible, la retraite à la garnison de cette place. Il eut sous lui les généraux-majors Keglévich et Lichtenberg, un bataillon de corps francs, six bataillons et cinq divisions de cavalerie [1].

Le général Jellachich commanda la 2e [2], composée d'un bataillon de corps francs, six bataillons d'infanterie, quatre divisions de cavalerie, et dut emporter les ouvrages situés dans les îles du vieux Rhin, percer les

du fort Louis, ce régiment a été placé vers la partie du centre qui n'a jamais été attaquée. Il a vu le feu pour la première fois et presque pour l'unique fois devant Marienthal, le 14 septembre, et la manière dont il s'y est comporté fait regretter qu'il n'ait pas été employé davantage.

Le 3e bataillon du régiment de l'archiduc Charles. — Ce bataillon, fort laid, s'est assez bien battu sur la Zorn, à plusieurs reprises, particulièrement la division du capitaine Collart qui le commandait. Il a fait la retraite jusqu'au 25 décembre, dans le meilleur ordre; mais le lendemain, il s'est fort mal conduit, il a lâché pied un des premiers.

Les hussards Zzéklers de la 3e division. — Ce régiment, composé d'Esclavons, Valaques, etc., est troupe de frontière; aussi est-il fort mauvais. A l'exception d'une ou de deux charges heureuses, il s'est toujours fort mal conduit. Il est beau en hommes, laid en chevaux et excessivement pillard. — Le 13, au soir, on trouva à la municipalité de Wissembourg l'état de situation remis le matin même au député de la Convention; il portait la force de l'armée sous les armes à 62,525 hommes. (A.) — Voir aux Appendices le rapport officiel de Wurmser sur la prise des lignes. (Éd.)

1. Un bataillon du corps franc de Wurmser, l'Archiduc Ferdinand, William Schröder, le 3e bataillon de l'Archiduc Charles, les hussards Széklers; 2 divisions de Waldeck. (A.)

Keglévich (comte Étienne), né en 1740, général-major en 1790. Tué le 1er décembre 1793. (Éd.)

Lichtenberg (comte Gaëtan), général-major en 1790, mort en 1801.

V. plus loin les notes 2 de la p. 192 et 1 de la p. 193. (Éd.)

2. Les numéros des colonnes, tels qu'ils sont donnés plus loin, ne sont pas exacts. Jellachich commandait la 3e colonne et Hotzé la 2e. La même erreur se retrouve dans les *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr (I, addition, n° 12). L'auteur se réfère à des états qui lui ont été communiqués « par un ancien officier du corps de Condé ». (Éd.)

lignes près de Lauterbourg, se réunir au prince de Waldeck ou du moins lui donner connaissance de l'issue de ses opérations [1].

Le général Hotzé, avec la 3e, dut forcer les lignes vers la chaussée de Langen-Schleithal, se joindre avec le prince de Waldeck ou marcher sur le Geissberg, suivant les circonstances ; deux bataillons de corps francs, trois bataillons et quatre divisions de cavalerie la composaient [2].

Le général Meszaros, à la tête de la 4e, eut l'opération la plus difficile : il fut chargé d'emporter l'abatis, la redoute de Steinfeld, que l'on pouvait regarder comme la clef de ces différents ouvrages, et marcher ensuite sur Kapsweyer et Wissembourg. Il avait sous ses ordres neuf bataillons, cinq divisions, qu'il subdivisa pour l'attaque en deux colonnes [3].

La 5e obéissait au comte de Kavanagh. Il dut se porter sur Nieder-Otterbach, s'avancer sur le Hastel; mais sa brigade, composée de deux bataillons et de quatre divisions de cavalerie, n'était véritablement qu'un corps de réserve destiné à se porter au point où l'attaque n'aurait pas réussi [4].

Le général Kospoth avait la 6e et devait s'emparer du

1. 1 division de Serviens; 2 divisions du corps franc Gyulai ; 1 bataillon de Lascy, Manfredini, Thurn, les Bavarois, le régiment Fürstenberg; 2 divisions corps franc à cheval Wurmser ; les Palatins et les dragons de Wurtemberg. (A.)

2. 2 divisions des Serviens; 1 division du corps franc Gyulai; 1 bataillon de Wurmser; 1 bataillon Lascy, Kaiser; 2 divisions de Léopold; 1 division Waldeck, les hussards hessois. (A.)

3. Première brigade commandée par le colonel Souel; 1 bataillon d'Esclavons; Pellegrini; infanterie hessoise; 2 divisions de Léopold. Deuxième brigade commandée par le colonel Kovachevich; 1 bataillon d'Esclavons, Gyulai, Wallis, les dragons de Kaiser. (A.)

4. Lattermann, Terzy; 1 division Erdödy; les carabiniers. — Les princes Fürstenberg et Vaudémont étaient attachés à cette colonne. (A.)

Hastel et protéger l'opération de la 7e. Il avait avec lui cinq bataillons et cinq divisions [1].

La 7e, aux ordres de S. A. S. M. le prince de Condé, était divisée en deux parties; il fut de sa personne chargé de prendre Dörrenbach à revers, et de se porter sur Ober-Ottenbach, et le général Vioménil, à la tête de la seconde, dut traverser Bergzabern et emporter la redoute où le général Hotzé avait échoué en août [2].

De plus, il fut convenu que le duc de Brunswick déboucherait dans la plaine du Rhin par la vallée de Lembach ou de la Sarre.

A quatre heures et demie, le général donna le signal. Le général Meszaros fit aussitôt commencer l'attaque [3]. Le régiment de Pellegrini, ployé par compagnies en colonne par section, s'avança sur l'abatis et parvint à s'en emparer; mais les redans et plusieurs autres batteries qui se démasquèrent ayant tiré à mitraille, 600 hommes furent mis à l'instant hors de combat. Cette horrible décharge mit un peu de désordre dans les rangs et l'ennemi se rendit maître de l'abatis. Le général mit alors pied à terre, fit avancer le bataillon Esclavon et rengagea l'affaire. Ayant formé deux colonnes serrées de 1,500 hommes cha-

1. Preiss, Huff, Rohan, 1 division Léopold; 1 division Erdödy, Mack. (A.)
Souel (Jean de), du régiment de Pellegrini, né en 1742 à Bar-le-Duc (Lorraine), tué à la prise des lignes de Wissembourg. (Ed.)
Kovachevich (Blaise), né en 1738; général-major en 1793; blessé mortellement à la bataille de Tournay (1794). (Éd.)

2. Le prince de Condé avait avec lui les chevaliers de la Couronne, l'infanterie et la cavalerie nobles; M. de Vioménil les corps soldés, les Valaques et les Széklers. (A.)

3. Au moment où la fusillade commença dans le Bienwald, un nuage de feu, causé par la réverbération, parut dans les airs et se forma un moment en croix. Le major de Gyulai, soit par adresse, soit par superstition, s'étant écrié que c'était l'ombre de Marie-Thérèse, officiers et soldats, tout ce régiment et les troupes qui étaient avec lui, se jetèrent à genoux, et cette circonstance contribua beaucoup à la prise de la redoute. (A.)

cune, il se mit à leur tête et, se glissant le long de la chaussée, il fondit à l'arme blanche sur l'abatis et parvint à le percer. Les hussards qui le suivaient se lancèrent aussitôt sur le premier redan, y prirent trois canons et l'ennemi abandonna les autres et se sauva en désordre dans la forêt. Pendant ce temps, le colonel Kovachevich, avec le bataillon Esclavon et 600 hommes de Wallis, avançait le long de la chaussée, et le reste de ce régiment occupait par une vive fusillade l'ennemi du côté de Nieder-Otterbach. Trompé par ces fausses attaques, il porta toutes ses forces sur ces deux points et négligea la défense des ouvrages extérieurs. Gyulai en profita, et avec un courage que l'on ne peut décrire, un bonheur que l'on ne peut concevoir, s'avança dessus, les escalada et s'en rendit maître, le tout sans brûler une amorce. Ce trait de valeur effraya tellement les patriotes qu'ils abandonnèrent la redoute elle-même, laissèrent dedans huit bouches à feu et prirent la fuite. Les hussards, qui dans ce moment sur la gauche venaient de s'emparer des redans et étaient par conséquent déjà sur leurs derrières, en sabrèrent un grand nombre [1].

Les redoutes et tous les ouvrages de Steinfeld avec ceux du Hastel étant par là pris à revers, furent évacués. Le comte Kavanagh traversa Nieder-Otterbach, et la 9e colonne se réunit à la 4e. Cette jonction faite, le général Meszaros se jeta dans le Bienwald avec sa 1re brigade pour nettoyer son flanc gauche et assurer l'aile droite du général Hotzé. L'armée ennemie était en bataille derrière les retranchements s'étendant du Hastel à Kapsweyer, et une canonnade des plus vives s'engagea aussitôt.

1. 1 bataillon du 105e, 1 de gardes nationaux, 1 escadron de chasseurs, étaient baraqués derrière ce magnifique ouvrage. Très peu en échappèrent. Il en fut de même de tout ce qui était dans les redoutes. (A.)

L'instant d'après, M. de Kospoth parut sur la colline, en avant de Dierbach, et chauffa également le Hastel. L'affaire dura de la sorte jusque sur les huit heures; mais le général ayant, à la faveur du feu de ses batteries, poussé toute sa cavalerie en avant, l'ennemi prit honteusement la fuite et, après avoir laissé trois pièces dans les redans, se retira dans la redoute de Schweighofen. La cavalerie balaya alors tout le plateau. M. de Kospoth traversa le ravin de Nieder-Otterbach, et la 6e colonne fut, par ce moyen, réunie aux deux autres [1].

Dans cet instant, une vive fusillade se fit entendre sur la droite; c'était la 7e colonne qui attaquait le bois d'Ober-Otterbach. La veille au soir, le général Vioménil avait détaché par la crête des montagnes le colonel Lefort [2]

1. Il y eut beaucoup d'artilleurs de massacrés dans cette attaque. Ce furent les hussards de Léopold qui, les premiers, entrèrent dans les redans. L'armée ennemie resta plus de deux heures en bataille, derrière son camp, sans songer à le détruire. Aussi des tentes pour dix-huit mille hommes, des équipages de toute espèce tombèrent-ils dans les mains du vainqueur. Il est sûr, quoi qu'on ait dit, que les patriotes ne s'attendaient nullement à cette attaque, car on prit au Hastel des chevaux appartenant au général commandant. (A.)

2. Pas Lefort, mais plutôt de Faure, lieutenant-colonel de la cavalerie de Mirabeau. Aucun officier du nom de Lefort n'a existé dans la légion de Mirabeau.

Du reste, il est probable qu'il y a ici erreur, et que ce n'est même pas le colonel de Faure, mais Bergeret, qui a été chargé de la commission dont il s'agit. D'Ecquevilly, I, 183, et Muret, I, 155, parlent uniquement de ce dernier comme ayant reçu l'ordre d'exécuter par les montagnes un mouvement parallèle à celui de M. de Vioménil. Voici, de plus, ce que raconte dans une note autobiographique (inédite) le comte de Mitry, qui servait dans Mirabeau. « J'étais très souffrant d'un flux de sang. Mes grenadiers étaient commandés pour tourner dans la montagne la position de Germersheim. Mais le prince de Condé, craignant que je n'aie pas assez de force pour faire cette marche assez longue et pénible, me fit dire par M. le maréchal de Vioménil que ce jour-là je laisserais aller mes grenadiers et que j'accompagnerais S. A. S. J'obtins cependant de marcher à l'aide des bras de mes grenadiers. Nous eûmes le bonheur de longer les postes toute la nuit sans être découverts, et M. de Bergeret, qui commandait cette expédition, ayant eu les deux cuisses traversées par une balle, j'attaquai à la baïonnette un poste retranché derrière un abatis. Il fut en-

avec 400 volontaires de Mirabeau, avec ordre de s'approcher de la redoute de Dörrenbach le plus possible, et de s'élancer dessus au premier coup de canon. Il comptait de sa personne, avec le reste de ses troupes, traverser Bergzabern sans coup férir, et ne donner le signal convenu que lorsqu'il aurait été à portée de le secourir ; mais les habitants de cette ville n'ayant pas voulu ouvrir leurs portes, il fut obligé de les enfoncer à coups de canon, ce qui ayant trompé le colonel Lefort, il se vit seul, exposé au feu des 2,000 hommes qui défendaient la redoute. Cependant, par la bravoure des volontaires, il parvint à leur résister jusqu'au moment où M. de Vioménil, ayant enfin débouché de Bergzabern, vint à son secours. L'ennemi, à son approche, lâcha pied, abandonnant trois canons, et se retira sur Dörrenbach. Le général l'y suivit aussitôt. Il voulut y faire quelque résistance ; mais le prince de Condé l'ayant en même temps attaqué en flanc, ils s'en rendirent maîtres conjointement. Alors ils s'avancèrent sur Ober-Otterbach. Les patriotes, plus nombreux que

levé, et deux pièces de quatre et trois caissons auxquels nos braves grenadiers ne donnèrent pas le temps de nous faire beaucoup de mal. Nous culbutâmes avec moins de trois cents hommes deux petites colonnes qui se formèrent pour nous attaquer et ouvrîmes le passage au maréchal comte de Vioménil, commandant l'avant-garde. Ce bon maréchal me dit en m'embrassant : « Mon cher Mitry, je n'espérais guère vous revoir ! » L'après-midi, on se porta vers Wissembourg. Mes grenadiers étaient chargés de garder nos canons qui devaient faire brèche à la porte. Les Français évacuaient la ville par la porte de France et ne faisaient plus qu'un feu très faible. Il y avait près de trois mille Valaques et Mikaïlowitch qui se tenaient à l'abri de quelques coups de fusil qui partaient de temps à autre et me blessaient quelques hommes. Mes grenadiers me demandèrent d'escalader, ayant trouvé dans les jardins quelques échelles. J'offris cet honneur au commandant autrichien qui me dit n'en avoir pas l'ordre. Alors nous escaladâmes, mais presque sans danger. Nous ouvrîmes le passage aux Autrichiens qui, sans l'ordre, se mirent à piller en entrant. »

Prosper de Bergeret, né en 1738, ancien major du régiment de Condé-infanterie. En 1797, il était colonel commandant l'infanterie dans la légion de Roger de Damas. (Éd.)

les troupes qui marchaient sur eux, tinrent longtemps dans le bois qui en défend les approches ; mais, par l'habileté de ses manœuvres, par la valeur de la légion, le comte de Vioménil parvint à les en débusquer, s'empara de deux pièces de canon, entra sans coup férir dans Rechtenbach, et la 7e colonne fut réunie aux trois autres [1].

Pendant qu'il s'acquittait si glorieusement de sa mission, le général Meszaros avait balayé entièrement le Bienwald, et canonnait vivement Altenstadt et sa redoute. Le comte de Kavanagh chauffait le redan, et le général, avec trois batteries, occupait la grande redoute de Schweighofen. Le prince de Condé, qui alors avait fait sa jonction par la Bergstrasse, se dirigea vers Schweigen. Pendant quelque temps, l'ennemi parut avoir envie de se défendre. Jusqu'à dix heures, il fit un feu terrible qui coûta assez de monde à la 6e colonne ; mais, tout à coup, il évacua la redoute. Le général, ayant avec lui 7 à 800 chevaux, après avoir ordonné aux batteries de continuer à jouer, descendit dans le ravin et alla lui-même en prendre possession. La grosse artillerie étant arrivée, il fit canonner de tous côtés Altenstadt, et bientôt l'ennemi l'abandonna également [2] pour se retirer sur le Geissberg,

1. L'ordre avait été donné de ne faire aucun prisonnier. Dans les bois d'Ober-Otterbach, deux cents grenadiers patriotes jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. La légion de Mirabeau, pour obéir à l'ordre, mais ne voulant pas les massacrer de sang-froid, leur dit de reprendre leurs fusils. Ces gens se battirent en désespérés et tuèrent assez de monde. Avec un peu plus d'adresse, en les recevant comme déserteurs et non comme prisonniers, on aurait épargné la vie à plusieurs braves officiers qui furent tués dans cette occasion. Les deux pièces de canon prises dans ce bois ne furent retrouvées que le lendemain dans un ravin. La légion de Mirabeau s'empara aussi d'un petit camp. (A.)

2. Les cuirassiers de Mack, qui soutenaient les batteries de Hatzfeld, souffraient assez ; mais il est impossible de se montrer avec plus de bravoure qu'ils ne le firent. Arrivée derrière la redoute de Schweighofen, jusqu'à ce que la grosse artillerie eût passé le ravin, la cavalerie fut aussi exposée pendant longtemps aux obus et aux boulets. (A.)

d'où, jusqu'à plus de midi, il fit encore un feu continuel. Mais à cette heure il commença à se retirer, et dès lors le général aurait pu entrer dans Wissembourg; mais le duc de Brunswick ayant promis de faire, lorsqu'il arriverait à Wörth, un signal de fumée sur le Liebenfrauberg, le général ne voulut pas s'engager plus avant sans savoir quel avait été le succès de son opération, car s'il avait été repoussé par la gorge de Fischbach qui aboutit à celle de la Lauter, l'ennemi aurait pu inquiéter son flanc droit et gêner fort sa retraite. D'ailleurs, le mouvement que devait exécuter le duc de Brunswick ayant pour but principal de couper aux patriotes la communication sur Haguenau, le général ne voulut pas trop précipiter son attaque, afin de lui donner le temps d'arriver à Surbourg, comme on en était convenu. Il se contenta donc d'amuser l'ennemi par différentes manœuvres, et ne se décida à entrer à Wissembourg qu'à cinq heures, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus compter sur l'arrivée des troupes prussiennes, mais il y laissa seulement un bataillon en garnison, et fit bivouaquer le reste de son armée sur les hauteurs de Schweighofen [1].

1. Sur les deux heures, le général fit sommer Wissembourg, mais inutilement. Il prit ensuite un bataillon de Preiss, et s'avança par un faux chemin sur les remparts de la ville: mais il y perdit assez de monde sans en tirer aucun avantage. Enfin, il ordonna au général Vioménil de suivre à mi-côte et de gagner la chaussée de Bitche ; lui, avec quelques escadrons, s'avança par celle de Langenkandel. Quelques tirailleurs ennemis, qui étaient en avant, furent chassés par deux ou trois coups à mitraille. La place était déjà évacuée, mais personne n'osait venir ouvrir la porte. Le général la fit enfoncer avec un obusier; et, comme il y avait à l'entrée beaucoup de soldats de différents corps qui ne respiraient que le pillage, il attendit un bataillon de Preiss pour faire abattre le pont-levis. Quelques personnes s'amusèrent à grimper par la chaîne, et c'est ce que depuis on a appelé « être monté à l'assaut de Wissembourg. » Le général remit les clefs de la ville à S. A. S. M. le duc de Bourbon qui se trouvait là après avoir été à la municipalité. Il revint coucher au Hatzfeld. On trouva dans la ville des magasins de toute espèce de fourrages et d'habillements. (A.)

Par la faute du général Jellachich, le succès vers la gauche ne fut pas aussi complet, et le passage du Rhin, que le prince de Waldeck avait exécuté avec autant d'adresse que de bonheur, fut presque inutile. Les Turcs passèrent les premiers, et, lorsqu'ils eurent balayé le rivage des piquets ennemis, on travailla à établir le pont au-dessus de Seltz, entre l'embouchure de la Sauer et de la rivière qui porte ce nom [1]. Pendant qu'on le construisait, on débarqua deux bataillons de l'Archiduc Ferdinand, qui arrivèrent fort à propos pour contenir l'impétuosité des ennemis que chaque instant voyait augmenter. Le pont étant achevé, le reste des troupes passa sur la rive gauche. Le prince laissa un bataillon et de la cavalerie pour contenir le fort Louis, marcha à la tête des Turcs et des Hongrois à l'ennemi, le culbuta dans la Seltz, et, malgré le feu des batteries établies sur les hauteurs, passa cette rivière, prit deux canons et s'empara de la ville. Le comte de Keglévich demeura avec l'autre bataillon de Schröder et les dragons pour garder la tête du pont [2], et le prince, avec le reste de ses troupes, marcha sur les hauteurs de Münchhausen

1. Seltz, comme Jockgrim, est situé sur une petite éminence dominant de droite et de gauche une plaine marécageuse, ancien relaisse du Rhin. Les bas-fonds se continuent jusqu'à une demi-lieue du fleuve. En le descendant, on trouve d'abord Münchhausen et Niedermodern. Près de ce village vient se décharger dans ces marais un petit ruisseau dont la rive gauche, extrêmement encaissée, communique avec des collines, ce qui peut offrir une ligne de défense. Elle a été occupée le 24 décembre par le comte Wurmser. La Seltz prend sa source à Lamperstloch; elle coule dans un vallon assez profond, qui se creuse et se rétrécit beaucoup en approchant de Seltz; elle vient également se jeter dans l'ancien lit du Rhin, et s'y subdivise en plusieurs canaux. Il en est de même de la Sauer, qui prend sa source dans les Vosges, traverse Lembach, Wörth, Surbourg, et se jette dans le Rhin au-dessous de Beinheim. Sa rive gauche présente aussi une position assez bonne, la gauche au fleuve, la droite au Liebenfrauberg. C'est entre ces deux rivières que le prince de Waldeck fit son passage. (A.)

2. Le comte de Keglévich était fort brave, ardent, actif, fort aimé du soldat, mais sans aucun talent militaire. Il a été tué le 1er décembre. (A.)

et de Nieder-Motheren, dans l'intention de couper la chaussée de Lauterbourg à Haguenau, et de se réunir avec le général Jellachich ou M. de Hotzé. Ayant sur sa gauche un bois qui n'était pas fouillé, il laissa le comte Lichtenberg [1] avec l'Archiduc Charles pour le contenir, et en vint aux prises, près de ce dernier village, avec un petit corps ennemi qu'il culbuta ; mais la garnison de Lauterbourg qui faisait sa retraite ayant paru, le prince, qui n'entendait nullement parler du général Jellachich, se replia, et comme il ignorait même entièrement le succès de l'attaque, il fit passer sur la rive droite sa grosse artillerie, sa cavalerie, une partie de son infanterie, et ne laissa que les Turcs et les Hongrois de l'autre côté [2]. Au lieu d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, le général Jellachich se contenta d'escarmoucher le long de sa position, et n'entra à Lauterbourg qu'à quatre heures; la frayeur seule lui en apporta la clef. Par là, il fit manquer entièrement l'opération, et sa disgrâce a été le prix de son ignorance ou de sa mauvaise foi.

Le général Hotzé, au contraire, s'acquitta avec autant

1. Si l'on jugeait le comte de Lichtenberg d'après cette campagne, on aurait une très faible idée de son mérite. A l'exception d'une ou deux opérations qui lui ont réussi, on le verra constamment reculer devant l'ennemi, sans essayer de reprendre les postes perdus. A la vérité, il avait un pays très difficile à garder, et de mauvaises troupes sous ses ordres. (A.)

2. Les habitants de la ville de Seltz étaient connus dans l'Alsace pour leur bonne manière de penser. Les patriotes, maîtres de ce poste, incommodant beaucoup le pont et ses troupes, le général, pour augmenter leur ardeur, leur promit le pillage. Quelques centaines d'hommes qui s'étaient cachés dans une maison ayant fait feu sur les Turcs, on mit le feu à la ville, et, pour colorer cette exécution militaire, que les circonstances rendaient peut-être nécessaire, on fit publier dans toutes les gazettes que les habitants avaient tiré sur les troupes autrichiennes ; la garnison de Lauterbourg, sans chef, sans ordre, tout effrayée, cherchait à se retirer sur le fort Louis, lorsque son avant-garde rencontra le prince de Waldeck; il est hors de doute que, s'il avait poussé dessus, elle eût mis bas les armes; mais, voyant qu'elle n'était pas attaquée, elle se dirigea sur Haguenau. (A.)

d'intelligence que de valeur de la commission dont il avait été chargé, et si son opération n'a eu aucun résultat heureux, on ne doit en accuser que les obstacles imprévus qu'il a eu à surmonter, et l'abandon total dans lequel il a été laissé. Après avoir posté sur sa droite un bataillon et une division pour assurer son flanc, il fit commencer l'attaque par ses corps francs, qui, après une assez vive résistance, chassèrent l'ennemi d'un abatis qui défendait un bras de l'autre côté, et le repoussèrent derrière les lignes ; les abords en étant extrêmement marécageux, il fut longtemps sans pouvoir obtenir aucun avantage certain. Enfin, sur la gauche, les corps francs, ayant trouvé un gué, forcèrent les lignes, firent un passage aux hussards, qui entourèrent aussitôt les ouvrages, sabrèrent beaucoup de monde, prirent cinq pièces de canon et firent un bataillon de chasseurs en entier prisonnier [1]. Vu la difficulté du terrain, on fut très longtemps pour jeter le pont sur la Lauter, et l'ennemi profita de ce délai pour se rallier derrière des ouvrages élevés sur une petite éminence barrant la chaussée de Langen-Schleithal. Les troupes défendant la droite de l'abatis emporté par le gé-

1. Wurmser écrivait à Ferraris, de Sulz, le 15 octobre 1793 :

« .... Malgré que dans la totalité le tout a réussi selon nos dispositions, le colonel Souel, qui a été tué, n'a pas suivi l'ordre donné d'attaquer avant le jour ; il a attendu la pointe du jour, qui a été cause que nous avons perdu beaucoup de monde par le feu des cartouches; malgré cela l'ennemi fut chassé du bois. Quant à Jellachich, il n'a rien du tout fait ce qui a été ordonné, qui est aussi la cause que le prince de Waldeck ne s'est pas trouvé en entier à Modern, comme il le devait ; comme il n'a pas entendu tirer à Lauterbourg, il fut dérouté, passa pourtant le Rhin, força le poste de Seltz, battit l'ennemi, fit des prisonniers et prit deux pièces de canon. Hotzé fit des merveilles; il a tué près de 2,000 hommes, fit des prisonniers, et prit cinq pièces de canon ; Meszaros, sans tirer un coup de fusil, prit la grande redoute que V. E. connaît, la baïonnette au bout des fusils ; le colonel Laudon fit des merveilles avec le régiment de Wallis, ainsi que Gyulai ; le reste était une chasse par force ou plutôt une traque. »

VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc. III, 321. (ÉD.)

néral Meszaros étant venues le joindre, ils formèrent un corps assez considérable. Au moment que M. de Hotzé, après avoir laissé la plus grande partie de ses troupes pour observer les chaussées de Lauterbourg et de Wissemburg, s'avançait à la tête du régiment de Kaiser, il fut prévenu lui-même par la supériorité du nombre : ce régiment fut obligé de former un bataillon carré pour se défendre, et, manquant de munitions, il commençait à se débander, quand les dragons de Waldeck, que le général avait avertis, fondirent sur le flanc de l'ennemi et le culbutèrent. Trois escadrons s'avancèrent dessus, mais furent reçus de même, et l'ennemi alors se retira en bon ordre, à la vérité. La nuit arrivant, le général bivouaqua sur le champ de bataille.

Telle fut l'issue de cette journée, qui aurait été infiniment plus brillante si M. de Brunswick eût rempli ses engagements, et si le général n'avait pas commis plusieurs fautes du moment, qui ne peuvent diminuer en rien la beauté du plan d'attaque et du commencement de l'opération. On lui a reproché, avec juste raison, de n'avoir pas poussé en avant un corps de cavalerie, et de n'avoir pas secouru M. de Hotzé. En effet, le désordre était si grand parmi les ennemis, qu'on aurait pu tailler en pièces une partie de leur armée et prendre toute leur artillerie, et cela sans le moindre risque, puisque les troupes portées en avant avaient toujours une retraite assurée par leur gauche. Le Bienwald emporté, rien n'empêchait le général d'envoyer une partie de la brigade de Meszaros au secours de M. de Hotzé ; avec un peu plus de forces, ce dernier se serait emparé de la chaussée de Haguenau à Lauterbourg, et aurait par conséquent coupé la retraite à la garnison de cette place. L'armée, en général, a témoigné la meilleure volonté et s'est conduite à merveille. On doit cependant dis-

tinguer les Turcs de M. de Waldeck, l'Archiduc Ferdinand, les corps francs, les dragons de Waldeck, les hussards de Léopold qui étaient avec M. de Hotzé, ceux de la colonne de Meszaros, Gyulai, Pellegrini, la division d'Erdödy, du comte de Kavanagh, les cuirassiers de Mack et la légion de Mirabeau [1].

(1) Le comte de Wurmser eut pour cette opération la grand'croix de Marie-Thérèse ; le prince de Waldeck fut fait commandeur. Les généraux Meszaros et Hotzé eurent la croix.

Ci-après l'état des pertes de l'armée :

		Perte de l'armée autrichienne.				Patriotes.		
		Tués.		Blessés.		Tués.	Prisonniers.	
Waldeck.	Archiduc Ferdinand	53	3 off.	80				
	W. Schröder . . .		1	18		500	200	2 off.
	Archiduc Charles .	4		20				
	Hussards Széklers .	22	1	20	1 off.			
	2. Waldeck	9		21				
Hotzé	1. Lascy	2		10		1,000	500	5
	Kaiser	46	1	103				
	2. Léopold	11		69				
	1. Waldeck	7		41	2			
	Hussards hessois. .	5		10				
Meszaros.	Esclavons.	6	1	10		1,100	500	11
	Gyulai	5		11				
	Wallis	3		10				
	Pellegrini.	207	9	350	12			
	Hessois.	9		23				
	2. Léopold	3		14				
	Kaiser dragons . .	1		6				
Kavanagh.	Lattermann. . . .	6	1	17	1	300	200	3
	Terzy	5		14	1			
	Erdödy.	7	1	50	4			
	Carabiniers	1		5				
Kospoth	Preiss	34		20	1	400	100	
	Huff.	12		21	1			
	Rohan	5		13				
	1. Léopold	7		13	1			
	1. Erdödy.	5		18	1			
	Mack	7		15				
Condé.	Mirabeau.	46	7	100	16	300		5
	Hohenlohe	10		20				
	Salm.	2		4				
	Infanterie noble . .	1		8				
	Artillerie.	8	1	21				
		549, d' 25 off.		1,154, d' 41 off.		4,000	1,500	26 off. (A.)

Le duc de Brunswick, qui aurait dû arriver à Wörth la veille, à trois heures de l'après-midi, n'y fut que le 14 au matin. Le comte de Wurmser, ignorant quelles étaient ses intentions, ne put aller coucher ce jour-là que sur les hauteurs de Soultz. Le corps de Condé eut la droite et correspondit, par Ober-Kurtzenhausen, avec les troupes prussiennes; le reste de l'armée s'étendit par Niederbetschdorf, Rittershoff jusqu'à Seltz, où le prince de Waldeck était déjà établi [1]. L'avant-garde, forte de huit bataillons et de six divisions sous les ordres du général Meszaros, alla coucher sur les hauteurs de Surbourg. Les avant-postes du prince de Waldeck dépassèrent Beinheim et correspondirent avec elle. On sabra 300 traîneurs et on prit un canon [2].

Le 15, le duc de Brunswick vint à Soultz se concerter avec le comte de Wurmser. Regardant la prise de Landau

1. En avant de Soultz sont des collines s'étendant du côté de Wörth, et l'armée campa dessus. Vers Kurtzenhausen furent placés les corps soldés du corps de Condé, et le reste, par un malentendu, demeura avec le régiment de Fürstenberg et les dragons de Wurtemberg, en arrière de Soultz, à droite de la chaussée. En commençant par la droite campaient les Valaques, les Széklers, Rohan; à gauche, derrière un petit ruisseau et le village du Bersthal, 1 division Erdödy, Huff, Mack, Terzy, les carabiniers, Preiss, 1 division Léopold, Lascy, les hussards hessois, Kaiser, 2 divisions Léopold, Thurn, 1 Esclavons, les Bavarois, les Palatins, les Serviens, le corps franc Gyulai, 3 divisions du corps franc à cheval de Wurmser qui appuyaient leur gauche à Rittershoff. Les Turcs bivouaquèrent dans les bois en avant. Vinrent ensuite, en gagnant Seltz et placés derrière cette rivière, l'Archiduc Ferdinand, 2 divisions Waldeck, Archiduc Charles, 2 divisions de Schröder, 1 division Waldeck, 1 division Széklers; le bataillon Lattermann resta à Wissembourg, Manfredini à Haguenau. (A.)

2. Cela prouve la perte que l'on aurait fait éprouver aux ennemis, si la veille un détachement eût marché à leur poursuite, ou si même le général Meszaros fût parti de meilleure heure. Quelques personnes prétendent que si l'on avait poussé avec célérité, on eût pu s'emparer de Strasbourg. La chose sans doute eût été impossible, et, quand bien même, le comte de Wurmser, subordonné aux mouvements du duc de Brunswick, ne pouvait s'avancer en Alsace, puisque les défilés des Vosges n'étaient pas occupés; mais rien ne peut l'excuser de n'avoir fait partir son avant-garde que sur les neuf à dix heures. Le canon dont il est parlé vint se rendre lui-même : son conducteur l'amena au prince de Condé et demanda pour toute grâce

comme l'événement auquel le succès de la campagne était attaché, il fut d'avis de se retrancher sur le Geissberg, et d'y couvrir, dans cette position très resserrée et fort avantageuse, le blocus de cette place. Le comte de Wurmser, au contraire, croyant que l'on pouvait facilement prendre ses quartiers d'hiver en Alsace, en s'emparant du fort Louis et de Phalsbourg, désirait profiter du moment de terreur qui était dans l'armée ennemie, pour avoir ces deux places, et pria donc le duc de Brunswick de pousser aussitôt par la chaussée de Bitche à Phalsbourg un corps de troupes assez considérable pour faire le siège de cette ville. qui n'aurait pas duré plus de huit jours, et pour prendre possession en même temps de Lützelstein et Lichtemberg, deux forts dominant les défilés des Vosges; par là, la position des troupes autrichiennes aurait été solidement appuyée, et cette entreprise eût sans doute réussi. Mais le duc de Brunswick ne voulut pas y consentir, et se contenta de détacher le général Courbière [1] avec 6,000 hommes pour s'emparer des gorges de Jäger,

de rester à sa place. — L'avant-garde était composée de 1 bataillon d'Esclavons, Gyulai, Wallis, Pellegrini, 2 divisions Léopold, 1 division Erdödy, les dragons de Kaiser, l'infanterie hessoise. (A.)

Dans sa lettre du 15 octobre à Ferraris citée plus haut (p. 194) Wurmser écrit : Le duc de Brunswick est venu me voir. Il m'a fait compliment et trouve que cette expédition était la plus nerveuse. Je l'ai sondé à quel point il me seconderait. Il fut étonné que mon dessein était de forcer les lignes de la Moder et de pousser jusqu'à Strasbourg, car son dessein est de prendre bientôt ses quartiers de cantonnement, la droite à Kaiserslautern et la gauche à Spire. Je lui fis observer que ce serait perdre tous les fruits de mes opérations, qu'il serait à sa place qu'il fasse le siège de Sarrelouis de concert avec le corps de nos troupes qui est près de Trèves; cela lui assurerait des quartiers d'hiver dans la Lorraine. Il me répondit qu'il avait des ordres du roi par lesquels il avait les mains liées. Il me fit encore comprendre que le roi retirerait une partie de ses troupes, en laissant le prince de Hohenlohe avec 25,000 hommes en Allemagne. » (Éd.)

1. Courbière (baron Guillaume-René de Lhomme de), général prussien, né à Groningue (Hollande), en 1733, mort en 1811. Originaire du Dauphiné, il appartenait à une famille protestante sortie de France après la Révocation de l'Édit de Nantes. (Éd.)

de Niederbronn et de Zinswiller, et fit investir *(sic)* par le prince de Hohenlohe, pour assurer le flanc droit de ce dernier. Cette disposition ne remplissait qu'imparfaitement les désirs du comte de Wurmser ; mais, se fiant à la fortune et à la bravoure de ses troupes, il n'en résolut pas moins de marcher en avant, et fit venir du Brisgau deux bataillons de grenadiers [1] pour remplacer la perte qu'il avait faite le 13; puis il donna ordre au général Meszaros de traverser la forêt de Haguenau.

Le 17, ce général alla bivouaquer à Nieder-Schäffolsheim, à une demi-lieue en avant de cette même ville, et le même jour le prince de Waldeck, pour assurer son flanc gauche, attaqua et força sans nulle résistance un petit camp retranché que les patriotes avaient à Runtzenheim pour défendre les approches du fort Louis, et laissa deux bataillons pour bloquer cette place. La perte de l'ennemi fut de 150 hommes, la sienne de 25 hommes.

Voulant entreprendre le siège du fort Louis et prendre une position derrière la Zorn [2], il ordonna, le 18, au

1. Le bataillon de Zschock, composé des régiments de Lattermann, Terzy, Strasoldo. Le bataillon de Rödel, de ceux de Thurn, Reisky, W. Schröder. Ces bataillons, qui n'ont jamais été séparés, ont toujours vu le feu ensemble et méritent les mêmes éloges. On ne peut voir plus de sang-froid et de bravoure. A la retraite, ils se sont supérieurement conduits. (A.)

Dans chaque régiment il y avait deux compagnies de grenadiers. Six compagnies de grenadiers prises dans trois régiments différents étaient réunies en un seul bataillon de grenadiers qui prenait le nom de son commandant. (Éd.)

2. La Zorn prend sa source un peu au-dessus de Saverne. Jusqu'à Mommenheim, elle est très encaissée ; mais la rive droite, très escarpée, domine de beaucoup la gauche. Là, les collines forment une espèce d'anse et vont mourir du côté de Strasbourg. Vers Brumpt, la rive gauche s'élève et là commencent des hauteurs qui, par Kurtzenhausen, Gries, Hanhoffen, Rohrwiller, vont gagner Drusenheim. Ces hauteurs dominent un pays marécageux, ancien relaisse du Rhin, comme à Seltz ou Jockgrim. A Weyersheim, la Zorn se divise en une infinité de branches qui vont se perdre dans ces marais de la plaine, du côté de Hördt et de Kilstett, qui, quoique aussi basse, est beaucoup moins humide. (A.)

prince de Waldeck de s'emparer de Drusenheim, et au général Meszaros de pousser jusqu'à cette rivière, et le suivit avec toute son armée. Vers la pointe du jour, ce général se mit en marche, et ne rencontra devant lui que quelques tirailleurs qu'il repoussa facilement, et s'empara même de Brumpt, et envoya les Hessois escarmoucher de l'autre côté. Les habitants de cette ville vinrent au-devant de lui et apportèrent des rafraîchissements pour ses troupes. Pendant qu'elles en profitaient, l'ennemi, fort de 20,000 hommes, masqua les deux rues transversales et marcha par Bielen sur Weitbruch, par Krautwiller sur Hochstett, afin de le tourner entièrement. Ces différentes colonnes étaient presque parvenues à leur destination, quand une patrouille vint heureusement avertir le général. Il fit aussitôt sortir de la ville ses troupes, qui eurent beaucoup à souffrir du feu que les bourgeois firent sur elles, et les mit en bataille sur les hauteurs qui la dominent. La gauche étant le plus exposée, il fit marcher au plus vite un bataillon Gyulai et Pellegrini, qui arrivèrent avant l'ennemi. Malgré l'infériorité du nombre, ces trois bataillons s'étant appuyés du bois, pendant plus de quatre heures soutinrent tous ses efforts. Un corps considérable de cavalerie s'étant avancé, le général envoya contre lui deux divisions de dragons. Malgré la bravoure du comte de Klenau, ils lâchèrent pied en abandonnant un étendard. Les Erdödy qui accoururent ne firent guère mieux, et la cavalerie ennemie [1] avançait toujours, quand le colonel Ott, avec ses hussards et les dragons qui s'étaient enfin

1. M. de la Barbée, ancien officier d'Angoulême-dragons, commandait la cavalerie française dans cette journée. Il fit des prodiges de valeur, tua trois dragons de sa main. Il avait sous ses ordres Dauphin, Royal-Normandie, Angoulême et les Évêchés. Il les ramena trois fois à la charge ; la troisième fois ils refusèrent d'obéir. (A.)

ralliés, parvint à l'arrêter. Ils chargèrent même avec tant de bravoure qu'ils la repoussèrent jusqu'à la Zorn, et lui prirent une pièce de 18. Malgré cela, les ennemis augmentant à chaque instant, le général allait être forcé, quand, voyant déboucher par Marienthal la colonne du comte de Kavanagh, et craignant d'être coupés eux-mêmes par le prince de Waldeck, ils se retirèrent. Dès le commencement de l'attaque, le général avait envoyé demander du secours, notamment la cavalerie du corps de Condé, et ce ne fut encore qu'en annonçant à ses troupes son arrivée prochaine qu'il parvint à les contenir ; mais, comme on ne soupçonnait pas la hardiesse de l'ennemi, aucun ordre n'avait été donné pour la marche, les équipages étaient à la tête des colonnes, et, quelque célérité qu'elle mît à venir le joindre, elle n'arriva qu'à la fin du combat. Gyulai et Pellegrini maintinrent leur juste réputation ; mais l'honneur de la journée fut pour les hussards de Léopold [1].

D'après les ordres qu'il en avait reçus, le prince de Waldeck fit ses dispositions pour s'emparer de Drusenheim [2]. Il chargea le colonel de Lichtenberg de marcher sur cette ville, et avec quatre bataillons et deux divisions [3] il força le passage de la Moder à Rohrwiller, et laissant quelques hussards pour amuser l'ennemi dans les envi-

1. Il y eut aussi devant Brumpt et vers Hördt une petite affaire qui fit fort peu de chose. La confiance était si grande que les fourriers qui étaient à tracer le camp derrière Batzendorf pensèrent être enlevés. Cette journée prouve que l'armée patriote n'était pas aussi désorganisée qu'on a feint de le croire. (A.)

2. Drusenheim est entre la Moder et un bras de la Zorn, près du Rhin. Ce poste était très fort, défendu par cinq redoutes et par ses inondations. Il en était de même de Rohrwiller. Les Turcs se jetèrent dans l'eau pour forcer le passage. (A.)

3. 1 bataillon de Turcs, 1 bataillon Archiduc Ferdinand, les grenadiers, 1 division de hussards, 1 de dragons. (A.)

rons de Hanhoffen, il se disposait à prendre Drusenheim à revers, quand il apprit que le comte de Lichtenberg y était entré. Alors sachant que des forces considérables se rassemblaient sur les hauteurs de Gries et de Kurtzenhausen, après avoir donné ordre au comte Lichtenberg de balayer les bords du Rhin et de s'emparer d'Offendorf pour assurer sa gauche, il se renforça de deux bataillons hongrois et marcha à leur rencontre. Voulant détourner l'attention de l'ennemi, il ploya ces deux bataillons en colonne et fit mine d'attaquer Gries par la gauche ; mais aussitôt qu'il eut appris la prise d'Offendorf, il leur fit faire demi-tour à droite, répandit 5 ou 600 chevaux en tirailleurs pour masquer ses mouvements, et réunissant sa gauche à la brigade qui agissait le long du Rhin, il jeta trois ponts sur la Zorn et se porta avec célérité sur Weyersheim afin de s'emparer du passage, couper la retraite à l'ennemi en se réunissant au général Meszaros, ou du moins dégager son aile gauche qu'il savait être très embarrassée. Cette habile manœuvre réussit parfaitement. L'ennemi, qui craignait d'être coupé, se hâta de repasser la rivière en se dirigeant sur Hördt et la Wantzenau. Le prince la fit poursuivre jusqu'à ce premier village. Le régiment de l'Archiduc Ferdinand se distingua beaucoup ; ce fut lui qui entra le premier dans Drusenheim. L'armée bivouaqua en avant de Nieder-Schäffolsheim [1].

1. Perte des Autrichiens.			Perte des patriotes.
Meszaros.	Gyulai	60	
	Pellegrini . . .	100	500
	Kaiser	80	
	Wallis	8	
	Hessois	80	
	Esclavons . . .	25	
	Erdödy	12	
	Léopold . . .	35	400
	Waldeck . . .	150	(A.)

Le 19, comme il l'avait projeté, le général prit une position en arrière de la Zorn. Le prince de Waldeck, ayant avec lui deux bataillons de corps francs, huit bataillons de ligne et cinq divisions [1], s'établit depuis Gambsheim jusqu'à Weyersheim; ses avant-postes furent portés jusqu'à Killstett et occupèrent la forêt située entre ce village et le Rhin. Sur les hauteurs dominant la Zorn depuis Kurtzenhausen jusqu'à la chaussée de Haguenau à Brumpt campèrent six bataillons et cinq divisions et les corps nobles, qui eurent la droite. Les avant-postes occupèrent la forêt de Brumpt jusqu'à Stessen et se prolongèrent vers Baumgarten et Weyersheim [2]. Autour du fort Louis étaient, sous les ordres du général-major baron de Funck, cinq bataillons et deux divisions [3]. Les corps soldés du corps de Condé furent postés à Hochstett afin de couper la chaussée de Saverne à Haguenau, et le général Hotzé, avec deux bataillons et deux divisions de corps francs, cinq bataillons et trois divisions de hussards, campa aux environs de Boux-

1. 2 bataillons Wurmser, Archiduc Ferdinand, Schröder, Archiduc Charles, les grenadiers, les hussards Széklers, Waldeck. (A.)

2. Sous les ordres du général Kospoth, jusqu'à la hauteur de Gendertheim, 1 Erdödy, les carabiniers, Mack, Preiss, Terzy, les Valaques, les Széklers. — Sous les ordres du comte de Kavanagh, Huff, Rohan, 1 bataillon Esclavons. — Sous les ordres de Meszaros, 1 bataillon Esclavons, Pellegrini, Wallis, Gyulai, dragons Kaiser, 3 Léopold, 1 Erdödy, les dragons Wurtemberg. Ces derniers furent à droite de la chaussée. Les corps nobles en deuxième ligne, derrière. (A.)

3. Le général Funck est du corps d'artillerie et fut chargé, pendant le siège du fort Louis, de ce qui concerne cette arme. Il eut ensuite le commandement de quelques brigades, mais ne fut véritablement employé que pendant quelques jours, un peu avant la retraite. On le verra dans toutes les occasions développer autant de courage que d'intelligence, et si M. de Hotzé avait voulu suivre ses dispositions, les désastres du 22 et du 26 ne seraient peut-être pas arrivés. — 1 bataillon Lattermann, Manfredini, Thurn, les Bavarois, 1 division de hussards Széklers, les Palatins. Le régiment de Fürstenberg fut à Haguenau. (A.)

Funck (Charles), né en 1744, général-major en 1793; feld-maréchal lieutenant en 1797, quitta le service en 1805. (Éd.)

willer [1]. La position de ce dernier était fort hasardée, et pour juger combien elle était périlleuse, il faut bien connaître les différents défilés des Vosges.

Depuis les gorges de Niederbronn et de Zinswiller, qui étaient gardées par les Prussiens et dont on aura occasion dans la suite de parler, jusqu'à Bouxwiller, on ne rencontre aucun débouché considérable; à peine dans toute cette partie (à l'exception de celui de Rothbach) se trouve-t-il quelques sentiers; aucun n'est praticable et par conséquent ne pourrait donner de l'inquiétude. Auprès de cette ville, située sur un léger tertre, trois gorges viennent aboutir. L'une, traversée par la Moder, remonte vers les Deux-Ponts et Sarreguemines; elle est dominée par le fort de Lichtenberg; Ingwiller lui donne son nom, et on peut s'en servir pour le transport même de la grosse artillerie. La deuxième, moins considérable, va se perdre dans la troisième, qui s'appelle Neuwillerthal. Cette dernière gagne Lützelstein et de là Phalsbourg. Une lieue plus loin est celle de Dossenheim, qui est moins belle et qui remonte également vers cette ville; enfin celle de Saverne, principale communication de l'Alsace à la Lorraine et que la chaussée de Strasbourg à Nancy traverse. Le duc de Brunswick ayant refusé de pousser sur Lützelstein

1. Bouxwiller est situé sur une petite éminence où viennent aboutir les gorges d'Ingwiller, de Soultzbach et de Neuwiller. Elle domine du côté de Haguenau le vallon où coule la Moder, et est dominée, au contraire, du côté de Saverne, par un mamelon appelé Bastberg. Riedheim est de l'autre côté, au bas de cette côte; vient ensuite un léger rideau, puis le vallon de Dossenheim et de Griesbach, enfin les hauteurs de Hattmatt, qui communiquent à Saint-Jean-des-Choux, dont cependant elles sont séparées par une coupure, et qui vont mourir à la Zorn. Le régiment de Kaiser et 1 division Léopold barrèrent la chaussée d'Ingwiller, s'étendant vers Niedermodern. L'infanterie et les hussards hessois furent à Soultzbach, Lascy et 1 division Léopold sur le Bastberg. Les Serviens, Gyulai, Wurmser à cheval, sous les ordres du lieutenant général Gyulai, à Neuwiller, étendant leurs grand'gardes vers Imbsheim et Bosselshausen. (A.)

et Lichtenberg, les vallées d'Ingwiller et de Neuwiller étaient libres. Le général Hotzé eut donc à assurer son flanc droit et même ses derrières, à contenir l'ennemi qui pouvait sortir de Saverne, et étant en outre séparé de cinq lieues du reste des armées, rien n'était plus aisé que de l'enlever [1].

Le général Hotzé le sentit bientôt, et le 21 il fit décamper le corps de Condé et le fit poster plus à droite, en avant de Berstheim; les chevaliers de la Couronne gardèrent le passage de Mommenheim et le général de Vioménil alla même jusqu'à Schwindratzheim afin d'assurer la chaussée de Bouxwiller à Brumpt; mais malgré cela la position du général Hotzé n'en était pas moins précaire et dangereuse.

Les espions et les déserteurs s'accordant à dire que depuis l'affaire du 18 le plus grand désordre régnait dans l'armée ennemie, et qu'entièrement désorganisée elle était incapable de défense, le général crut qu'il pourrait facilement s'emparer des hauteurs de Saverne. N'étant pas maître de Phalsbourg, il n'aurait pas pu s'y maintenir; mais peut-être avait-il l'espérance de prendre sous peu cette place, et les mêmes motifs qui l'avaient déterminé à attaquer le camp de Bobenthal le dirigèrent encore dans cette expédition, l'envie de faire agir le duc de Brunswick ou du moins de s'excuser aux yeux de

1. La chaussée de Brumpt à Saverne passe par Mommenheim, Schwindratzheim, Kochfeld et Dettwiller. Celle de Bouxwiller à Brumpt la joint à Schwindratzheim; là est précisément une butte qui domine tous les bords de la rive gauche. Les patriotes, en plaçant un corps d'observation à ce village, coupèrent la communication du centre avec la droite. Maîtres de la vallée d'Ingwiller, s'ils avaient fondu en force sur Niedermodern, et qu'un autre corps, laissant le Batsberg à gauche, se fût dirigé sur Pfaffenhoffen, ils auraient pu facilement enlever le général Hotzé, et cela sans courir beaucoup de risque, puisqu'en cas d'échec ils avaient toujours une retraite assurée. (A.)

l'Europe de l'inaction dans laquelle il était replongé; mais il commit encore les mêmes fautes : le manque de forces avait empêché M. Péjacsévich de réussir, la même raison fit échouer l'opération du général Hotzé.

Le 22, d'après les ordres qu'il avait reçus, ce général fit ses dispositions pour attaquer. Après avoir laissé les Hessois et un bataillon de Kaiser vers Soultzbach avec ordre d'amuser l'ennemi et M. de Gyulai avec son corps franc, 400 hommes de Lascy et quelques hussards vers Neuwiller, il engagea l'affaire sur les hauteurs derrière Griesbach, que l'ennemi occupait encore. L'artillerie volante et les tirailleurs suffirent pour les balayer et alors, après avoir posté à Dossenheim le reste du premier bataillon de Lascy, il marcha sur Hattmatt. L'ennemi, placé dans une position avantageuse, s'y défendit longtemps; mais le 2e bataillon de Terzy, ayant marché à la baïonnette, l'en délogea, et le général s'établit dans le village. 2 à 3.000 hommes occupaient encore l'abbaye de Saint-Jean des Choux. Le général, sans songer à les attaquer de front, longea la côte et se porta sur leur flanc droit, ce qui les en fit se retirer sans coup férir. Maître alors des hauteurs, rien ne pouvait plus l'empêcher d'entrer dans Saverne, et déjà il en prenait le chemin, lorsqu'il apprit que les deux divisions de Lascy, qu'il avait laissées à Dossenheim, avaient été forcées, entourées et étaient au moment d'être faites prisonnières. Il fit partir aussitôt le 2e bataillon qui, suivant la côte, tomba sur le flanc droit de l'ennemi, qui était déjà sorti de la vallée, et le mit en déroute. A peine était-il parti, que le général, à qui il ne restait plus que les Serviens et un bataillon de Kaiser, avait été attaqué, pas assez vivement pour être forcé, mais assez cependant pour l'empêcher de marcher lui-même en avant, et, la nuit alors étant survenue, il vint bivouaquer

derrière Griesbach, et ne laissa que les Serviens à Hattmatt et 1 bataillon à Dossenheim.

Pendant la nuit, l'ennemi fit à la hâte venir différents bataillons de son centre, et le 23, dès la pointe du jour, commença lui-même l'attaque. Il la dirigea sur trois points : sur Dossenheim, sur Hattmatt et sur Gottesheim. Il parvint même à se loger dans les approches de ces villages, et chercha à attaquer le général sur les hauteurs ; mais quelques pièces de gros calibre placées dans une position très avantageuse les empêchèrent constamment d'avancer, et, avant la fin de la journée, Dossenheim même fut dans les mains des troupes autrichiennes. Hattmatt seul resta dans celles de l'ennemi. Vers Gottesheim il ne fut pas aussi heureux, et 2 à 300 tirailleurs qu'il voulut pousser en avant furent chargés et culbutés par les hussards. Il en fut de même vers Neuwiller et Ingwiller, où ses différentes entreprises furent infructueuses.

Dans la nuit, le bataillon Székler vint rejoindre M. de Hotzé ; mais, comme la veille, l'ennemi, qui ne craignait rien pour sa droite, se renforça beaucoup. Cependant, les ordres du général étant précis, le 24, M. de Hotzé recommença l'attaque. Il fit les mêmes dispositions que le 22. Il se contenta seulement de faire relever vers Ingwiller le bataillon de Kayser par les Széklers, et de faire occuper soigneusement le débouché de Dossenheim. Il eut aussi les mêmes succès; après une assez longue résistance, il s'empara de Hattmatt et de l'abbaye ; mais l'ennemi ayant garni de troupes la crête des hauteurs, et ayant monté devant Saverne des forces trop disproportionnées aux siennes, il renonça à l'espoir de s'en emparer, et se retira sur le Bastberg. Il plaça ses grand'gardes à Hattmatt et à Dossenheim, et laissa le colonel Gyulai à Neu-

willer. De tout son corps, ce fut le régiment de Lascy qui se distingua le plus [1].

Après l'affaire du 18, le général ennemi avait cherché à rallier son armée sous le canon de Strasbourg. La plus grande partie de ses forces était à Truchtersheim; un corps de 5 à 6,000 hommes défendait la Wantzenau, qui fermait sa droite, et sa gauche était appuyée à Saverne. Le comte Wurmser, voyant que le coup de main qu'il avait tenté sur cette ville ne lui avait pas réussi, et que l'ennemi, dont ces différentes attaques avaient réveillé l'attention, avait mis ce poste hors de toute insulte, tourna tous ses desseins sur le fort Louis et, voulant en commencer le siège, ordonna au prince de Waldeck de s'emparer de la Wantzenau, position fort avantageuse et qui pouvait le mettre à même de tirer quelques bataillons de son aile gauche.

Le 26, avant le jour, ce général prit dans chaque bataillon de grenadiers 300 volontaires, y joignit deux divisions de Hongrois, une de dragons, et, dans le plus grand silence, s'avança sur les redoutes qui défendaient ce poste. L'ennemi, ayant été surpris, prit aussitôt la fuite en laissant 500 hommes sur la place, huit pièces de canon, son camp, tout le (*un mot illisible*) et une infinité d'équipages. Cependant, s'étant rallié sur les huit heures du matin, il vint pour attaquer à son tour; mais le prince ayant déjà fait avancer le reste de ses troupes, après une canonnade aussi longue qu'inutile il se retira. Le prince n'eut que cinq hommes tués et vingt et un blessés. Pour couvrir son flanc droit, le général Kospoth, avec trois bataillons Mack, s'avança dans la plaine de Hördt et entra même dans la par-

1. La perte des Autrichiens dans ces trois jours fut de 3 officiers, 160 hommes tués, 12 officiers et 350 hommes blessés. Celle des patriotes va à 1,800 hommes. (A.)

tie de la forêt de Brumpt qui la couronne. D'abord il eut l'avantage; mais les Valaques, qui assuraient sa droite, ayant été forcés, les cuirassiers, qui se trouvaient séparés de Kilstett par un marais, furent un moment embarrassés ; le régiment de Preiss marcha à leur secours et, les ayant dégagés, ils chargèrent un gros de cavalerie qui venait à eux et le culbutèrent. Le général Meszaros, avec quatre bataillons et cinq divisions [1], marcha aussi sur Stesselfeld, dont il s'empara, et poussa ensuite plus avant dans la forêt; mais, l'ennemi ayant reçu du renfort, il crut inutile d'y tenir et se replia sur le village, qu'il fit occuper. Ce fut alors que les Valaques, qui ignoraient ce mouvement, furent forcés, ce qui mit un moment dans l'embarras le général Kospoth [2].

Après l'heureuse issue de cette journée, le prince de Waldeck put se dégarnir de trois bataillons qui, sous les ordres du général de Hahn [3], se rendirent autour du fort Louis. Il fit camper les Ferdinand en avant de Wantzenau, qu'il entoura de redoutes, fit faire un abatis depuis ce village jusqu'au bord de la forêt, le fit défendre par les grenadiers, plaça les Turcs en avant, et sa cavalerie à l'aile. Le général de Kospoth tira de sa brigade Preiss et Mack qui vinrent cantonner à Hördt pour entretenir sa communication avec lui. Les Valaques et les Esclavons campèrent

1. Les Esclavons, Gyulai, 2 Léopold, Kaiser. (A.)

2. Perte de l'armée autrichienne. Perte des patriotes

Kospoth.	Waldeck	5 offic.	21 h.	500
	Valaques	3	10	
	Preiss	8	17	
Meszaros.	Mack.	8	13	150
	Esclavons	13	27	
	Gyulai	3	7	200
	Hussards et dragons. . . .		10	(A.)

3. Le général major de Hahn n'a été employé véritablement que pendant cinq jours, et ce temps lui a suffi pour se déshonorer à jamais. — Schröder et l'Archiduc Charles. (A.)

de l'autre côté de la Zorn, au bord de la forêt. Un bataillon de Gyulai prit poste à la Commanderie. La division d'Erdödy, qui avait la gauche de l'armée, avec deux divisions de Léopold et Kaiser, campa en avant de Brumpt.

Les déserteurs ayant rapporté que le général Hotzé serait attaqué le lendemain, le général commandant fit prier le prince de Condé de se mettre à même de le secourir. En conséquence, le 27, le prince, avec la légion de Mirabeau et la moitié des corps nobles, se porta vers Hochfelden et Scherlenheim; il laissa le reste de son corps sous les ordres du duc de Bourbon, son fils, pour observer les passages de Mommenheim et Schwindratzheim. Sur tous ces points les reconnaissances n'ayant rien aperçu, dans l'après-dîner, le duc vint le rejoindre, après avoir laissé cependant quelques piquets de cavalerie noble pour masquer ses mouvements. Un peloton des hussards d'Erdödy ayant été en avant de Wingersheim tirailler avec l'ennemi et ayant rencontré des détachements de cavalerie, fut obligé de se replier; mais un détachement commandé par le général Puymaigre [1] vola à son secours, et conjointement ils les chargèrent; quoique soutenus par deux bataillons d'infanterie et une batterie, ils lâchèrent pied, après avoir laissé vingt-deux des leurs sur la place [2].

Au lieu d'inquiéter la droite, ce fut au contraire sur le centre que les patriotes dirigèrent leurs efforts. Au

1. Puymaigre (François-Gabriel Boudet, marquis de), né en 1729, maréchal de camp le 1er janvier 1784, commandait, en 1793, la quatrième division du corps de cavalerie du corps de Condé. Mort en 1801. (Éd.)

2. On n'a jamais pu savoir au juste quel était le but de cette marche. Les uns ont prétendu qu'elle n'avait été faite que pour protéger le transport d'un convoi à M. de Hotzé; mais la communication de Bouxwiller à Brumpt était libre. D'autres ont voulu que le prince ait été chargé de faire une reconnaissance; mais cette expédition ne ressemble à cela en rien; il est bien plus simple de la regarder comme un de ces faux mouvements qu'à la guerre un rapport trompeur fait faire. (A.)

nombre de 10 à 12,000 hommes ils fondirent sur la forêt de Brumpt, s'emparèrent de Stesselfeld et la balayèrent entièrement. Les Esclavons s'étant retirés, le bataillon de Gyulai posté à la Commanderie resta seul pour résister à leur impétuosité, et quoique n'ayant que ses deux pièces de 3 et étant chauffé par plus de vingt bouches à feu, il ne s'en maintint pas moins à son poste, sans se laisser entamer un moment, et donna par sa courageuse défense le temps au général Meszaros d'accourir à son secours avec le reste de sa brigade. Pendant qu'il défendait si bien la chaussée, six escadrons essayèrent de tourner Brumpt en marchant sur Reitwiller. 600 hussards marchèrent à eux, mais ils ne les attendirent pas et se replièrent. Le général Meszaros arriva dans ce moment; il fit attaquer le bois par Pellegrini et Wallis, et ordonna en même temps à la cavalerie d'en faire le tour et de venir déboucher sur Stesselfeld par la clairière qui y aboutit. L'ennemi, qui craignit d'avoir, par ce mouvement, sa retraite coupée, abandonna son entreprise, et le général le poursuivit bien au delà de Stesselfeld. Pour assurer leur flanc droit les patriotes firent aussitôt une pointe vers Kilstett et Hördt qui fut également repoussée. Cette action, peu connue, est peut-être celle de la campagne qui fait le plus d'honneur au régiment de Gyulai [1].

Le 28, avant le jour, le prince de Condé revint de Scherlenheim. Il laissa les corps soldés sur les hauteurs de Hochfelden, fit camper les bataillons et les divisions nobles au-dessus de Schwindratzheim, et renvoya les chevaliers de la Couronne garder le passage de Mommenheim. Les grand'gardes, par Waltenheim et Wingers-

1. La perte des patriotes sur toute la ligne fut de 500 hommes ; celle des Autrichiens de 200, dont Gyulai est pour la moitié. (A.)

heim, communiquèrent avec celles du général Meszaros, et par Metzenhausen, Scherlenheim et Gottesheim, avec celles de M. de Hotzé. Par ce moyen, la position de ce dernier fut plus solidement établie. Le même jour, ayant appris que les patriotes se renforçaient dans les montagnes et étaient dans l'intention d'attaquer le détachement de Neuwiller, il le fit rentrer en ligne et y laissa seulement les avant-postes. De plus, il fit élever différentes redoutes pour l'entrée de la vallée d'Ingwiller, et au-dessus de Niedermodern, pour empêcher l'ennemi de s'étendre de ce côté sur Pfaffenhoffen. Sa brigade fut augmentée des Bavarois du Palatinat et de trois bataillons de troupes darmstadtoises nouvellement arrivées [1].

Le 2 novembre, le général-major baron de Lauer, qui avait la direction du siège du fort Louis, fit ouvrir la tranchée [2].

Le 5, les boyaux de tranchée étant achevés, on poussa la parallèle jusqu'à 200 toises du fort d'Alsace.

Le 10, les batteries commencèrent à jouer des rives

1. De toutes les troupes des Cercles, les Darmstadtois sont celles qui, sans nulle comparaison, se sont le mieux battues, et, dans plusieurs circonstances, ils ont valu les Autrichiens. Ils avaient passé le Rhin le 23, et étaient d'abord restés au grand camp. On les comptera comme 2 bataillons. — Ce corps franc de Gyulai fut chargé des avant-postes du côté de Saverne. Lascy, les Bavarois, 1 division Léopold, campèrent sur le Bastberg. 1 division Léopold, les Palatins, Kaiser, le 2e bataillon darmstadtois gardèrent les redoutes, battant les issues des gorges de Soultzbach et d'Ingwiller. Vinrent ensuite en potence les Serviens, 1 bataillon Székler, 1 bataillon darmstadtois et le corps franc à cheval. (A.)

2. Le général Lauer est le meilleur officier du génie de l'armée autrichienne. C'est lui qui a fortifié Theresienstadt. La prise du fort Louis ne peut que lui faire infiniment d'honneur. Il n'en serait pas de même des lignes de Haguenau qu'il a été chargé d'élever, si l'on ne savait que cette mesure a été prise contre son conseil, et qu'il n'a pas été le maître de soigner les moyens de défense. (A.)

Lauer (Baron François de), né en 1735, mort en 1803. — Le fort Louis était appelé par les républicains fort le Traître ou fort Vauban ; il était défendu par le général Durand. (Éd.)

tant sur le fort d'Alsace que sur le fort Louis. Les assiégés répondirent avec vigueur.

Le 11 et le 12, le feu ne discontinua pas, et cela avec tant de succès que les trois quarts de la ville furent réduits en cendres.

Le 13, la garnison demanda à entrer en capitulation.

Le 14, elle fut signée entre le général Lauer et le général Durand. La ville fut rendue à l'Empereur avec cent onze pièces de canon, des munitions de toute espèce; la garnison prisonnière de guerre.

Le 16, la garnison, forte de 4,415 hommes, évacua la place. Le bataillon Lattermann y entra en garnison [1].

Manfredini, l'Archiduc Charles, les Széklers allèrent rejoindre le prince de Waldeck; Schrœder et Thurn prirent la place du régiment de hussards qui, avec une division de carabiniers, passa à l'aile droite et cantonna à Bosselshausen et Riedheim. Le général accorda des cantonnements provisoires au corps de Condé. Son armée pouvait monter alors à 48,000 hommes [2].

1. A peine savait-on dans l'armée que le fort Louis était assiégé, que l'on en apprit la reddition. Les pluies continuelles avaient fait craindre que cette opération ne fût beaucoup plus longue. Comme la prise de cette place avait surpris tout le monde, on chercha à lui donner une cause extraordinaire, et pendant longtemps on attribua aux souverains d'or ce qui ne fut dû qu'aux talents et à l'activité du général Lauer et de l'artillerie autrichienne. La garnison, à la vérité, était beaucoup trop considérable pour le petit nombre de casemates. Elle était composée de : un bataillon du régiment du Maréchal de Turenne, un de Soissonnais, un bataillon des nationaux du département du Jura, un de Saône-et-Loire, autrement dit de la Guillotine, un du Gard, un du Haut-Rhin et deux escadrons de chasseurs de Franche-Comté. Ce siège ne coûta pas cent hommes à l'armée autrichienne. (A.) — « Un commandant traître ou incapable avait remis Fort-Louis aux Autrichiens après un simulacre de siège. » (SOULT, *Mémoires*, I, 77.) (ÉD.)

2. Les corps soldés furent à Hochfelden; le 1er bataillon noble à Schwindratzheim, le 2e et les chevaliers de la Couronne à Mommenheim; la 1re division à Altorf; la 2e à Keffendorf; la 3e à Wittersheim; le quartier du prince à Minversheim. (A.)

Pendant que le général s'emparait si facilement du fort Louis, de toutes les provinces de l'intérieur de nombreuses réquisitions accouraient pour renforcer l'armée ennemie. Un corps de réserve qui était en Franche-Comté marcha sur le Rhin. Mais elle était encore si découragée des échecs multipliés qu'elle avait reçus, que les généraux patriotes furent longtemps sans oser la ramener au combat. De toute la campagne, jamais l'armée autrichienne ne fut plus tranquille ; à peine les reconnaissances rencontraient-elles l'ennemi ; les vedettes étaient à une demi-lieue de distance, et depuis le 28 octobre on ne prit pas les armes une seule fois [1].

Étant parvenus à rétablir l'ordre et la discipline, les commissaires de la Convention [2] ordonnèrent une attaque générale pour le 18 novembre. Un capitaine de Royal-Normandie ayant déserté la veille, le général fit ses dispositions en conséquence, et, le 18, quand, dès la pointe du jour, ils commencèrent l'attaque, ils trouvèrent l'armée sous les armes.

Après avoir balayé la forêt, ils s'avancèrent sur la Wantzenau, et, ayant mis en batterie une nombreuse artillerie, engagèrent une canonnade des plus vives et qui dura pendant plus de trois heures. L'Archiduc Ferdinand, qui

1. Le 3, la légion de Mirabeau enleva du côté de Saverne un détachement de 2 à 300 hommes. Ce fut M. de Bruslard qui donna le plan de cette expédition. — Le 17, les Erdödy surprirent un poste de cent hommes à une lieue de Stesselfeld, etc. (A.)

Bruslard (Louis-Philippe Guérin, chevalier de), né en 1752, mort en 1829. Volontaire dans les hussards de Mirabeau. Voir sur lui La Sicotière, *Frotté*, I, 609-613. Muret, I, 178. (Éd.)

2. Les commissaires de la Convention près l'armée du Rhin étaient Saint-Just et Lebas. Ils arrivèrent à Strasbourg vers la fin d'octobre. A cette même époque Pichegru fut nommé commandant en chef de l'armée du Rhin. — Le 30 octobre, Hoche reçut le commandement en chef de l'armée de la Moselle, et, du 24 décembre au 13 janvier 1794, il eut, en outre, le commandement supérieur de l'armée du Rhin. (Éd.)

défendait ce village, ne se laissa pas entamer un moment, et l'on a remarqué qu'il est le seul qui, dans cette sanglante journée, n'ait pas un instant reculé devant l'ennemi. Ayant eu quelques pièces démontées, les patriotes se retirèrent. Le prince détacha alors à leur poursuite les Turcs, ses trois bataillons, 300 hussards, et les fit suivre pendant à peu près une demi-lieue ; mais un corps assez considérable, caché derrière une digue élevée, s'étant tout à coup montré, ils furent obligés à leur tour de battre en retraite et de se replier sur la Wantzenau, qui fut attaquée de nouveau. La cavalerie ennemie ayant fait mine de vouloir enlever les redoutes, le prince se mit à la tête de la sienne, marcha dessus et replia tout le corps qui avait été poussé en avant, jusqu'à la digue ci-dessus mentionnée. L'infanterie, retranchée derrière, l'y attendit ; mais le prince, ayant fait avancer les grenadiers, la fit attaquer dans cette position avantageuse, parvint à l'en débusquer et la suivit jusqu'au « Jardin anglais, » sans cependant pouvoir l'entamer.

Il était près de deux heures et le combat paraissait fini sur ce point, quand 7,000 hommes de troupes fraîches sortirent de Strasbourg. Pour la troisième fois, les Autrichiens furent obligés de se retirer, et les patriotes reparurent encore devant la Wantzenau. Le prince rassembla alors cinq obusiers, quatre pièces de 18, et les dirigea sur l'aile gauche. S'étant aperçu que leur feu bien dirigé y mettait un peu de désordre, il marcha encore sur eux à la tête de ses dragons. Un escadron de Strasbourgeois bien monté voulut l'attendre ; 640 hussards furent sabrés ; le reste chercha alors son salut dans la fuite, et le prince les poursuivit sans relâche jusqu'au « Jardin anglais. »

Une fausse attaque fut dirigée sur Kilstett et Wörth.

Le prince de Hohenlohe [1], qui gardait ce poste avec une division des dragons de Waldeck, une de hussards et un bataillon de Preiss, fut un moment repoussé. L'ennemi s'avança même jusqu'au milieu de la plaine; mais le deuxième bataillon de Preiss ayant marché, il fut obligé de se retirer. Les dragons le chargèrent dans sa retraite et lui tuèrent assez de monde. On a beaucoup reproché au comte de Wurmser de n'avoir pas sur ce point changé la défensive en attaque. En effet, si, au lieu de ne placer que 2 à 3,000 hommes dans cette plaine, il y eût fait descendre M. de Kospoth, ce général, en se portant en avant sur la forêt, aurait pu faire une diversion très utile pour la gauche du prince de Waldeck et la droite de M. de Meszaros, qui fut, comme on va le voir, sur le point d'être forcé.

7 à 8,000 hommes, ayant attaqué la forêt de Brumpt, repoussèrent les Esclavons et un bataillon de Gyulai qui la gardaient. Le général envoya alors au secours de ces détachements un bataillon de Wallis, et, conjointement, ils s'emparèrent de Stesselfeld. Des renforts étant survenus à l'ennemi, ils furent obligés de se replier jusqu'à la Commanderie. A l'aide d'un bataillon de Pellegrini, ils reprirent le bois, en furent de nouveau chassés, et ainsi de suite jusqu'à quatre fois différentes, chaque fois le général, selon la méthode autrichienne, envoyant un bataillon frais. Enfin, la nuit approchant, et l'ennemi étant encore maître de la forêt, le général résolut de faire un dernier effort; il se mit à la tête d'un bataillon de Gyulai qui n'avait pas encore donné, ordonna à ses hussards de tourner

1. Hohenlohe-Ingelfingen (Frédéric-Charles-Guillaume, prince de), frère cadet du prince héréditaire cité plus haut. Né en 1751, colonel au service autrichien en 1790; général-major en 1795; feld-maréchal-lieutenant en 1800. Mort en 1815. V. la note 2 de la p. 181. (Éd.)

la forêt des deux côtés et de pencher sur Stesselfeld, attaqua à la fois sur ces trois points et finit par repousser l'ennemi jusqu'à une lieue du village.

Une fausse attaque, assez sérieuse cependant, fut dirigée sur la position du prince de Condé; mais, avec l'aide d'un bataillon et de deux divisions de troupes autrichiennes que le général lui avait envoyés, il parvint à la repousser. Un corps de 1,500 hommes, qui cherchait à s'emparer de Wahlenheim, fut tenu en échec toute la journée par les chevaliers de la Couronne qui escarmouchèrent perpétuellement avec eux. Quatre bataillons descendus des hauteurs cherchèrent également à passer la Zorn, devant Hochfelden, mais furent repoussés par la légion de Mirabeau.

Vers la droite les troupes autrichiennes ne furent pas aussi heureuses. Le général Hotzé fut inquiété sur tous les points de sa position, et, par la faute d'un homme qui s'était couvert de gloire à Bobenthal, du major Francault, il pensa être forcé. Sachant les desseins que l'ennemi avait sur lui, pendant la nuit, il envoya le régiment de Huff s'emparer des hauteurs de Gottesheim et de Hattmatt. A huit heures, ce régiment y fut attaqué, et soutint par sa courageuse défense sa réputation. Sur les midi, le colonel ayant été blessé, les munitions commençant à être épuisées, le major Francault, qui prit le commandement, crut devoir se retirer et se replier sur les hauteurs de Griesbach. L'ennemi ne tarda pas à l'y suivre, et, après une légère canonnade, il abandonna encore cette position et vint prendre poste sur le Bastberg. Depuis le matin, le régiment de Lascy était aux mains avec l'ennemi, en avant de Neewiller, sans s'être laissé entamer un moment; mais ayant, par la marche rétrograde du major Francault, son flanc gauche à découvert, il se retira

sur Bouxwiller. Dès le matin les Hessois avaient été chassés de Soultzbach. Le corps qui s'en était emparé, à deux fois différentes, chercha à emporter les redoutes, mais fut constamment repoussé. Sur les cinq heures, ayant réuni la colonne venue de Saverne avec celle débouchée par Neewiller, les patriotes s'avancèrent sur le Bastberg. Le major Francault, ne se croyant pas en état d'y tenir, l'abandonna et se jeta dans Bouxwiller. Rien n'empêchait plus alors l'ennemi d'y entrer; mais la nuit qui survint mit fin à ses entreprises. Cependant, sur les dix heures, quelques mille hommes cherchèrent à percer par Niedermodern, mais furent facilement repoussés. La bravoure que les patriotes ont développée dans cette journée ne peut le céder qu'à celle des troupes autrichiennes. Jamais on n'avait entendu encore un feu d'artillerie et de mousqueterie aussi suivi et aussi violent. Tous les corps ont combattu, en général, avec le plus grand courage; mais l'Archiduc Ferdinand est celui qui s'est le plus distingué; viennent ensuite les grenadiers, Waldeck, Gyulai, Pellegrini, Erdödy, hussards et Lascy [1].

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Waldeck.	Archiduc Ferdinand. .	43	1 off.	90	2 off.	
	Grenadiers.	13		20	1	
	Archiduc Charles . . .	3		13		600
	Manfredini.	9		12		
Hohenlohe.	Waldeck	11	1	16		
	Széklers.	5		11	1	
	Waldeck	6	1	13		200
	Hussards	8		11	1	
	Valaques	11		22		
Meszaros.	Preiss	9		20	1	
	Gyulai	34	1	65	1	600
	Pellegrini	21		39	1	
	Esclavons	17	1	40	1	
	Wallis	5		13		
	Léopold.	15	1	37		100
	A reporter. . . .	210,	d[t] 6 off.	422,	d[t] 9 off.	1,500

Lorsque le général Wurmser eut vu que la victoire paraissait se ranger de son côté, il résolut d'en profiter et de s'emparer de Saverne. Le succès momentané que les ennemis avaient à la droite aurait même tourné contre eux, s'il avait été secondé, puisque le corps de Condé, que plusieurs bataillons devaient renforcer en marchant sur Saverne, leur coupait la retraite, qui, de même, leur aurait été interceptée par les troupes prussiennes. Il envoya donc un courrier au duc de Brunswick pour lui faire part de l'état des choses et de ses projets. Il le priait de ne laisser vers Niederbronn qu'un faible détachement, et, avec un corps de 8 à 10,000 hommes, de s'avancer en grande diligence sur Phalsbourg, et, comme la gauche de son armée était alors appuyée par le fort Louis, il comptait en tirer quelques bataillons afin de s'emparer au plus vite de cette place, de Lützelstein et de Lichtenberg; cela fait, les troupes prussiennes auraient pu se retirer et venir reprendre leur position précédente. Mais, loin de vouloir y consentir, le duc de Brunswick lui fit dire que, vu l'échec qu'il venait d'essuyer devant

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
	Report.	210,	d[t] 6 off.	422, d[t]	9 off.	1,500
Condé.	Erdödy	9		11	1	
	Chevaliers Couronne.			5		
	Mirabeau	5	1	11		
	Salm			7	2	400
	Hohenlohe.	2				
Hotzé.	Széklers.	6		13		
	Lascy.	15	1	30		
	Huff	35		70	3	
	Bavarois	2		3		
	Hessois	7		12		
	Darmstadtois.	4		7		
	Léopold.	11	1	25	1	
		316,	d[t] 9 off.	616, d[t]	16 off.	1,900

On a fait à l'ennemi sur toute la ligne 3 à 400 prisonniers. (A.)

Bitche [1] et d'après les rassemblements que les patriotes faisaient sur la Sarre, non seulement il ne pouvait coopérer à cette entreprise, mais que même il allait se replier sur Annweiler et Kaiserslautern, et que le 19, à midi, le général Courbière aurait évacué les gorges de Zinswiller et de Niederbronn.

Par cette retraite précipitée et non annoncée, il découvrit entièrement l'aile droite du général Wurmser, qui eut à peine le temps de repasser la Zinzel et d'arriver à ces deux détachements avant celui de l'armée de la Moselle qui en était à portée. D'après cela, sans doute, le général aurait dû, après avoir laissé une garnison au fort Louis, abandonner entièrement ses conquêtes et se retirer sur le Geissberg, seule ligne de défense avantageuse qu'il eût à prendre. Mais il ne put jamais se décider à laisser à la merci d'un ennemi cruel un pays qui avait donné des marques publiques de sa bonne manière de penser. Il crut que la valeur de ses troupes suppléerait à la bonté de sa position, et, si cette faute fait tort à sa réputation militaire, elle fait, du moins, honneur à son humanité. Il fallut donc se décider à battre en retraite; mais, prévoyant bien que les patriotes, maîtres du Bastberg, ne tarderaient

1. Le 17, le duc de Brunswick essaya de surprendre avec 3 à 4,000 hommes le château de Bitche. Ce coup de main, mal conçu et encore plus mal exécuté, eut l'issue que naturellement on en devait attendre. Les troupes prussiennes furent repoussées avec une perte de 6 à 700 hommes. Un aussi léger échec n'était pas capable d'arrêter, s'il l'avait voulu, la marche du duc; mais il ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte. (A.)

Wurmser écrit à Ferraris, de Haguenau, le 17 décembre :

« .... Quant à l'expédition de Bitche, je dirai à mon confesseur (Ferraris que je regarde l'affaire pour une escroquerie. Il n'est pas vraisemblable qu'un homme, gagné par une aussi grosse somme, n'ait pas ouvert du moins la troisième porte, les Prussiens, aux dépens de leur sang, ayant déjà ouvert deux portes. Cette affaire scandaleuse leur coûte passé 800 hommes. » (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., III, 435.)

Sur la tentative contre Bitche, v. CHUQUET, *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, p. 14-20. (ÉD.)

pas à inquiéter son aile droite, il ordonna au général-major Hotzé de reprendre ce poste et de se replier ensuite avec le plus de célérité possible. Ce fut le major Francault, qui l'avait abandonné, qui fut chargé de s'en rendre maître.

Le 19, sur les deux heures du matin, après avoir divisé son régiment en deux colonnes et fait tourner la colline par les carabiniers, le major s'avança vers l'ennemi en silence, et fondit dessus à la baïonnette. Comme toutes les fois qu'ils ont été attaqués de nuit, les patriotes lâchèrent pied honteusement. On leur tua 7 à 800 hommes, et on leur prit quatre bouches à feu. La perte des Autrichiens fut de 120 hommes. Le major Francault y fut tué [1]. A peine ce poste fut-il occupé, que le général Hotzé se mit en route, et, au point du jour, l'armée, sur plusieurs colonnes, vint prendre la position que le général avait indiquée.

Le prince de Waldeck conserva le commandement de l'aile gauche. Elle fut divisée en deux brigades. Le comte de Keglévich eut la première, composée d'un bataillon de corps francs, deux bataillons et deux divisions; il campa à droite d'Offendorf, derrière un filet de la Zorn; ses avant-postes furent poussés jusque dans la forêt, entre Bettenhofen et Kilstett [2]. La deuxième brigade était sous les ordres du comte Lichtenberg; elle était forte de trois bataillons, un bataillon de corps francs et trois divisions, et se posta encore plus à droite [3], s'étendant vers Weyers-

1. Le 18 au soir, M. de Hotzé, irrité de la conduite du major Francault, voulut lui ôter le commandement de son corps; mais, tout le monde ayant intercédé pour lui, il le lui conserva et le chargea même de la reprise du Bastberg. Avant de marcher à l'ennemi, le major dit qu'il ne survivrait pas à sa gloire. Et effectivement, lorsqu'il eut vu le succès de l'affaire certain, il se précipita au milieu des rangs et se fit tuer. (A.)

2. 1 bataillon de Turcs; 2 bataillons Archiduc Ferdinand; 1 division Széklers; 1 division Waldeck. (A.)

3. 1 bataillon turc; 1 bataillon Archiduc Charles; Rödel, Zschock; 1 division Széklers; 1 division Waldeck. (A.)

heim. et ses avant-postes furent établis de l'autre côté de la Zorn. Vinrent ensuite, sur les hauteurs de Kurtzenhausen, à quelques cents pas derrière l'emplacement de l'ancien camp, faisant à peu près l'angle aigu et se rapprochant de Nieder-Schäffolsheim, onze bataillons et quatre divisions [1]; M. de Splényi, qui était revenu de Vienne, en eut le commandement. Les généraux Hahn et Funck furent annexés à cette division; ses avant-postes bordaient la Zorn. A droite de Geudertheim baraquèrent deux bataillons de troupes légères, quatre divisions de hussards; puis, à droite de Nieder-Schäffolsheim, s'étendant derrière Batzendorf, quatre bataillons et quatre divisions sous les ordres du général Kospoth, dont les avant-postes furent établis entre Rottelsheim et Bernolsheim [2]. Ensuite, passant derrière Wilshausen, campèrent les bataillons et les divisions nobles; les corps soldés furent à gauche de ce village; les piquets occupèrent Berstheim et Hochstett. Pour défendre les bois d'Ohlungen, les hauteurs dominantes, et assurer la communication avec Neubourg, le général commandant plaça le lieutenant-colonel comte de Klenau, avec un bataillon de troupes légères et deux divisions de cavalerie [3].

Le général Hotzé eut le commandement de toute l'aile droite, qui se prolongea depuis Neubourg jusqu'à Lembach, occupé momentanément par les troupes prussiennes. Dans la forêt d'Eben baraquèrent les Serviens et Gyulai ; derrière Mertzwiller, 1 bataillon Lascy, 1 division Léopold; entre Griesbach et Gundershoffen, 3 bataillons et

1. 1 bataillon Manfredini; 1 Archiduc Ferdinand; Rohan; 1 division Széklers; Mack, Preiss, Schröder, Thurn, Terzy, Pellegrini. (A.)

2. 1 Esclavons, 1 Valaques, 3 divisions Léopold; 1 division Erdödy, Gyulai, Wallis; 2 divisions Kaiser, 2 de carabiniers. (A.)

3. 1 Esclavons; 1 division Erdödy; 1 division Kaiser. (A.)

2 divisions de corps francs [1]; les avant-postes se prolongèrent le long de la Zinzel. Au-dessus de Reichshoffen baraquèrent 1 bataillon et 2 divisions [2]. Les Hessois cantonnèrent à Niederbronn, étendant leurs grand'gardes vers Oberbronn. Huff garda l'entrée du Jägerthal. A Wörth cantonnèrent les Bavarois et les Palatins, et les Darmstadtois à Gœrsdorff et à la Verrerie. Les troupes des Cercles repassèrent le Rhin [3].

Le général, qui, depuis quelque temps, prévoyait que l'inaction du duc de Brunswick empêcherait d'exécuter ses projets, avait ordonné d'élever plusieurs redoutes, qui étaient bien éloignées d'être achevées, et ne garda cette position que pour en protéger la construction; mais, comme, vu la retraite des troupes prussiennes des gorges de Zinswiller et de Niederbronn, l'aile droite avait été obligée de se retirer jusqu'à l'endroit qui lui était assigné pour ses quartiers d'hiver, on eut beaucoup de peine vers ce point à finir les nouveaux ouvrages.

En général, cette position était détestable, et on s'en formera facilement une idée en voyant les nombreuses si-

1. 1 bataillon Lascy; 1 bataillon Kaiser; 1 bataillon Széklers; 2 divisions Wurmser. (A.)

2. 1 bataillon Kaiser; 1 division Léopold; 1 division carabiniers. (A.)

3. La gorge de Zinswiller vient aboutir au-dessous de Reichshoffen. Elle conduit vers Lichtenberg; la Zinzel coule au milieu. Celle de Niederbronn sort également des Vosges près de cette ville; elle se continue jusqu'au-dessus de Bitche; elle est traversée par la Falkstein; une chaîne élevée, mais très étroite, la sépare du Jägerthal, qui vient également de Bitche et aboutit entre Reichshoffen et Fröschwiller. Plusieurs ramifications la joignent à celle de Lembach. La plus considérable arrive devant cette ville. L'autre se rejoint à la Sauer à Soultzbach, près du pont de Tann; la troisième devant Neewiller. Par la position qu'on lui avait donnée, le régiment de Huff couvrait ces deux dernières. La Sauer prend sa source entre Bitche et Fischbach, et forme ce qu'on appelle la vallée de Lembach. Près de cette ville la ramification qui vient du Jägerthal va gagner Wissembourg, par Klimbach. (A.)

La Verrerie s'appelle en allemand : Glashütte. (Éd.)

nuosités que les différentes collines le forçaient à faire. L'armée occupait plus de huit lieues et n'était pas assez nombreuse pour défendre une telle étendue de pays, qu'aucun ouvrage ni aucun avantage de terrain ne protégeaient. La gauche était embarrassée dans des marais coupés par de fréquents canaux, et sa communication avec le corps de M. de Splényi était très difficile. Le centre, à la vérité, jusqu'à Batzendorf, était hors de toute insulte ; mais la droite, presque dominée par les hauteurs de la rive droite de la Zinzel, n'était nullement appuyée, et, comme on l'a déjà dit, le général Wurmser ne peut être excusable, après la retraite du duc de Brunswick, de s'être arrêté dans ce lieu. Dès cette époque, les patriotes qui, depuis un mois, avaient été très tranquilles, commencèrent à attaquer chaque jour, et ce fut alors que le général Pichegru prit le commandement. L'armée autrichienne, vers ce temps, fit aussi une perte considérable, le général Meszaros, qu'une maladie cruelle força de repasser le Rhin.

Les patriotes qui, le 19, s'attendaient à être attaqués, s'étaient retirés dans leur position derrière la Zorn ; mais, ayant appris, au contraire, la retraite de l'armée autrichienne, ce jour-là même ils entrèrent à Hochfelden et à Minversheim, et, le 20, ils se logèrent dans Brumpt, ce qui occasionna des escarmouches sur toute la ligne. Le général, ne voulant pas les laisser s'établir aussi près de sa position, résolut de les en chasser ; il confia trois bataillons et trois divisions de ses hussards au colonel Ott, du régiment de Léopold, et le chargea de cette expédition [1].

Le 21, sur les huit heures du matin, le colonel attaqua la

1. 1 bataillon Valaques ; 1 bataillon Wallis ; 1 bataillon Gyulai ; 3 divisions de Léopold. (A.)

ville par les deux extrémités, pendant qu'un demi-bataillon de Gyulai marchait sur la Commanderie pour couper la retraite aux 5 à 6,000 hommes qui étaient dedans. Tout réussit au gré de ses désirs. Chassés de la ville, les patriotes furent pris en flanc par Gyulai. On en tua 300 et on prit deux canons; un brouillard épais sauva le reste. La perte des Autrichiens va à 180. Le régiment de Wallis y perdit son major, et tous les officiers d'une compagnie furent blessés; ils avaient donné dans une batterie que l'obscurité les empêchait d'apercevoir. Les Valaques, ce jour-là, se battirent à merveille; ils étaient, à la vérité, excités par l'appât du pillage, car, dès le commencement de l'affaire, les bourgeois ayant une seconde fois fait feu sur les troupes autrichiennes, on abandonna la ville aux soldats [1].

Cet échec dégoûta les patriotes de s'avancer, et, depuis cette époque, ils ne passèrent plus la Zorn que pour attaquer, et se retranchèrent sur les hauteurs de Waltenheim.

Il y eut aussi, le long de cette rivière, des escarmouches assez vives. D'après les ordres qu'il en avait reçus, pour faire diversion, le général de Splényi délogea l'ennemi de Geudertheim et de Bietlenheim. Par la faute du général Hahn, le régiment de Rohan fut un moment entouré

1.

		Tués		Blessés.	
Ott.	Valaques	7		22	
	Gyulai	6		25	
	Wallis	20	1 off.	40	4 off.
	Léopold	6		44	
Splényi.	Schröder	5		7	
	Mack	»		3	
	Archiduc Ferdinand	11		27	3
	Rohan	3		12	1
	Széklers	6		5	
	Keglévich	2		9	

dans Weyersheim, mais une division de l'Archiduc Ferdinand vint le délivrer. Sur ces différents points, la perte des patriotes peut aller à 150 hommes, celle des Autrichiens à 100.

Le 22, les patriotes attaquèrent la gauche, dans l'intention de séparer le comte Lichtenberg du comte de Keglévich et de culbuter ensuite ce dernier dans le Rhin. Comme, pour réussir dans leur projet, il fallait s'emparer des différents bras de la Zorn et couper la communication de Kurtzenhausen, ce fut sur le comte Lichtenberg qu'ils dirigèrent leurs plus grands efforts. Au nombre de 6,000 hommes, dès le matin, ils repoussèrent ses avant-postes et s'approchèrent de la rivière. Un piquet choisi de grenadiers et du bataillon de l'Archiduc Charles alla à leur rencontre; les dragons de Waldeck, qui les soutenaient, chargèrent avec le plus grand succès un gros de cavalerie. Voyant que cette attaque ne leur réussissait pas, ils s'étendirent par leur droite, et parvinrent cependant à passer le premier bras, mais furent de même repoussés. L'Archiduc Charles et les dragons de Waldeck perdirent assez sur ces deux points. La colonne qui observait M. de Keglévich l'amusa toute la journée par une fausse attaque, mais, voyant le peu de succès de cette journée sur le comte Lichtenberg, ne s'engagea pas avec lui.

Devant la position du baron de Splényi, ils essayèrent également de passer la Zorn, et marchèrent sur Weyersheim. M. de Hahn, qui avait juré apparemment la destruction entière du régiment de Rohan, le plaça seul dans ce village, et le laissa exposé à tous les efforts de l'ennemi, sans vouloir, malgré les avis réitérés, lui envoyer de secours. Il allait, après la plus vigoureuse résistance, être forcé, quand un bataillon de l'Archiduc Ferdinand

marcha sans ordre pour le soutenir, et conjointement ils repoussèrent l'ennemi [1].

Ces différentes attaques ayant réveillé l'attention du général, il résolut de faire tous ses efforts pour repousser les projets du général Pichegru, et fit venir de Brisgau quatre bataillons de grenadiers et trois divisions de cavalerie [2], ce qui porta son armée à 50,000 hommes. Le centre lui paraissant moins exposé, il en tira plusieurs bataillons pour renforcer les points les moins forts. Le bataillon Archiduc Charles et Rohan passèrent sous les ordres du comte Keglévich; un bataillon Archiduc Ferdinand et les grenadiers de Saint-Julien allèrent rejoindre le comte Lichtenberg. Il ne resta, par conséquent, au baron de Splényi, que neuf bataillons et cinq divisions [3]. Thurn et 1 division de Hohenzollern renforcèrent M. de Klenau. 1 bataillon Preiss fut à Mertzwiller. Les grenadiers de Bürger, 1 division Mack, baraquèrent au-dessus de Reichshoffen.

Ce fut le 23 que ces différents changements s'exécutè-

1.

	Tués		Blessés		Patriotes
Lichtenberg . . .	50	1 off.	130	3 off.	400
Keglévich	6		21	—	80
Splényi	11		21	—	50 (A.)

2. Le bataillon Saint-Julien, composé des régiments Neugebauer, Deutschmeister et Archiduc Charles. — Le bataillon Beust, composé des régiments Lascy, Olivier, Wallis et Huff. — Le bataillon de Keating, composé des régiments Klebek, Jordis et Stein. — Le bataillon de Bürger, composé des régiments Preiss, Pellegrini et Ferdinand de Toscane. Ces bataillons ont eu très peu d'occasions de voir le feu, mais pourtant se sont conduits avec la plus haute distinction, particulièrement celui de Bürger. Tous, le 23 décembre, ont rendu le plus grand service au comte de Wurmser, dont la droite, sans leur courageuse résistance, était tournée. A la retraite, ils l'ont disputé aux Hongrois par le bon ordre et le calme qu'ils ont conservés. — Les cuirassiers de Hohenzollern. Après les carabiniers, ce régiment est le plus beau de l'armée autrichienne, mais sa conduite n'y répond pas; il n'a vu l'ennemi que deux ou trois fois et a imité constamment Kaiser-dragons qui, à la vérité, l'accompagnait. Il n'a pas fait la guerre des Turcs. (A.)

3. 1 division Széklers hussards; 1 bataillon Preiss, Manfredini, Schröder, Keating, Beust; 2 divisions Hohenzollern; 2 divisions Mack; Terzy, Pellegrini. (A.)

rent. Mais, en renforçant quelques brigades de son armée, le général oublia celle du prince de Condé, qui était sans contredit celle qui en avait le plus besoin, car la position qu'il avait à garder était bien mauvaise. Il était placé sur un triangle dont Batzendorf et Wittersheim formeraient la base, et Berstheim la pointe. Ce triangle était entouré de tous côtés par un ravin assez profond qui, cependant, devant Berstheim, s'élève et va se perdre dans la plaine gagnant Wittersheim ; ce ravin le sépare d'autres collines un peu plus élevées. A une demi-portée de canon, à gauche, est Hochstett ; à droite, Keffendorf ; ce village communique avec Ohlungen par un plateau assez uni, mais qui est séparé d'Uhlwiller comme de Wintershausen, par un ravin marécageux. Uhlwiller lui-même est situé sur une colline couverte de vignes, se prolongeant jusqu'à Dauendorf, s'abaissant d'un côté à la Moder, et de l'autre à ce ravin. M. de Klenau défendait Uhlwiller et le bois, jusqu'à Neubourg ; mais la garde du plateau de Langen n'etait confiée qu'à un escadron de hussards ; par conséquent, les patriotes, toujours maîtres de Hochstett, en se logeant dans Keffendorf, que le prince n'avait pas assez de monde pour défendre, plongeaient sur sa position et le foudroyaient des deux côtés.

Le même jour ils parurent dans l'après-dîner sur les hauteurs de Hochstett, et, y ayant établi une batterie, canonnèrent assez vivement le prince de Condé, qui leur fit répondre avec chaleur.

Du côté de Bernolsheim ils en vinrent également aux mains avec M. de Kospoth : mais leur but n'était que de faire une reconnaissance. Cependant, quelques tirailleurs, ayant hasardé de descendre dans le ravin qui est au bas de Hochstett, furent chargés par un piquet de Mirabeau, qui en sabra une trentaine.

Vers Bietlenheim et Geudertheim, le général fit passer la Zorn à quelques piquets de cavalerie qui harcelèrent toute la journée l'ennemi, afin de lui cacher les différents mouvements que le général faisait faire à son armée.

Le 24, le comte de Keglévich fut assez sérieusement attaqué vers sa droite. Les patriotes parvinrent à passer la Zorn ; mais une division de l'Archiduc Charles les culbuta de l'autre côté, et ils se retirèrent avec une perte de 200 hommes. Les Autrichiens eurent 60 tués ou blessés.

Cet échec ne les découragea pas. Le lendemain, ils revinrent à la charge, et, avec une artillerie formidable, dès la pointe du jour ils commencèrent l'attaque. Mais cette affaire fut une affaire de canonnade, par conséquent, quoique extrêmement chaude, ne fut pas meurtrière. Ils tâtèrent successivement les deux ailes et le centre du général et, après avoir tiré plus de mille coups, se retirèrent. La cavalerie autrichienne se mit à leur poursuite, mais ne put les entamer.

Sur les neuf heures du matin, ils replièrent les avant-postes de la division de Mgr le prince de Condé, et cela avec tant de célérité qu'ils entrèrent dans Berstheim avant que le prince eût pu le faire occuper. Il plaça donc alors ses batteries en avant de Wittersheim, et la cavalerie noble fut mise en bataille pour les soutenir pendant que l'infanterie assurait les flancs. Dans cette position elle eut beaucoup à souffrir et perdit plusieurs chevaux. Après une canonnade d'une heure, l'ennemi évacua le village, dont ni lui ni le prince n'avaient senti la conséquence et dont il aurait fallu, s'il s'y était logé, le chasser à la baïonnette.

Pendant ce temps, la grand'garde de hussards qui était placée en avant d'Ohlungen avait été, avec quelques chevaliers de la Couronne, tiraillée jusque dans Keffendorf; mais, des chasseurs en étant sortis, ils se replièrent sur

Ohlungen. Un escadron de carabiniers alla à leur secours, et, quoique les ennemis eussent une grande avance sur eux, les ayant chassés, ils parvinrent, malgré cela, à en atteindre une trentaine qu'ils sabrèrent; mais deux coups tirés à mitraille des jardins de Keffendorf ayant mis un peu de désordre dans leurs rangs, les cavaliers de Conti se lancèrent dessus, et, comme leurs chevaux étaient extrêmement fatigués, ils étaient sur le point d'être entièrement hachés quand les chevaliers de la Couronne, que le prince avait envoyés pour les soutenir, parurent sur les hauteurs et arrêtèrent les dragons patriotes. Au moment où ils étaient pressés le plus vivement, M. d'Arbaud [1], ayant vu un maréchal des logis qui était démonté, quoique lui-même poursuivi de près, il s'arrêta, le prit en croupe, et, par cette action généreuse, lui sauva la vie [2].

Toute la journée le reste de l'armée fut harcelé, ce qui la tint sous les armes depuis le matin, et il en fut de même depuis cette époque, craignant à chaque instant d'être attaquée. Les tentes et les équipages étaient toujours en arrière, et jusqu'à la fin de la campagne l'armée a presque toujours bivouaqué, mais particulièrement la droite, qui, depuis le 18 novembre, n'a plus revu ses effets de campement [3]. Les patriotes ne tardèrent pas à diriger leurs ef-

1. Arbaud de Jouques (Bache-Augustin-Philippe, chevalier d'), adjudant-major des chevaliers de la Couronne. Né à Aix en Provence, le 20 juillet 1770. Maréchal de camp le 25 avril 1821. (Éd.)

2. Le soldat démonté était un bas officier des carabiniers de l'Empereur. Il avait eu son cheval tué et était assailli par plusieurs dragons patriotes, sans espoir d'être secouru par ses camarades, le régiment ayant été contraint de faire un mouvement de retraite. Le corps des officiers de ce régiment écrivit, à ce sujet, une lettre de remerciement très flatteuse au colonel des chevaliers de la Couronne. V. Muret, I, 177-178. (Éd.)

3.

	Tués	Blessés		Patriotes.
Keglévich	10	58	2 off.	240
Splényi	3	11		40
Condé	9	17		70
Hotzé	10	15		40 (A.)

forts de ce côté, et, en effet, c'était le point le plus faible de la ligne [1].

Le 26, l'ennemi attaqua vivement le général Hotzé. Un corps de 3 à 4,000 hommes s'avança sur Reichshoffen, mais ne fut destiné qu'à détourner son attention. Sur les dix heures, le général patriote Burcy [2], avec 7 à 9,000 hommes, descendit des hauteurs, fondit sur Uttenhoffen où étaient les avant-postes, les en délogea, et, ayant fait jeter plusieurs ponts sur la Zinzel, il poussa sa cavalerie de l'autre côté. Le colonel Roselmini, qui commandait sur ce point, envoya contre elle le corps franc de Wurmser, qui fut fortement repoussé, et qui, après avoir beaucoup perdu, se replia au plus vite. L'infanterie alors passa la rivière, et une partie se dirigea sur Griesbach, dont elle s'empara. Il n'y avait, sur ce point, qu'un bataillon de Lascy qui garnit aussitôt les hauteurs entre ce village et Mertzwiller, et qui soutint avec courage les efforts de l'ennemi jusqu'à l'arrivée du bataillon de Kaiser, que le colonel Roselmini y fit passer, et dès lors les patriotes durent renoncer à l'espoir de percer vers ce point. Après avoir balayé le corps franc, le général Burcy, avec le reste de sa division, poussa en avant, et le colonel Roselmini, qui

1. La Zinzel n'est qu'un très fort ruisseau, guéable presque partout, qui s'échappe des montagnes par la gorge de Zinswiller. Après avoir reçu, au-dessous de Reichshoffen, la Falkstein qui sort par la vallée de Niederbronn, elle court se jeter dans la Moder à Schweighausen. Elle est resserrée jusqu'à la hauteur de Mertzwiller entre deux collines, dont celle de droite est la plus élevée; celle de gauche est coupée par trois ou quatre petits ruisseaux qui forment en sens contraire autant de ravins; l'un se jette auprès de Gundershoffen, l'autre, près de Griesbach, le troisième, derrière Mertzwiller. La Moder, qui vient de Pfaffenhoffen, passe le long de Neubourg, dont les environs sont très marécageux. Entre elle et la Zinzel est un bois assez considérable qui entoure l'abbaye; ce bois s'appelle la forêt d'Eben. (A.)

2. Le général Burcy (Pierre-Augustin-François de), qui fut tué dans cette affaire, était né à Caen, le 7 décembre 1748. Ancien gendarme dans la maison du roi, il avait été, à ce titre, exclu des armées par le Conseil exécutif quelques jours auparavant (15 novembre). Il fut tué le 26. (Éd.)

n'avait plus que deux bataillons, étant hors d'état de lui résister, il était sur le point de s'emparer des hauteurs, quand M. de Hotzé, voyant qu'il n'y avait que des escarmouches du côté de Reichshoffen, marcha au-devant de lui avec un bataillon de grenadiers et une division de Mack; s'étant lui-même mis à la tête des cuirassiers, il fondit sur l'ennemi et le chargea avec tant de succès que plus de 40 chasseurs restèrent sur la place, et que le général Burcy et 80 des siens furent blessés. Voulant profiter de cet avantage, il se fit soutenir par son infanterie, et, ayant établi sur une petite butte dominant Gundershoffen une batterie de pièces de 12, il eut bientôt forcé le général Burcy à repasser entièrement la Zinzel. Incontinent l'heureux succès de sa charge, les deux bataillons qui défendaient sa gauche suivirent son exemple et culbutèrent également de l'autre côté de Griesbach le corps qui lui était opposé.

Quand il eut vu que le général Burcy avait réussi à s'emparer de Gundershoffen, le général Pichegru, qui, des hauteurs de la rive droite de la Zinzel, dirigeait toute l'attaque afin de prendre Mertzwiller à revers, avait détaché un corps de 3 à 4,000 hommes, qui se porta sur le bois d'Eben. Le premier bataillon de Gyulai s'y défendit quelque temps avec courage, mais fut à la fin forcé d'en abandonner une partie et de se replier derrière la chaussée qui mène de Neubourg à Mertzwiller. Cependant le bataillon Preiss, cantonné dans ce village, étant venu à son secours, et M. de Klenau ayant fait une diversion fort avantageuse, l'ennemi sur ce point fut également repoussé.

Dès le matin, M. de Klenau fut harcelé par des troupes légères; mais, voyant bien que l'attaque n'était pas dirigée sur lui, il résolut de dégager M. de Gyulai, qu'il savait

vivement pressé. L'ennemi occupait Dauendorf, et comme ce village lui était nécessaire pour couvrir le mouvement qu'il projetait, il résolut de l'emporter. Après avoir détaché vers Nieder-Altorf 200 chevaux pour couvrir sa gauche, il prit avec lui 800 hommes d'infanterie, 200 de cavalerie, se fit suivre par le reste de sa brigade et s'avança sur ce village. Ayant attaqué brusquement l'ennemi, il l'en chassa facilement et le poursuivit jusqu'à Grassendorff. Alors, prenant un détachement de la même force que le premier, il se rabattit sur la droite, et, se dirigeant sur Niedermodern, il essaya de passer la Moder près de ce village. L'ennemi, posté sur la rive gauche, chercha à l'en empêcher ; mais les Esclavons, ayant trouvé un gué, le forcèrent malgré tous ses efforts, et, par ce moyen, les patriotes, qui ne savaient pas quelles forces agissaient de ce côté, craignant d'être pris en flanc, évacuèrent la forêt.

Au moment de cette attaque, on vint avertir M. de Klenau que 1,500 hommes, sortis d'Ettendorff, inquiétaient sa gauche. Il fit dire aussitôt au détachement de 200 chevaux de s'étendre en tirailleurs et de les amuser le plus longtemps possible. En même temps, il fit prier le prince de Condé de lui envoyer un secours, et, la première division noble avec trois canons ayant incontinent marché, la nuit arrivant, ils se retirèrent.

La perte des Autrichiens dans cette journée fut de 200 hommes ; celle des patriotes le triple. Mack et les Esclavons s'y sont distingués [1].

Le 27, la droite et le centre furent vivement harcelés,

1.

	Tués.		Blessés.	
Hotzé	42	1 off.	131	4 off.
Klenau.	8		25	1

Patriotes : 350 vers Gundershoffen, dont beaucoup de chasseurs de Flandre.
— 150 vers le bois d'Eben, 100 prisonniers. (A.)

et les patriotes, pour empêcher M. de Klenau de les gêner dans l'attaque qu'ils méditaient contre M. de Gyulai, montrèrent toute la journée devant sa position des têtes de colonnes qui le forcèrent de se tenir sur la défensive. Sur les dix heures, ils s'avancèrent sur le bois d'Eben, et, après un combat sanglant, ils parvinrent, comme la veille, non seulement à repousser les troupes autrichiennes jusqu'à la chaussée, mais même les délogèrent entièrement de la forêt. Par là la communication entre Neubourg et Mertzwiller fut entièrement interrompue. M. de Klenau renforça le poste de l'Abbaye ; M. de Gyulai garnit la Zinzel jusqu'au Loobrück. L'intention de l'ennemi était de percer jusqu'à Schweighausen ; mais, pour cela, il fallait se rendre maître de cette rivière et de Mertzwiller, et c'est sur ce village qu'il dirigea ensuite ses efforts. Ayant voulu se former dans une très petite plaine qui l'entoure, il fut chargé par les hussards de Léopold avec on ne peut plus d'impétuosité, perdit plus de 150 hommes et rentra dans la forêt, d'où il n'essaya plus de sortir. Vers la droite, le général fut aussi malheureux. Les Hessois furent chassés de Niederbronn et jamais il ne put les replacer dans leur poste. Les piquets placés sur la première hauteur en avant d'Oberbronn furent également débusqués, et l'ennemi lança plusieurs obus sur Reichshoffen et y mit le feu. Cependant, ils ne purent jamais passer la Falkstein. Ils perdirent 350 hommes et les Autrichiens 150. Les deux divisions de Léopold se battirent à merveille.

Le 28, le général Hotzé parvint à replacer les Hessois dans Niederbronn, mais les patriotes restèrent maîtres des hauteurs dominant Reichshoffen. Vers la forêt d'Eben, les choses restèrent à peu près dans le même état. L'ennemi, par deux fois, essaya de s'emparer de Neubourg, poste qui gênait beaucoup son flanc droit, mais fut repoussé. Le

bataillon de Lascy, qui était descendu vers le Loobrück, parvint aussi à l'écarter un peu de la Zinzel. Ils perdirent ce jour 150 hommes, les Autrichiens la moitié.

Le général commandant ne voulant pas laisser l'ennemi s'établir aussi près de sa position, et apprenant d'ailleurs qu'il cherchait à se retrancher dans la forêt, donna ordre au comte Gyulai de l'en déloger. Le 29, avant le jour, cet habile officier ayant partagé en deux colonnes les corps francs et le bataillon Preiss, laissé celui de Lascy en avant de Mertzwiller, s'avança vers l'ennemi, parvint, par la vivacité de son attaque, à enlever la grand'garde, culbuta le corps qui était dans la forêt et le poursuivit jusqu'à Mietesheim, après lui avoir tué 200 hommes, fait 50 prisonniers, pris beaucoup d'équipages, plus deux chariots de fusils. Il n'eut que quarante hommes tués ou blessés.

Le 1er décembre, l'ennemi se porta en forces sur la position du comte de Keglévich, et il était repoussé sur tous les points, quand un boulet de canon emporta ce général. Sa mort mit un peu de désordre dans sa brigade. L'ennemi en profita et entra même dans Offendorf; mais le prince de Waldeck étant lui-même accouru avec des troupes fraîches, il fut repoussé. Sur les dix heures, le général Dubois [1], avec un corps dont on ne pouvait juger la force, parut sur les hauteurs de Hochstett et établit à droite et à gauche de ce village deux batteries, chacune de 4 pièces de 16 ou de 12 et d'un obusier. En même temps, deux batteries s'avancèrent de Wittersheim avec 4 autres pièces de gros calibre, 4 de 4 liv. de.... et canonnèrent les redans élevés en avant de Berstheim, pendant qu'une batterie volante, escortée par deux escadrons de chasseurs, fut poussée jusqu'à Keffendorf dans l'intention de prendre

1. Dubois (Alexis), né en Auvergne vers 1750, ancien bas officier de cavalerie, tué à la bataille de Roveredo en 1796. (Éd.)

en flanc celui le plus à droite. L'intention du général ennemi était de forcer, par la supériorité de son artillerie, le prince d'abandonner sa position et d'évacuer le village ; mais il fut trompé dans son attente. Les 2 pièces de 8 et les deux pièces de 6, servies par des officiers du corps royal dirigés par MM. de Saint-Paul et de Nadal, tinrent tête toute la journée aux batteries de Hochstett, et MM. de Durand et de Prévost [1], avec les pièces de batterie de Mirabeau et de Hohenlohe, se maintinrent dans les redans. Voyant que ce genre d'attaque ne lui réussissait pas, sur les midi, le général Dubois poussa en avant dans le ravin de Hochstett un nombre assez considérable de tirailleurs que M. de Vioménil fit charger deux fois différentes et reconduire jusqu'au haut de la côte. En même temps, trois bataillons, descendus du même village, vinrent tâter les redans et furent accueillis par un feu de file si bien nourri qu'ils se retirèrent en désordre. Les escadrons qui étaient logés dans Keffendorf voulurent aussi chercher à tourner Berstheim par sa droite ; mais quelques coups de canon que M. Durand dirigea sur eux les forcèrent à se replier précipitamment. Voyant que tous ses efforts étaient vains, après avoir envoyé au prince plus de mille boulets ou obus, le général Dubois, sur les quatre heures, ordonna la retraite. Cette journée fait infiniment d'honneur au corps de Condé en général, mais particulièrement aux officiers d'artillerie, dont rien ne put égaler le sang-froid et le calme, ainsi qu'aux régiments de Hohenlohe et de

1. MM. de Saint-Paul et Nadal avaient appartenu à la garnison de Strasbourg, l'un comme général d'artillerie, l'autre comme directeur de la fonderie de canons. Ils avaient été destitués après le 10 août par Carnot, Constard et Prieur de la Côte-d'Or, commissaires de l'Assemblée législative (SEINGUERLET, *Strasbourg pendant la Révolution*, p. 126). Le premier commandait en second l'artillerie de Condé, le second était directeur du Parc. M. de Prévost commandait l'artillerie de la légion de Mirabeau. (ÉD.)

Mirabeau, qui restèrent dans le village, quoique exposés au feu le plus vif.

M. de Klenau fut aussi vivement attaqué. L'ennemi marcha sur lui sur trois colonnes. Celle de gauche se dirigea sur Ellendorf ; mais une division de cuirassiers qui garnissait le rideau d'Ohlungen à Keffendorf, en lui faisant craindre pour son flanc, l'empêcha de se porter en avant. Celle de droite qui cherchait à percer entre Neubourg et Uhlwiller, fut également repoussée par un bataillon de Preiss, qu'à sa prière M. de Gyulai y avait envoyé. Celle du milieu, sortie de Dauendorf, marcha sur Uhlwiller. M. de Klenau, ayant fait replier ses avant-postes, s'embusqua dans des vignes entourant de tous côtés une petite plaine en avant de ce village, et l'ennemi, qui croyait déjà en être le maître, s'y étant engagé, il fit faire aussitôt un feu croisé dessus, ce qui causa tant de désordre dans leurs troupes qu'ils s'enfuirent précipitamment. La perte des Autrichiens alla à 250 hommes, celle des patriotes à 600 [1]. Le général de Hahn remplaça le comte Keglévich.

Le 2, le général de Hahn fut attaqué avec assez d'impétuosité. D'abord il repoussa le corps qui lui était opposé ; mais, des renforts étant arrivés à l'ennemi, il parvint à passer la Zorn. Deux divisions que le général de cavalerie envoya contre eux les forcèrent à la retraite. 7 à 800 che-

1.

	Tués.		Blessés.		Patriotes.
Keglévich	12	1 off.	25	2 off.	100
Kospoth	3		7		30
Condé. Gentilshommes			7		
Condé. Artilleurs	2		5		
Condé. Mirabeau	19	4	33	3	
Condé. Hohenlohe	9		16	1	160
Salm			3		
Klenau	13		55	1	200
Gyulai	7	2	21		100 (A.)

vaux s'étant avancés de leur côté, ils reparurent de nouveau, mais furent chargés par les dragons de Waldeck, qui en sabrèrent un grand nombre et les reconduisirent jusqu'à Uttenhoffen.

Sur les dix heures, un corps de plus de 15,000 hommes, choisi sur toute l'armée, sous les ordres du général Dubois [1], s'avança vers la position de S. A. S. Mgr le prince de Condé. Le prince, n'ayant avec lui aucun renfort, fit aussitôt occuper Berstheim par son infanterie soldée, plaça une demi-compagnie de gentilshommes à une demi-portée de fusil en avant de ce village, dans un mauvais épaulement, mit, comme la veille, ses batteries entre ce village et Batzendorf, laissa sa cavalerie soldée à droite de ce village, plaça le 1er bataillon noble, la 2e et la 3e division nobles en avant de Wittershausen, et le 1er bataillon, la 1re division et les chevaliers de la Couronne sur la droite en potence regardant le rideau d'Ohlungen. A peine ces différents corps furent-ils rendus à leurs destinations que la canonnade s'engagea et fut infiniment plus vive que la veille. 3,000 hommes d'infanterie, six escadrons soutenant huit pièces de canon, s'avancèrent de Wittersheim et s'établirent entre ce village et Keffendorf. Pendant plus d'une heure, Mirabeau et Hohenlohe soutinrent le feu de l'ennemi sans s'ébranler; mais, quatre bataillons [2] descendus de Hochstett ayant marché sur Berstheim, le colonel Lefort [3] ayant été tué, M. Durand mis

1. Selon les *Mémoires de Gouvion-Saint-Cyr*, ce n'est pas le général Dubois, mais le général Pierre qui commandait, ce jour-là, l'attaque des patriotes. (Éd.)

2. 1 bataillon Colonel-général, 1 Royal-Roussillon; 1 Dauphin; 1 Artois; le bataillon des Crânes; le bataillon des Téméraires. Les deux autres bataillons, ainsi que le reste de ce détachement, étaient choisis dans les volontaires de tous les régiments de l'armée. (A.)

3. Au lieu de : Lefort, lisez : de Faure. (V. plus haut, p. 188, note 2.) De Faure, lieutenant-colonel de la cavalerie de Mirabeau, fut effective-

hors de combat, ils lâchèrent pied et évacuèrent les redans dans le plus grand désordre. Les huit bataillons se logèrent aussitôt dans le village. Partie du corps de 6,000 hommes placé en avant de Wittersheim et quatre escadrons s'avancèrent pour les soutenir, et bientôt ils eurent établi une autre batterie de l'autre côté. La compagnie nº 7, qui, sous les ordres de M. de Bardonnenche [1], occupait l'épaulement, ne l'abandonna pas. Mirabeau se rallia à ses côtés; mais les patriotes, qui se disposaient à marcher sur eux, allaient bientôt les forcer à la retraite, quand le prince de Condé les prévint, et, à la tête du deuxième bataillon noble, il s'avança sur Berstheim. Malgré le feu à mitraille qui pleuvait sur lui, il fondit sur eux, la baïonnette en avant, les culbuta et les chassa d'une partie de ce village, qui est séparé en deux par un chemin creux. De l'autre côté de ce chemin, à la faveur de quelques haies, ils mirent cinq pièces en batterie, mais les gentilshommes s'élancèrent dessus et en enlevèrent trois [2]. Alors ils se débandèrent entièrement et prirent la fuite; partie se réfugia sur Hochstett, partie gagna la plaine; mais l'artillerie, qui s'était aussi avancée, en tua beaucoup dans leur retraite.

Pour soutenir l'aile droite de l'infanterie, le duc de Bourbon, à la tête de la 2e et de la 3e division nobles, était descendu dans le ravin. Le feu des huit pièces de canon établies entre Berstheim et Keffendorf le gênant

ment tué le 2 décembre. D'ECQUEVILLY, *Campagnes du corps de Condé*, I, 266, note 2. (ÉD.)

1. Bardonnenche (César-René-Nicolas, comte de), né en 1745. Sous la Restauration, en 1814, lieutenant général. Mort en 1820. (ÉD.)

2. M. le prince de Condé s'avança à cheval à la tête du deuxième bataillon. M. Le Mintier, son écuyer, l'accompagna partout. Lorsque ces cinq pièces se démasquèrent, le prince voulut arrêter les gentilshommes pour donner à la cavalerie le temps de les tourner; mais ses remontrances furent vaines. Voyant qu'il ne pouvait les retenir, il leur dit : « Allez donc, vous êtes tous des Bayards ! » La batterie fut enlevée en un instant. (A.)

beaucoup, il s'avançait pour les enlever, quand il rencontra le même chemin creux, large de huit pieds et profond ; cet obstacle ne put arrêter la troupe qu'il conduisait ; les uns le franchirent, les autres descendirent dedans ; tous le passèrent, et du mieux qu'il fut possible, on se reforma de l'autre côté. Les quatre escadrons [1], profitant de ce moment, chargèrent aussitôt ; la mêlée fut sanglante ; le duc de Bourbon fut blessé à la main. Mais, malgré l'avantage du terrain, ils furent renversés et un grand nombre fut massacré.

Le duc d'Enghien prit, à quelque distance de là, un canon et un caisson.

Au moment où ces deux divisions s'ébranlaient, la première et les chevaliers de la Couronne s'avancèrent pour les soutenir et pour assurer leur flanc droit. Se dirigeant un peu plus du côté de Keffendorf, ils arrivèrent au moment que la charge finissait et s'élancèrent aussitôt sur la cavalerie et l'infanterie, qui étaient en désordre au milieu de la plaine. Deux pièces de canon, plusieurs caissons furent enlevés, et très peu, sans doute, se seraient échappés, si les deux escadrons frais [2], auxquels se joignirent quelques cavaliers, n'avaient pas arrêté un moment leur impétuosité.

Comme on était dispersé en tirailleurs, on fut quelque temps à se rallier et les fuyards en profitèrent pour se sauver. A peine fut-on reformé qu'on s'ébranla pour charger cette cavalerie, mais elle n'attendit pas le choc, et, après avoir fait une décharge de pistolets et de cara-

1. Royal-Normandie, Royal-Guyenne, Artois. Il y avait aussi quelques chasseurs et des carabiniers. (A.)

2. Royal-Roussillon. (A.)

Les deux pièces de canon prises dans l'affaire du 2 décembre, par la cavalerie noble et les chevaliers de la Couronne, étaient le *Satyre* et le *Libéral*. (Éd.)

bines, elle s'enfuit en désordre. On la poursuivit jusqu'à Wittersheim, et un grand nombre furent atteints. On prit encore un canon dans les haies de ce village. Alors plusieurs corps qui n'avaient pas eu part à l'action garnissant les hauteurs voisines et s'avançant pour soutenir les fuyards, les patriotes occupant toujours Hochstett, d'où ils canonnaient fortement, le prince de Condé crut devoir ordonner la retraite. La perte des ennemis peut aller à 1,200 hommes. Cette affaire, meurtrière pour le corps de Condé, l'aurait été bien davantage, si les patriotes avaient placé dans Keffendorf, comme rien ne pouvait les en empêcher, une batterie et quelques bataillons, dont le feu, en croisant avec celui de Hochstett, aurait mis le prince dans l'impossibilité de se réemparer de Berstheim, ou qui, du moins, lui aurait fait payer cher cette conquête [1].

Le comte Klenau fut aussi assez vivement attaqué. L'ennemi s'empara de Nieder-Altorf et de Dauendorf; mais, après la mauvaise réussite de son expédition sur Berstheim, il évacua le premier de ces villages; il chercha, au contraire, à se maintenir dans le second et à percer entre Neubourg et Uhlwiller; mais, M. de Klenau ayant fait charger par ses cuirassiers un régiment de chasseurs qui faisait l'avant-garde, le reste se replia sur Dauendorf. L'infanterie marcha alors sur ce village et s'en empara.

1. Au moment où le général patriote vit la défaite de sa cavalerie, il voulut faire avancer le régiment Dauphin pour la soutenir; mais celui-ci se refusa, disant qu'il ne voulait pas charger ses camarades et ses anciens officiers. Cet exemple est unique dans cette campagne. Dans la foule d'actions héroïques qui illustrèrent cette journée, on doit remarquer celle de M. d'Aigremont, maréchal de camp, commandant le 3e escadron, qui, ayant le bras cassé par la mitraille, voulut cependant charger à la tête de sa compagnie. (A.) — Le Bas d'Aigremont, maréchal de camp du 1er janvier 1784, auparavant lieutenant-colonel de Durfort-dragons. (Éd.)

La perte des patriotes sur toute la ligne peut être de 2,000 hommes; celle des Autrichiens de 500 [1].

Le 3, il y eut des escarmouches assez sérieuses sur toute la ligne. Un bataillon de Wallis passa sous le commandement de M. de Klenau, qui le plaça à l'abbaye de Neubourg. Les patriotes, étant parvenus, le 26, à déloger les grand'gardes autrichiennes des différentes hauteurs en avant d'Oberbronn [2], s'y étaient établis et y avaient élevé une batterie dont le feu incommodait beaucoup la ville de Reichshoffen, et gênait extrêmement la construction de différentes redoutes ordonnées par le général-commandant. Il résolut de les en chasser, et, sachant par le rapport des déserteurs qu'ils devaient eux-mêmes attaquer le 4 le général Hotzé, il lui ordonna de les prévenir.

Un peu avant la pointe du jour, le général fit passer la Falkstein à une partie de ses troupes. Il plaça Huff à mi-côte, un peu au-dessous de Niederbronn. Les carabiniers s'avancèrent dans le plus grand silence au bas de la colline, et lui, avec un bataillon Kaiser et les grenadiers, il

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
	Hahn	44	2 off.	100	3 off.	300
	Kospoth	5		13		30
	Splényi	3	1	7		30
Condé.	Infanterie noble	21		68	2 gén.	
	Cavalerie noble	16		51	2 gén.	
	Etat-major		1 gén.	5		1,200
	Cheval. de la Couronne	3	2 off.	7		
	Dauphin			2		
	Mirabeau	13	3	19		
	Hohenlohe	7	1	13	3 off.	
	Klenau	17	1	48	3	400
	Hotzé	3		5		40 (A.)

2. Oberbronn est situé à mi-côte des Vosges, entre la gorge de Zinsweiler et celle de Niederbronn. Presque au bas de la chaîne est un vallon peu profond, ensuite une colline assez élevée, dominant Reichshoffen, qui sur la droite s'abaisse vers la Zinzel. En face et à gauche, vers la Falkstein, près de Niederbronn, est un bois assez considérable. (A.)

Rohrwiller, Hanhoffen, Kurtzenhausen dominent le pays marécageux, ancien relaisse du Rhin, où la Zorn, par mille canaux, vient se jeter dans ce fleuve et où Offendorf, Herrlisheim, Gambsheim sont situés. Il fallait donc infiniment plus de troupes pour défendre ce poste que pour maintenir le plateau qui l'entoure de tous côtés.

Voici quelle fut la nouvelle disposition de l'armée.

Depuis Drusenheim jusqu'à Hanhoffen, sous les ordres du général-major de Funck, campèrent deux bataillons corps francs, six bataillons et six divisions ou rayons [1]. Depuis Hanhoffen, en passant devant Gries, derrière Kurtzenhausen, formant ensuite l'angle droit et se continuant derrière l'emplacement de l'ancien camp de Brumpt, sous les ordres de M. de Splényi, furent établis huit bataillons, trois divisions [2]. Les trois bataillons qui étaient restés à la gauche de Nieder-Schäffolsheim [3] passèrent sous les ordres de M. de Kospoth. Le prince de Condé garda sa position. M. de Klenau conserva toujours ses trois bataillons et ses trois divisions [4]. L'étendue du pays confié à M. de Hotzé étant trop considérable, le général restreignit son commandement depuis Mertzwiller jusqu'à Wörth ; vers sa gauche restèrent deux divisions de corps francs ; deux bataillons et une division de hussards [5]. Entre Griesbach et Gundershoffen restèrent trois divisions de corps francs, deux bataillons d'infanterie, une division de cuirassiers [6]. Au-dessus

1. 2 bataillons Wurmser, Rödel, Zschock, 1 bataillon Archiduc Ferdinand, Manfredini, Archiduc Charles, Rohan, Waldeck. (A.)

2. Saint-Julien, 2 bataillons Archiduc Ferdinand, Schröder, 1 bataillon Preiss, Keating, Beust, Széklers hussards, 2 divisions Hohenzollern, 2 divisions Mack. (A.)

3. Terzy, Pellegrini. Le général Kospoth conserva 1 Esclavons, 1 Valaques, Gyulai, Wallis, 3 Léopold, 2 Erdödy, 2 Kaiser, 3 carabiniers. (A.)

4. 1 Esclavons, 1 Thurn, 1 Wallis, 1 Kaiser, 1 Erdödy, 1 Hohenzollern. (A.)

5. Serviens et Gyulai, 1 Preiss, 1 Lascy, 1 Léopold. (A.)

6. Széklers; Bürger, 1 Mack, 2 divisions Wurmser. (A.)

battu, vers la gauche, par l'ineptie ou la trahison du général de Hahn, il avait l'avantage. La veille, le prince de Waldeck avait été obligé, à cause de sa santé, de repasser le Rhin, et, par conséquent, M. de Hahn commandait en chef dans sa partie. Sur les neuf heures, un corps peu considérable se porta sur Offendorf et aurait sans doute été repoussé, comme les jours précédents, quand le général, sans brûler une amorce, sans coup férir, ordonna la retraite et se replia sur Drusenheim. Le comte de Lichtenberg, n'ayant plus son flanc gauche assuré, fut obligé de suivre ce mouvement, et se retira vers Hördt, derrière les redoutes qui, dans cette partie, étaient presque totalement achevées. Les patriotes, craignant quelque piège, furent longtemps sans oser s'aventurer dans ce pays extrêmement coupé. Leurs troupes légères étant venues enfin leur rendre compte de la fuite de M. de Hahn, ils parurent devant Drusenheim et Rohrwiller; mais, les redoutes ayant fait feu, ils se retirèrent [1].

La perte de l'ennemi, dans cette journée, va à 250 hommes, celle des Autrichiens à 100.

Irrité de la conduite du général de Hahn, le général Wurmser lui ôta le commandement de sa brigade, et crut inutile cependant de reprendre le pays qu'il avait abandonné. Par là, effectivement, sa position ne fut pas plus mauvaise, quoique, au premier coup d'œil, présentant un circuit plus considérable. Mais Drusenheim,

1. Le général Wurmser pensa être fait prisonnier dans les environs d'Offendorf. Au bruit des premiers coups de canon qui se tirèrent en avant de ce village, il s'y rendit aussitôt, selon son usage. N'ayant, par le chemin qu'il prit, rencontré aucune colonne et ne pouvant soupçonner la retraite du général de Hahn, il se trouva au milieu des ennemis, et venait de mettre pour un instant pied à terre, quand on vint l'avertir qu'il était entouré. Il remonta aussitôt à cheval, se mit à la tête des hussards qui l'escortaient, se fit jour à travers l'ennemi et arriva à Gries. (A.)

Rohrwiller, Hanhoffen, Kurtzenhausen dominent le pays marécageux, ancien relaisse du Rhin, où la Zorn, par mille canaux, vient se jeter dans ce fleuve et où Offendorf, Herrlisheim, Gambsheim sont situés. Il fallait donc infiniment plus de troupes pour défendre ce poste que pour maintenir le plateau qui l'entoure de tous côtés.

Voici quelle fut la nouvelle disposition de l'armée.

Depuis Drusenheim jusqu'à Hanhoffen, sous les ordres du général-major de Funck, campèrent deux bataillons corps francs, six bataillons et six divisions ou rayons [1]. Depuis Hanhoffen, en passant devant Gries, derrière Kurtzenhausen, formant ensuite l'angle droit et se continuant derrière l'emplacement de l'ancien camp de Brumpt, sous les ordres de M. de Splényi, furent établis huit bataillons, trois divisions [2]. Les trois bataillons qui étaient restés à la gauche de Nieder-Schäffolsheim [3] passèrent sous les ordres de M. de Kospoth. Le prince de Condé garda sa position. M. de Klenau conserva toujours ses trois bataillons et ses trois divisions [4]. L'étendue du pays confié à M. de Hotzé étant trop considérable, le général restreignit son commandement depuis Mertzwiller jusqu'à Wörth ; vers sa gauche restèrent deux divisions de corps francs ; deux bataillons et une division de hussards [5]. Entre Griesbach et Gundershoffen restèrent trois divisions de corps francs, deux bataillons d'infanterie, une division de cuirassiers [6]. Au-dessus

1. 2 bataillons Wurmser, Rödel, Zschock, 1 bataillon Archiduc Ferdinand, Manfredini, Archiduc Charles, Rohan, Waldeck. (A.)

2. Saint-Julien, 2 bataillons Archiduc Ferdinand, Schröder, 1 bataillon Preiss, Keating, Beust, Széklers hussards, 2 divisions Hohenzollern, 2 divisions Mack. (A.)

3. Terzy, Pellegrini. Le général Kospoth conserva 1 Esclavons, 1 Valaques, Gyulai, Wallis, 3 Léopold, 2 Erdödy, 2 Kaiser, 3 carabiniers. (A.)

4. 1 Esclavons, 1 Thurn, 1 Wallis, 1 Kaiser, 1 Erdödy, 1 Hohenzollern. (A.)

5. Serviens et Gyulai, 1 Preiss, 1 Lascy, 1 Léopold. (A.)

6. Széklers; Bürger, 1 Mack, 2 divisions Wurmser. (A.)

de Reichshoffen, deux bataillons et deux divisions [1]. Gardant le Jägerthal, le régiment de Huff. M. de Lichtenberg commanda depuis Wörth jusqu'à Lembach. Dans la première de ces villes allèrent les Bavarois et les Palatins ; à Görsdorf les Darmstadtois ; à la Verrerie, les Hessois ; à Lembach, un bataillon Lascy et les hussards hessois. Il communiqua au général prussien de Courbière, placé vers Fischbach.

Cette position, comme on l'a déjà dit deux ou trois fois, ainsi que la précédente, était très mauvaise et contraire à toutes les règles. Mais, malgré les reproches faits au général Wurmser, il ne pouvait pas employer pour sa défense d'autres moyens que ceux dont il s'est servi.

L'inculpation la plus grave qui lui ait été faite est de n'avoir pas attaqué et de n'avoir pas par là fait diversion aux tentatives multipliées de l'ennemi. La chose lui était impossible, et, d'ailleurs, il n'a pas négligé une occasion de le faire toutes les fois qu'elle s'est présentée. Les patriotes avaient leurs forces principales derrière la Zorn ; leur droite était très dégarnie; la plus grande partie de leur armée était établie sur les hauteurs de Wahlenheim, qu'ils avaient fortifiées; le reste campait en avant de Bouxwiller, s'étendant vers Schwindratzheim, portant ses avant-postes à Pfaffenhoffen, et un autre corps était posté sur les collines dominant la Zinzel, ayant la gauche à la gorge de Zinswiller dont il était maître. Sur quel point veut-on que le général Wurmser ait dirigé son attaque ? Sur la gauche ? Mais Pichegru se serait retiré devant lui, et lui aurait sans difficulté abandonné la forêt de Kilstett, celles de la Wantzenau, de Brumpt, bien sûr qu'il ne pourrait jamais, de ce côté, pousser extrêmement

1. Kaiser, 1 Léopold, 1 carabiniers. Lattermann resta au fort Louis. (A.)

ses conquêtes. Sur Wahlenheim? mais quelles difficultés n'aurait-il pas éprouvées, que de monde n'aurait-il pas perdu, pour passer une rivière sous le feu d'un grand nombre de batteries, et cela sans pouvoir en retirer aucun avantage décisif! D'ailleurs, pour arriver jusqu'à ce point, il aurait dû nécessairement détacher, pour assurer son flanc droit, un corps nombreux vers Pfaffenhoffen, et son armée n'était pas assez considérable pour cela. Si, en outre, ce corps avait été forcé par les troupes campées vers Bouxwiller, sa retraite serait devenue très difficile. Est-ce sur ce point-là même? Mais les gorges d'Ingwiller, de Neuwiller, Dossenheim étaient un sûr débouché pour l'ennemi, et il avait le même inconvénient à redouter du corps posté sur les hauteurs de la rive droite de la Zinzel. Aurait-on voulu qu'il s'emparât de ces hauteurs? Mais, maître des défilés de Niederbronn et de Zinswiller, l'ennemi aurait pris en flanc les colonnes attaquantes qui, d'ailleurs, auraient eu, en outre, une besogne très difficile, ces collines étant plus élevées que celles de la rive gauche.

Une attaque générale était également inexécutable, N'étant point appuyé par les Prussiens, et ayant par conséquent derrière lui plusieurs défilés des Vosges, le général aurait été obligé de laisser, pour les masquer, un corps considérable, ce qui aurait beaucoup affaibli son armée, et rendu le succès de l'opération très incertain, en supposant même qu'il eût remporté un grand avantage. Seulement, il n'aurait pu l'acheter que par la perte de beaucoup d'hommes, et cette victoire lui aurait été aussi fatale qu'une défaite; considération que n'avait point à observer Pichegru, qui, chaque jour, voyait augmenter ses forces et ses ressources. Ce n'est donc pas sur ce point que M. de Wurmser peut être répréhensible. On a pu

voir, au contraire, que, toutes les fois que l'ennemi l'a mis dans le cas d'être attaqué, il en a profité : le 21, à Brumpt ; le 27, dans le bois d'Eben ; le 4, vers Oberbronn, et l'on peut remarquer qu'alors les patriotes étaient sortis de la position inattaquable qu'ils ont constamment conservée jusqu'au 9, comme on le verra plus bas.

Un autre reproche que l'on a fait au général, et qui est peut-être mieux fondé, c'est d'avoir disposé son armée en petites brigades, sans corps de réserve, précaution qu'il avait constamment prise jusque-là, et d'avoir toujours laissé un général livré à ses propres forces, sans lui envoyer des renforts lorsqu'il était attaqué. Cependant on a vu, à la gauche, M. de Lichtenberg secourir M. de Keglévich et en être secouru. M. le prince de Condé a reçu quelquefois des renforts de cavalerie, trop insuffisants, à la vérité. M. de Klenau n'a jamais laissé M. de Gyulai dans l'embarras sans chercher à l'en délivrer, et, le 1er et le 2, cet officier lui a fait partir le bataillon de Preiss, dont il avait besoin.

C'est donc sur la position en elle-même qu'il faut rejeter les événements désastreux qui, à présent, vont se succéder avec rapidité. Mais si les Prussiens s'étaient maintenus dans les Vosges, si le duc de Brunswick avait voulu soutenir les troupes autrichiennes, le général Wurmser n'aurait pas été obligé de la prendre, et c'est donc le premier que l'on doit accuser, à juste titre, de la perte de la campagne.

Dans les derniers jours de novembre, le duc de Brunswick avait, à la vérité, remporté une victoire signalée dans les environs de Kaiserslautern ; mais cette victoire, loin d'être utile aux alliés, ne fit que tourner à leur désavantage. Renonçant à l'espoir de pénétrer dans le Palati-

nat de ce côté, sûrs que les puissances ne chercheraient pas à faire diversion sur les Deux-Ponts, Bitche ou Lichtenberg, comme la chose leur aurait été facile, les commissaires de la Convention rassemblèrent les débris de l'armée de la Moselle, et lui firent occuper les gorges de Niederbronn et de Zinswiller. Le général Hoche la commandait. Ce général, ne pouvant alors retirer le corps de troupes qu'il avait laissé, une partie des forces qui était devant Lyon vint le rejoindre, et, le prince de Cobourg ayant pris ses quartiers d'hiver, Jourdan lui envoya 16,000 hommes; ce qui, malgré les pertes réitérées qu'il essuyait chaque jour, porta à plus de 80,000 hommes les forces que le général Wurmser avait à combattre, et dont il eut le commandement général. Les Autrichiens, au contraire, s'affaiblissaient par leurs victoires; leurs meilleurs généraux, soit pour cause de maladie, soit pour des motifs de (*un mot illisible*), les avaient abandonnés; une cabale formidable cherchait à culbuter leur chef, sans songer qu'en le perdant ils entraînaient la ruine de l'armée; les officiers n'étaient plus à leurs postes, les ordres n'étaient plus exécutés; tout, en un mot, présageait un événement fâcheux [1].

Le 8, l'attaque principale fut dirigée sur le centre. Comme le 2, les patriotes s'établirent en avant de Hochstett, et avec une artillerie plus nombreuse encore, commencèrent à canonner. Le prince de Condé avait ce jour,

1. Ce fut à peu près à cette époque que MM. de Waldeck et de Splényi commencèrent à ourdir de l'autre côté du Rhin leurs trames contre M. de Wurmser. M. de Wallis, qui était resté auprès de lui, les servait merveilleusement par ses conseils, soit par ineptie, soit par mauvaise volonté. Les officiers, particulièrement encouragés par cet exemple, abandonnèrent leurs drapeaux. En vain le général donnait-il des ordres fréquents pour les faire rejoindre, on n'en tenait aucun compte, et il n'eut pas la force de se faire obéir. Il en est de même des redoutes et des abatis, dont il pressait inutilement la construction et auxquels on travaillait à peine. (A.)

avec lui, 200 hommes du régiment d'Olivier Wallis, qu'il plaça, avec ses pièces de 6, dans le redan le plus à droite de Berstheim. Du reste, il fit les mêmes dispositions que les jours précédents, et renforça la 2ᵉ et la 3ᵉ division d'un escadron de carabiniers que M. de Kospoth lui avait envoyé. Sur les dix heures, l'affaire commença. Deux bataillons, deux escadrons et une batterie volante s'avancèrent de Wittersheim, mais l'attaque principale fut dirigée du côté de Hochstett. Sur les huit heures, après avoir incendié Berstheim avec des obus, sept ou huit bataillons, à la faveur du feu des batteries établies à Hochstett, descendirent dans le vallon et profitèrent d'un chemin creux qui, comme un boyau de tranchée, le traverse et va aboutir dans les vergers du village, fondirent avec impétuosité sur la légion qui, n'étant pas en état de soutenir cette attaque, évacua les redans, mais en assez bon ordre. L'ennemi se logea aussitôt dans Berstheim. Le prince de Condé, qui avait prévu cet événement, fit aussitôt ses préparatifs, et, à la tête du premier bataillon noble, marcha à la baïonnette, et, en moins de rien, se rendit maître du village [1]. Corrigés par l'expérience, les patriotes ne se retirèrent pas par la plaine, mais gagnèrent Hochstett, ce qui empêcha l'artillerie de pouvoir leur faire beaucoup de mal. Quelques bataillons s'étant avancés pour les soutenir, le prince fut obligé de laisser son infanterie en bataille dans les vergers. Là, elle eut beaucoup à souffrir, et le général Gelb [2] y fut emporté.

1. Le régiment 105 avait la tête de l'attaque; ce fut lui qui souffrit le plus. (A.)

2. Gelb (Nicolas-Louis de), né en 1721, maréchal de camp en 1792; il commandait en Alsace, son pays d'origine, la cinquième division militaire, lorsqu'il fut destitué par les commissaires de l'Assemblée législative. Il émigra alors et se rendit à l'armée de Condé, pour servir sous les ordres de Wurmser, son compatriote. V. sur lui MURET, I, 199-202. (ÉD.)

Cependant, les pièces des batteries ayant tiré à mitraille sur les troupes qui s'avançaient, elles se replièrent, et le prince, après avoir replacé l'avant-garde dans les redans, revint prendre sa position accoutumée. Quand il eut vu Berstheim emporté, le corps placé en avant de Wittersheim s'avança aussi; mais la 2e et la 3e division étant descendues, comme le 2, dans le ravin à droite de ce village, M. Prévost n'évacua pas le redan qu'il défendait, et, l'instant d'après, le prince s'étant emparé de Berstheim, ce petit corps se replia aussitôt.

Pour assurer son flanc droit et défendre le rideau d'Ohlungen, le duc d'Enghien, d'après ses ordres, s'était dirigé sur Keffendorf avec la 1re division et les chevaliers de la Couronne. M. de Klinglin [1], qui se trouvait là avec le général-commandant, s'étant mis à leur tête, les porta de l'autre côté de ce village. Les patriotes, qui tenaient encore la petite éminence qui est à moitié chemin de Wittersheim, tirèrent dessus quelques coups à mitraille et se replièrent sur ce village. Le général Klinglin fit aussitôt balayer Nieder-Altorf par un escadron de dragons de Kaiser, qui y sabrèrent une trentaine d'hommes, et marcha sur Wittersheim. L'ennemi, dans cette position, fit pleuvoir sur la cavalerie une quantité d'obus qui blessèrent quelques hommes et tuèrent quelques chevaux. Le général Klinglin fit alors faire halte pour attendre deux canons qu'il avait envoyé demander au prince de Condé; mais le prince, voyant que le village était farci d'infanterie et d'artillerie, qu'outre les forces qui étaient peut-

1. Klinglin (Joseph, baron de), né en 1733; maréchal de camp du 1er janvier 1784; lieutenant de roi à Strasbourg, décrété d'accusation par l'Assemblée nationale, le 15 juillet 1791, comme impliqué dans l'affaire de la fuite de Varennes, émigra et entra, en 1793, dans l'armée autrichienne, avec le grade de général-major. De ses fourgons, pris par Moreau, devaient sortir les pièces qui établirent en France la trahison de Pichegru. (Éd.)

être cachées derrière le rideau, 6,000 hommes que l'on découvrait sur les hauteurs de Hüttendorf pouvaient inquiéter son flanc droit, pendant que les batteries de Hochstett incommoderaient beaucoup sa gauche, ordonna la retraite.

Cependant, comme M. de Klenau était assez vivement pressé, il laissa sa cavalerie à Keffendorf, pour être plus à portée de lui porter secours. Jusqu'à deux heures, le comte de Klenau fut assez heureux pour être tranquille ; mais, à cette heure, une colonne, forte de quelques mille hommes, s'empara de Dauendorf, pendant que 2 à 300 chevaux escarmouchaient vers Ohlungen. Le comte de Klenau, ayant pris avec lui 1,000 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie des différents corps de sa brigade, marcha sur le premier de ces villages, et, après une assez vive résistance, s'en rendit maître. Un corps de troupes fraîches s'avança au secours des fuyards; mais le feu de deux pièces de 18, qu'il plaça de l'autre côté du village, l'empêcha d'approcher.

Sur les neuf heures du matin, 4,000 hommes marchèrent sur Mertzwiller et furent repoussés. Ils cherchèrent ensuite à pénétrer dans la forêt d'Eben par l'endroit où ils avaient forcé le 27; mais, M. de Gyulai y ayant fait faire un abatis, ils furent également obligés de se retirer. Ils se rabattirent alors sur Neubourg, parvinrent même à passer la Moder, et cependant ne furent pas plus heureux sur ce point que sur les autres. Une division de Wallis les culbuta de l'autre côté de la rivière.

Vers Reichshoffen, il n'y eut que des escarmouches. Un corps très considérable étant descendu du fond de la vallée du Chasseur, attaqua le régiment de Huff. Les redoutes destinées à protéger Fröschwiller étant achevées, le général Hotzé crut inutile de défendre ce poste, et or-

donna à ce régiment de se replier ; ce qui eut les suites les plus fâcheuses, et fut une des principales causes de la perte de l'Alsace. L'ennemi, par là maître des débouchés importants conduisant à Soultzbach et Neewiller, eut l'approche des redoutes facile, et fut à même de former différentes attaques sur les extrémités de la droite [1].

Dès ce jour même il profita de son avantage, et, par Neewiller, s'avança sur Wörth cinq fois, cherchant à replier les avant-postes du comte Lichtenberg, et cinq fois il fut repoussé.

La perte des Autrichiens, sur toute la ligne, fut de 250 hommes ; celle des patriotes de 550 [2].

Au lieu de se retirer sur Wahlenheim et Pfaffenhoffen, comme ils étaient dans l'usage de le faire, les patriotes bivouaquèrent sur les hauteurs de Berstheim, Hochstett, Wittersheim, Grassendorff. Ce changement annonçant une attaque sérieuse pour le lendemain, le général Vioménil, après avoir obtenu la permission du général-commandant, résolut de les prévenir, en marchant lui-même sur Hochstett avec les 300 hommes de Wallis, Mirabeau et Hohenlohe. Ces dispositions étaient on ne peut plus sagement prises ; mais le temps n'était plus où Mirabeau, en

1. Par cette retraite, les patriotes étant maîtres entièrement du Jägerthal, des défilés de Neewiller et de Soultzbach, purent à leur gré inquiéter Reichshoffen et Fröschwiller, et se répandre le long de la Sauer et vers Lembach, chose qu'auparavant ils n'auraient pas osé hasarder. (A.)

2.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Condé.	Infanterie noble.	8	2 gén.	37	17 off.	
	Cavalerie noble			1		
	Chevaliers de la Couronne. .	1		2		200
	Dauphin.	1		1		
	Mirabeau	6		13	2	80
	Hohenlohe.	6	1 off.	12	2	
Salm.				2		150
Klenau.		10	1	26		
Hotzé		2	31	41	2	120
Lichtenberg.		16		33	1	(A.)

se montrant, était sûr de vaincre; réduit à moins de la moitié, découragé par les échecs qu'il venait d'éprouver en ce lieu, il ne seconda pas l'ardeur de son chef, et il faut convenir aussi que le général avait trop peu de monde pour cette expédition. Il parvint cependant jusqu'aux portes de ce village. Les patriotes, effrayés, prenaient la fuite en abandonnant leurs armes et leur artillerie, quand, un poste ayant tenu bon et fait un feu de file assez roulant, ses troupes lâchèrent pied, et il revint à Wintershausen, ayant pour la première fois échoué dans ses entreprises.

Le 9, avant le jour, le prince de Condé fit prendre les armes à son corps, et vint occuper sa position ordinaire. Chacun s'attendait à voir commencer le combat dès le lever de l'aurore. Cependant il était plus de neuf heures, et, à l'exception de quelques coups de carabine, tout était encore tranquille. Vers cette heure la canonnade commença. A dix heures et demie, l'ennemi tenta un coup de main sur Berstheim, qui ne lui réussit pas, et l'on s'aperçut bientôt que tout le fort de l'action se dirigeait vers M. de Klenau. La défense qu'il fit étant une des plus belles actions de la campagne, il est nécessaire d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Sur les neuf heures, 6 à 7,000 hommes d'infanterie, 8 à 900 chevaux marchèrent sur Dauendorf, et, s'en étant facilement emparés, se mirent en bataille de l'autre côté de ce village, pendant qu'un autre corps, fort à peu près de la moitié, s'avançait sur Neubourg, afin de pénétrer entre cette abbaye et Uhlwiller, et prendre, par conséquent, le comte de Klenau en flanc. Ils inquiétaient aussi très vivement le comte de Gyulai pour l'empêcher de le secourir. M. de Klenau, n'ayant avec lui que deux pièces de 18 et un obusier, les plaça en avant d'Uhlwiller, au-dessus des

vignes qui l'entourent, et mit sur sa gauche deux autres pièces d'un calibre inférieur pour balayer le vallon de Nieder-Altorf. Il fit soutenir ces batteries par les Esclavons et le bataillon de Thurn, laissa sa cavalerie pour observer le rideau d'Ohlungen, et, M. de Gyulai ayant fait occuper Neubourg, posta le bataillon Wallis avec deux pièces de 6 à la pointe de la forêt pour assurer son flanc droit. Ses hussards furent répandus le long de sa ligne.

A peine ces dispositions étaient-elles faites, que les ennemis engagèrent le combat sur deux lignes. La cavalerie aux ailes, le front garni de plus de 20 bouches à feu, ils s'avancèrent sur Uhlwiller. L'artillerie autrichienne répondit avec le plus grand courage. Deux fois ils cherchèrent à pousser leurs tirailleurs dans les vignes, deux fois la mitraille, les hussards, les arquebusiers les repoussèrent avec perte. Pendant longtemps, l'avantage fut à peu près égal. Il était plus de midi, et l'ennemi n'avait pas encore gagné un pouce de terrain; mais à cette heure, le comte de Klenau ayant déjà perdu quelques artilleurs, et craignant à la fin d'être forcé, résolut de faire un dernier effort pour se dégager, et cette tentative causa sa perte.

Il fit prier le prince de Condé d'envoyer un corps de cavalerie occuper le rideau d'Ohlungen, et, en ayant retiré la sienne, il lui ordonna de passer le vallon de Nieder-Altorf et de se lancer sur l'aile droite patriote. L'entreprise était difficile. Le général Pichegru, qui conduisait lui-même cette attaque et qui s'était aperçu de ce mouvement, avait tiré sa cavalerie de l'aile gauche et en avait renforcé sa droite; de plus, elle était soutenue par la première ligne d'infanterie et huit pièces de gros calibre. Une grande impétuosité, un grand courage auraient pu lui donner la victoire; peut-être les carabiniers ou Wal-

deck, sûrement le corps de Condé, en seraient-ils venus à bout. Hohenzollern et Kaiser, qui furent chargés de cette attaque, n'étaient point en état de la faire réussir, et s'avancèrent mollement, plièrent cependant un instant les chasseurs ennemis; mais ne s'étant pas assez brusquement décidés à se lancer sur l'infanterie, ils furent ébranlés par son feu et se retirèrent dans le plus grand désordre; les uns se replièrent sur Uhlwiller, les autres sur Ohlungen. Les patriotes suivirent aussitôt, et, sur lignes doublées, la cavalerie en tête, s'avancèrent dans le plus bel ordre, en poussant des cris affreux. Leurs tirailleurs, enhardis par cet avantage, pénétrèrent jusque dans les vignes. M. de Klenau, cependant, tint bon encore pendant une heure; mais, n'ayant plus ni canonniers ni munitions, et craignant à la fin de voir son artillerie enlevée, il se décida à la retraite. Il fit sortir d'abord ses pièces d'Uhlwiller, les fit entrer dans le bois menant à Schweighausen, et ne tarda pas à s'y jeter lui-même avec son infanterie. L'ennemi s'empara aussitôt du village et chercha à l'inquiéter; mais les cuirassiers, ayant pour un instant tenu tête, lui donnèrent le temps de se mettre en sûreté.

Quand le prince de Condé eut vu le mauvais succès de la charge de cavalerie, il envoya à M. de Klenau une division de Gyulai que le général Kospoth lui avait fait passer, et porta sur le coteau d'Ohlungen trois pièces de 4. Elles arrivèrent trop tard, et, d'ailleurs, leur calibre était trop inférieur pour pouvoir être utiles. Les patriotes, maîtres de Keffendorf, où ils avaient une batterie volante, auraient éteint leur feu sur-le-champ si on avait essayé de s'en servir.

A peine Uhlwiller eut-il été forcé que l'affaire s'engagea du côté de Berstheim. Le prince de Condé, n'ayant plus sa droite appuyée, fut obligé de suivre le mouvement

de M. de Klenau. Il commença par faire filer sa grosse artillerie et les bataillons nobles, ordonna au général Vioménil de se maintenir dans le village et le fit soutenir par la cavalerie de l'avant-garde, la 2e et la 3e division. Lorsque l'infanterie lui eut paru suffisamment en sûreté, il fit dire au général de se replier d'abord, puis retira l'artillerie des redans, et Mirabeau et Hohenlohe sortirent ensuite.

Aussitôt que Berstheim fut évacué, l'ennemi vint s'y loger et y établit une batterie. Quelques escadrons en sortirent même et chargèrent avec assez d'impétuosité les hussards de Salm, qui vinrent se reformer près de Wintershausen en avant des deux divisions nobles qui s'avancèrent pour les soutenir. Ce fut alors que la première division et les chevaliers de la Couronne, qui, depuis le commencement de l'affaire, avaient été détachés à Ohlungen, les rejoignirent. Maîtres de Berstheim, les patriotes firent un feu assez vif dessus, mais sans leur faire le moindre mal. S'étant formés derrière Wintershausen en bataille, à la droite du reste de la cavalerie, conjointement ils effectuèrent, sous les ordres de M. de Jobal [1], leur retraite en ordre, tant en plein que vide, quoique vivement incommodés par les obus de l'ennemi. Par les sages dispositions de cet officier, ils exécutèrent ce mouvement avec le plus grand calme et dans le meilleur ordre possible. Intimidée par leur belle contenance, la cavalerie patriote, quoique appuyée par plusieurs batteries à cheval et soutenue par une ligne d'infanterie, n'osa jamais dépasser Wintershausen, et le prince de Condé se retira

1. « Après avoir couvert la retraite de l'infanterie et de l'artillerie, la cavalerie opéra la sienne par échelons.... Ce fut M. de Jobal, lieutenant-colonel en France, mais simple fourrier dans la cavalerie noble, qui dirigea cette manœuvre : Qui vous a donné le commandement ? lui demanda le comte de Lanans. — La nécessité, mon général, répondit-il. » (MURET, I, 205.) (ÉD.)

tranquillement derrière les redoutes, sans laisser un seul blessé en arrière.

L'ennemi, au contraire, poursuivit vivement M. de Klenau, mais lui fournit par là l'occasion de faire briller ses talents. Avec l'aide de la division de Gyulai, qui était venu le rejoindre, il arriva à Schweighausen sans s'être laissé entamer un moment et en ne laissant qu'un seul caisson en arrière.

Dès la pointe du jour, le bataillon Wallis, attaqué par des forces infiniment supérieures, en vint aux mains avec l'ennemi et ne put, malgré sa belle résistance, maintenir la position qu'il occupait en dessous de la forêt; mais, étant entré dedans, il empêcha l'ennemi d'y pénétrer jusqu'au moment de la prise d'Uhlwiller; alors, n'ayant plus ses derrières assurés, il se retira sur Neubourg, où il se maintint, et sa communication avec Schweighausen même fut toujours libre.

Pendant que vers le centre le général Pichegru obtenait le premier succès réel que les patriotes eussent eu jusqu'alors, vers la droite le général Hoche, d'abord victorieux, était repoussé avec perte. Sur les dix heures, 5 à 6.000 hommes se portèrent sur le bois d'Eben, et, après une assez vigoureuse résistance, parvinrent à déloger les corps francs de l'abatis et s'avancèrent jusqu'à la chaussée de Neubourg à Mertzwiller. M. de Gyulai, voyant qu'en attaquant de front il perdrait beaucoup de monde, détacha sur la droite, entre Mertzwiller et Mietesheim, 600 hommes du régiment de Preiss et 150 hussards avec ordre de prendre l'ennemi en flanc pendant qu'il s'avancerait le long de la chaussée. Au signal convenu, le prince de Hesse-Hombourg [1], qui commandait ce détache-

1. Hesse-Hombourg (Frédéric, prince de), né en 1769, lieutenant-colonel en 1793, mort en 1829, avec le grade de général de cavalerie. (Éd.)

ment, marcha sur deux colonnes sur les troupes qui défendaient la pointe du bois, les en délogea à la baïonnette et les fit charger ensuite par ses hussards, qui les reconduisirent jusqu'au delà de l'abatis, où M. de Gyulai replaça les corps francs.

Vers Reichshoffen, l'ennemi, sur trois colonnes, descendit les hauteurs d'Oberbronn et se dirigea vers cette ville. Le général Hotzé envoya contre lui un bataillon de Kaiser, qui, trop faible et inquiété par la vallée de Niederbronn dont, depuis la veille, le général Hoche était le maître, fut obligé de se retirer. Le deuxième bataillon qui marcha à son secours fut également insuffisant, et les patriotes se logèrent dans Reichshoffen. Dès le commencement de l'affaire, le général avait fait venir de Gundershoffen quatre compagnies de Bürger; mais, M. de Lichtenberg en ayant eu besoin, il avait été obligé de les lui faire passer. Ne voulant pas cependant leur donner le temps de se fortifier dans la ville, ni remettre l'attaque au lendemain, il tira des redoutes du Jägerthal un bataillon de hussards et, s'étant mis à sa tête, il s'élança dessus. Les patriotes avaient établi une batterie dans un grand magasin situé hors de la ville et dont ils avaient percé les murs. Son feu le gênant extrêmement, le général Hotzé fit avancer trois obusiers, renouvela la manœuvre de M. de Clerfayt à Nerwinde, embrasa le magasin et, Huff ayant marché à la baïonnette, après un assez vif engagement, selon l'usage, resta maître du champ de bataille. Lorsqu'il eut vu le magasin abandonné, le général avait fait tourner la ville par les carabiniers et les hussards, qui reconduisirent l'ennemi à plus d'une demi-lieue.

Sur les midi, l'ennemi, au nombre de 8 à 10,000 hommes, attaqua le comte Lichtenberg sur tous les points de sa position. Deux colonnes, sorties du Jägerthal, délogèrent

les avant-postes de Neewiller et de Soultzbach, et ayant établi une batterie sur les hauteurs situées entre ces deux villages, ils canonnèrent vivement les Bavarois, qui occupaient encore une éminence sur la rive droite de la Sauer; les ayant, de plus, attaqués avec quatre bataillons, ils les repoussèrent jusque dans Wörth. Maîtres alors de toute cette rive, ils essayèrent de passer la rivière au-dessus de la ville, et, comme le comte Lichtenberg craignait pour ce point, il y envoya la moitié des troupes darmstadtoises. Le général patriote, qui, des hauteurs, voyait tous ces mouvements, fit porter sur la gauche la colonne venue de Soultzbach et essaya de forcer le passage vis-à-vis de Görsdorff. M. de Lichtenberg, étant lui-même fortement inquiété vers Lembach, ne put y envoyer qu'une division de Lascy, et, ce renfort étant insuffisant, ces deux postes étaient sur le point d'être pliés, quand les quatre compagnies de Bürger arrivèrent. Il en laissa trois dans Wörth, enleva 200 Darmstadtois et les envoya avec la quatrième vers Görsdorff. Par ce moyen, les ennemis durent renoncer à leur entreprise, mais se fortifièrent cependant dans Neewiller et Soultzbach.

Le poste d'Uhlwiller ayant été forcé, tout le centre de l'armée fut obligé de suivre ce mouvement. Le général Kospoth se retira par la chaîne de Brumpt, et M. de Splényi se dirigea sur Marienthal et Bischwiller [1]. Lors-

1. La journée du 9 décembre fait faire à Gouvion Saint-Cyr (*Mémoires*, I, 176) les réflexions suivantes :

« On ne peut s'empêcher de remarquer à quelles petites causes tiennent les événements à la guerre. On se battait avec acharnement, depuis quinze jours, sur tous les points de l'armée, repoussé sur l'un, vainqueur sur l'autre; il n'y avait jamais de résultat; puis enfin, le 9 décembre, pour ainsi dire sans combat, on en obtient un très grand. On vit une armée brave et aguerrie quitter tout à coup une grande ligne où elle avait obtenu des succès, se retirer de toutes parts, parce que sa position avait été, non pas forcée, en un seul point, mais abandonnée, sans qu'on pût en assigner la véritable cause. Car, depuis quinze jours, le corps de Condé

qu'il eut su l'échec que M. de Klenau venait d'éprouver, le général-commandant avait envoyé ordre aux bataillons de Beust et de Keating de venir le joindre. A peine furent-ils arrivés qu'il lui ordonna d'attaquer l'ennemi dans la forêt de Schweighausen et de rétablir plus sûrement la communication avec Neubourg. La nuit étant survenue, M. de Klenau se dirigea vers deux points : sur Uhlwiller et sur Ohlungen, pendant que le bataillon de Wallis faisait une diversion sur les derrières de l'ennemi. Cette expédition, sagement combinée, eut tout le succès qu'on en devait attendre. Les patriotes surpris furent repoussés au delà de ces villages, après avoir perdu un canon, deux ou trois caissons et beaucoup de munitions. Le but de l'opération étant d'assurer la chaussée de Neubourg, M. de Klenau évacua Uhlwiller, mais laissa ses troupes dans la forêt.

Vers la droite, le général-commandant ordonna également une attaque qui eut le même succès. Ayant pris un bataillon du régiment de Huff, M. de Lichtenberg atten-

défendait cette position contre les mêmes troupes devant lesquelles il s'était retiré ; il avait repoussé plusieurs de leurs tentatives, et, dans la journée du 2, il avait eu sur elles un très grand avantage, puisqu'il leur avait fait éprouver une perte d'environ 7 à 800 hommes. Il avait fait publier son triomphe par toutes les bouches de la renommée ; il avait reçu les félicitations de plusieurs souverains, notamment de l'empereur d'Autriche. Cependant, le 9, lorsque ces troupes, que l'on disait avoir été détruites, se représentent devant lui dans l'intention de réparer l'échec qu'elles avaient essuyé le 2, les vainqueurs refusent la revanche, ne veulent seulement pas soutenir une attaque, font une retraite précipitée qui entraîne celle de toute l'armée autrichienne, parce que le point confié à la garde du corps de Condé a semblé d'une grande importance, et, pour ainsi dire, la clef de la position de l'armée. Il faut remarquer que c'est le premier mouvement rétrograde de Wurmser, et, par conséquent, celui qu'il était le plus difficile de lui faire exécuter.

« Je le répète, je ne puis deviner la véritable cause qui a amené cet événement, et je me borne à dire qu'il y a beaucoup d'inégalité dans le caractère des guerriers, que l'on a souvent remarqué des mouvements de faiblesse, même chez les héros. Notre triomphe fut aussi modeste qu'il devait l'être, puisqu'il avait coûté si peu à obtenir ! » (ÉD.)

dit la nuit, fit marcher ce bataillon sur Soultzbach, les grenadiers sur Neewiller. L'ordre ayant été donné d'en venir d'abord à la baïonnette sans brûler une amorce, ces braves troupes s'élancèrent avec impétuosité sur le corps d'avant-garde qui occupait ces villages, l'en chassèrent, et, après lui avoir pris deux caissons, le reconduisirent jusque dans l'intérieur de la vallée du Jäger.

Des troupes autrichiennes, l'artillerie, la division de Gyulai, le bataillon de Wallis de la brigade de M. de Klenau, le bataillon Beust, les hussards de Léopold qui étaient avec M. de Gyulai, les deux bataillons de Huff, les grenadiers de Bürger sont celles qui se sont le mieux conduites. Les Darmstadtois aussi se sont distingués [1].

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Condé.	Mirabeau	5		11	1 off.	
	Hohenlohe	4	1 off.	7		100 devant Uhlwiller.
	Salm	2		2		
	Dauphin	2				
Klenau.	Esclavons	5	1	13		
	Thurn	23		38	2	
	Gyulai	5		7	1	150 contre Olivier
	Grenadiers	8	1	20		Wallis.
	Erdödy	1		3		
	Wallis	37	2	60		
	Hohenzollern	3		1		
	Kaiser	3		2		
Hotzé.	Léopold	3	1	8		
	Lascy	2		1	1	150
	Beust	16		38		
	Huff	7		9	1	
	Kaiser	20	1	41		200
	Léopold	6		10	1	
	Carabiniers	4		11		
Lichtenberg.	Huff	6		8	1	
	Lascy	5	1	6		200
	Bürger	4		9		
	Bavarois	7		13		
	Hessois	2		5		
	Darmstadtois	23	2	42	2	
	Palatins	3		5		
		206	10 off.	372	10	(A.)

L'armée, par la perte du poste d'Uhlwiller, ayant été obligée de se replier derrière les redoutes commencées depuis un mois, le général Lauer, qui avait été chargé d'en surveiller l'exécution, ne put en soigner les approches autant qu'il se l'était proposé. Plusieurs points, entre autres ceux de Haguenau et de Fröschwiller, étaient extrêmement faciles à surprendre. Le général aurait pu, cependant, en faisant une légère attaque, faire abattre promptement les bois, qui, dans cette partie, gênaient le feu des redoutes. Sûrement il n'aurait pas perdu dans cette expédition autant de monde que les tentatives réitérées de l'ennemi lui en coûtèrent, et de ce côté, il n'est véritablement pas excusable. Sans être aussi difficile à conserver que la position où l'armée venait d'être forcée, celle où elle entrait n'en était pas moins mauvaise. Dans la plus grande partie, aucune rivière n'en défendait les approches, et jamais, sans doute, on n'avait vu des quartiers d'hiver aussi mal assurés.

Le point de Drusenheim qui faisait la gauche était défendu par trois redoutes et les mêmes ouvrages que l'on avait retournés. Elles étaient garnies de pièces de 12 prises au fort Louis, balayaient la grande chaussée de Strasbourg à Lauterbourg; et, ce pays étant extrêmement marécageux, coupé de fossés et de plusieurs bras de la Zorn, dominé d'ailleurs par le plateau s'étendant de Drusenheim vers Rohrwiller, on avait peu à craindre sur ce point des attaques des ennemis. Il en était de même de Rohrwiller, devant lequel étaient élevés les n°s 1 et 2. En avant de Hanhoffen était le n° 3, coupant la petite chaussée de Strasbourg à Bischwiller. Les n°s 4, 5, 6 vinrent ensuite en se rapprochant de la Moder. La pointe de la forêt de Nieder-Schaffolsheim, autrement dit le Bois de Marienthal, qui se trouve entre ces redoutes et Gries, fut abat-

tue; le terrain, de plus, étant très marécageux, l'ennemi difficilement aurait pu s'en rendre maître. Ces différentes redoutes, ainsi que toutes les autres, faisaient feu croisé entre elles. Le général-major de Kospoth eut le commandement de cette partie; il eut sous ses ordres deux bataillons corps francs, sept bataillons d'infanterie et sept divisions de cavalerie [1].

Les nos 7, 8 et 8 1/2 étaient entre le bois de Marienthal et la Moder, disposés tous de manière à pouvoir battre différents clairs de la forêt dont l'ennemi aurait pu profiter pour s'avancer. La garde en fut confiée au colonel Schlegelhofer, de Terzy, qui eut sous ses ordres trois bataillons et quatre divisions de cavalerie. Pour faciliter les abatis que le général Lauer avait ordonnés dans cette partie, le colonel plaça une partie de ses troupes dans Marienthal, et, pour les mettre à l'abri d'un coup de main, il fit réparer deux redoutes occupées autrefois par le général Mercy, qui étaient presque entières [2].

Le n° 9 barrait la chaussée de Marienthal à Haguenau. Le n° 10 s'éloignait de la Moder et commençait l'espèce de demi-lune destinée à couvrir cette ville. Il était à un quart de lieue du bois; le redan 10 1/2 n'en était qu'à un demi-quart de lieue, et enfin la redoute n° 11 qu'à une demi-portée de carabine; elle était destinée pour huit bouches à feu et balayait la chaussée de Brumpt à Haguenau. Elle était située sur un léger tertre, protégée sur la gauche par un étang, et, par conséquent, aurait été imprenable presque, si le bois n'avait pas été

1. A Drusenheim les Turcs, Pellegrini, 1 division Széklers, 1 division Waldeck. A Rohrwiller, Manfredini, Archiduc Charles, 1 division Széklers, 1 division Waldeck. A Hanhoffen et Bischwiller, Archiduc Ferdinand, 1 division Széklers, 1 division Waldeck, 1 division Hohenzollern. (A.)

2. Schröder et Rohan, 1 division Léopold, 1 division Erdödy, 2 divisions Hohenzollern. (A.)

occupé par l'ennemi. Le n° 12 s'approchait de la Moder, et était bien à un quart de lieue du bois. Le n° 13 en était encore plus éloigné et servait à défendre le petit intervalle que la forêt de Nieder-Schaffolsheim et celle de Schweighausen laissent entre elles. Six bataillons, huit divisions de cavalerie furent affectés à la défense de ces ouvrages, sous les ordres du comte de Kavanagh, à qui le comte de Wurmser donna pour conseil et pour guide M. de Jordis [1]. De plus, comme il désirait mettre cette ville, où il laissa son quartier général, à l'abri de toute insulte, il fit bivouaquer derrière le numéro 11 le corps de Condé. Un bataillon entra en garnison à Haguenau [2].

Le n° 14, flanqué de deux redans, était assez éloigné du n° 13 et, comme lui, destiné à battre le chemin de Wintershausen. Deux ravins naturels, qui lui servaient de fossés, le rendaient extrêmement difficile à emporter. Le n° 15 était en avant de Schweighausen et enfilait la chaussée de Neubourg à ce village. Les bords du bois furent mis en éclaircis, et, de plus, il fut garni de troupes. Le redan n° 15 1/2 était au bord de la Moder, et était destiné à balayer la prairie qui se trouve entre cette rivière et la Zinzel. Le colonel Kemps, de Gyulai, eut la garde de ces ouvrages, avec quatre bataillons d'infanterie et deux divisions de cavalerie [3].

1. M. de Jordis, homme dur et sévère, s'est acquis une grande réputation dans la guerre des Turcs, ce qui lui a valu un régiment, quoique n'étant encore que général-major. Son physique est heureux; il est très brave, aimé du soldat et haï de l'officier. Son affaire du 23 décembre doit lui faire le plus grand honneur, et c'est à juste titre que, le soir, le comte de Wurmser, en lui frappant sur l'épaule, dit : « Voilà mon sauveur. » (A.)

Jordis (Alexandre de), de 1790 à 1815 propriétaire du régiment d'infanterie actuellement n° 59; feld-maréchal-lieutenant; mort en 1815. (Éd.)

2. Beust, Keating, Saint-Julien, Rödel, Zschock, les Valaques, 1 division Léopold, 1 division Kaiser, 2 divisions Mack, 2 divisions carabiniers, 1 Terzy. (A.)

3. Esclavons, Gyulai; 1 division Erdödy, 1 division Kaiser. (A.)

Le n° 16 était situé au milieu du bois d'Eben, en arrière de Neubourg et en avant de Loobrück. Il communiquait avec les ouvrages de Schweighausen et ceux de Mertzwiller, auxquels il devait être joint par des abatis considérables. Le régiment de Wallis, qui devait l'occuper, resta à Neubourg pour en faciliter l'exécution. En arrière de Mertzwiller, sur la hauteur encaissant la Zinzel, était le n° 17. Le redan 17 1/2 était un peu plus bas, coupant la chaussée de Reichshoffen à Haguenau, et passant par Griesbach et Mertzwiller. Le n° 18 était au-dessus de ce premier village. Un bataillon de Lascy, une division de Léopold furent placés vers ce point. Le corps franc de Gyulai entretint la communication avec Neubourg. Sur la hauteur encaissée entre les ruisseaux qui se jettent à Griesbach et Gundershoffen étaient les n°s 19 et 20. Le premier était un peu en arrière, afin de pouvoir faire feu croisé avec le n° 18. Le n° 20 était précisément au-dessus de ce dernier village; Bürger, le corps franc à cheval, baraquèrent derrière. Le n° 21 était entre Gundershoffen et Reichshoffen. Toujours, en suivant les hauteurs, le n° 22 au-dessus de cette ville, et le 23 à côté, mais faisant l'angle aigu et destiné à défendre l'entrée de la vallée de Niederbronn; Huff, une division Léopold, une division carabiniers, y furent établis. La Falkstein qui, comme on l'a dit, traverse Niederbronn et Reichshoffen, vient tout droit des montagnes et est encaissée par deux côtes assez élevées; mais, près de cette ville, ces côtes s'abaissent et forment une légère gorge qui, s'élevant dans le sens contraire, arrive de plain-pied aux hauteurs de Fröschwiller et ensuite redescend, pour aller mourir à la Sauer, près de Wörth. C'est derrière cette gorge que se continuait la ligne de défense; mais devant Fröschwiller elle se trouve de plain-pied

avec les collines venant des Vosges, et même ailleurs elle est peu profonde. Entre Reichshoffen et Fröschwiller, la vallée du Chasseur vient aboutir dans cette gorge ; pour en battre l'entrée, les nos 24 et 25 furent élevés; puis, sur une petite éminence, le no 25 1/2 ; en avant de Fröschwiller, à l'endroit où la gorge recommence à se former, le no 26 ; enfin, le no 27, faisant feu croisé avec les ouvrages de la rive gauche de la Sauer, un bataillon du corps franc, cinq bataillons d'infanterie, une division de cuirassiers [1] défendaient ce point sous les ordres de M. de Funck.

En avant de ces différents ouvrages est un bois qui s'étend même jusqu'à Neewiller, couvre les sommités des collines et le fond des vallées, et cache entièrement l'entrée de la vallée du Chasseur; c'est là qu'il finit. M. de Lauer avait ordonné d'en mettre la lisière en abatis, principalement en avant des nos 26 et 27, qui en étaient extrêmement près ; mais le régiment de Huff qui était posté dans la vallée du Chasseur, à l'endroit d'où s'échappent les différentes ramifications menant à Soultzbach, Neewiller, etc., s'étant replié le 8, on n'avait pas eu le temps de le faire. Pour obvier à cet inconvénient, M. de Funck le fit occuper par les corps francs, et 2,000 hommes se relevant toutes les 48 heures.

A commencer de Hördt, les redoutes étaient numérotées par la droite et suivaient de même la crête des collines dominant la Sauer ; mais dans différents endroits, elles s'en éloignent assez, et laissent, entre cette rivière et elles, quelques mamelons que le comte Lichtenberg, qui commandait dans cette partie, eut soin d'occuper. Le plus con-

1. 24 et 25 Kaiser ; 25 1/2 Thurn ; 26 et 27 Preiss. Des corps francs en avant-postes. Mack à Reichshoffen. (A.)

sidérable se trouve entre la Verrerie et Lembach, et s'appelle le Krähenberg. Il y en a aussi un autre à droite du pont de Tann. Au-dessus de Wörth était le n° 8, destiné à faire feu croisé avec le n° 27 ; plus loin, le n° 7, battant la gorge de Soultzbach ; la garde en fut confiée aux Bavarois et aux Palatins. Le n° 6 était précisément vis-à-vis du pont de Tann ; le n° 5, en face du mamelon dont il a été parlé ; les Darmstadtois y prirent poste. Le n° 1 n'était pas loin de là; le n° 3 au-dessus de la Verrerie ; ils furent défendus par les Széklers hussards et les hussards hessois, qui poussèrent de forts détachements à la Verrerie. Le n° 2 pouvait balayer le Krähenberg. Le n° 1 était un peu à gauche de Lembach, où cantonna un bataillon de Lascy formant la droite de l'armée.

Le général Splényi repassa le Rhin. Le général Hotzé retourna en Suisse, sa patrie, pour cause de maladie.

A peine le général Pichegru eut-il forcé le comte Wurmser à se retirer derrière ses lignes, qu'il quitta sa position de Waltenheim, et vint s'établir plus en avant. Le parc d'artillerie, les magasins furent transportés à Brumpt. Il fit camper son armée sur les hauteurs de Gries, Weitbruch, Nieder-Schäffolsheim, Hochstett, Uhlwiller, et poussa même des corps d'avant-garde assez considérables jusque dans la forêt de Nieder-Schäffolsheim, en avant de Batzendorf, Wintershausen, etc.

Autant il aurait été difficile au général d'attaquer les ennemis dans la position que jusqu'à cette époque ils avaient occupée derrière la Zorn, autant alors la chose devenait facile. Il n'avait plus à craindre d'être pris par son flanc droit, et de voir sa retraite coupée. Quelques mille hommes qu'il aurait portés à Wintershausen auraient suffi pour lui ôter toute inquiétude, et, en faisant filer entre les deux bois quelques divisions de cavalerie, il se

mettait dans le cas d'enlever les quatre bataillons qui occupaient la forêt de Nieder-Schäffolsheim. Il pouvait ensuite pousser ses entreprises sur Weitbruch et Gries, et, avec un peu de bonheur, tout ce qui était dans Brumpt aurait pu facilement tomber en son pouvoir. La nécessité de mettre la forêt en abatis pour découvrir les approches de la ligne, l'avantage d'éloigner l'ennemi de sa position, de déconcerter ses projets, tout semblait rendre cette attaque indispensable. Il ne le fit pas, et il est permis, à cette époque, de le lui reprocher. Maître de toutes les ramifications de la vallée du Chasseur, le général Hoche pouvait à son gré insulter les redoutes de la droite, et l'on verra que peu de jours se passèrent jusqu'au 22, sans qu'il ne se livrât, dans cette partie, de combats sanglants ; mais on ne peut reprocher à M. de Wurmser de ne pas s'en être emparé. Son armée n'était pas assez considérable pour qu'il ait pu pénétrer dans les Vosges, et, cette chaîne de montagnes étant comme une démarcation naturelle entre les armées combinées, c'est encore M. le duc de Brunswick que l'on doit accuser d'avoir négligé ce poste, qu'avec deux bataillons il aurait pu garder.

Arrivée devant Haguenau, l'armée autrichienne se découragea encore davantage. Voyant que, malgré la rigueur de la saison, les patriotes continuaient toujours à attaquer, les soldats commencèrent à désespérer d'avoir des quartiers d'hiver. La défection continua parmi les officiers, qui, suivant l'exemple des généraux, passaient le Rhin et laissaient à des caporaux le commandement de leurs compagnies [1]. La discipline se relâcha ; l'ennui, la

1. « On ne peut suffire à expédier les congés de ceux qui veulent aller lécher leurs plaies ou se chauffer dans quelque cour de l'Allemagne. » (Lettre citée dans les *Papiers de Barthélemy*, III, 309.) Cette lettre a trait surtout aux soldats de Condé. Cf. plus haut, p. 249. (Éd.)

lassitude, en un mot, étaient à leur comble. Les patriotes, de leur côté, n'étaient pas moins las de la guerre; ils désertaient en foule, et, si les Autrichiens avaient pu se maintenir encore un mois dans cette position, le quart de leur armée aurait passé de leur côté.

Le bataillon Valaque, qui avait fait l'arrière-garde du général Kospoth, était resté dans la forêt de Nieder-Schäffolsheim. Il y fut attaqué le 10, à la pointe du jour, par un corps de troupes légères, et, après une assez longue résistance, l'abandonna. Un général ennemi [1] fit alors une reconnaissance sur les redoutes. Il en fut de même sur toute la nouvelle ligne, ce qui occasionna des escarmouches assez vives. Cependant, l'armée n'étant pas encore solidement établie, le soir ils évacuèrent la forêt, le bataillon Valaque y rentra.

Le 11, les patriotes s'avancèrent de nouveau, et, après une fusillade de quelques heures, en chassèrent derechef les Valaques. Le général envoya à leur secours une division de Terzy. A l'aide de ce renfort, ils parvinrent à s'en rendre maîtres une troisième fois. Mais l'ennemi ayant fait voir quelques bataillons, ils se retirèrent à la hâte, et une pièce volante, dont les chevaux furent tués, pensa être prise.

Vers Schweighausen, il y eut aussi un engagement assez meurtrier. L'ennemi chercha à pénétrer dans la forêt et fut constamment repoussé.

Un corps de cavalerie voulut également percer entre les deux bois; quelques cents chevaux, envoyés par le colonel Kemps, l'empêchèrent d'avancer.

Ces différents mouvements n'étaient que pour détourner

1. Le général Taponier. Né à Valence en 1749, ancien sergent aux gardes-françaises, général de division (17 brumaire an II), mis à la réforme en 1801. (CHUQUET, *Hoche et la défense de l'Alsace*, p. 81, 142.) (ÉD.)

l'attention du général de l'attaque beaucoup plus sérieuse qu'ils faisaient sur la droite. Quatre escadrons, huit bataillons, ayant avec eux une nombreuse artillerie, traversèrent Neewiller et attaquèrent la forêt de Fröschwiller. Les Serviens, qui étaient à la lisière, furent repoussés, et le premier bataillon de Kaiser, qui vint à leur secours, fut lui-même obligé de se replier. L'autre bataillon étant arrivé, conjointement ils parvinrent à chasser l'ennemi de la forêt; mais ce dernier, ayant reçu des renforts, eut de nouveau l'avantage. Le général, voulant convertir sa défense en attaque, envoya deux bataillons du côté de Soultzbach, avec ordre de marcher sur Neewiller et de prendre par conséquent l'ennemi en flanc. Cette manœuvre lui réussit et il s'empara encore une fois du village; mais les deux bataillons qui étaient vers Soultzbach ayant été à leur tour assaillis par des forces considérables, le général Michaud [1], qui conduisait l'expédition, parvint à faire couler un corps entre ces deux villages et vint lui-même attaquer Neewiller en queue, et chercha en même temps à s'emparer des chemins conduisant à Wörth, afin de couper à M. de Funck sa retraite sur ce point. Alors, le général forma ses troupes en bataille en avant du bois, refléchit (?) un peu son aile droite, et ayant ployé son aile gauche en colonne, il marcha à son tour sur le flanc de l'ennemi. Les carabiniers qu'il avait demandés étant arrivés, il se mit à leur tête, fondit sur la cavalerie patriote avec tant d'impétuosité qu'il la culbuta ainsi que quatre bataillons, prit deux canons et le reste se retira en grande hâte dans la vallée

1. Michaud (Claude-Ignace-François), né à Chaux-Neuve (Doubs) en 1751, mort à Luzancy (Seine-et-Marne) en 1835. Il fut depuis général en chef de l'armée du Rhin et commandant supérieur de Berlin en 1807. « Un des meilleurs Français que j'aie connus, » dit Gouvion-Saint-Cyr dans ses Mémoires. (Éd.)

du Chasseur. Les carabiniers qui, le matin, avaient déjà croisé le sabre avec l'ennemi, se conduisirent dans cette journée avec leur valeur accoutumée. Kaiser aussi s'y montra fort bien [1]. Le général Funck fut légèrement blessé.

Le 12, il y eut des escarmouches sur le front de toute la ligne. Les patriotes travaillèrent à une redoute qu'ils avaient commencée dans la nuit hors de la forêt de Nieder-Schäffolsheim, vis-à-vis du n° 11.

Le 13, à une heure du matin, le bataillon Valaque attaqua le corps ennemi placé dans la forêt, et, l'ayant repoussé, démolit entièrement les ouvrages commencés; cette expédition faite, il se retira. Mais au point du jour, on aperçut une autre redoute à sept embrasures, construite un peu plus à gauche que l'autre et dont les Valaques n'avaient pas eu connaissance. Le général fit tirer dessus toute la journée pour empêcher l'ennemi d'y travailler. Sur les sept heures, 600 hommes sortis de Weitbruch s'avancèrent sur le bois de Marienthal et délogèrent de l'abatis les piquets d'avant-garde du régiment de Rohan qui le gardait. Le régiment ayant pris les armes, ils furent repoussés sur les onze heures. Quatre bataillons marchèrent de nouveau, et, après la plus belle résistance, le forcèrent à se replier. Le deuxième bataillon de Schröder, que le colonel Schlegelhofer fit partir, étant venu à

1.

		Tués.		Blessés		Patriotes.
Kavanagh.	Valaques	6	1 off.	17		150
	Terzy	7	1	20		
	Léopold	3		8		
Funck.	Kemps	15		28		100
	Kaiser	17	1	48	1 off.	350
	Preiss	17		12		
Turcs		6		19	1	
Carabiniers		5		8		
Sur la ligne		5		10	1	50 (A.)

son secours, les patriotes évacuèrent une deuxième fois la forêt. Les Autrichiens les poursuivirent même assez loin; mais, une colonne venant de Nieder-Schäffolsheim les ayant attaqués par leur flanc droit, ils furent obligés de battre en retraite et assez en désordre, et se replièrent sur Marienthal, en abandonnant les chaussées de Gries et de Weitbruch. L'ennemi, les ayant imprudemment suivis, fut accueilli du feu de trois pièces que l'on avait conduites dans la redoute du général Mercy, et le régiment de Rohan, qui, le premier, s'était rallié ainsi que les hussards de l'Archiduc Léopold, s'étant élancés dessus pour la troisième fois, ils se rendirent maîtres du bois. Peu découragés par ce revers, les ennemis, ayant reçu quatre bataillons frais, revinrent encore à la charge et eurent encore une fois l'avantage, et, corrigés par l'expérience, au lieu de s'avancer de front sur la redoute, ils s'étendirent par la droite. 700 hommes de l'Archiduc Ferdinand, que de Bischwiller le général Kospoth envoyait au secours du colonel, étant arrivés dans ce moment, les attaquèrent brusquement en flanc, pendant que le régiment de Rohan marchait en tête, et conjointement ils reprirent l'abatis; mais, emportés par trop d'ardeur, ils s'abandonnèrent à leur poursuite et sortirent du bois. Le général Ferino [1], qui commandait l'attaque, en profita et, ayant fait avancer quatre escadrons frais, il chercha à les prendre par leur flanc gauche, ce qui força le colonel Schlegelhofer à battre en retraite. Il fut suivi aussitôt par l'infanterie ennemie qui reparut derechef devant Marienthal. Voyant qu'il fallait faire un dernier effort, il tira de

1. Ferino (Pierre-Marie-Barthélemy), né à Craveggia (Lombardie), en 1747, avait servi vingt-deux ans chez les Impériaux. Venu en France en 1792, il fut bientôt nommé général de division; lieutenant de Moreau à l'armée du Rhin en 1796, il siégea au Sénat sous l'Empire. Mort en 1816. (Éd.)

ses redoutes quatre cents hommes du premier bataillon de Schröder, deux pièces de 12, et ordonna aux hussards d'Erdödy, à ceux de Léopold, de se glisser sur la droite avec une batterie volante. A un signal convenu, les troupes du général Ferino furent attaquées sur tous les points et enfin chassées pour toujours de l'autre côté de l'abatis.

L'affaire, s'étant passée dans un bois, ne fut pas aussi sanglante que naturellement on devait s'y attendre. Le régiment de Rohan y donna des preuves de la plus haute valeur, et c'est peut-être l'action de la campagne qui lui fait le plus d'honneur. Léopold et Schröder s'y conduisirent aussi très bien.

Pendant que vers le centre les Autrichiens venaient à bout de repousser l'ennemi, sur la droite, ils avaient le désavantage. Sur les dix heures, quatre mille hommes attaquèrent le pont de Tann [1]. Le général Lichtenberg avait fait défendre ce poste par 900 hommes des différents postes de la brigade, qui, après un léger combat, se retirèrent sur le n° 6. Le général Lichtenberg, étant accouru de Lembach, se mit à la tête des Darmstadtois, attaqua le pont et parvint à culbuter l'ennemi de l'autre côté de la Sauer; mais, ce dernier ayant garni d'artillerie les hauteurs voisines, il fut obligé de l'abandonner de nouveau [2].

Maître de ce passage important, le 14, le général Hoche fit attaquer la petite éminence qui n'en est pas éloignée.

1. Le pont de Tann, sur la Sauer, au point d'intersection de cette rivière et de la chaussée de Wissembourg-Lembach-Bitche. (Éd.)

2.

	Tués.		Blessés		Patriotes.	
Valaques	2		11		50	
Archiduc Ferdinand	11		28		450	
Schröder	27	1 off.	52	1 off.		
Rohan	13	1	30	3		
Léopold	7		15	1		
Erdödy	5		7			
Lichtenberg	35	1	30	2	150	(A.)

Les Darmstadtois s'y défendirent avec courage, et le général Funck ayant fait une diversion par Neewiller, il fut obligé de se retirer. Sur les une heure il fit recommencer l'attaque, et, pour contenir M. de Funck, il l'inquiéta lui-même sur tous les points de sa position, particulièrement vers les n°s 26 et 27. En même temps un corps de grenadiers s'avança sur la susdite éminence, et, après un combat assez vif, parvint à s'en emparer.

Ayant alors les deux rives de la Sauer, le général Hoche fit poster un corps plus considérable et attaqua la Verrerie. Les piquets Széklers et hessois qui y étaient tinrent quelque temps, mais les ennemis étant venus à bout de pousser à peu près 1,000 hommes entre ce poste et Lembach, le comte Lichtenberg fut obligé de le faire évacuer. Rien ne les empêcha plus alors de se loger sur les hauteurs du Krähenberg, ce qui fut très désavantageux pour les redoutes n°s 1 et 2 que par là ils dominaient presque. Les Darmstadtois se conduisirent très bien dans cette journée.

Le soir, Manfredini vint à Haguenau, Terzy alla relever le bataillon Bürger qui vint dans les redoutes en avant de Haguenau [1].

Le 15, le général Hoche songea à profiter de ses avantages et inquiéta M. de Lichtenberg sur tous les points de sa position. Il fut même sur le point de forcer la ligne vers Lembach; mais il n'aurait dû ce succès qu'à la faiblesse des moyens que ce général avait à lui opposer, et nullement à ses dispositions. On doit même s'étonner que

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Lichtenberg.	Funck	6		18		
	Széklers	6		8		30
	Lascy	3	1 off.	7		
	Hessois	4		12		120
	Darmstadtois	15		46	1 off.	(A.)

les patriotes n'aient pas tiré un plus grand parti de la position avantageuse qu'ils avaient de ce côté; en faisant le moindre effort, ils pouvaient facilement percer vers ce point, et, en s'emparant de Liebfrauenberg, n'étant par là qu'à trois lieues de Wissembourg, à quatre en arrière de l'armée du comte Wurmser, ils le mettaient dans l'impossibilité d'ariver à Landau avant eux, et le forçaient d'abandonner entièrement l'Alsace.

Leur attaque fut faite sur trois colonnes.

La première, sortie de Soultzbach, par trois fois s'approcha des redoutes 8 et 7, et, ayant passé la Sauer, fit mine de vouloir les emporter d'assaut. Le général Funck y avait envoyé un bataillon de Preiss au secours des Bavarois, et non seulement elle fut repliée, mais après l'avoir ébranlée par quelques décharges à mitraille, le général la reconduisit jusque dans la vallée de Soultzbach, où il prit deux caissons.

La deuxième, venue du pont de Tann, s'avança vers les n°s 5 et 4; mais les troupes darmstadtoises parvinrent à la repousser.

La troisième, qui était la plus considérable, descendit des hauteurs de Krähenberg et s'efforça de pénétrer entre le n° 3 et le n° 2. Le comte Lichtenberg, qui craignait pour ce point, y envoya de Lembach 300 hommes de Lascy. Alors l'ennemi se dirigea sur cette ville. Une batterie que le général établit sur sa gauche lui fit beaucoup de mal; mais quatre bataillons étant sortis de la gorge de la vallée du Chasseur qui aboutit vis-à-vis de cette ville, il était fort en danger d'être forcé, quand un détachement de troupes prussiennes les prit en flanc et les força à la retraite.

Différentes fausses attaques furent aussi dirigées vers le centre. Sur les neuf heures, les patriotes commencèrent à canonner le n° 11. Les obus et les boulets tombaient

dans le camp de la cavalerie, qui monta aussitôt à cheval. Les nos 11 et 12 firent alors sur la batterie un feu des plus vifs, que l'artillerie volante qui s'était avancée nourrissait encore. Son effet fut si terrible qu'en moins d'un quart d'heure les pièces ennemies furent démontées et qu'il y eut 17 chevaux d'attelage et plus de 30 hommes de tués.

Le général, ayant désiré connaître ce qui se passait à la lisière du bois, détacha un officier de Mack avec trente maîtres. Cet officier, après avoir divisé sa troupe en tirailleurs, se lança par la chaussée dans la redoute ennemie, sabra tout ce qui se trouvait sur son passage, balaya tous les ouvrages et aurait emmené les pièces qui étaient abandonnées, s'il avait été secouru. Cette action, la plus intrépide de la campagne, n'eut pas le succès qu'elle méritait. Il eut son cheval tué, fut blessé lui-même et fait prisonnier. Il n'y eut que deux cuirassiers tués et un blessé.

Un moment après les patriotes attaquèrent de nouveau l'abatis s'étendant le long du bois de Marienthal. La fusillade dura jusqu'à quatre heures, mais l'ennemi fut constamment repoussé par le premier bataillon de Schröder.

Vers Schweighausen il y eut aussi des escarmouches très vives. Les patriotes attaquèrent la forêt et détachèrent en même temps un corps de cavalerie pour insulter la redoute n° 14; mais les Esclavons sur la droite et les dragons sur la gauche suffirent pour arrêter leurs efforts [1].

1.	Tués.		Blessés.		Patriotes.	
Schröder	18		32	1 off.	150	
Mack	2	1 off.	1		60	
Esclavons	5		24		120	
Gyulai	3		7			
Erdödy	»		5			
Kaiser	1					
Lichtenberg	42		59	1	300	(A.)

Le 16, peu découragé par le mauvais succès de son expédition de la veille, le général Hoche renouvela son attaque sur Lembach, et, afin de pouvoir profiter de ses avantages, s'il était assez heureux pour percer sur un point, il menaça à la fois le centre et toute la droite; mais ses colonnes furent partout repoussées. A la tête d'un corps de 6 à 7,000 hommes, il descendit lui-même des hauteurs du Krähenberg, et marcha sur Lembach. Le comte Lichtenberg, ayant sa droite appuyée par les troupes prussiennes, embusqua dans un ravin 700 hommes du régiment de Lascy, fit replier ses avant-postes et se tint tranquille dans ses redoutes. Les patriotes, croyant qu'elles étaient évacuées, s'avancent dessus sans précaution. Alors le général fit jouer toutes ses pièces à mitraille; l'infanterie garnit tous les parapets; les troupes embusquées se montrèrent tout à coup, les attaquèrent en flanc et mirent un peu de désordre dans leurs rangs. Les hussards hessois fondirent dessus en même temps, et la terreur s'étant mise parmi eux, non seulement ils se retirèrent, mais évacuèrent même la Verrerie et le Krähenberg, que le comte Lichtenberg fit aussitôt occuper. On leur prit deux caissons et plusieurs prisonniers.

Sans être aussi défavorable pour le général Hoche, l'autre attaque, dirigée sur le général Funck, ne lui réussit pas mieux. Pendant qu'il l'inquiétait sur sa droite, huit bataillons et quatre escadrons de chasseurs s'étaient avancés sur Uttenhoffen, et, les avant-postes en ayant été facilement repoussés, ils jetèrent trois ponts sur la Zinzel et s'emparèrent de Gundershoffen. Le bataillon Terzy garnit aussitôt les redoutes n°s 19 et 20. Après avoir manœuvré pendant quelque temps, l'ennemi chercha à tourner le n° 19. Le corps franc de Wurmser, que l'on fit charger comme le 26 novembre, fut encore replié,

et les patriotes, enhardis par cet avantage, marchèrent dessus à la baïonnette. Le bataillon Terzy étant celui qui avait le plus souffert et qui était réduit à 400 hommes au plus, ne put y tenir, et, après avoir retiré ses canons, se renferma dans le n° 20. Le deuxième bataillon de Huff arriva heureusement dans ce moment. Conjointement avec les carabiniers, ils marchèrent à l'ennemi et le culbutèrent de l'autre côté de la Zinzel.

Une autre colonne étant, sur les neuf heures, sortie de Niederbronn, le général Funck fit ses dispositions pour la recevoir, et détacha plus bas que Reichshoffen le deuxième bataillon de Huff et les carabiniers, et, avec l'autre bataillon et les uhlans, il s'avança au-devant de l'ennemi, afin de lui disputer le passage du ruisseau traversant le Jägerthal ; mais, étant infiniment inférieur en nombre, et un corps étant sorti en même temps de cette vallée, il se replia sur les n°s 23 et 24.

S'apercevant que les patriotes étendaient beaucoup leur gauche et qu'il n'y avait que des escarmouches vers Fröschwiller, il donna ordre à un bataillon de Kaiser, qui occupait toujours la forêt en avant de ce village, de les attaquer par leur flanc, et il se disposa lui-même à marcher à eux. Dans ce moment, il apprit que Terzy était sur le point d'être forcé, ce qui l'obligea de changer tout son plan. Il fit partir, comme on l'a vu, le premier bataillon Huff et les carabiniers, les fit remplacer par un escadron de chasseurs qui se répandirent en tirailleurs, et ordonna au bataillon de Kaiser et aux cuirassiers de venir le joindre. Lorsqu'ils furent arrivés, il envoya quelques cents hommes pour border la rivière, et avec le reste se tint sur la défensive. Après avoir fait plusieurs attaques infructueuses, à la nuit, l'ennemi se retira.

Pour seconder ces différentes opérations, le général

Pichegru fit plusieurs attaques sur le centre de l'armée. La plus considérable, qu'il conduisit lui-même, fut dirigée sur Schweighausen. Un corps de 2 à 3,000 hommes, sorti de Wintershausen, s'avança vers le n° 14, mais se tint en observation à la ferme, entre les deux bois, afin de seconder la colonne attaquante et d'être à même de la seconder dans ses succès. Sur les neuf heures, 8,000 hommes à peu près s'avancèrent sur la forêt, et, après une fusillade de plus de quatre heures, parvinrent à faire replier les Esclavons, et s'établirent derrière un ravin, dans une position fort avantageuse. Malgré cela, un bataillon Gyulai, ayant marché, les y attaqua et les culbuta de l'autre côté. Des renforts étant survenus, ils revinrent à la charge, mais ne purent faire reculer les Hongrois et les Esclavons. Le colonel Kemps, voyant cependant à la fin qu'il serait forcé de céder au nombre, embusqua sur sa droite les hussards d'Erdödy, et fit retirer son infanterie. Les patriotes alors, s'étant avancés à sa poursuite, furent pris en flanc par les hussards, qui en sabrèrent un grand nombre et les poursuivirent de l'autre côté de la forêt. Les Esclavons se conduisirent très bien dans cette action. Une division d'Erdödy, qui était arrivée le matin à l'armée, se battit à merveille. Il est inutile de parler de Gyulai.

L'issue de cette journée fut, comme on le voit, très favorable pour les redoutes de la droite qui, par les positions avancées que l'ennemi avait prises, étaient très menacées et communiquaient difficilement entre elles; mais c'est au hasard que le comte Wurmser en est redevable, et, s'il l'avait voulu, il aurait pu, depuis quelques jours, en déloger l'ennemi sans beaucoup de pertes, car cette position favorable du général Hoche pour poursuivre ses attaques était très périlleuse à conserver. Il

n'aurait fallu, pour le forcer à se retirer dans les montagnes, que pousser un corps par la vallée de Soultzbach qui, menaçant de prendre en queue les troupes placées au pont de Tann et sur les hauteurs du Krähenberg, les obligeraient à la retraite.

Le soir, les grenadiers de Beust allèrent rejoindre Terzy [1].

Ayant laissé reposer leurs troupes le 17, les généraux patriotes cherchèrent, le 18, à reprendre les postes qu'ils avaient perdus l'avant-veille, et, en conséquence, attaquèrent sur tous les points de la ligne. Jusqu'alors, ils n'avaient point inquiété la gauche de l'armée. Ce jour, ils parurent en avant de Rohrwiller ; mais cette tentative et celle qu'ils firent sur la position du colonel Schlegelhofer doivent être regardées comme des diversions tendant à détourner l'esprit du général des points qu'ils avaient véritablement envie d'emporter.

1.	Tués.		Blessés.		Patriotes.
Esclavons	12		26		400
Gyulai	28	1 off.	50		
Erdödy	7		18		
Kaiser	1		2		
Huff	10		16	1 off.	
Terzy	10	1	31		300
Kaiser	11		17	1	
Léopold	2		5		
Mack	2		1		
Carabiniers	1		4		
Lichtenberg	31		50	1	250
Sur la ligne	17		41	1	150 (A.)

Le 17, Wurmser écrit de Haguenau à Ferraris : « [Je suis] continuellement attaqué, tantôt généralement sur tous mes postes à la fois, tantôt sur les deux ailes, tantôt sur le centre ; enfin c'est un massacre. Tant que Landau tiendra ou que l'on ne fera pas une diversion ailleurs, ces infernales attaques continueront de même. Les Prussiens agissent avec Landau comme ils ont fait avec Mayence ; ils mangent et boivent avec le commandant et les officiers de la garnison de Landau, au lieu de leur jeter quelques centaines de bombes qui feraient décider de se rendre.... Les patriotes feront la guerre décidément tout l'hiver.... [Ils] ménagent les Prussiens.... » (VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, III, 434-435.) (ÉD.)

Sur les dix heures du matin, les avant-postes étant venus avertir le colonel Schlegelhofer que l'ennemi marchait à lui, il employa le même stratagème qui avait si bien réussi, le 16, au colonel Kemps, et qui eut dans cette occasion le même succès. L'ennemi se posta cette fois un peu plus près de Hanhoffen, dans l'endroit où le bois est beaucoup moins fourni. Pour l'attirer dans le fort de la forêt, le colonel ordonna aux chasseurs à prix de Rohan de se replier pas à pas, comme ayant l'air de céder au nombre. Lorsque les ennemis furent arrivés à l'endroit où il désirait les engager, il fit sortir tout à coup de l'embuscade un bataillon et les hussards de l'Archiduc Léopold, qui, les ayant pris par les deux flancs, les culbutèrent et les reconduisirent de l'autre côté. Le général commandant l'attaque y fut tué.

Le général Funck fut inquiété beaucoup plus vivement, principalement sur sa droite. Deux colonnes de 3,000 hommes chacune se dirigèrent du côté de la gauche de Reichshoffen, et furent repoussées par le régiment de Huff qui en gardait les hauteurs.

Dès la pointe du jour, le corps franc Servien en vint également aux prises avec l'ennemi, et, après une assez longue résistance, fut contraint de reculer de quelques pas. L'ennemi alors chercha à pénétrer vers les redoutes 24 et 25 par la vallée du Chasseur. Mais le régiment de Kaiser, posté derrière un endroit marécageux, en inquiétant sa droite toute la journée, arrêta ses efforts, et, sur ce point, il ne dut jamais s'avancer plus avant.

Sur la droite il fut au moment d'être plus heureux. Un corps de quelques mille hommes parvint à se jeter entre Wörth et la forêt, le long de la Sauer, et prit en flanc le régiment de Preiss, qui était en même temps attaqué en tête. Le général Funck envoya prier les Bava-

rois de faire une diversion par leur gauche; rien n'était assurément plus facile; cependant, occupés par quelques tirailleurs, ils n'osèrent jamais l'entreprendre. Pendant ces allées et venues, les patriotes avaient enfin forcé le régiment de Preiss, et ils étaient sur le point d'être entièrement maîtres de la forêt, quand le général prit avec lui Thurn, seul bataillon qu'il eût de disponible, les cuirassiers et les carabiniers, et s'avança à leur rencontre. Les ayant fait attaquer avec vivacité par son infanterie, il les repoussa jusqu'à une petite plaine située au milieu de la forêt. Alors, il lâcha dessus sa cavalerie, qui chargea avec tant d'impétuosité qu'elle mit la colonne ennemie en déroute, et lui prit deux canons et quatre caissons.

Le général Lichtenberg, sentant combien le poste était important, y avait envoyé le bataillon Lascy et avait à la hâte fait mettre en abatis un petit bouquet de bois qui l'entoure. Il avait, de plus, fait embarrasser les gués de la rivière et avait fait placer 400 Darmstadtois sur les hauteurs du Krähenberg. Sur les dix heures, un corps de 3 à 4,000 hommes se porta sur les hauteurs de la Verrerie, mais fut facilement repoussé.

Ayant reçu des renforts considérables, l'ennemi remonta la Sauer et força sans beaucoup de résistance le passage de cette rivière vis-à-vis des nos 1 et 2; les piquets hessois se défendirent assez mal. Plusieurs ponts furent établis, et partie se posta sur les hauteurs du Krähenberg, partie sur la Verrerie. Quoique entouré de tous côtés, le bataillon Lascy n'en fit pas moins la plus vigoureuse résistance pendant plus de deux heures; ses canons tirèrent à mitraille sur l'ennemi, qui recevait à chaque instant des troupes fraîches. Les Darmstadtois, de leur côté, se défendirent très bien sur les hauteurs du Krähenberg et donnèrent le temps au comte Lichtenberg de réu-

nir 12 à 1,500 hommes et de venir à leur secours. Ce poste délivré, il balaya les troupes qui étaient au bas des hauteurs, et, les ayant poursuivies vivement, il passa lui-même la Sauer sur les ponts qu'elles n'avaient pas eu le temps de rompre. Effrayé par cette manœuvre hardie, le corps qui se battait près de la Verrerie, craignant d'être coupé, se retira par sa droite [1].

Les affaires glorieuses, mais sanglantes, que les troupes de la droite venaient de soutenir les ayant considérablement diminuées, le général désira renforcer les postes de Reichshoffen et fit prier en conséquence le duc de Brunswick de se charger de la garde des nos 1 et 2. Le bataillon Lascy alla conjointement avec les Hessois dans les nos 3 et 4. Les uhlans vinrent à Reichshoffen. Le général Hotzé, étant guéri de son incommodité, reprit le commandement de sa brigade, qui fut restreinte à la garde des nos depuis 21, jusques et y compris 27. Les Bavarois et les Palatins passèrent sous son commandement. Preiss et Mack les remplacèrent. Il changea entièrement les dispositions de son prédécesseur, retira ses troupes de la forêt de Fröschwiller, n'y laissa que les Serviens et fit cantonner sa cavalerie. Le général Auf-

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Funck.	Kospoth	5		13		50
	Schlegelhofer	9		15		200
	Preiss	41	1 off.	34		
	Huff	11		20	1 off.	450
	Kaiser	5		13		
	Thurn	6		9		
	Léopold	2		5		
	Cuirassiers	5		6		
	Carabiniers	3		5		
Lichtenberg.	Lascy	16	1	30		
	Darmstadtois	31		23	1	250
	Hessois	6		12	1	
	Széklers	7		14		
	Bavarois	3		5		(A.)

sesz [1] eut le commandement des cantonnements de Gundershoffen, Mertzwiller et Neubourg. Le général Funck vint à Schweighausen. Un bataillon du régiment de Vins, une division d'Erdödy, rejoignirent l'armée qui, par là, se monta à 48,000 hommes [2].

Les généraux patriotes, dégoûtés de leurs défaites réitérées, furent sur le point de renoncer à leur entreprise et de donner des quartiers d'hiver à leur armée, qui désertait en foule. Lorsque leurs espions leur rendirent compte des mauvaises dispositions du général Hotzé, ils résolurent de faire une dernière tentative sur ce point, qui, ainsi que le pont de Tann et les hauteurs du Krähenberg, était celui qu'ils avaient le plus souvent attaqué. Le 21, ils firent une reconnaissance sur la droite et l'attaque fut fixée au lendemain. Elle fut dirigée par le général Hoche.

Sur les dix heures du matin, 1,500 hommes sortis de Neewiller s'avancèrent sur la forêt de Fröschwiller et en vinrent aux mains avec les Serviens. Le major envoya aussitôt avertir de ce qui se passait le général Hotzé, qui était à Haguenau ; mais ce dernier ne tint aucun compte de cet avis. Le danger devenant plus pressant, il y envoya une deuxième ordonnance qui fut reçue de même. Alors, n'étant pas secouru, il se vit contraint d'évacuer la forêt, et à midi les patriotes en furent entièrement les maîtres.

Profitant d'un brouillard épais, sur trois colonnes, ils marchèrent sur les nos 27 et 26, et n'en étaient pas à la portée de la carabine que l'on ignorait encore leur approche. Les canonniers volèrent aussitôt à leurs batte-

1. M. Aufsesz est général de cavalerie. Il est jeune, assez estimé, et sa retraite du 22 au soir doit lui faire honneur. (A.)

2. Le bataillon de Vins était très beau et avait de la poudre, chose extraordinaire chez les Hongrois. Il s'est très bien battu le 22 et le 24, et a fait sa retraite dans le meilleur ordre. (A.)

ries; mais les Bavarois ne secondant pas leur ardeur, ils lâchèrent pied avec la première décharge et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les chevau-légers palatins, que l'on voulut faire charger, suivirent leur exemple, et ces redoutes, avec six pièces autrichiennes et un obusier, tombèrent dans les mains de l'ennemi.

Pendant qu'un corps de cavalerie poursuivait les Bavarois, le général Hoche, à la tête de l'infanterie, marcha vers le bataillon de Thurn, qui gardait le redan n° 25 1/2, et qui, après la plus faible résistance, lâcha pied également, en laissant aux vainqueurs quatre bouches à feu.

Kaiser, qui était dans les n°s 25 et 24, quoique abandonné de tout le monde, n'en tint pas moins ferme. Le colonel Roselmini, espérant toujours que l'on réattaquerait, se défendit pendant plus d'une demi-heure sans les évacuer. Commençant enfin à manquer de munitions, il songea à faire sa retraite. Il n'en était plus temps : l'ennemi était déjà maître de Fröschwiller, et quelques bataillons ayant profité du moment où il retirait l'artillerie pour se jeter entre les n°s 25 et 24, du premier bataillon qu'il commandait, près des deux tiers furent massacrés ou faits prisonniers. Il fut du nombre de ces derniers. On perdit encore là quatre canons, toutes pièces de 18, et un obusier. Le deuxième bataillon fut plus heureux et parvint, sans perdre beaucoup de monde, à se replier sur Reichshoffen, en ne laissant dans le n° 24 qu'un seul obusier.

5 à 6,000 hommes avaient cherché également à passer la Falkstein près de cette ville, mais avaient été constamment refoulés.

Apprenant la prise de Fröschwiller, le colonel Baader, qui commandait l'aile gauche du général Hotzé, réunit toutes les troupes de cette partie et chercha à se retirer

sur Wörth en faisant un léger détour. Il fut vivement harcelé dans sa marche tant par les troupes qui étaient vers Reichshoffen que par celles qui s'étaient emparées de Fröschwiller. Cependant, les carabiniers ayant chargé trois fois et toujours avec la plus grande valeur, il parvint à gagner cette ville, non, à la vérité, sans perdre beaucoup de monde.

Le général Hoche, qui avait rassemblé ses meilleures troupes pour ce dernier effort, fit aussitôt attaquer le comte Lichtenberg sur tous les points de sa position. A plusieurs reprises, l'infanterie patriote s'avança avec acharnement sur les redoutes, et à peine le feu à mitraille put-il la faire retirer. Cependant le comte Lichtenberg était partout victorieux, quand il apprit la prise de Fröschwiller. Alors, il se vit contraint d'évacuer Wörth, qui était presque tourné; mais il y tint encore quelque temps afin de donner au colonel Baader le temps de le rejoindre. Dès qu'il fut arrivé, il en sortit et vint prendre une position sur le Liebfrauenberg [1] et étendit sa gauche derrière la Sauer. Le général Hoche ne tarda pas à l'y inquiéter et chercha à passer cette rivière, afin de le prendre en flanc; mais les cuirassiers comme les carabiniers l'empêchèrent de l'entamer.

Quand il eut appris la défaite de ses troupes, le général Hotzé quitta Haguenau et se rendit à Wörth. Il y arriva en même temps que le colonel Baader et un peu avant que le comte Lichtenberg en sortît. S'étant concertés avec lui, ils résolurent d'attaquer; mais leurs troupes effrayées, découragées, par les fuyards, par les cris des paysans, s'y

1. Le Liebfrauenberg est une pointe des montagnes, située entre la Sauer et la source de la Seltz. La Chapelle de Saint-Claude est au bas. (A.)

Baader (Joseph-Jean de), né en 1733, mort en 1810, comme feld-maréchal lieutenant. (Éd.)

refusèrent, et même le général Hoche ayant fait, à l'entrée de la nuit, une tentative nouvelle sur le Liebfrauenberg, il ne leur fut plus possible de les contenir, et le plus grand nombre lâchèrent pied. Ils furent obligés de se replier sur le Geissberg, et la chaussée qui mène à Wissembourg par Görsdorff et Mitschdorff étant facile à garder, ils purent, à l'aide du bataillon de Vins, empêcher l'ennemi de s'en emparer.

Lorsqu'il eut su l'échec de la droite, le comte Wurmser résolut de réattaquer dans la nuit, et il avait déjà fait filer le bataillon de Vins dans cette intention, lorsqu'il apprit l'évacuation du Liebfrauenberg. La position n'étant plus tenable, ce nouveau revers l'obligea de donner au plus vite l'ordre de la retraite [1]. Le soir, sur les huit heures, les différentes colonnes se mirent en marche, et arrivèrent le 23, au matin, aux postes qui leur avaient été assignés. Les Turcs, Pellegrini se jetèrent dans le fort Louis. L'Archiduc Charles, trois divisions Széklers passèrent sous les ordres du prince de Condé qui, avec ses corps nobles, prit une position sur les hauteurs de Seltz. Le général Kospoth se retira sur Niedermodern ; le colonel Schlegelhofer sur Niederbetschdorf ; le général Funck sur Rittershoffen ; le général Aufsesz sur Surbourg ; le général Kavanagh sur

1.

		Tués.		Blessés.		Patriotes.
Hotzé.	Kaiser	500	7 off.	50		
	Thurn	50	3	25	1 off.	
	Bavarois	150	11	50	3	
	Huff	16		32	1	7 à 800
	Széklers	3		7		
	Léopold	2		6		
	Carabiniers	6		24	1	
Lichtenberg.	Lascy	7		14	1	
	Darmstadtois	9		13		
	Preiss	24	1	51		
	Hessois	5		9		
	Mack	8		17	1	(A.)

Soultz, faisant la potence afin de pouvoir donner la main aux troupes que les généraux Hotzé et Lichtenberg avaient réunies sur le Geissberg. Les corps soldés du corps du prince de Condé firent l'arrière-garde de cette colonne. La grande quantité de paysans qui émigraient en emmenant avec eux tous leurs effets et leur bétail, obstruant beaucoup les chemins et les ayant presque tout de suite rompus, quelques voitures d'équipages restèrent en arrière et furent la proie de l'ennemi. Il y eut aussi dans quelques colonnes le désordre inséparable d'une marche rétrograde et aussi précipitée ; mais cependant, à l'exception des troupes de la droite, toutes les autres conservèrent leur ensemble et furent en état de repousser l'ennemi, qui, sur les dix heures du matin, attaqua plusieurs points avec furie [1].

Les colonnes de la Zinzel et de Schweighausen, à cause de leur éloignement, ne pouvant nécessairement arriver qu'après les autres, le général, qui craignait que les pa-

1. Pendant le court séjour que M. de Hotzé fit en Suisse, Danton y vint également ; ce qui, joint à quelques mots qui lui ont échappé à la tribune des Jacobins, a fait croire à plusieurs personnes que le but de son voyage n'avait été que d'acheter ce général. Une chose qui détruirait cette opinion, c'est la confiance dont il jouit encore dans l'armée autrichienne. Sa conduite n'en est pas moins extraordinaire, et on ne peut l'expliquer que par l'envie naturelle à tous les hommes de détruire tout ce qui vient de ceux qui les ont précédés. Il est extraordinaire que le général Hoche ait aussi mal profité de ses avantages, étant maître de Liebfrauenberg, qui est la clef de la vallée de la Sauer. Lembach, Reichshoffen, étaient dans ses mains. Rien ne l'empêchait de s'emparer des hauteurs de Surbourg ; par là il coupait la grande chaussée de Wissembourg et prenait la position que le général Wurmser occupa le 23 contre lui. En envoyant un corps sur les hauteurs de Schönenbourg, il séparait entièrement M. de Hotzé du gros de l'armée et pouvait aisément se saisir des magasins qui étaient à Wissembourg. En cas d'échec, il pouvait effectuer sa retraite par Lembach et Wörth. La position que prit le général Wurmser était la même que celle qu'il avait occupée le lendemain du passage des lignes, à l'exception qu'il n'avait pas le Liebfrauenberg qui en fait toute la force, et que sa droite était en écharpe : il lui était donc impossible de s'y arrêter, comme quelques personnes lui ont reproché de ne l'avoir pas fait. (A.)

triotes, maîtres de Görsdorff, ne s'emparassent de Soultz et de Schönenbourg, avait fait partir dès les sept heures le général de Jordis avec trois bataillons de grenadiers et deux divisions de cavalerie [1], avec ordre de se porter en toute diligence sur Retschwiller. Ce général y arriva, effectivement, assez longtemps avant le reste de l'armée, et, au moment où l'avant-garde du général Hoche allait s'en emparer, l'ayant facilement repoussée, il plaça aussitôt ses troupes sur une petite éminence et attendit de pied ferme l'ennemi, qui, en nombre infiniment supérieur, vint bientôt l'y attaquer. Les alentours du village étant marécageux, il faut absolument l'occuper pour pouvoir se porter sur Schönenbourg. Aussi l'ennemi dirigea-t-il toutes ses forces sur ce point et, après un long combat, parvint à s'en rendre maître. Le général rallia aussitôt ses troupes derrière et, ayant mis pied à terre, se mit à leur tête, fonça dessus à la baïonnette et l'en délogea. Des renforts étant survenus à l'ennemi, il s'avança de nouveau, et, malgré le feu à mitraille des pièces du bataillon des grenadiers, parvint à y entrer. Sa cavalerie se forma tout de suite dans la plaine. Le général, alors, fit venir les carabiniers, qui la chargèrent et, ayant croisé le sabre avec elle, la mirent en fuite. Une deuxième ligne se présentant, ils s'élancèrent dessus et la culbutèrent également. L'infanterie alors se retira et le général se replaça dans Retschwiller.

Mais les patriotes que chaque instant voyait augmenter étant revenus à la charge, il fut obligé d'en sortir. Ses troupes étant découragées, ils étaient sur le point de s'emparer de la chaussée, quand le reste de la brigade de M. de Kavanagh parut sur les hauteurs de Soultz ; les deux

1. Keating, Saint-Julien, Bürger. (A.)

autres bataillons de grenadiers, les corps soldés du corps de Condé vinrent rejoindre le général Jordis. Il se présenta de nouveau à l'ennemi, et, après un combat assez long, il s'empara encore une fois du village. Mirabeau et les hussards de Salm se distinguèrent dans cette dernière attaque, mais l'honneur de la journée est dû aux trois bataillons de grenadiers qu'il avait dans l'origine, principalement à ceux de Saint-Julien et aux carabiniers.

Au moment où il faisait attaquer le village pour la troisième fois, le général Hoche détacha 3 ou 4,000 hommes sur Soultz. Il n'y avait dans cette ville que quelques hussards, qui surent les amuser et donner le temps à Rödel et aux cuirassiers de Mack d'arriver. L'action alors s'engagea et fut quelque temps indécise ; mais, les cuirassiers ayant chargé, la victoire resta enfin aux troupes autrichiennes.

A peine le général Aufsesz eut-il traversé la forêt de Haguenau et placé ses troupes derrière la Sauer, que l'ennemi, qui le suivait vivement, chercha à passer la rivière et à le déloger des hauteurs ; mais le corps qui était poussé en avant étant peu considérable, aux premières décharges ils se retirèrent.

La perte des Autrichiens va à 250 hommes; celle des patriotes à 600.

Le 24, le prince de Condé se retira sur Niedermodern ; le général Kospoth sur Lauterbach, le colonel Schlegelhofer sur Siegen, le général Funck au bas du Geissberg, MM. Aufsesz et Jordis, dessus. Les troupes prussiennes, dès le 22 au soir, avaient commencé leur retraite, et, laissant une forte avant-garde vers Klimbach, s'étaient retirées vers le Pigeonnier [1]. Ce jour, elles y furent attaquées très vivement, furent chassées même de Klimbach, et

1. Le Pigeonnier, — montagne à mi-chemin entre Wissembourg et Klimbach, dans la forêt de Mundat. (Éd.)

étaient si fort en danger au Pigeonnier que le duc de Brunswick fut obligé d'envoyer demander du secours au comte Wurmser, qui fit partir aussitôt de Vins et un bataillon Lascy. Après un combat assez sanglant, l'ennemi fut repoussé. Le bataillon de Vins s'y distingua.

Le soir, le duc de Brunswick vint trouver le comte Wurmser. Il fut convenu que ces deux généraux réuniraient leurs troupes sur le Geissberg et y livreraient bataille à l'ennemi, s'il se hasardait à vouloir la tenter effectivement. Cette position était on ne peut meilleure. Le Geissberg est une colline assez forte, s'avançant dans la plaine et la dominant de tous côtés. Elle est appuyée aux montagnes dont les Prussiens étaient les maîtres à droite. Lauterbourg, à quelque distance sur la gauche, empêchait l'ennemi de songer à la tourner. Les villages d'Altenstadt et de Saint-Remy, extrêmement fortifiés et situés dans l'intervalle, rendaient ce mouvement presque impossible. Les Autrichiens étant maîtres du fort Louis, les patriotes avaient tout à craindre pour leurs derrières et ne pouvaient profiter que du premier moment de leur victoire pour tenter cette attaque, car, en laissant au comte Wurmser le temps de faire des dispositions, ils n'auraient pu prendre une position de l'autre côté de la forêt de Haguenau.

Les choses étant ainsi convenues, le 25, le général ordonna au prince de Condé de passer le Rhin, afin d'inquiéter l'ennemi; il plaça dans Lauterbourg le colonel Schlegelhofer avec le régiment de Schröder, envoya l'Archiduc Charles garder le pont de Neubourg et le général Hotzé avec les Esclavons, un bataillon Preiss et les hussards Széklers dans le Bienwald, pour entretenir la communication. Il ordonna au reste de ses troupes de venir le rejoindre sur le Geissberg, ce qui fit qu'il réunit sur ce

point 33 bataillons et 28 divisions de cavalerie, formant environ 35,000 hommes. En comptant les Bavarois et les Palatins, qui depuis longtemps étaient à Manheim, les troupes détachées pouvaient aller à 11 ou 12,000 hommes. Pour masquer ces mouvements, il inquiéta toute la journée l'ennemi par ses troupes légères. Ce dernier, qui suivait les troupes autrichiennes avec la plus grande célérité, sans pouvoir cependant les entamer dans leur retraite, parut devant Lauterbourg sur les trois heures et s'empara de quelques magasins qu'on n'avait pas eu le temps de rentrer. Il se logea en même temps à Scheibenhard, mais le colonel Schlegelhofer, ayant fait sortir 500 hommes de Schröder, parvint à les en déloger.

La perte des Autrichiens dans ces deux jours fut de 150 hommes, celle de l'ennemi de 300. Ce soir, le duc de Brunswick vint encore trouver le général Wurmser, et, le conseil ayant été tenu, il fut convenu que le lendemain les deux armées combinées attaqueraient l'ennemi sur tous les points. Le général Kospoth, à la tête de la première colonne et de huit divisions, devait se porter sur Seebah ; le général Aufsesz, avec la deuxième, forte de huit bataillons et de dix divisions, avait ordre de marcher sur Ingolsheim ; le général Jordis, avec la troisième, forte de quinze bataillons et de sept divisions, devait descendre du Geissberg et se porter le long de la chaussée d'Haguenau ; la quatrième, sous les ordres du prince de Hohenlohe, forte de deux bataillons autrichiens, trois bataillons et quinze escadrons prussiens, devait attaquer l'aile gauche ennemie en se dirigeant vers la petite chaussée de Lembach, et le duc de Brunswick avait promis, en outre, de faire une fausse attaque sur le Pigeonnier [1].

1. Au fort Louis, 2 bataillons turcs, 2 bataillons Pellegrini, 1 bataillon Lattermann. Sur la rive droite du Rhin, le prince de Condé, 2 bataillons et

Les armées de la Moselle et du Rhin réunies pouvaient aller à 120,000 hommes. Dès le 24, le général Hoche, avec 30,000 hommes, s'était posté dans les montagnes afin de faire une diversion du côté d'Annweiler ; 10,000 hommes bloquaient le fort Louis ; autant avaient côtoyé le Rhin. Il restait donc 70,000 hommes sous les ordres du général Pichegru, que le comte Wurmser avait à combattre.

Les ordres étant donnés, les différentes colonnes se disposaient à agir, lorsque, le 26, à la pointe du jour, le duc de Brunswick lui envoya dire que les ennemis se rassemblaient dans la vallée d'Annweiler, et qu'il lui était impossible de coopérer à l'attaque convenue, et par là, après avoir, tantôt par ses retards, tantôt par sa mauvaise volonté, entravé sa marche, il finit par lui faire perdre en un jour le fruit de huit mois d'une campagne aussi longue que sanglante.

L'opinion la plus générale est que la retraite du Geissberg doit faire le plus grand honneur au duc de Brunswick, et, dans le fait, on ne peut nier que dans les jours suivants il n'ait développé beaucoup de talent; mais on ne doit pas moins pour cela le regarder comme l'unique auteur de cette déroute.

Cette violation de la promesse qu'il avait faite est très peu connue et n'en est cependant pas moins positive. Le

3 divisions, les Bavarois, 2 bataillons et 1 division. A Lauterbourg, 2 bataillons Schröder. Au pont de Neubourg, 1 bataillon, l'Archiduc Charles, Hotzé, 2 Esclavons, 1 Preiss, les hussards Széklers, Kospoth ; 3 bataillons Ferdinand ; 1 bataillon Rohan, 1 bataillon Valaques, 3 Darmstadtois, 1 Manfredini, 3 divisions Hohenzollern, 3 divisions Léopold, 2 divisions corps francs, Aufsesz, 2 bataillons Gyulai, 1 bataillon C. Gyulai, 1 bataillon Lascy, 2 bataillons Wallis, Hessois, 1 bataillon Mirabeau et Hohenlohe ; 4 divisions Erdödy, 2 divisions Léopold, Jordis, 6 bataillons grenadiers Széklers, 1 bataillon Preiss, 2 bataillons Huff, 2 bataillons Kaiser, 1 bataillon Thurn, 1 bataillon Serviens, 1 Terzy, 3 divisions Mack, 3 divisions Kaiser, 1 division Hessois, Hohenlohe, 1 bataillon Lascy, 1 bataillon de Vins. (A.)

général l'a fait imprimer dans toutes les gazettes allemandes, sans qu'il ait osé la démentir. Son obéissance passive pour les ordres de son roi a bien pu, peut-être, l'engager à ne pas chercher à détruire les reproches que la campagne lui a attirés de toute l'Europe; mais sans doute il n'aurait pas eu les mêmes égards pour le comte de Wurmser, et, puisqu'il n'a pas répondu à cette inculpation, c'est qu'il n'avait rien à alléguer pour sa justification [1].

Au reste, avoir fait sa retraite en bon ordre ne doit pas lui faire un grand honneur. Ses troupes, dans toute la campagne, ne s'étaient battues que deux fois, étaient fraîches, nullement fatiguées, depuis deux mois étaient dans des cantonnements, au lieu que les Autrichiens, sans parler des travaux de l'été, étaient, depuis le 18 novembre, sans cesse aux prises avec un ennemi qui chaque jour se renouvelait et avaient presque toujours bivouaqué depuis cette époque.

Soit que le général Pichegru ait été averti du contre-ordre donné aux troupes, soit que son plan ait été d'attaquer lui-même ce jour-là, le 26, il s'avança sur le Geissberg avec plus de 100 pièces d'artillerie. Son armée formait une espèce de bataillon carré dont les ailes étaient couvertes par la cavalerie nombreuse, et le front garni de troupes légères et d'artillerie volante. La canonnade s'engagea aussitôt et fut des plus vives. Le général Aufsesz, à la tête des carabiniers de Waldeck et de Salm, marcha au-devant d'un gros de cavalerie qui débouchait de See-

1. Ce fait est à vérifier. Dans sa lettre du 25 décembre 1793, Wurmser parle à Wallis de la conference qu'il avait eue la veille avec le duc de Brunswick ; il en transmet même le protocole (qui, malheureusement, n'a pas été imprimé), mais ne dit rien qui puisse faire croire que les deux généraux étaient convenus de livrer bataille à l'ennemi. — Voir VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., III, 451. (ÉD.)

bach, le chargea et le renversa; mais, dans le même instant, quelques boulets ayant porté sur l'infanterie qui était sur le Geissberg, saisie d'une terreur panique, elle lâcha pied, en jetant fusils et sacs. Quelques régiments de cavalerie suivirent cet exemple, et le reste des troupes fut obligé de faire retraite. L'ennemi s'avança aussitôt et entra dans Wissembourg. Sans doute, il aurait poussé plus loin son entreprise et aurait entièrement haché l'armée du comte Wurmser, si le duc de Brunswick, avec les troupes prussiennes et quelques régiments autrichiens, ne s'était porté sur les hauteurs de Schweighausen, dont jamais il ne put être chassé.

Parmi le déshonneur dont s'entacha l'armée, quelques corps, au contraire, se couvrirent de gloire. L'Archiduc Ferdinand, entre autres, est à citer; pendant plus de trois heures il défendit Altenstadt, et ne l'abandonna aux patriotes que lorsque l'artillerie et les équipages qui étaient dedans eurent été évacués.

L'ennemi dans Wissembourg prit de nombreux magasins, beaucoup d'équipages et six pièces de canon.

Un corps de 5 à 6,000 hommes se porta aussi sur Lauterbourg. Malgré la reconnaissance que l'ennemi avait faite la veille, les embrasures n'étaient pas encore achevées, et, à l'exception de quatre pièces du corps de Condé, servies par les officiers du corps royal qu'on y avait laissés, aucune autre ne put être mise en batterie. Ces quatre pièces furent donc obligées de tenir seules tête à l'ennemi, qui, malgré la supériorité du nombre et du calibre, ne put jamais avoir sur elles le plus léger avantage ; à la nuit, il se retira. Toutes ses munitions étant épuisées, M. de Rison, qui les commandait, eut la permission de repasser le Rhin. Il eut un officier d'artillerie tué et deux servants blessés. Ayant appris la déroute de la droite, M. de Schle-

gelhofer évacua la place dans la nuit, en y laissant seize pièces de canon que, faute de chevaux, il ne put emmener.

Le 27, le duc de Brunswick se retira sur Bergzabern. Quant à l'armée autrichienne, elle se replia dans le plus grand désordre, par bandes de 50, de 100, de 200 soldats. Les uns allèrent jusqu'à Manheim, les autres passèrent le Rhin à Philisbourg, où on établit un pont. Plusieurs, restant en arrière, furent sabrés par la cavalerie ennemie qui, après avoir traversé le Bienwald, longea le Rhin.

On peut évaluer la perte de l'armée à 2,000 hommes, et les bagages et les magasins pris par l'ennemi sont, comme on l'a dit, très considérables.

Les corps francs, les troupes légères, Preiss, Wallis, Manfredini, Thurn, les hussards Széklers, les dragons de Kaiser, les cuirassiers de Hohenzollern, et, on le dit à regret, ceux de Mack, sont ceux dont la conduite a été la plus honteuse. Le général s'était reposé sur ces derniers, qui, la première journée, avaient conservé beaucoup d'ensemble, du soin de couvrir le plus possible la retraite de ses troupes ; mais, loin de là, saisis d'une terreur panique, ils culbutèrent l'infanterie et ne s'arrêtèrent qu'à Philisbourg. Les dragons de Waldeck, qui, au contraire, étaient dans l'ordre de la marche avant eux, voyant leur déroute, se mirent en bataille, les laissèrent passer et prirent leur place. Ainsi que les hussards d'Erdödy et les carabiniers, ils cassèrent, en arrivant sur la rive droite, leurs sabres de rage et de colère. Les hussards de Salm firent aussi très bonne contenance. Dans l'infanterie, on peut remarquer tous les grenadiers et les Hongrois, parmi lesquels il n'y eut pas le plus petit désordre.

Le 28, le duc de Brunswick prit poste à Burweiler, entre Landau et Edenkoben; le 29 à Neustadt et ainsi de suite

par petites journées jusqu'au 1er janvier 1794, où il arriva à Frankenthal.

Dans les premiers jours de ce mois, l'armée autrichienne s'étant ralliée, on fit filer beaucoup de troupes vers le Haut-Rhin, et l'on en garnit les rives.

Le 13, le comte Wurmser partit pour Vienne et laissa le commandement de l'armée au prince de Waldeck [1]. Ce général, extrêmement jaloux de la gloire de ses supérieurs, très ambitieux, que plusieurs personnes ont accusé d'avoir contribué pour beaucoup par son exemple et ses sourdes menées à la désorganisation de l'armée dont il voulait se faire donner le commandement, ne le garda pas longtemps. Quelque temps après, le général Browne vint lui succéder.

Le 14 janvier, sans aucune nécessité apparente, à la suite d'un conseil de guerre, les Autrichiens firent sauter le fort Louis, qui n'est plus à présent qu'un monceau de ruines.

C'est ainsi que se termina cette campagne que la politique avait rendue beaucoup moins belle que naturellement on devait s'y attendre, et dont elle finit par faire perdre tout le fruit. On a vu sans cesse le duc de Brunswick s'opposer aux desseins les plus raisonnables du gé-

1. Wurmser écrit à Ferraris de Heidelberg, le 19 janvier 1794 : « .... Il y a longtemps que je me suis douté que tôt ou tard je serai rappelé. Votre Éminence voit que je ne me suis pas trompé là-dessus. La chose en elle-même me fait moins de peine que la façon avec laquelle le président de guerre (Michel Wallis) me l'a annoncée, qui était révoltante. Votre amitié pour moi est la cause que l'on a caché mon rappel à Votre Éminence. Si j'avais pu imaginer que la mésintelligence qui régnait entre les deux cours venait seulement de la haine que les Prussiens ont contre ma personne, j'eusse été le premier à demander mon rappel, mais ce n'était qu'un prétexte. C'est un mauvais vouloir invétéré dans tous les cœurs prussiens à contribuer au bien de la cause en général; la suite prouvera ce que j'annonce. Je plains infiniment le général Browne qui va me relever. » — VIVENOT und ZEISSBERG, *Quellen*, etc., IV, 45. (ÉD.)

néral Wurmser et le contrecarrer en tout. On l'a vu à la chapelle Sainte-Anne, par son imprévoyance, être sur le point de laisser délivrer Mayence, tenir à Barbelroth pendant six heures les armées dans l'inaction, faire manquer la brillante opération des lignes, refuser de pénétrer en Lorraine pendant que rien ne pouvait l'en empêcher, se retirer le 18 novembre, sans avertir son allié, et le mettre dans le cas d'être coupé, enfin finir, le 26 décembre, par l'abandonner seul à un ennemi deux fois supérieur en nombre. Tout cela peut s'expliquer par des ordres secrets donnés par la cour de Berlin; mais si cette campagne ne détruit pas sa réputation militaire, certes, elle ne doit pas l'augmenter.

---

colonne, animée d'une indicible ardeur, combattait avec un héroïsme admirable. Les patriotes, repoussés, furent poursuivis avec tant d'acharnement et si loin, que le corps de Condé put opérer sa jonction avec l'armée impériale, dont certes la marche n'avait pas été aussi dangereusement entravée.

Pendant ce temps, les 4e, 5e et 6e colonnes avançaient vers Wissembourg, au milieu d'une canonnade continuelle et par des attaques successives dont l'issue était toujours la prise des nombreuses redoutes ou camps retranchés de l'ennemi. Les soldats faisaient merveille et demandaient à grands cris l'assaut. Le général Wurmser fit donc sommer la ville, dont les habitants répondirent bravement qu'ils ne se rendraient qu'à la force des armes.

Le corps de Condé reçut aussitôt l'ordre de pénétrer sur la droite, par les montagnes, et de tâcher de gagner le Geissberg, tandis que les colonnes de l'aile droite, avançant vers la rivière de la Lauter, s'efforcèrent d'éteindre le feu des redoutes du Geissberg, à quoi l'on ne réussit qu'imparfaitement. La ville de Wissembourg fut canonnée pendant plusieurs heures, mais elle persistait à ne pas se rendre, et même ses bourgeois, embusqués dans de bonnes positions, faisaient un feu roulant de mousqueterie sur les impériaux, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Le général Wurmser, pour en finir, ordonna d'enfoncer les portes et de marcher à l'assaut. La ville fut prise à six heures du soir. Un bataillon du régiment de Preiss l'occupa immédiatement. Les colonnes campèrent sur les hauteurs, tout autour de la ville.

Les colonnes de l'aile gauche n'avaient pas été moins heureuses dans leurs opérations. Comme elles étaient trop éloignées pour voir ou entendre le signal de l'attaque, les généraux avaient réglé leurs montres sur celle du général en chef, et leurs mouvements avaient ainsi commencé à la même heure.

Le général Hotzé ayant assuré son flanc droit contre une attaque par l'établissement d'une division aux ordres du comte d'Esterhazy, envoya son avant-garde sur la Lauter,

Une 7e colonne, formée par la division française du prince de Condé, était destinée à agir sur l'aile droite du corps de bataille.

La 1re colonne devait passer le Rhin à Plittersdorf, s'emparer de Seltz, pénétrer sur les hauteurs de Motheren, se réunir avec la 3e colonne et, au cas où les républicains se retireraient dans Lauterbourg ou ne voudraient pas l'abandonner, tenir cette forteresse en échec avec une division à la formation de laquelle les 2e et 3e colonnes eussent fourni leur contingent, et, avec les autres troupes, enlever les lignes par derrière.

La 2e colonne devait passer la Lauter entre le Bienwald et le moulin de Saint-Remi, sur la route de Schleithal. Elle devait se poster dans ce dernier endroit, attaquer avec une division les lignes par derrière, du côté de Wissembourg, pousser vers Lauterbourg avec une autre division, faciliter au général Jellachich le passage du Rhin et ses approches, et ensuite se réunir à lui.

La 3e colonne devait s'avancer de Neufbourg et prendre les redoutes extérieures sur le Rhin, près de Lauterbourg, s'emparer du camp retranché de l'ennemi; pousser en avant du côté de la 1re colonne et se réunir avec elle. Elle devait en outre occuper la position que le général de Hotzé avait quittée dans le Bienwald et tenir en échec la forteresse de Lauterbourg.

La 4e colonne avait deux divisions, dont la première devait chasser l'ennemi du Bienwald vers Grossteinfeld et Kapsweyer, et couvrir le flanc gauche de la deuxième division, laquelle devait attaquer et emporter à la baïonnette les fossés, les grandes batteries et les redoutes républicaines près de Gross et de Kleinsteinfeld, enfin ces deux villages ainsi que Nieder-Otterbach.

La 5e colonne devait attaquer Nieder-Otterbach et les plaines de ce côté.

La 6e colonne devait attaquer Hastel et Ober-Otterbach, et canonner le camp retranché près d'Hastel.

La 7e colonne fut partagée comme la 4e, en deux divisions.

La première, sous les ordres du général de Vioménil, devait se porter sur Bergzabern, et la deuxième, sous les ordres du prince de Condé, vers Dörrenbach. Elles devaient attaquer toutes les redoutes qui se trouvaient de ce côté et se rendre maîtresses des montagnes.

Dès que ces diverses opérations eussent été exécutées, le corps d'armée, se réunissant autant que l'eussent permis les circonstances, eût continué l'attaque ultérieure sur Wissembourg et le Geissberg. Pour faciliter et assurer le succès de cette grande entreprise, il avait été convenu avec S. A. S. le duc de Brunswick que ce prince attaquerait trois jours auparavant l'ennemi dans les montagnes, le chasserait de son camp retranché près de Bobenthal et Lembach, et que le 13, jour de l'attaque, il pénétrerait jusqu'à Wörth. Le baron de Stain, commandant les troupes du cercle de Souabe, avait en outre à faire ce même jour de vives démonstrations sur la rive droite du Rhin.

Le 13 octobre donc, à quatre heures et demie du matin, au signal donné par trois grenades d'obus parties de la redoute nº 5, où se trouvait le général Wurmser, les colonnes, qui s'étaient glissées dès deux heures jusqu'aux vedettes les plus avancées, fondirent sur l'ennemi. Comme il faisait un brouillard très épais, elles avaient, pour se reconnaître, le mot de ralliement *Maria-Theresia*. Ceux qui criaient les premiers se servaient de la première partie de ce nom, et ceux qui répondaient employaient la seconde.

La première division de la colonne du général Meszaros, chassant les républicains de l'abatis du Bienwald, entre Schaidt et Grossteinfeld, passa sous le feu de deux batteries masquées dans le bois, qui la foudroyèrent ; 27 hommes tués et 346 blessés jonchèrent subitement le terrain. Une seconde attaque fut plus heureuse et les républicains furent obligés de quitter la forêt. Pendant ce temps, la deuxième division marchait sur l'extrémité du village de Schaidt, contre le premier fossé extérieur de l'ennemi, contre la plaine située à sa gauche et contre le second fossé, très large, qui se trouvait

au delà. Elle poussa l'ennemi avec impétuosité et le chassa, puis s'empara du village de Steinfeld et de la grande redoute de ce nom. 200 prisonniers, 10 pièces de canon de gros calibre et 2 obusiers tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui, animés d'une ardeur nouvelle, continuèrent d'avancer et opérèrent leur jonction avec la 5e colonne, après avoir enlevé encore deux camps retranchés en avant de Steinfeld.

La colonne du feld-maréchal de Kavanagh, chassant les républicains de la plaine de Nieder-Otterbach, les avait poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de Kleinssteinfeld; après quoi, s'avançant sur la droite, vers Otterbach, elle alla soutenir l'attaque de la 6e colonne, sur l'Hastelhof.

La colonne du général Kospoth avait amené ses grandes et ses petites batteries, qui furent dirigées vers la redoute placée en avant et sur la gauche d'Hastelhof, dont cette colonne avait eu beaucoup à souffrir. Le feu des batteries républicaines ayant cessé à huit heures, on s'aperçut que les patriotes avaient été chassés de Dörrenbach et qu'ils se réunissaient aux corps qui venaient de quitter Ober-Otterbach, tout en se défendant opiniâtrément dans le bois près de ce dernier village, Mais, tournés sur leur flanc droit par deux bataillons de Preiss et de Rohan, ils furent mis en fuite. Un escadron de cuirassiers de Mack, lancé à leur poursuite, leur sabra beaucoup de monde.

La division du général de Viomènil, de la colonne du prince de Condé, pénétrant jusqu'à Bergzabern, dont les portes furent forcées à coups de canon, marcha vers Dörrenbach, où était déjà parvenu le prince de Condé. Ce village fut aussitôt attaqué par trois côtés différents, et la forte redoute qui le protégeait escaladée et prise, ainsi que trois pièces de canon. Les républicains disputaient le terrain pied à pied dans ce pays de montagnes presque insurmontables et s'épuisaient en efforts stériles pour s'y maintenir dans des positions favorables; mais le courage du prince de Condé, du duc de Bourbon et du duc d'Enghien ne connaissait plus d'obstacles, et depuis le premier gentilhomme jusqu'au dernier soldat, toute la

colonne, animée d'une indicible ardeur, combattait avec un héroïsme admirable. Les patriotes, repoussés, furent poursuivis avec tant d'acharnement et si loin, que le corps de Condé put opérer sa jonction avec l'armée impériale, dont certes la marche n'avait pas été aussi dangereusement entravée.

Pendant ce temps, les 4e, 5e et 6e colonnes avançaient vers Wissembourg, au milieu d'une canonnade continuelle et par des attaques successives dont l'issue était toujours la prise des nombreuses redoutes ou camps retranchés de l'ennemi. Les soldats faisaient merveille et demandaient à grands cris l'assaut. Le général Wurmser fit donc sommer la ville, dont les habitants répondirent bravement qu'ils ne se rendraient qu'à la force des armes.

Le corps de Condé reçut aussitôt l'ordre de pénétrer sur la droite, par les montagnes, et de tâcher de gagner le Geissberg, tandis que les colonnes de l'aile droite, avançant vers la rivière de la Lauter, s'efforcèrent d'éteindre le feu des redoutes du Geissberg, à quoi l'on ne réussit qu'imparfaitement. La ville de Wissembourg fut canonnée pendant plusieurs heures, mais elle persistait à ne pas se rendre, et même ses bourgeois, embusqués dans de bonnes positions, faisaient un feu roulant de mousqueterie sur les impériaux, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Le général Wurmser, pour en finir, ordonna d'enfoncer les portes et de marcher à l'assaut. La ville fut prise à six heures du soir. Un bataillon du régiment de Preiss l'occupa immédiatement. Les colonnes campèrent sur les hauteurs, tout autour de la ville.

Les colonnes de l'aile gauche n'avaient pas été moins heureuses dans leurs opérations. Comme elles étaient trop éloignées pour voir ou entendre le signal de l'attaque, les généraux avaient réglé leurs montres sur celle du général en chef, et leurs mouvements avaient ainsi commencé à la même heure.

Le général Hotzé ayant assuré son flanc droit contre une attaque par l'établissement d'une division aux ordres du comte d'Esterhazy, envoya son avant-garde sur la Lauter,

culbuta les républicains, gravit au pas de charge des hauteurs presque inaccessibles et garnies d'arbres coupés, puis s'avança vers les bords de la Lauter, à travers une prairie marécageuse entrecoupée de fossés, qui empêcha de poursuivre l'ennemi de trop près. Enfin les lignes furent escaladées après des difficultés inouïes. On n'arriva qu'à grand'peine à établir le pont de bateaux sur la rivière. A huit heures, les républicains étaient déjà repoussés jusqu'à Lauterbourg, mais ils faisaient feu à chaque instant, et à trois heures de l'après-midi, revenant tout à coup sur leurs pas, ils firent reculer et plier les Autrichiens. Les dragons de Waldeck chargèrent fort à propos pour arrêter leur défaite et portèrent le désordre dans les rangs des patriotes qui, attaqués alors de tous les côtés à la fois, se mirent en pleine déroute, abandonnant le moulin de Bienwald et la tuilerie où ils s'étaient fortifiés. A cinq heures, tout était fini de ce côté : la colonne du général Hotzé se rassembla et forma le carré pour camper pendant la nuit.

La colonne du général Jellachich mit l'ennemi en désordre près de Lauterbourg et lui fit beaucoup de mal par le feu de son artillerie. Elle s'empara des deux redoutes placées à peu de distance l'une de l'autre contre les lignes, et occupa presque aussitôt la forteresse de Lauterbourg, qui fut abandonnée presque sans résistance. Les républicains furent poursuivis jusqu'au delà de Siegen, Ketterbourg et Trimbach; dans ce dernier village, on en tua un grand nombre et on fit 48 prisonniers.

Le feld-maréchal prince de Waldeck qui, d'après le plan du général en chef, devait faire passer le Rhin à 2,000 hommes sur des pontons, à une lieue au-dessus de Salmgrund, observer Beinheim et le passage principal de Fort-Louis, prendre à dos les postes républicains vis-à-vis de Plittersdorf, afin de protéger l'établissement du pont dans cet endroit, et disperser en un mot tous les piquets ennemis placés en observation, rencontra des obstacles qui l'empêchèrent d'exécuter de point en point les ordres du baron de Wurmser. Mais, décidé à ef-

fectuer le passage du Rhin par tous les moyens possibles, il fit conduire les équipages des pontons vers Plittersdorf, à une lieue et demie en descendant le Rhin, dans la nuit du 13 octobre. Les républicains s'étant aperçus de cette tentative, firent jouer leur artillerie, mais ne parvinrent pas à éloigner les Autrichiens. Trois cents hommes du corps franc de Wurmser, s'étant jetés dans des barques, gagnèrent la rive ennemie et fondirent sur les patriotes, que cet acte d'audace déconcerta et fit plier. Des détachements de troupes passèrent successivement et se mirent en bataille sur le rivage, protégeant ainsi les travaux du pont et marchant en avant dès que d'autres troupes étaient formées derrière eux. Repoussés jusqu'aux premières prairies de Seltz, les républicains avaient établi une batterie sur les hauteurs, afin d'interrompre les pontonniers, mais ils ne leur firent presque pas de mal, les boulets n'atteignant pas jusque-là. Le pont, fini à huit heures du matin, permit à la colonne de filer vers Seltz, qu'on attaqua et où l'on mit le feu. En fuyant, les républicains, au nombre de 3,000, jetèrent deux de leurs canons dans la rivière, où plus de 300 d'entre eux se noyèrent en s'échappant. On leur fit 70 prisonniers.

Le prince de Waldeck, informé que l'ennemi venait par la forêt prendre sa colonne par derrière, prit position avec quelques bataillons sur les hauteurs de Motheren et de Münchausen, laissant un bataillon en deçà du pont pour observer Seltz et un autre corps d'infanterie près de Beinheim, pour tenir l'ennemi en respect et couvrir les ouvrages de la tête du pont. La nuit survint au milieu de ces dispositions commandées par la prudence et chaque corps bivouaqua au lieu où il se trouvait posté.

Les républicains, chassés des lignes et des retranchements de Wissembourg et Lauterbourg, furent complètement battus. Ils se retirèrent à la faveur de la nuit sur Haguenau, abandonnant à la 4e colonne 18 canons, 62 chevaux d'artillerie et autres, 7 drapeaux et étendards et 500 prisonniers. On peut évaluer leurs pertes, en tués ou blessés, à 2,000 hommes au

moins; la totalité de leurs effets de campement fut prise par les Autrichiens.

De leur côté, ils perdirent environ 600 hommes et eurent plus du double en blessés. La 7e colonne, sous les ordres du prince de Condé, comptait 180 hommes tués ou blessés. Les 1re et 2e colonnes furent le plus maltraitées.

Le 14 octobre, le corps autrichien s'avança sans la moindre résistance jusqu'à Seltz, sur les hauteurs de laquelle il campa. Les avant-postes du général Meszaros furent établis devant Surbourg; le corps du prince de Waldeck se réunit à l'aile gauche, et l'aile droite s'appuya contre Wörth, où devait se trouver le duc de Brunswick. Le même jour, les républicains rencontrés près de Kauffenheim et Lautenheim avaient été dispersés et repoussés jusqu'à Fort-Louis.

Le 15 octobre, l'armée prit du repos. L'ennemi se concentrait à Haguenau et ne paraissait pas vouloir reprendre l'offensive.

Le 16, un *Te Deum* fut chanté avec une grande solennité pour célébrer la victoire.

Le 17, l'avant-garde du général Meszaros se porta vers Haguenau, où se trouvait encore l'arrière-garde républicaine, qui fut poursuivie par les dragons et hussards autrichiens. Le soir, le général Wurmser entra dans la ville. Le prince de Waldeck avait passé vers Beinheim et y avait établi son camp. Il avait bloqué Fort-Louis et repoussé l'ennemi jusqu'à Drusenheim.

Le 18, l'avant-garde dut pénétrer jusqu'à Hördt, le général Hotzé jusqu'à Saverne, par Hochfelden, et le gros de l'armée camper entre Batzendorf et Drusenheim.

II.

LISTE DES RÉGIMENTS

FORMANT L'ARMÉE DU COMTE DE WURMSER

LE 22 DÉCEMBRE

Avec indication du jour de leur jonction

INFANTERIE

Corps francs.	Serviens, le 30 avril.	1 bat.
	Gyulai, le 26 août.	1
	Wurmser, le 26 juin et le 13 décembre .	2
Troupes frontières.	Esclavons, le 2 et le 9 juillet.	2
	Valaques, le 30 juillet	1
	Széklers, le 30 juillet	1
Hongrois.	Gyulai, le 30 mars	2
	Archiduc Ferdinand, le 13 octobre. . .	3
	De Vins, le 30 décembre	1
De Vins.	Preiss, le 20 mars.	2
	Pellegrini, le 31 juillet	2
	Archiduc Charles, 3e bat., le 13 octobre .	1
	A reporter.	19 bat.

	Report	19 bat.
Moraviens.	Lascy, le 31 mars, le 20 juin.	2
	Kaiser, le 20 août, le 23 juin.	2
	Huff, le 30 avril, le 20 juin.	2
	Olivier Wallis, le 22 avril, le 20 juin . .	2
	Terzy, le 3 juin	1
	Manfredini, 3[e] bat., le 26 juillet. . . .	1
Styriens.	Lattermann, le 8 mai	1
Carinthiens.	Thurn, 3[e] bat., le 26 juillet	1
	William Schröder, le 18 octobre . . .	2
Grenadiers.	Rohan, le 14 avril.	1
	Rödel, carinthien, le 15 octobre. . . .	1
	Zschok, styrien, le 15 octobre	1
	Beust, moravien, le 23 novembre . . .	1
	Keating, carinthien, le 23 novembre . .	1
	Saint-Julien, Bürger, de Vienne, le 23 novembre	2
	Troupes autrichiennes . . .	40 bat.

Armée de Condé, le 19 août	3
Bavarois, le 30 juillet	2
Hessois de Cassel, le 13 août	1
Hessois de Darmstadt, le 23 octobre	2
	48 bat.

CAVALERIE

Hussards.	Wurmser, corps francs, le 6 juillet . .	2 div.
	Léopold, le 5 avril, 2[e] div., le 7 mai, le 18 août, le 26 juillet	5
	Erdödy, 2[e] div., le 30 juin, le 16 et le 22 octobre	4
	Széklers des frontières, le 13 octobre .	3
	A reporter.	14 div.

	Report.	14 div.
Dragons.	Waldeck, le 30 mars	3
	Kaiser, le 7 mai, 2e div., le 5 avril. . .	3
Cuirassiers.	Mack, le 30 mars.	3
	Hohenzollern, le 20 octobre	3
Kaisers-carabiniers, le 21 juin.		3
	Troupes autrichiennes. . .	29 div.
Armée de Condé, le 14 août		4
Hessois de Cassel, hussards, le 13 août		1
Palatins, chevau-légers, le 30 juillet.		1
		35 div.

NOTA. — Le régiment de Fürstenberg, arrivé le 26 juillet, parti le 19 novembre. Les dragons de Wurtemberg, arrivés le 26 juillet, partis le 19 novembre.

III.

RÉCAPITULATION DES PERTES DES DEUX ARMÉES

ÉPOQUES	PATRIOTES	AUTRICHIENS	PATRIOTES PRISONNIERS	CANONS PATRIOTES pris	CANONS DE PLACE pris	CANONS pris sur LES AUTRICHIENS	DURÉE
Pendant le siège de Mayence.	3,000	1,200	. . .	. . .	. . .	. . .	4 mois 15 jours.
Dans le Bienwald	11,000	4,500	500	23	. . .	. . .	2 mois.
A l'attaque des lignes et à la position sur la Zorn. . . .	12,000	4,500	7,000	40	111	. . .	1 mois 6 jours.
A la première position devant Haguenau	8,000	3,000	500	17	. . .	. . .	19 jours.
Aux lignes de Haguenau. . .	4,500	1,200	. . .	4	. . .	. . .	15 jours.
A la retraite	1,500	3,600	. . .	. . .	. . .	38	5 jours.
	40,000	18,000	8,000	84	111	38	9 mois.

TABLE DES NOMS PROPRES [1]

1. Les numéros suivis d'un astérisque indiquent, à la même page, une note relative au personnage cité.

